

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE - MER

**LA CIVILISATION QUOTIDIENNE
EN CÔTE D'IVOIRE**

**Appareils Idéologiques d'Etat et diffusion
des modèles culturels**

**Abdou TOURE
Avril 1979**

**CENTRE DE PETIT BASSAM SCIENCES HUMAINES
04 BP 293 ABIDJAN CÔTE D'IVOIRE**

Ce travail est la première partie d'un programme de recherche qui a pour titre LA PYRAMIDE SOCIALE DES OBJETS. Il consiste à étudier la consommation des objets -importés pour la plupart- et ses incidences à la fois sur le comportement de l'homme Ivoirien du point de vue culturel et sur le développement national.

Cette première partie nous a conduit à l'analyse du processus de diffusion des modèles culturels à travers les médias. Nous avons tenté de donner à lire ce que le pouvoir d'Etat donne à consommer aux Ivoiriens en matière de culture, c'est-à-dire à saisir la nature et la provenance de ces modèles : sont-ils secrétés par la bureaucratie administrative et/ou l'intelligentsia nationales ? sont-ils au contraire importés de l'extérieur ?

La seconde partie qui nous amènera dans des familles représentant les différentes couches sociales, sera l'occasion de répondre aux questions suivantes : qui consomme quoi ? Comment réagissent les Ivoiriens face aux modèles diffusés ? Les adoptent-ils ? Les rejettent-ils ? Quels sont les rapports des Ivoiriens aux objets quotidiens ? Quelle place font-ils à ces objets quant à leur bien être présent ou à venir ? Quelles sont leurs pratiques culturelles ? Et quelles conclusions peut-on tirer de la comparaison des inventaires d'objets dans ces différentes sphères familiales ?

La troisième partie nous conduira à une réflexion qui aura pour objet l'étude des incidences du mode ivoirien de consommation des objets sur le processus de développement national. Ce mode de consommation favorise-t-il le développement ? Renforce-t-il au contraire la dépendance économique et culturelle ?

INTRODUCTION

En Décembre 1971 - onze ans après l'indépendance !- prenait corps le Secrétariat d'Etat aux Affaires Culturelles. Retard symptomatique ! Et le Secrétaire d'Etat déclarait en 1973 : "Il est désormais admis que tout plan de développement économique qui ne s'appuierait pas sur un développement culturel simultané est voué à un échec partiel. Le développement culturel de la Côte d'Ivoire, commencé en retard par rapport au développement économique et social auquel sont allés presque tous les efforts du pays depuis son indépendance, est devenu maintenant une préoccupation fondamentale. Le fait que la culture ait désormais sa place dans le souci de planification du développement général du pays est la meilleure preuve de cette évolution (...). La culture en effet, loin de constituer une activité seconde par rapport aux autres secteurs, est désormais perçue par les autorités comme le support, la dynamique de tout développement car le développement économique à lui seul, ne suffit pas pour déterminer le degré d'évolution d'un pays..." (cf. Jeune Afrique n° 627 du 13-1-1973).

Or en Décembre 1977, le Séminaire organisé par le Ministère des Affaires Culturelles sur "Le Rôle et la place de la culture dans la nation ivoirienne" concluait à l'extraversion et à la dépendance de la culture ivoirienne.

Partant donc de l'hypothèse d'une occidentalisation progressive de la culture, nous avons entrepris d'interroger les appareils idéologiques d'Etat que sont le système de l'information à savoir précisément le quotidien Fraternité-Matin et l'hebdomadaire Ivoire Dimanche (1) et le système d'éducation à travers les manuels scolaires (2)... pour tenter d'appréhender la nature des modèles culturels et des idéologies qu'ils diffusent quotidiennement.

(1) Nous avons abandonné l'analyse des émissions télévisées et radiodiffusées parce qu'elles exigent beaucoup de moyens matériels et infiniment plus de temps par rapport à l'analyse de textes écrits. Pour Fraternité Matin et Ivoire Dimanche nous voulions initialement nous limiter aux livraisons de Décembre 1976, mais nous avons finalement opté pour un choix illimité d'articles qui pouvaient nous être utiles, ce qui nous a amené jusqu'aux textes de Mars 1979.

(2) Nous donnons en annexe la liste des manuels scolaires exploités.

L'école comme lieu privilégié de diffusion des idées et des idéologies du pouvoir est un fait établi, et le Secrétaire Général du Parti le rappelle : "La réforme de l'Enseignement vient fort heureusement à son heure car s'il y a un état d'esprit à susciter ou tout au moins à réveiller, une nouvelle mentalité à trouver, qui, mieux que l'école, pourrait y contribuer" (1).

Le pouvoir fait également de l'information un instrument au service de la formation et de l'éducation. L'article 69 du texte de la Réforme de l'enseignement adopté par l'Assemblée Nationale le 16 Août 1977 dit, en effet : "La radiodiffusion, la télévision, la presse écrite, le cinéma, le théâtre, le livre doivent concourir au succès de la réforme de l'enseignement, à une saine éducation du public et à la promotion culturelle de l'homme et de la société etc..." (2). Cela se comprend et se justifie fort bien, car tout pouvoir (capitaliste, socialiste, communiste ou religieux...) imprime une direction idéologique à ces appareils. TROTSKY ne disait-il pas : "La presse (...) est et doit être un instrument d'éducation" ? (3).

Nous avons essayé de faire ressortir les contradictions qui existent entre les modèles d'existence ou normes de conduite que diffusent les appareils idéologiques d'Etat et les discours officiels qui veulent promouvoir l'homme nouveau fort d'une personnalité et d'une culture proprement ivoiriennes.

X

X

X

Notre lecture -comme toute autre lecture- de Fraternité Matin, Ivoire Dimanche et les manuels scolaires... pose le problème de la norme implicite de l'auteur. Mais il n'est pas de science qui soit vide d'idéologie, les sciences humaines et sociales sont en particulier le terrain des controverses idéologiques.

(1) Discours prononcé à l'Assemblée Nationale. Voir Fraternité Matin du 6-10-1977 p. 6.

(2) Cf. Fraternité Matin des 14 et 15-9-1977 p. 14 et 15.

(3) Cf. TROTSKY, Les questions du mode de vie, édit. 10/18, 1976 p. 39.

Toute objectivité est une objectivité du point de vue de classe ou d'appartenance sociale, et le caractère scientifique d'un discours se lit sans doute dans la justesse de l'analyse.

L'intuition et l'imagination sociologiques prônées par C. WRIGHT MILLS (1) et qui libèrent chaque chercheur des contraintes de méthodologie élaborée d'avance par d'autres... voilà ce qui nous a guidé dans notre analyse de contenu. Nous avons délibérément laissé en suspens le problème des classes sociales que nous examinerons tout particulièrement dans la seconde partie de notre programme, après nos enquêtes dans les familles. Cela ne nous a pas pour autant rendu aveugle aux contradictions qui naissent et se manifestent dans toute société.

Le titre LA CIVILISATION QUOTIDIENNE EN COTE D'IVOIRE n' a été définitivement choisi qu'après la rédaction du dernier chapitre d'où s'est dégagée la conviction que nous assistions bien à un processus de civilisation allant du haut vers le bas de la société. Loin de signifier que la diffusion emprunte toujours cette seule direction - car les classes subalternes secrètent également des normes de conduite, cela veut dire au contraire que c'est la classe dominante qui se donne les moyens de cette diffusion en accaparant les appareils idéologiques. Cette acception de la civilisation non plus comme état mais plutôt comme processus, comme mouvement, s'est imposée à nous après la lecture de Norber ELIAS dont l'excellente étude de sociologie historique ("La civilisation des moeurs") a particulièrement retenu notre attention. Cependant, tout au long de la rédaction, c'est le concept de modèle culturel qui nous a orienté. Mais il n'y a là aucune contradiction, la civilisation se diffusant bien à travers les modèles culturels.

Nous sommes donc parti de la définition proposée par l'anthropologie culturelle américaine en la personne de Ralph LINTON qui dit : "Si un garçon peut apprendre à agir comme un homme et à devenir un homme accompli le moment venu, c'est parce que tout le monde dans sa société s'accorde sur la façon dont les hommes doivent se comporter, parce que tout le monde le récompense ou le punit selon qu'il adhère étroitement à ce standard ou s'en écarte beaucoup.

(1) Cf. C. WRIGHT-MILLS; L'imagination sociologique. Edit. maspéro 1971.

De tels standards de comportement, l'anthropologue les nomme MODELES CULTURELS (culture patterns). Sans eux aucune société ne pourrait fonctionner ni survivre" (1). L'unanimité que recèle cette définition a fait l'objet d'une critique au chapitre 1er.

La première partie (chap. I à IV) est une tentative de cerner les problèmes liés à la diffusion des modèles culturels, et nous avons choisi la plupart de nos exemples et illustrations dans la presse écrite. La seconde partie (Ecole, Famille et Société) nous introduit de plain pied dans l'analyse des textes diffusés. Nous avons choisi d'en faire une analyse extensive en accueillant un nombre illimité d'articles de presse, de préférence à l'analyse intensive de quelques documents. Elargir l'éventail, c'est montrer aux lecteurs la permanence et la force du processus d'occidentalisation.

Pour illustrer cette démarche, prenons un exemple dans Ivoire Dimanche qui dit : "Bertin KOUAKOU, c'est Guy BEDOS, c'est Thierry Le LURON version Côte d'Ivoire, disons aussi en plus pauvre. Il est poète, imitateur, animateur de radica, animateur de télévision..." (I.D. n° 311 du 23-1-1977 p. 13). Si nous nous contentions de ce seul exemple pour démontrer que les Occidentaux sont les modèles de référence auxquels on veut comparer les Ivoiriens qui n'en sont donc que de pâles copies, que Bertin KOUAKOU n'a aucune valeur intrinsèque, qu'il n'en acquiert qu'en comparaison -ici négative ("en plus pauvre") !- avec Th. Le LURON et G. BEDOS, c'est-à-dire que finalement on lui refuse toute originalité et qu'il ne peut retenir l'attention qu'en essayant de ressembler à ceux-ci... on pourrait nous accuser d'exploiter à dessein un petit détail insignifiant pour tirer des conclusions rapides. Mais si nous y ajoutons ces deux autres exemples extraits de Fraternité Matin... d'abord à propos Fatou BOLI auteur du roman intitulé "Djigbô", il est dit : "Nous serions tenté de dire, qu'incontestablement, l'auteur est un "homme de métier" si nous ne savions pas qu'il s'agit d'une jeune femme de vingt-cinq ans qui en est à son premier roman. La Françoise SAGAN ivoirienne ? L'avenir nous le dira". (F. M. des 17 et 18-12-1977 p. 19). Ensuite à la naissance d'une nouvelle émission de la Radiodiffusion Télévision Ivoirienne Fraternité Matin annonce : "... A la différence du titre, Dossier africain est une version RTI des Dossiers de l'écran". (F.M. du 1-3-1979 p. 4). Alors ce qui n'aurait été considéré que comme un détail sans importance apparaît bien comme une habitude

(1) Cf. Ralph. LINTON, Le fondement culturel de la personnalité. Edit. Dunod 1968 p. 22.

qui dévoile le fin mot de l'idéologie véhiculée : l'idéologie occidentaliste. Fatou BOLI ne devient intéressante que parce qu'on voit en elle une future Françoise SAGAN. Et comment la jugerait-on si elle évoluait d'une façon originale et inattendue ? si elle refusait d'emprunter la voie de Françoise SAGAN et de lui ressembler ? si elle revendiquait le droit d'être elle-même et non la pâle copie d'une Occidentale ? Quant au Dossier africain, qui doit allécher le public déjà habitué aux "Dossiers de l'écran" importés de France il permet de rehausser spontanément tout ce qui vient d'Occident. Enfin dire qu'une émission ivoirienne n'est que la version nationale d'une émission étrangère, c'est dire que les Ivoiriens n'ont aucune faculté de création et d'innovation..., c'est affirmer aussi qu'ils demeurent -19 ans après l'indépendance- de sages élèves de la France qui monopolise la matière grise. C'est finalement avancer une vérité qui contredit théoriquement le discours du pouvoir, lequel montre aussi sa nature véritable : celle d'un discours idéal dont on ne veut pas actualiser le contenu, un discours qui veut détourner l'attention des véritables actions du pouvoir en matière de culture. Celles-ci sont traduites dans le discours réel du pouvoir qui s'énonce dans les médias. Ce que disent Fraternité-Matin, Ivoire-Dimanche et les manuels scolaires, c'est donc ce que le pouvoir veut diffuser, ce qu'il nous donne à consommer pour notre éducation, notre formation et le développement de la culture nationale.

DÉPARTEMENT URBANISATION
ET SOCIO-SYSTEMES URBAINS
ORSTOM

PREMIERE PARTIE

PROBLEMATIQUE DES MODELES CULTURELS

CHAPITRE PREMIER

CULTURES DOMINANTES, CULTURES DOMINEES :PLURALITE ET HIERARCHIE DES CULTURES

Aborder le problème des modèles culturels sans référence aux individus qui les secrètent ni aux instruments qui servent à les diffuser, c'est, sans nul doute, passer à côté des questions fondamentales.

En effet, les modèles culturels ne peuvent se concevoir sans leur rapport au pouvoir et à la domination. Si dans toute société stratifiée et divisée en classes ou couches sociales, chacune de ces classes ou couches peut secréter des modèles culturels, toutes cependant ne détiennent pas ces puissants instruments que sont les appareils idéologiques d'Etat (1). C'est la classe au pouvoir qui les détient et les contrôle, c'est elle qui, grâce à cette position dominante, peut et doit ---si elle veut se maintenir au pouvoir--- diffuser ses modèles culturels (2) vers les autres classes. Ainsi l'une des urgences lors d'une révolution politique ---renversement de l'ancien pouvoir--- consiste en la prise en main des appareils idéologiques que sont les mass-média (Radio,

(1) Les Appareils Idéologiques d'Etat ont pour rôle de travailler à la reproduction des rapports de production par la diffusion de l'idéologie dominante. Cf. L. ALTHUSSER, "Idéologie et Appareils Idéologiques d'Etat", reproduit dans son recueil d'articles intitulé Positions, éditions sociales, 1976. Dans la liste qu'il propose, nous retiendrons essentiellement l'AIE scolaire (le système des différentes "Ecoles" publiques et privées), l'AIE politique (le système politique...) et l'AIE de l'Information (presse, radio-télé, etc...).

(2) C'est-à-dire les modèles dominants par rapport à ceux que secrètent les classes subalternes.

Télévision, Journaux) et l'institution scolaire, dans le but de leur imprimer une nouvelle direction idéologique (1).

Les modèles culturels, on le voit, nous introduisent en plein coeur du politique, c'est-à-dire dans les luttes sociales. Et mieux que tout autre, c'est le concept de domination qui nous permettra de progresser dans notre analyse. Car qui dit modèles culturels, dit rapport de pouvoir et de classes (dominantes/dominées) ou d'élites/masses.

Le monde des objets est un terrain particulièrement riche qui se prête à la saisie des différentes formes de domination : (2).

a) domination économique : illustrée par les investissements, la gestion ou le pouvoir de décision par exemple.

b) domination sociale : pouvoir exercé par une classe et ressenti comme tel par les dominés. Ce qui suppose la conscience du fait de domination à la fois chez les uns (les dominants) et chez les autres (les dominés).

c) domination politique : liée aux problèmes de l'Etat (existence de l'Etat inséparable de l'existence de la servitude chez MARX) et à ceux de colonialisme et d'impérialisme.

d) domination culturelle : destruction et remplacement progressif des pratiques culturelles quotidiennes des couches ou classes subalternes par celles des couches ou classes supérieures qui peuvent ---comme nous le verrons ici--- importer leurs modèles culturels de l'étranger. Notons que la destruction-substitution progressive n'aboutit pas à la fusion des classes, loin de là ;

(1) Il convient de rappeler ici "le souci lancinant de Lénine de révolutionner l'Appareil Idéologique d'Etat scolaire (entre autres) pour permettre au prolétariat soviétique, qui s'était emparé du pouvoir d'Etat, d'assurer tout simplement l'avenir de la dictature du prolétariat, et le passage au socialisme". Cf. L. ALTHUSSER, op. cit., p. 86.

Plus près de nous, A. MATTELART s'est penché sur l'expérience du socialisme chilien (1970-1973) confronté aux difficultés suscitées par les mass-média hérités de l'ancien pouvoir. Cf. A. MATTELART, Mass-Média, Idéologies et mouvement révolutionnaire. Chili 1970-1973, édit. Anthropos, 1977 (2ème édition).

(2) Nous faisons allusion à notre programme d'études (la Pyramide sociale des objets) dont le présent volume constitue le premier volet.

elle remplit plutôt une fonction de distinction-ségrégation qui reste occultée par l'idéologie et l'espoir de la démocratisation.

Nous retiendrons la conception de la domination comme pouvoir en acte (1), puisque détenir les appareils idéologiques et les contrôler, c'est avoir les moyens d'exercer un pouvoir.

La réalité de la domination, que ce soit par une classe, une couche sociale ou une élite, est un fait incontestable aussi bien dans le passé que dans le présent des sociétés humaines. Seule la question d'une disparition possible de la domination fait problème. Et là c'est le projet marxien de subversion de l'ordre bourgeois par le prolétariat dans une révolution politique, phase transitoire devant aboutir à la révolution sociale, qui, d'une certaine manière, libère l'imagination en Occident et ailleurs et donne à penser l'avènement de ce possible. Mais plutôt qu'une nécessité inéluctable, la révolution sociale ainsi nommée est pour MARX lui-même ---plus lucide que la plupart des marxistes (2)--- un souhait subjectif qui ne relève pas de la science (3).

(1) Cf. André NICOLAI, "Analyse sociologique du concept de domination" in L'économique et les Sciences Humaines, tome II, édit. Dunod, 1967.

(2) Vers la fin de sa vie, Marx dont la réputation grandissait, devait assister avec tristesse à la métamorphose de son enseignement et de sa méthode en dogmes ; il y eut des "marxistes" et des "anti-marxistes" qui ne lui faisaient nullement honneur. Devant ce travestissement de sa pensée et voulant prévenir tout dogmatisme religieux autour de sa personne, il lança l'avertissement suivant : "Tout ce que je sais, c'est que MOI je ne suis pas marxiste". Et en septembre 1882, lors d'un voyage en France où se querellaient partisans et adversaires de sa pensée, lors d'un congrès, Marx écrit à son ami Engels : "Les "marxistes" et les "anti-marxistes", ces deux espèces, ont fait leur possible pour me gâcher le séjour en France".

Voir Maximilien RUBEL, Marx critique du marxisme, édit. Payot, 1974, p. 21.

(3) Faisant son autocritique dans une lettre à Engels (Déc. 1867), Marx laissait entendre qu'il fallait faire le départ entre ses analyses scientifiques (sa méthode matérialiste...) et ce qu'il a appelé lui-même sa "tendance subjective", à savoir sa prise de position en faveur du prolétariat et pour le socialisme critique.

Voir Maximilien RUBEL, pages de Karl Marx. Pour une éthique socialiste, tome I, édit. Payot, 1970, p. 28 à 32.

Une société sans domination ? Voyez donc du côté de Marx, des marxistes, anarchistes et théoriciens de l'autogestion, et attendons l'Histoire.

Rappelons à présent que les idées, l'idéologie et la culture de la classe dominante sont les idées, l'idéologie et la culture dominantes. Et puisque les objets sont concrets, palpables et maniables, force est de faire descendre la culture des hautes sphères où elle fut jalousement élevée par les idéalistes, sur la terre ferme afin de saisir son caractère de vécu et la définir en rapport avec les objets.

Nous montrerons au fur et à mesure de l'analyse des modèles culturels véhiculés en Côte d'Ivoire que la culture de la classe dominante ou des élites en modernisation (consommation ostentatoire et prestigieuse ou simplement discriminatoire) est véritablement la culture dominante dans la hiérarchie culturelle.

Cependant, parler de culture dominante suppose la pluralité des cultures, ce qui appelle une démonstration. Pour ce faire, nous commencerons par stigmatiser l'unanimité qui ressort de la définition des modèles culturels proposée par Ralph LINTON, et qui occulte les contradictions sociales.

L'une des meilleures critiques de l'unanimité est celle que nous devons au philosophe Béninois P. HOUNTONDJI. Rappelons-en les points forts : aux ethnologues occidentaux qui ont vu dans les cultures africaines un univers clos, figé et statique, HOUNTONDJI rappelle le dynamisme qui existe dans toute société : "Une culture n'est jamais une chose inerte, mais une invention perpétuelle, un débat contradictoire entre des hommes enchaînés à un même destin et désireux chacun de rendre ce destin le meilleur possible" (1) déclare-t-il. Ces ethnologues avaient logiquement déduit de ce prétendu immobilisme, que le changement à l'intérieur de ces cultures n'a été que le produit de la colonisation. Notre philosophe réplique en soutenant avec justesse, que "le pluralisme ne survient pas de l'extérieur à une société quelle qu'elle soit, mais qu'il lui est toujours inhérent" (2). La condamnation de ce qu'il appelle ainsi "le mythe de l'unanimité primitive" débouche sur cette remarque fondamentale qui mérite d'être ressassée,

(1) Cf. Paulin HOUNTONDJI, sur la "philosophie africaine", édit. Maspéro, 1977, p. 233.

(2) Paulin HOUNTONDJI, op. cit., p. 233.

à savoir le détournement de "l'attention des classes exploitées des conflits économiques et politiques réels qui les opposent aux classes dirigeantes sous le prétexte fallacieux de leur commune participation à "la" culture nationale"(1).

A Ralph LINTON dont la définition insidieuse pouvait nous induire à souscrire à l'idée d'harmonie sociale, nous pouvons rétorquer avec HOUNTONDJI que "dans aucune société, tout le monde n'a jamais été d'accord avec tout le monde". N'est-ce pas là une évidence qui ne devrait exiger aucune démonstration scientifique ?

L'harmonie sociale reste une vue de l'esprit, et le problème des modèles culturels nous plonge plus que jamais dans les contradictions sociales.

On ne peut donc parler de "la" culture nationale au singulier ni dans l'Afrique dite "traditionnelle" des ethnologues ni dans celle dite "moderne" des sociologues (2).

Cependant la critique du philosophe s'achève au moment crucial où nous attendions de lui qu'il tire les conclusions qui s'imposent. Sa critique, au lieu de s'arrêter à la dénonciation du "singulier trompeur" (3), aurait pu se poursuivre jusqu'à la démonstration explicite de la pluralité culturelle et non du "pluralisme culturel", terme employé par l'auteur qui, malgré tout, semble défendre la conception unitaire de la culture. En effet le pluralisme culturel selon lui est un "choc permanent de décisions culturelles contradictoires" et "la" tradition culturelle, un "héritage complexe, contradictoire, plurivoque, un système ouvert de choix multiples qu'il appartient à la génération présente d'actualiser partiellement, en valorisant tel choix plutôt que tel autre et en sacrifiant nécessairement tous les autres choix possibles" (4). C'est donc "la génération présente" ---et non plus une ou des classes--- qui actualise

(1) Paulin HOUNTONDJI, op. cit., p. 229.

(2) La distinction traditionnel-moderne est fallacieuse, voir la critique qu'en fait Babakar SINE, Impérialisme et théories sociologiques du développement, édit. Anthropos, Idep, 1975. Chap. I, "Tradition - Modernité. Une fausse dialectique".

(3) Paulin HOUNTONDJI, op. cit., p. 226.

(4) Paulin HOUNTONDJI, op. cit., p. 228.

certaines éléments culturels ! Et même si ce choix suscite une "lutte présente" et "un débat sans cesse rebondissant, où se dessine, hésitant, le destin de la société" (1), nous restons toujours dans "la" culture nationale au singulier et non dans plusieurs cultures nommément. C'est que HOUNTONDJI ---qui ne met pas suffisamment l'accent sur les contradictions de classe--- n'inclut pas dans sa conception de la culture toutes les manifestations concrètes de la vie quotidienne à savoir manger (comment, où et ce que l'on mange), dormir (lieu, tenue du dormeur et standing de la chambre à coucher), s'habiller (le style et le coût des vêtements...), se déplacer (à pied, à dos d'âne, à bicyclette, en bus ou en voiture et quelle voiture...) communiquer (oralement, par écrit, par téléphone...), parler (en langues nationales chez les ruraux, en Français ivoirisé à la Dago (2) chez les ruraux prolétarisés et en prolétarisation croissante, en Français de France chez les élites "modernes") etc...

Quand à partir du XVIème siècle l'usage de la fourchette (inventée à Byzance vers le XIème siècle) s'impose dans les couches sociales supérieures d'Italie, de France, d'Angleterre et d'Allemagne, et qu'en 1729 un certain LA SALLE rédige "Les règles de la Bienséance et de la civilité chrétienne" où il est notifié : "On doit se servir à table d'une serviette, d'une assiette, d'un couteau, d'une cuiller et d'une fourchette, il serait tout à fait contre l'honnêteté de se passer de quelqu'une de ces choses en mangeant" (3)... la majorité de la population de ces pays ---les couches subalternes--- prenait ses repas avec les doigts et dans des plats communs.

Quand la collection "Les classiques Africains", conçue et éditée en France, consacre un livre à "l'Art du savoir-vivre" ---livre largement diffusé par les librairies africaines--- où l'on nous enseigne, entre autres choses, les manières suivantes pour la tenue à table : "Il n'y a peut-être pas de critère

(1) Paulin HOUNTONDJI, op. cit., p. 228.

(2) Dago est une invention de la littérature journalistique ivoirienne. Il symbolise le paysan inadapté à la ville et se signale par un parler original et truculent qui informe sur l'état de la politique linguistique de la Côte d'Ivoire.

(3) Cf. Norbert ELIAS, La civilisation des moeurs, édit. Calmann - Lévy, 1973, p. 138.

plus sûr d'une bonne éducation que la tenue à table (...). Le couteau ne doit jamais être porté à la bouche, même pour le fromage (...). Il est d'usage de ne pas couper toute sa viande en morceaux mais bouchée par bouchée (...). La fourchette ne doit pas se prendre à pleine main (...). Il faut mâcher la bouche fermée, sans bruit, calmement, sans précipitation (...). Ne pas toucher les os avec les mains sous prétexte même de les dépouiller complètement (...). La fourchette se met à gauche (les dents tournées du côté de la table)... La cuillère se met à droite (s'il y a du potage). La petite cuillère entre l'assiette et les verres... La flûte de champagne est placée un peu en arrière des autres verres. Les fruits se mangent avec fourchette et couteau"... (1) ; quand les élites ivoiriennes en modernisation reprennent à leur compte tous ces modèles culturels occidentaux et veulent, grâce aux média, initier leur peuple à "l'Art de dresser la table" en lui enseignant dans Fraternité Matin, quotidien et organe de grande diffusion, les préceptes suivants : "L'Art de bien recevoir commence par le bon goût d'une table bien dressée(...) A gauche, la fourchette, les dents tournées vers la nappe. A l'extrême droite, la cuillère à soupe, puis les couteaux, dans l'ordre d'utilisation : couteau à poisson, couteau à viande, couteau à fromage (...). Derrière l'assiette, placez le grand verre, pour l'eau, à gauche et à droite, le ou les verres à vin. Quant à la serviette, elle se place à droite de l'assiette..." (2). (Fraternité Matin du 28 Mai 1976, p. 13 : L'Art de dresser la table). Quand toutes ces pratiques culturelles se conçoivent (ou plutôt s'importent), se vivent et se diffusent vers une population dont la grande majorité ---plus des 80 %--- mange avec les doigts, sans table, et dans des plats communs, des mets contenant des morceaux de viande coupés avant cuisson, croque allègrement les os, ignore fromage, potage, flûte à champagne, couteau à ceci ou cela, etc..., est-il encore permis de refuser de reconnaître la pluralité des cultures, la culture dominante trônant au sommet de la pyramide

(1) Cf. L'art du savoir-vivre. Les classiques Africains. Editions Saint-Paul (France) p. 56 à 60.

(2) On voit ici comment les discours sur la culture et la civilisation africaines sont vides. Les actions culturelles des Appareils Idéologiques d'Etat, actions essentiellement inspirées d'Occident, ont pour fonction d'éduquer, moderniser, civiliser et occidentaliser (quatre mots synonymes !) les peuples d'Afrique.

sociale et diffusant ses normes de bienséance, de civilisation ou d'éducation vers celles d'en bas ? Il n'est plus suffisant de parler de lutte à l'intérieur d'UNE culture, il faut ajouter que DES cultures s'opposent et s'affrontent dans des conflits latents ou manifestes. Car, qu'y a-t-il de commun entre "l'homme de la rue" (expression dévalorisante) et l'Ivoirien évolué-dominé qui a soigneusement intériorisé toutes ces normes de conduite ? Rien, sauf l'appartenance à une même nation en construction ! Tout les sépare.

L'Afrique d'aujourd'hui est l'un des continents qui offrent le spectacle le plus frappant de cette pluralité conflictuelle. Avant la colonisation, elle était déjà vivante, celle-ci l'a renforcée non seulement en creusant davantage le fossé qui séparait les différentes couches sociales, mais aussi et surtout en créant une stratification nouvelle.

Première illustration : la société bambara "traditionnelle" du Mali, représentera l'Afrique d'Hier.

Admirablement étudiée par un ethnologue dont on peut néanmoins regretter qu'il soit aveugle aux problèmes de pouvoir et de domination, cette société symbolise parfaitement la hiérarchie sociale et culturelle. Six sociétés d'initiation (1) constituant l'armature sociale, s'y côtoient : entre le Korè, sixième et dernière société réservée à l'élite gérontocratique dispensatrice de savoir et d'éducation, et le N'domo, lieu de rassemblement des enfants, ces bila-koro (2) incultes qui, comme de petits récipients vides, doivent attendre sagement qu'on les remplisse de savoir, de connaissance, d'éducation... pour qu'ils deviennent des Hommes accomplis dont tout le monde devrait logiquement approuver le comportement une fois adultes (cf. R. LINTON), entre ces deux extrêmes d'une même réalité sociale, se dressent hiérarchiquement le Komo, le Nama, le Kono et le Tyiwara (3). Les adeptes du Korè, ces savants, hommes de science

(1) Cf. Dominique ZAHAN, Sociétés d'initiation bambara. Le N'domo et le Korè, édit. Mouton, 1960.

(2) Bila-Koro est un mot composé bambara : bila (laisser), Koro (vieillir) ; bila-koro = laisser vieillir, en maturation, incirconcis.

(3) Cf. Dominique ZAHAN, op. cit.

et de culture, maîtres de parole et de vérité, et surtout sages (1), aiment à faire la différence entre leur savoir d'élite, savoir profond et lourd (donya gri'n : donya = savoir, connaissance ; gri'n = lourd) et le savoir populaire, celui qui, léger, contient du vent, donc sans valeur (donya fyimman ; fyin = le vent ; fyimman = léger, contenant du vent).

Même si en pratique, c'est-à-dire dans le comportement quotidien et la consommation des objets, cette société était relativement peu différenciée, il n'en demeure pas moins qu'une "culture cultivée" (2) (culture dominante) et une culture populaire s'y confrontaient.

Avec la subversion coloniale, l'ensemble de cet univers culturel (culture cultivée, élitiste et dominante... et culture populaire) est devenu "traditionnel", c'est-à-dire subalterne et folklorisé par le pouvoir colonial qui a imposé ses conceptions et catégories de pensée à travers lesquelles les nouvelles élites africaines appréhendent aujourd'hui leurs propres réalités. Désormais plus éloignées du peuple du fait du bouleversement des structures sociales proprement africaines, de l'avènement de l'individualisme et de la consommation outrancière des objets de l'industrie occidentale et des modèles culturels correspondants, ces élites représentent véritablement un monde à part.

Seconde illustration : Le Toit d'Abidjan, restaurant à l'image de l'Afrique "moderne", dont la publicité nous signale l'originalité par des mots très évocateurs quant à l'idéologie véhiculée.

En effet, la publicité dit : "Il n'y a rien au-dessus du Toit d'Abidjan. Un restaurant prestigieux où vous pourrez en plein ciel, avec la ville à vos pieds, faire un dîner d'affaires ou apprécier un dîner gastronomique. Le Toit d'Abidjan, au 24^{ème} étage de la Tour de l'Hotel Ivoire" (Fraternité Matin du 14 Décembre 1976, p. 23). Elle dit aussi : "Le Toit d'Abidjan. Dîner au sommet.

(1) Paulin HOUNTONDJI remarque très justement que "la pensée d'un sage africain, même s'il se dit le porte-parole d'un groupe, n'est pas forcément celle de tous les individus de ce groupe, encore moins celle de tous les Africains en général", op. cit., p. 31, note 19.

(2) Expression empruntée à Edgar MORIN, "De la culturanalyse à la politique culturelle", in Communications, n° 14, 1969.

Un restaurant prestigieux où vous pourrez tout près des étoiles, dans un cadre raffiné, apprécier un dîner à la française aux chandelles et en musique. Le Toit d'Abidjan au 24ème étage de la Tour de l'Hotel Ivoire" (Fraternité Matin du 7 novembre 1977, p. 2).

Elle dit encore : "Le Toit d'Abidjan. Business is business. Une cuisine soignée, un service discret et efficace, au calme avec la ville à vos pieds... et c'est un dîner d'affaires réussi. Le Toit d'Abidjan, au 24ème étage de la Tour de l'Hotel Ivoire" (Fraternité Matin du 16 novembre 1977, p. 3). Trois versions d'une même incitation à la consommation !

Voici en image LA culture pratiquée, celle des élites "modernes" ivoiriennes. Et cela nous rappelle étrangement les pratiques culturelles de la bourgeoisie française. N'est-elle pas la source d'inspiration de la bourgeoisie ivoirienne naissante ? Il semble bien que oui. Un chercheur français, intéressé à la sociologie du mangeur et des restaurants, a remarqué qu'à Paris "dans les restaurants, on ne mange qu'exceptionnellement à ras de terre. L'ascension symbolise avec le sublime. Il nous advient d'en faire encore l'expérience : à la Tour d'Argent, pendant qu'ils montent au sommet, les clients on l'air grave, leur souffle s'allonge, ils prennent de la distance avec la vulgarité des choses" (1). Paris n'a plus de secret pour certains Abidjanais, ils s'y retrouvent chez eux, tout en demeurant à Abidjan. Privilège rare ! La Tour de l'Hotel Ivoire est bien l'équivalent de la Tour d'Argent ! Si là-bas, grâce à leur pouvoir économique les clients accèdent à la Tour d'Argent, ici, grâce au même pouvoir, ils s'enferment dans leur Tour d'Ivoire, symbole d'éloignement et de tranquillité.

Grave crise de l'imagination, rien ne s'invente, tout s'importe !

Mais revenons à ces lignes publicitaires aussi suggestives que poétiques : "Il n'y a rien au-dessus du Toit d'Abidjan". En effet que peut-il y avoir au-dessus d'un toit ? Rien ! Sauf peut-être des étoiles ! Il suffit d'y penser ! Surtout quand le toit en question coiffe le 24ème étage d'une Tour "en plein ciel". "Tout près des étoiles" et certainement non loin des Dieux ! Car, symbole

(1) Jean-Paul ARON, Le mangeur du XIXème siècle. Une folie bourgeoise : la nourriture. édit. Denoël/Gonthier, 1973, p. 280.

de la hiérarchie et de la distance avec les classes subalternes, le Toit d'Abidjan est aussi l'expression de la volonté de puissance des élites qui dominent, écrasent et piétinent le peuple dont la présence est suggérée d'une manière hautaine par : "avec la ville à vos pieds". Ici ville et peuple sont synonymes et leur rapprochement avec "pieds" est assez parlant. Tout en appartenant au monde des Humains, les élites veulent se situer le plus près possible des Dieux. Hier les adeptes du Korè se voulaient les épouses de Dieu (1), aujourd'hui nos élites "en plein ciel" et "tout près des étoiles" viennent certainement juste après les Dieux. L'idée de Dieu, c'est le non-dit, le signifié implicite.

Ce restaurant "prestigieux" offre un "cadre raffiné" : prestige et raffinement sont deux maîtres mots qui s'appliquent à merveille au monde select de la minorité capable "d'apprécier un dîner gastronomique" ou de songer à un "dîner d'affaires" (pouvoir économique). La cuisine y est "soignée", mais qu'y mange-t-on ? Des mets français de toute évidence ! Car les clients, ces fins gourmets aux langues expertes et "civilisées" ne peuvent ---par souci de distinction et quête de prestige--- que jouir d'un "dîner à la française aux chandelles et en musique".

La meilleure trouvaille de nos psychologues de la consommation, trouvaille qui précède toutes les plaquettes publicitaires sur les lieux de jouissance de l'Hotel Ivoire (autres restaurants prestigieux, piscine, casino, bowling, patinoire, chambres d'un standing rare en Afrique...) se lit dans l'expression : "Dans un village nommé Ivoire". C'est désormais une tradition, un rituel, toute publicité sur l'Hotel Ivoire commence par "Dans un village nommé Ivoire". C'est le fin du fin de l'idéologie mystificatrice ! Village et Ivoire, ces deux faces diamétralement opposées d'une même réalité sociale, deviennent synonymes comme par enchantement. Magie du verbe ! Plus de contradiction entre le village, ce monde du folklore (2), de l'irrationalité en matière d'économie (voir le personnage

(1) Cf. Dominique ZAHAN, pp. cit., p. 363.

(2) Cf. notre étude sur le folklore, Abdou TOURE, Folklore, Politique et cultures en Afrique. L'exemple de la Côte d'Ivoire. ORSTOM Sciences Humaines, Abidjan, 1977.

de Koutou Kouakou dans le film de l'Extra-scolaire ---Télé pour Tous--- intitulé "L'Imprévoyant" (1) et des pratiques désormais inadaptées parce que "dépassées" (rites, initiations, sorcellerie, fétichisme...) qui n'intéressent plus que touristes et ethnologues... ; et l'Ivoire, cette matérialisation de l'idéologie moderniste et occidentaliste. La publicité veut abolir l'opposition et elle y parvient merveilleusement (2). Tradition (village) et modernité (Hotel-Ivoire) ont célébré un mariage apparemment harmonieux. Personnalité africaine, authenticité, négritude... etc ... faisant bon ménage avec ouverture sur l'extérieur, dynamisme en économie et consommation des merveilles de l'industrie occidentale. Le tout devant déboucher sur le rêve de toute société aujourd'hui dépendante parce que dominée : le développement.

Un fait anodin trahit cependant la dysharmonie : le dépaysement et les promenades "touristiques" de certains Ivoiriens dans ce village enchanteur dont l'image parvient, grâce à la télévision, dans la plupart des villages de ce pays. Les samedis après-midi et dimanches, des habitants des quartiers populaires, des paysans et autres Ivoiriens arrivés de l'intérieur du pays, viennent à la découverte de ce joyau de l'architecture et de l'économie modernes. Retrouvent-ils leurs villages dans le village nommé Ivoire ? En tout cas c'est un pèlerinage. Il faut avoir visité cet endroit au moins une fois dans sa vie pour ne pas mourir Dago (3). Émerveillement, étonnement, fierté ou réprobation ? C'est un spectacle qui mériterait certainement une enquête sociologique ou un reportage filmé : donner la parole à ces touristes autochtones afin de recueillir leurs impressions,

(1) Film éducatif conçu par l'Education Extra-Scolaire.

(2) Dans une certaine mesure, en effet, l'Ivoire est un village, parce qu'à l'Ivoire le folklore est présent pour le plaisir des touristes qui doivent jouir des bienfaits de la modernité (standing de l'Ivoire !) tout en dégustant les spectacles folkloriques préparés à leur intention. En effet la publicité dit encore : "Dans un village nommé Ivoire... Ce soir, autour de la piscine, un menu épicé de folklore. Autour d'un barbecue géant, folklore, et rythmes africains, tous les vendredis soir à la piscine de l'Hotel Ivoire". Fraternité Matin du 10 décembre 1976, p. 21.

(3) Dago = synonyme d'ignorant et d'inculte.

sentiments et jugements. D'ores et déjà une hypothèse peut être retenue : l'Hotel Ivoire comme modèle de village (modèle idéal inaccessible ? modèle à diffuser et populariser à travers la Côte d'Ivoire de demain ?), mais surtout comme lieu faisant de chaque Ivoirien un étranger sur son propre territoire. Les élites qui, par la fréquentation assidue de ce "village", finissent par devenir étrangères aux autres réalités de leur pays ; le peuple qui, dépaysé à chaque visite touristique à l'Ivoire, s'y sent étranger.

Le village Ivoire et sa Tour dont le Toit abrite donc protège la ville d'Abidjan (le Toit d'Abidjan !), véhiculant imperceptiblement un paternalisme subtil, reste donc le symbole du plus pur élitisme.

En définitive, la culture n'est pas UNE, elle est plurielle et respecte la hiérarchie sociale. L'unanimité et l'élitisme sont des idéologies secrètes et diffusées par la minorité "cultivée" qui entend faire de SA culture la culture de et pour tous (projet de démocratisation piégé) et en même temps une chasse gardée, un bijou jalousement protégé parce que perché "en plein ciel, tout près des étoiles", dans sa Tour d'Ivoire. N'y accède pas qui veut (1).

(1) En témoignage de la contradiction flagrante entre le discours du pouvoir qui est à la fois pur souhait et occultation des réalités, et les pratiques culturelles incontestablement plurielles et hiérarchiques qui sont la réalité lisons cette déclaration du Ministre Ivoirien de la Culture : "Pour la Côte d'Ivoire, affirme-t-il, une culture élitiste est irrémédiablement vouée à l'échec car elle ne correspond pas à la réalité. La participation de tous à la vie culturelle est une exigence essentielle car la contribution des masses populaires à la vie collective est la condition première du développement" (cf. Le mensuel AFRICA n° 10, Avril 1978 p. 90).

CHAPITRE 2

CULTURE IDEALE, CULTURE REELLE :LE DISCOURS DEMOCRATIQUE ET SA NEGATION

Dans les régimes à prétention démocratique, c'est-à-dire dans la majorité des régimes, le discours du pouvoir se veut discours démocratique. Ne pouvant pas vivre la démocratie, ils veulent la dire. Et le discours tenant lieu de réalité, le pouvoir se croit dispensé de l'effort désormais superflu de démocratisation effective. Permanence et efficience de la pensée magique. L'irrationnalité que R. LENOBLE a saisie dans le rapport de l'Homme à la Nature depuis l'antiquité grecque et qui, selon lui, subsiste encore, se manifeste d'une manière particulièrement nette en politique. L'écriture (parole écrite) n'a pas détrôné la bouche (parole dite) qui tend à s'imposer de nouveau avec l'audio-visuel. Et l'on peut encore ---malgré les progrès des "lumières" et de la reine Science--- soutenir qu'"on pense par la bouche (...). D'où l'identité de la pensée et du verbe, du nom et de la chose, la croyance à la vertu efficace des mots, la puissance bénéfique de la bénédiction et maléfique de la malédiction" (1). Si le mot est assimilé à la chose, si dire devient synonyme de faire, si en définitive ce discours reste permanent et inchangé c'est la preuve qu'il est bien efficient. Mais la démocratisation ? Vain mot qui voudrait suggérer que l'Etat ---incarnation du pouvoir--- est capable de changements profonds et radicaux. Les théoriciens anti-autoritaires ont très justement souligné la différence fondamentale entre les réformes que peut accomplir l'Etat et qui ont généralement pour fonction de le conforter en tant que pouvoir, et les révolutions qui surgissent inévitablement d'en bas et peuvent avoir pour cible l'Etat lui-même (2).

(1) Cf. Robert LENOBLE, Histoire de l'idée de nature, édit. Albin Michel, 1969, p. 50-51.

(2) Cf. Claude LEFORT, "La première révolution anti-totalitaire" in Esprit, janvier 1977, p. 18.

Le discours du pouvoir qui dit la démocratie, la nie simultanément dans les pratiques socio-culturelles des détenteurs du pouvoir.

Les modèles culturels appartiennent à la fois au domaine de la culture idéale et à celui de la culture réelle. Dans la première (la culture idéale) ils sont suggérés et diffusés à travers les discours du pouvoir : pour que la société soit harmonieuse, les hommes doivent faire ceci ou cela, être comme-ci ou comme-ça. Bien souvent d'ailleurs, la société est dite ---par les idéologues officiels--- effectivement harmonieuse. Dans la seconde (la culture réelle) ce sont les actes et les comportements des élites ---leurs pratiques culturelles--- qui tiennent lieu de discours. Ces discours peuvent être implicites, non-conscients, foncièrement ségrégationnistes ou ostentatoires suivant le cas. Nous devons déjà noter leur signification : le "faites comme moi" qui est une invitation à imiter un modèle, et le "pouvez-vous faire comme moi ?" qui est un défi lancé aux autres, une attitude de distinction ou d'ostentation. L'invitation-défi n'est qu'une contradiction apparente qui résume la logique du système : discours égalitaires et démocratiques, mais besoin de distinction.

Cette précision apportée, revenons aux deux exemples susmentionnés, à savoir la société bambara et le Toit d'Abidjan pour montrer comment s'y présente la distinction culture idéale/culture réelle.

Dans le premier cas, la culture cultivée des adeptes du Korè, culture dominante, s'impose comme modèle de culture, de conduite et de pensée. Elle s'impose à toute la société parce qu'elle seule se dit officiellement. La pensée de quelques uns est alors dite ---par les idéologues officiels que sont les adeptes du Korè--- la pensée de tout le monde, la pensée bambara (1).

Bien des chercheurs ont entériné cette conception autoritaire et unanime en ne s'adressant au cours de leurs enquêtes, qu'aux vieux, chefs de village, féticheurs, guérisseurs, prophètes et autres maîtres de vérité qui sont censés détenir seuls le savoir et la culture, méritant seuls l'appellation "Hommes de culture". Faire parler et recueillir la parole de ces maîtres de vérité,

(1) On dit aussi - érigeant la pensée de quelques uns en pensée de tous- LA métaphysique Dogon, LA philosophie Bantoue, etc...

c'est cautionner et légitimer (une seconde fois) la culture idéale et dominante du groupe social retenu ; c'est en fin de compte se ranger du côté du pouvoir car parole, pouvoir et domination sont bien souvent inséparables. L'anthropologue P. CLASTRES a été très sensible à cette question : "Parler", dit-il, "c'est avant tout détenir le pouvoir de parler. Ou bien encore, l'exercice du pouvoir assure la domination de la parole : seuls les maîtres peuvent parler. Quant aux sujets : commis au silence du respect, de la vénération ou de la terreur. Parole et pouvoir entretiennent des rapports tels que le désir de l'un se réalise dans la conquête de l'autre. Prince, despote ou chef d'Etat, l'homme de pouvoir est toujours non seulement l'homme qui parle, mais la seule source de parole légitime : parole appauvrie, parole pauvre certes, mais riche d'efficience, car elle a nom COMMANDEMENT et ne veut que l'OBEISSANCE de l'exécutant" (1). Ainsi toute pensée sans pouvoir ni autorité, pensée silencieuse et muette bien que proférée, doit, selon eux, demeurer dans sa position marginale et subalterne (2). Chercheurs aveugles aux contradictions sociales, ils cautionnent plus qu'ils n'analysent. Que les maîtres de vérité qui, seuls ont le droit de prendre la parole pour faire la théorie de leur propre société à l'ethnologue ou au sociologue, disent comment se font ou se conçoivent telles choses, et le chercheur aveugle répètera dans ses tournures pseudo-scientifiques et souvent inaccessibles, qu'effectivement les hommes font et pensent cela. Oubliant que des "écarts existent, plus ou moins considérables, entre ce que les hommes font en réalité et ce qu'ils disent faire" (3), ils confondent allègrement culture idéale et culture réelle.

(1) Pierre CLASTRES, *La Société contre l'Etat*, édit. de Minuit, 1974, p. 133.

(2) Exemple le folklore dont nous avons montré la position subalterne dans la hiérarchie culturelle. Cf. Abdou TOURE, *Folklore, politique et culture en Afrique. L'exemple de la Côte d'Ivoire*. ORSTOM Sciences Humaines, Abidjan 1977.

(3) Paul MERCIER, "L'anthropologie sociale et culturelle", in *Ethnologie Générale*, édit. Gallimard, "La Pléiade", 1968, p. 907.

Voir également Maurice HOUIS qui remarque très justement que : "Chefs et Notables doivent exceller dans une élocution originale, articulée de proverbes. C'est en eux qu'on "lit" les normes de la société".

Cf. *Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire*, P.U.F., 1971 p. 56.

Dans le second cas, en l'occurrence le Toit d'Abidjan, la publicité présente un modèle, un idéal, un lieu où ---obéissant à sa vocation commerciale--- elle invite, en principe, tous les Ivoiriens. Mais contrairement à la culture idéale que peuvent suggérer des idéologues à l'instar des adeptes du Korè, culture idéale qui par définition n'est pas vécue, ici la culture idéale qui est la fréquentation du restaurant prestigieux, est donc aussi culture réelle car elle est vécue. Et lorsque culture idéale et culture réelle se confondent en se rejoignant en un lieu, ce lieu devient une chasse gardée où seule la culture dominante s'exprime. Culture idéale et culture réelle ne convergent pas toujours et lorsqu'elles convergent en un lieu, ce lieu peut être considéré comme la matérialisation des pratiques culturelles des élites, celles-là mêmes qui diffusent les modèles culturels. Toute élite veut abolir en elle-même la contradiction culture idéale/culture réelle en se présentant comme la réalisation de chacune d'elles et comme le lieu de leur convergence. Pour elle il n'y a ---à la limite--- pas d'idéal, ou plutôt l'idéal c'est elle. Personnifiant l'idéal, l'élite au pouvoir, plus précisément l'élite politique, ne tolère pas toujours plus élitiste qu'elle. L'ethnologie est riche en exemples où, dans les sociétés devenues traditionnelles, l'élite réagit plus ou moins vigoureusement contre ceux qui, forts de leur pouvoir économique, veulent focaliser sur eux l'attention de leur groupe social, monopoliser le prestige, en se livrant à des dépenses somptuaires dépassant les normes ; ceux qui transgressent les lois implicites, refusent les limites de l'ostentation, ceux qui, en définitive, ne savent pas ou ne veulent pas savoir "jusqu'où ils peuvent aller trop loin", oubliant que toute liberté est une liberté surveillée (1).

En effet dans certaines sociétés, les Notables, en désignant à la chefferie toujours le plus riche, et en l'invitant à répondre aux obligations dues à son rang (dépenses de prestige et prestations diverses lors de cérémonies telles que circoncision, baptême, mariage, funérailles, etc...) le réduisent à la pauvreté totale au bout d'un certain temps. La société, dit-on, pratique ainsi une politique de nivellement qui empêche l'émergence de personnalités économiques puissantes. L'empoisonnement peut-être également un moyen de cette politique, et il l'est dans bien des cas. De sorte que contrôlant la société,

(1) Cf. Jean POIRIER, "Les fonctions sociales de l'ostentation économique", in L'Economie ostentatoire. Etudes sur l'économie du prestige et du don, Revue Tiers-Monde, Tome IX, n° 33, janv-mars 1968.

les Notables se retrouvent toujours grâce à leur pouvoir politique (et religieux) au sommet de la pyramide sociale. Dans les sociétés "modernes" certains hommes politiques ne tolèrent pas que d'autres individus possèdent la même voiture (de prestige) qu'eux, même si ceux-ci se sentent économiquement assez forts pour le faire.

Le besoin de "prendre de la distance avec la vulgarité des choses" et d'être l'idéal personnifié amène les "hommes de culture" (dominante) à donner dans l'idéalisme. C'est, du reste, un aboutissement logique.

Nous avons vu que pour démontrer la pluralité des cultures, il fallait déjà faire descendre la culture sur terre, dans le monde profane des relations sociales riches en événement. L'application de cette méthode d'approche constituait en tant que telle une critique de la conception idéaliste de la culture. Nulle part, en effet, il n'a été question de faire de la culture "une chose de l'esprit", quelque chose d'abstrait planant dans les hautes sphères de la raison raisonnante, ni dans celles des grands débats hermétiques sur tel tableau, telle musique, tel concept ou tel masque africain. Plutôt que les débats, ce seraient le tableau, la musique, le concept et le masque africain qui retiendraient notre attention comme productions culturelles liées à une classe ou couche sociale et à une idéologie.

Quand la culture cesse d'appartenir au monde mouvant des rapports sociaux pour se laisser enfermer dans un musée, c'est qu'elle a rendu l'âme (1); quand elle entend se soustraire à la majorité écrasante pour devenir la chose d'une minorité tenant les rênes d'un quelconque pouvoir, c'est qu'elle est autoritaire et ostensiblement anti-démocratique ; quand surtout, fuyant la trivialité des choses concrètes elle veut s'envoler et demeurer dans le monde éthéré des choses de l'esprit, "en plein ciel" et "tout près des étoiles", c'est qu'elle annonce son inadaptation aux réalités de la société des hommes et se condamne à n'avoir aucune prise sur le concret. Il faut le dire et le répéter : toute culture est avant tout vécue, mais seules les cultures élitistes et foncièrement anti-démocratiques se vivent "en plein ciel".

(1) Cf. Abraham MOLES qui définit les musées comme étant des "cimetières de la culture". Théorie des objets, édit. universitaires, 1972, p. 43.

Une certaine tradition intellectuelle encore dominante, a voulu restreindre le domaine de la culture à certaines activités de l'esprit, il en est découlé des définitions du genre : "La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié" (1). Définition sélective, incomplète et boiteuse, elle fait de celui qui la répète ---car elle est souvent répétée--- un "homme de culture" dont la reconnaissance par ses pairs vient justement de l'acte de proclamation de cette vérité biblique. La citer revient à exhiber sa carte d'adhésion au cercle restreint des "hommes de culture".

Une autre définition plus complète dans son incomplétude et franchement élitiste, fait de la culture un "ensemble de connaissances générales sur la littérature, l'histoire, la philosophie, les sciences et les arts que doivent posséder, au sortir de l'adolescence, tous ceux qui forment l'élite sociale de la nation" (2). L'élite sociale dont la mission est de diriger les masses, les éduquer et les civiliser en les initiant aux pratiques culturelles normales ---obéissant aux normes dominantes--- doit effectivement se distinguer par son savoir, et son intelligence supérieurs : négation de la démocratie et triomphe du monologue !

Une troisième, fidèle à cette tradition, voit dans la culture "cette forme la plus élaborée d'une société, ce produit des meilleurs esprits (qui) tend à devenir le patrimoine partagé de tout un peuple" (3). Les "meilleurs esprits" seuls produisent et diffusent la culture vers le peuple ainsi réduit à l'état de réceptacle, le résultat de leur cogitation. Ce que produisent les classes dominées, loin des "meilleurs esprits", ne peut nullement relever de la culture : étant incultes, leurs productions ne mériteraient que le nom de folklore, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus subalterne dans la hiérarchie culturelle.

(1) Edouard HERRIOT cité par Philippe BENEYON, Histoire de mots : culture et civilisation. Presses de la fondation nationale des Sciences Politiques, 1975, p. 158.

(2) Dictionnaire de l'Académie française, tome I, Paris, 1932, article "culture", cité par Philippe BENEYON, op. cit., p. 158.

(3) Jean HASSENFORDER. "La progression de la culture dans notre société" cité par Philippe BENEYON, op. cit., p. 161.

Elever la culture au-dessus des vulgarités du quotidien répond au double besoin d'infliger un complexe d'infériorité à la majorité des non-initiés et d'occulter les contradictions sociales. En hauts lieux, la classe dominante s'ingénie à donner d'elle-même une image de complète unanimité. Mais des "accidents" peuvent se produire, lorsque par exemple un déclassé devenant traître à son milieu culturel --- comme MARX se reconnaissait volontiers un "bourgeois déclassé" --- s'aventure sur le terrain détestable de la critique et de l'auto-critique.

En effet, on se représente souvent le monde des idées comme un monde aseptisé et unanime où, entre gens civilisés et bien éduqués, tout va pour le mieux. Perchée là-haut et échappant à la ville en proie aux remue-ménages, passions et faits divers scabreux, LA culture va se développer, se perfectionner, s'enrichir. Mais le royaume des idées, nous prévient B. BRECHT, reste lié au monde des réalités concrètes où il prend naissance ; il reproduit les déséquilibres d'ici-bas : "certaines idées de nature ordonnatrice, idées qui mettent de l'ordre dans les idées, peuvent fort bien, dans la façon de se comporter, se comparer à des fonctionnaires. Faites à l'origine pour servir la communauté, elles en viennent bientôt à la dominer. Elles doivent faciliter la production, mais elles la dévorent. Profitant de certaines contradictions entre les idées, elles s'érigent en maîtres ; pour y parvenir, elles s'attachent aux puissants, et non aux gens utiles.

"Le royaume des idées peut se comparer aux royaumes ordinaires (...). Il y règne la plus détestable oppression. La seule façon de mettre de l'ordre est d'opprimer. Certains groupes parviennent au pouvoir et se soumettent tous les autres (...). Les idées utiles sont contraintes de servir les idées au pouvoir. Celles qui ont réussi à s'emparer du pouvoir tiennent sous le joug toutes celles qui tentent de s'élever à leur tour. Certains rassemblements d'idées rebelles sont jugulés sans ménagements. On peut dire sans crainte que le royaume des idées ressemble point par point à celui où il prend naissance" (1).

(1) B. BRECHT cité par Bernd OELGART, *Idéologues et Idéologies de la nouvelle gauche*, édit. 10/18, 1970, p. 190-191.

Echec à l'idéalisme ! Mais l'idéalisme tient bon. L'ascension de LA culture "en plein ciel", "dans le calme", est synonyme d'exorcisation. Loin de la ville qui est à ses pieds, la culture dominante abolit le conflit, la dysharmonie et le déséquilibre. Elle nie la pluralité oppositionnelle et bénéfique. Elle affirme son unité et son autorité incontestée mais non incontestable. Elle trône et règne en impératrice absolue. C'est le triomphe du monologue sur le dialogue.

Penser les objets en termes de pyramide sociale, c'est toucher du doigt les disparités sociales que les objets, témoins, rendent visibles. De haut en bas la pyramide sociale parle par la médiation des objets. Un tableau du peintre A accroché au mur du salon de Monsieur B, une vieille voiture dont le conducteur accomplit une prouesse en réussissant à démarrer du premier coup, trois pierres servant de foyer sur lequel repose la marmite familiale dans la cuisine en plein air au milieu de la cour communautaire, etc..., les objets parlent d'eux-mêmes, ils témoignent de la hiérarchie sociale et culturelle. Aucune autorité ne parviendra à étouffer leurs discours. L'idéologie mystificatrice n'exerce son pouvoir que sur les esprits humains, afin d'agir sur leur perception des objets. Et cela grâce à d'autres objets, il est vrai : les médias. Résultat : les contradictions, disparités et inégalités sociales crèvent les yeux qui ne les perçoivent plus. Non pas qu'elles soient devenues invisibles comme par enchantement, mais au contraire parce qu'elles sont d'une clarté aveuglante.

Expressions de la culture par opposition à la nature ---si tant est qu'on puisse séparer nature et culture--- les objets doivent figurer dans toute définition réaliste de la culture. Car ils jouent un rôle prépondérant dans la construction de la pyramide sociale qu'ils attestent de leur présence. Il faut donc militer en faveur de l'"élargissement de la notion de culture que nous avons trop tendance à restreindre aux images, aux sons, et aux textes, enterrés dans les bibliothèques, dans les musées et dans les discothèques, oubliant d'y inclure les supermarchés, les entrepôts, les galeries de modèles et la sphère de notre vie quotidienne, musée individuel permanent de notre culture personnelle" (1).

(1) Abraham MOLES, Théorie des objets, op. cit., p. 23.

Contrairement à l'idéalisme qui s'éloigne de ses racines sociales, nous tenterons, quant à nous, de faire corps avec les réalités sociales en sollicitant à tout instant le discours des objets et pour analyser son influence sur l'homme ivoirien et pour situer cet homme dans la hiérarchie sociale inséparable de la hiérarchie culturelle et de la hiérarchie dans la consommation des objets.

Pour conclure, il convient de rappeler qu'entre culture idéale et culture réelle il n'y a pas séparation rigoureuse : la culture idéale d'une société reste inséparable de sa culture réelle. C'est celle-ci qui accouche de celle-là et lui donne sens, et celle-là ne se comprend pas sans celle-ci qui est sa référence pratique.

La culture idéale est un discours à prétention démocratique qui veut faire coïncider pensée et réalité. Mais la pensée d'une réalité, le discours sur une réalité, ne saurait être la vérité de cette réalité.

Les pratiques culturelles d'en haut ambitionnent de s'exhiber, et s'exhibent effectivement, comme culture idéale : contradiction inévitable ! Ne s'embarrassant plus de démocratie, la pensée d'en haut révèle son vrai visage : elle nie en acte ce qu'elle prône en théorie.

Tandis que le discours de la culture idéale est un discours dominant, la convergence de la culture idéale et de la culture réelle, l'intronisation-légitimation de la culture réelle d'une minorité comme culture idéale d'un groupe social, achève de dévoiler la réalité de la domination et tue dans l'oeuf le projet démocratique. Le discours-verbe rate le discours-acte. Si la pensée d'une réalité était la vérité de cette réalité, les sociétés humaines seraient des sociétés absolument transparentes où tout apparaîtrait clair et limpide, où l'individu deviendrait transparent à lui-même.

Cette ambition-là, aucune révolution ne saurait la réaliser.

CHAPITRE 3

EDUCATION, MODELES CULTURELS, FRUSTRATION :
NORMES DE CONDUITE ET MARGINALISATION

Penser les modèles culturels en rapport avec l'éducation, c'est d'une certaine manière, ne rien ajouter de nouveau à la question, car modèles culturels, normes de conduite ou éducation, n'est-ce pas la même chose vue sous des vocables différents ? Peut-être conviendrait-il néanmoins de souligner leur but commun qui est de donner naissance à l'individu modèle.

Par contre, penser les modèles culturels et l'éducation en rapport avec le concept psychanalytique de frustration, c'est en quelque sorte montrer l'envers du décor, c'est pousser l'analyse dans le sens opposé afin de montrer l'autre de l'individu modèle : l'individu frustré que d'aucuns appelleraient "inadapté", "délinquant", "déviant" ou franchement "malade mental". Le concept d'inadaptation veut confirmer l'ordre social dans la mesure où il tend à rendre l'individu seul responsable de son état, et suggère donc subrepticement l'idée d'une société irréprochable devant demeurer telle. Nous préférons celui de frustration qui nous paraît correspondre mieux à la situation qui nous intéresse : l'état d'individus dominés et incapables de répondre "normalement" ---en restant dans les normes--- aux stimuli qu'ils reçoivent.

R. BASTIDE pose bien le problème en montrant qu'en Afrique par exemple l'enfant se trouve dans une situation anémique, une absence d'éducation formelle et systématisée, le système proprement africain étant en désorganisation continue et les valeurs du système occidental n'étant pas encore entièrement intériorisées. Mais ce qu'il appelle "sociétés en cours d'acculturation" (1) pour éviter d'aller au fond du problème en adoptant une position de "neutralité

(1) Roger BASTIDE, "La socialisation de l'enfant en situation d'acculturation", in Carnets de l'enfance, n° 10, juin 1969.

scientifique", n'est en fait que ce que nous appelons sociétés dominées : il n'y a quasiment pas d'acculturation sans domination (1).

Et si certains sociologues pensent que, eux Occidentaux, ne sont "pas encore sortis du handicap des psychoses et névroses qui sont la conséquence de la rupture d'équilibre de la relation de l'homme au groupe" (2), idéalisant ainsi l'ancien système africain et peut-être aussi celui de l'Afrique d'aujourd'hui, c'est certainement par oubli de la domination qui s'y exerçait, et surtout par négligence de la situation particulièrement frustratoire qui prévaut aujourd'hui et qui est due à la contradiction de deux systèmes différents à tous points de vue dont l'un domine fortement l'autre.

Dès lors la frustration dont on dit par ailleurs qu'elle "déclenche l'anxiété" qui, elle-même "libère l'agressivité" (3), doit être conçue à la fois comme un état et une réaction contre l'ordre social, donc contre les normes de conduite et les modèles culturels dominants. Nous distinguerons une frustration passive : situation où les contradictions ayant eu raison de l'individu dont le Moi n'est pas suffisamment fort (cf. le Strong Ego chez certains Américains), celui-ci réagit par la fuite dans la maladie mentale ; et une frustration active : situation où l'individu résiste au système de valeurs en vigueur et lutte ainsi contre l'ordre social par la délinquance, le banditisme, l'absentéisme, la marginalisation volontaire, l'insoumission et même l'absorption de drogues, etc... qui sont autant de manifestations souvent non-conscientes du refus d'adaptation (4)

(1) Sur la critique du concept d'acculturation voir Gérard LECLERC, *Anthropologie et colonialisme*, édit. Fayard, 1972 ; Michel PANOFF et Michel PERRIN, *Dictionnaire de l'ethnologie*, édit. Payot, 1973, article "acculturation" ; Paulin HOUNTONDJI, "Vrai et faux pluralisme" in *Sur la "philosophie africaine"*, édit. Maspéro, 1977 ; André NICOLAI, "Analyse sociologique du concept de domination", in *L'économie et les Sciences Humaines*, tome II, édit. Dunod, 1967.

(2) Jean POIRIER, "Les fonctions sociales de l'ostentation économique", in *L'économie ostentatoire. Etudes sur l'économie du prestige et du don*. Revue *Tiers-Monde*, tome IX, n° 33, janv-mars 1968.

(3) *Adaptation et agressivité*, édit. P.U.F., 1965, p. 214.

(4) Jean CHESNEAUX, *Du passé faisons table rase ?*, édit. Maspéro, 1976, p. 143.

L'adaptation qui est une éducation ou une socialisation réussie et surtout une acceptation-intériorisation des modèles culturels dominants, doit, dit-on, "se faire chez l'homme en relation avec l'agressivité" (1). Peut-être devrait-on ajouter que l'agressivité prend des formes inattendues et déroutantes lorsque l'individu se trouve en cours d'invention de nouveaux mécanismes de défense, la "situation d'acculturation" (= domination culturelle) ayant désormais frappé d'inefficacité les anciens mécanismes de défense.

En transposant ici les concepts psychanalytiques de Moi, Surmoi et Ça (l'inconscient) nous pourrions faire jouer au Surmoi le rôle des modèles culturels, au Moi le rôle du sujet, et au Ça, celui des modèles et valeurs de la société africaine "traditionnelle" dépassée ou en perte de vitesse (2). De même que le Moi est perpétuellement tiraillé entre le Ça et le Surmoi, et se défend sans cesse contre les pressions convergentes de l'un et de l'autre, de même l'Ivoirien "ordinaire" (3) d'aujourd'hui est toujours sollicité et par les valeurs de l'Afrique dite traditionnelle ---valeurs manifestement infériorisées si l'on se réfère aux pratiques culturelles prônées et au vécu quotidien de la classe dominante--- et par les modèles culturels qui visiblement valorisent tout ce qui vient d'Occident.

Les psychanalystes orthodoxes disent que le Ça est amoral parce qu'il est le siège de tout ce qu'il y a de plus bas (perversions diverses débouchant sur l'"inadaptation" si elles ne sont pas étouffées, refoulées), que le Moi essaie d'être moral en cherchant à échapper à la tentation du Ça afin d'être adapté, sans pour autant parvenir à répondre favorablement à toutes les injonctions du Surmoi qui serait plutôt hypermoral et censeur, il assurerait tout à fait le garnissage de la société idéale. L'élite qui se veut l'idéal personnifié, aurait

(1) Cf. Adaptation et agressivité, op. cit., p. 209.

(2) Voir les innombrables programmes de développement-modernisation. Mais le développement-modernisation dans sa conception actuelle ne va pas sans civilisation des mœurs, laquelle est camouflée sous les mots Education, Encadrement, Animation. La civilisation, dans la réalité, reste bien UNE et non plurielle.

(3) Voir l'hebdomadaire ivoirien Ivoire Dimanche, n° 356 du 4 déc. 1977, p. 6 où il est dit qu'il faut "sortir de l'ordinaire", rubrique "Eux et Elles" qui présente chaque semaine des individus modèles, sortis de l'ordinaire.

la même ambition que le Surmoi, celle de réaliser une super-adaptation ; il y aurait les individus simplement "normaux" ou adaptés, c'est-à-dire ceux qui auraient réussi à maintenir l'intégrité de leur Moi, et les individus frustrés qui, ou bien lutteraient en se débattant contre les pressions du Ça et du Surmoi (frustration active) ou bien, ceux qui, trop faibles, résisteraient aux normes par une sorte de refus sans défense (frustration passive).

Le but de tout traitement analytique traditionnel a toujours été de supprimer les troubles psychiques afin de rétablir l'intégralité du Moi, ou de renforcer les mécanismes de défense du Moi afin qu'il s'adapte aux situations les plus contradictoires. La société qui est génératrice des troubles psychiques demeure, quant à elle, exempte de toute remise en question (1). Tel est également le projet de tout système éducatif conservateur : éduquer, socialiser, adapter l'enfant à la société dont on s'abstient de faire la critique, société qui, à l'école, loin d'être réelle est plutôt idéale. Car la pédagogie qui est une pédagogie d'adulte, inculque à l'enfant l'image d'une société décantée et édulcorée où vit l'adulte idéal, l'adulte modèle ou exemplaire qui est bien souvent représenté par le maître. D'où l'inadaptation chronique des systèmes éducatifs attestée par les réformes incessantes ---réformes qui s'intéressent non pas tant au changement du contenu de l'enseignement qu'au maintien du système en place---. Ces réformes répondent en fait à la question fondamentale suivante : comment changer certaines choses pour que le système (qui ne doit pas changer) s'en porte mieux ? D'où également la production d'un nombre toujours croissant de frustrés par ces systèmes éducatifs : depuis le cadre supérieur qui dit qu'en sortant de l'université "on est projeté dans cet univers sans préparation (...) une machine, un laboratoire, on peut en venir à bout ; le plus terrible c'est l'entreprise elle-même, les hommes qui sont dedans..." (2) (de la société décantée présentée par l'école, à la réalité, on voit le fossé !) jusqu'aux "analphabètes" qui ne sont déclarés analphabètes que par rapport au système occidental d'éducation ; en passant par

(1) N'oublions pas cependant les travaux des psychanalistes "contestataires" qui, tout en s'intéressant aux troubles psychiques de l'individu, tentent d'agir également sur la société. Voir par exemple l'oeuvre de W. REICH qui reste l'une des meilleures références dans le genre.

(2) Cf. Bruno LATOUR et Amira SHABOU, Les idéologies de la compétence en milieu industriel à Abidjan, ORSTOM, Sciences Humaines, Abidjan, p. 19.

les écoliers désobéissants, paresseux, bavards, incapables de suivre, exclus de l'établissement, etc... l'éducation actuelle dont le centre reste l'institution scolaire, accouche d'une quantité impressionnante de frustrés.

Centre autour duquel gravitent les autres institutions, l'école est devenue un fétiche qu'il faut adorer de gré ou de force. Car son verdict est impitoyable. A preuve la supériorité dont le système social auréole les diplômés qui, du coup se trouvent investis du pouvoir et chargés de la mission d'éduquer (?) les "analphabètes" dont l'infériorité vient du seul fait de n'avoir pas fréquenté cette société d'initiation "moderne" qu'est l'école. A preuve aussi l'exclusion des "analphabètes", c'est-à-dire de la grande majorité des populations africaines, de la sphère des conceptions et des décisions politiques. Quel que soit le degré de son intelligence et de son dévouement à la cause d'un Parti, un "analphabète" est condamné à demeurer à l'ombre des lettrés (1) et à exécuter leurs décisions. Il porte en lui la marque indélébile de la non-fréquentation de l'école, une sorte d'impureté congénitale correspondant à l'état de l'incirconcis dans certaines sociétés devenues traditionnelles. De même que la circoncision, l'école purifie et libère l'adolescent.

Fraternité-Matin note que "la Côte d'Ivoire compte encore un nombre très important d'analphabètes qui souffrent profondément de cette ignorance. Se sentant "comme des aveugles ou des muets" les analphabètes voient le monde moderne se refermer devant eux malgré leur volonté intense d'y accéder (...). Les organismes d'alphabétisation existants répondent-ils au besoin réel de ces gens ?" (Fraternité-Matin, du 10 oct. 1977, p. 15). Frustrés donc, les "analphabètes", frustrés ceux qui, fréquentant l'école, ont vu un jour leurs études interrompues contre leur volonté, frustrés également ceux qui, obligés de la fréquenter sans enthousiasme, ont refusé de s'adapter à ce nouveau modèle d'éducation en mettant fin au calvaire que leur faisaient subir leurs parents ou aînés.

L'environnement socio-culturel produit également des frustrés. Les modèles culturels abondamment diffusés constituent un monde de rêve : "Les magasins d'Abidjan regorgent d'objets ravissants ou luxueux" dit Fraternité-Matin (31 déc.-2 janv. 1977, p. 9). Vitaines bien achalandées, modes vestimentaires, silhouettes

(1) Suzanne MOLO, L'école dans la société. Psychologie des modèles éducatifs, édit. Dunod, 1969.

idéales, cures d'amaigrissement, restaurants prestigieux, vacances en Europe, etc....partout le système donne à voir et fait rêver. La même "logique se trouve (...) jusque dans le strip-tease où le déshabillage de l'actrice va de pair avec la dépossession des spectateurs : ce qui est donné à l'oeil est enlevé à la main. On voit d'autant plus qu'on prend moins" (1).

La publicité qui s'attache à promouvoir le consommateur idéal et l'ethnographie qui tente de décrire le vécu des sociétés devenues traditionnelles, vont chacune nous proposer des modèles.

Représentant ici l'ethnographie, un chercheur ivoirien, Mémel FOTE va nous dire ce qu'il en est de "la vision du beau dans la culture négro-africaine" (2) : "Voici", dit-il, "le tableau récapitulatif et comparé qu'offrent les canons de quelques groupes culturels :

"Du groupe Akan (Agni, N'Zema, etc...) chevelure : abondante, fine "comme de la soie" ; yeux : de feu , veineux ou rouges; nez : plus ou moins droit ; dents : blanches avec écart central, gencives noires (chez la femme) ; (...) taille : élancée , moyenne, ni girafe ni pygmée ; cou : plissé et long ; (...) poils : sur la poitrine et le reste du corps (pour l'homme), au dos, aux cuisses (pour la femme) --- Du groupe Krou (bété) : chevelure : abondante, noire ; front : dégagé ; yeux : ni blancs couleur de morbidité, ni rouges couleur de cruauté mais nuancés, souriants ; (...) dents : point proéminentes, bien rangées, droites, blanches, pas trop larges, écartées au centre ; cou : long, plissé (...) ; poitrine : ni trop bombée, ni trop déprimée ; (...) --- Du groupe Bantou : taille : élevée ; membres : vigoureux ; seins : développés chez la femme ; teint : clair --- Du groupe Lobi : yeux : cernés (...) ; poitrine : ferme (...) ; teint : clair ..."

Ce tableau, loin de refléter ce que toute femme ou tout homme est, invite au contraire à se représenter ce que chacune d'elle ou chacun d'eux devrait être. C'est la culture idéale recueillie auprès des maîtres de vérité des sociétés en question (3). A ce titre, ce tableau est quelque peu comparable à la publicité qui dit : "Soyez comme cette femme, entrez dans la norme".

(1) Cf. Michel de CERIEAU, *La culture au pluriel*, édit. 10/18, 1974, p. 37.

(2) Harris MEMEL-FOTE, "La vision du beau dans la culture négro-africaine", in *Colloque sur l'Art nègre*, tome I, édit. Présence africaine, 1967.

(3) Noter qu'ici les modèles choisis se réfèrent beaucoup à la réalité physique des membres du groupe social ou de l'ethnie. Ils sont donc plus démocratiques .

Culture idéale de ces sociétés devenues traditionnelles, qu'en est-il advenu de ces canons de la beauté en Côte d'Ivoire ? Nulle part dans les médias vous ne verrez, n'entendrez ni ne lirez aujourd'hui la valorisation d'une femme au cou long et plissé, aux dents avec écart central et ayant quelques poils au dos et aux cuisses. Tout cela a été soigneusement muséifié. Le choix d'éléments culturels à actualiser par "la génération présente" (cf. HOUNTONDI) leur a été fatal. L'Akan, le Krou et le Lobi modernisés (et non modernes), c'est-à-dire objets et non sujets de la modernisation, sont en train de refouler leur vision originelle du beau. Sollicités par d'autres modèles culturels qui se sont substitués à ceux d'hier (hier = présent, mais dépassé ou présent non actuel), ils semblent avoir répondu favorablement.

Aujourd'hui par contre, la publicité inspirée d'Occident ou franchement transplantée de là-bas, insiste particulièrement sur la silhouette qui, en fait, résume bien les canons de la beauté : "Et pourquoi pas vous Madame ? votre silhouette, votre tour de taille... indiquent votre âge... ! Vous aussi vous pourrez retrouver la silhouette de vos 20 ans ! La méthode S.R.T. remodèle littéralement la silhouette" (Fraternité-Matin du 19 sept. 1977, p. 23). L'image modèle qui accompagne le texte de cette publicité représente une femme de race blanche en maillot de bain et portant des lunettes de soleil négligemment posées sur le bout du nez. Cette publicité véhicule trois idées-valeurs fondamentales.

D'abord l'idée de race-modèle traduite dans l'image de la femme blanche qui signifie le modèle à imiter. Proposer une Noire à des Noires n'aurait certainement pas focalisé l'attention de celles-ci, ce serait trop ordinaire, tandis que l'extra-ordinaire ainsi valorisé, c'est la femme blanche.

Ensuite l'idée de jeunesse perpétuelle : "retrouver la silhouette de vos 20 ans !", inséparable de la hantise de la vieillesse : "votre silhouette, votre tour de taille... indiquent votre âge". Cette idée-valeur s'oppose littéralement à celle prônée par l'Afrique "traditionnelle", car celle-ci a toujours valorisé la vieillesse qui, conférant une certaine sagesse, inspire le respect. Si en Europe on aime paraître plus jeune qu'en réalité, et si l'appellation "vieux" ou "vieille" qui vexe inévitablement a été remplacée par des euphémismes tels

que "personnes âgées" ou "troisième âge", en Afrique on aime ---on aimait (?)--- se dire plus vieux qu'en réalité et aujourd'hui encore (?) dire "vieux" ou "vieille" c'est, d'une certaine manière, honorer.

Enfin l'idée de métamorphose physique totale : "La méthode S.R.T. remodèle littéralement la silhouette". C'est en somme une manière de rester vous-même tout en devenant une autre, une manière de se dépayser dans son propre corps et offrir à ses yeux propres de même qu'à ceux d'autrui, le spectacle réconfortant d'une image autre ---mais en mieux--- de soi-même ; pour tout dire : ressembler à ce modèle de femme blanche tout en restant africaine, appartenir au cercle restreint de ces Africaines extra-ordinaires, c'est-à-dire proches des modèles importés d'Occident.

L'idée même d'importation est valorisée, elle retient l'attention. Et la publicité qui joue sur les aspirations pour vendre, retient ce qu'elle a de bonnes raisons de retenir. En toute connaissance de cause, elle ajoute : cette "découverte sensationnelle dans le domaine de la ligne" (cf. la méthode S.R.T.) est une "méthode qui vient d'Amérique" (autre version de la même publicité, *Fraternité* Matin du 3 oct. 1977, p. 21).

Les Etats-Unis d'Amérique, chefs de file du monde occidental, déploient une énergie à nulle autre pareille et affectent des sommes faramineuses à la diffusion de leurs valeurs culturelles dans le monde. Que l'Europe elle-même s'inquiète de l'américanisation est très significatif. Mais pour rester en Côte d'Ivoire afin d'illustrer l'influence américaine, rapportons cette autre publicité qui dit : "Pour les femmes qui veulent sortir de l'ordinaire : deux trous dans l'oreille, c'est la fureur actuelle aux Etats-Unis. Ça ne fait pas plus mal et c'est drôle" (*Ivoire* Dimanche, n° 338 du 31 juillet 1977, p. 9). Tout en soulignant au passage que logiquement deux trous dans l'oreille font plus mal qu'un seul, nous remarquerons que l'extra-ordinaire ("pour les femmes qui veulent sortir de l'ordinaire") et le sensationnel ("découverte sensationnelle dans le domaine de la ligne") viennent toujours d'Occident. Faut-il croire que "ça ne fait pas plus mal" aux valeurs africaines et que "c'est... drôle" ? Peut-être effectivement vaut-il mieux en rire !

Bien des sociologues mal inspirés voient dans les contradictions que vit l'Afrique d'aujourd'hui, les manifestations de ce que l'un d'eux a pu appeler "transition culturelle" (1). Mais hormis les transitions vers le communisme qui sont devenues des transitions définitives pouvant aller jusqu'à la régression vers un capitalisme d'Etat avoué, toute transition aboutit logiquement à une situation nouvelle, à un ordre social autre. Les sociétés africaines sont des "sociétés en transition culturelle" vers quoi ? Silence total ! Ces théoriciens du changement social et culturel, nourris des jugements de valeur de l'anthropologie coloniale et impérialiste, demeurent parfaitement insensibles aux subtilités de la domination qu'ils cautionnent du reste scientifiquement. Il nous faut reconnaître que la transition se fait dans le sens de l'intériorisation des modèles culturels dominants dont les média en Côte d'Ivoire nous apprennent qu'ils sont importés d'Occident. Donc, "transition culturelle" vers ce que l'on conviendra aisément d'appeler occidentalisation.

En définitive, les modèles culturels valorisés et dominants sont des normes de conduite dont la diffusion entraîne logiquement l'occidentalisation-civilisation des moeurs, ce qui crée naturellement un sentiment de frustration chez nombre d'Ivoiriens demeurés tristement "ordinaires" (2).

(1) Cf. Jean POIRIER, "Les fonctions sociales de l'ostentation économique", op. cit. p. 10.

(2) Allusion à Ivoire Dimanche, n° 356 déjà cité et à sa rubrique "Eux et Elles" qui, par la sélection qu'elle opère, exclut d'office tous les Ivoiriens restés tristement ordinaires.

CHAPITRE 4

SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT :
MODELE DE SOCIETE, MODELE DE CULTURE

Nous avons jusqu'ici analysé les modèles culturels en rapport avec la domination à l'intérieur d'une société, avec des illustrations empruntées à la société ivoirienne. Nous avons donc montré la domination qu'exerce une classe sur d'autres par la médiation des modèles culturels diffusés du haut vers le bas de la pyramide sociale. Mais l'existence non plus de classes mais de sociétés dominées par d'autres, nous amène à interroger la sociologie du développement pour tenter de montrer, sur la voie du développement, le processus de domination des sociétés dites en essai de développement par celles dites développées.

Autrement dit, nous nous pencherons sur les sociétés productrices de ces "objets ravissants et luxueux dont regorgent les magasins d'Abidjan" (Fraternité Matin) afin de saisir la nature des rapports qu'elles entretiennent avec les sociétés non encore productrices mais déjà consommatrices de ces objets industriels. Nous verrons donc se manifester la dialectique centre (développé) ---périphérie (sous-développée) dans le procès de production-consommation des objets

Dans un article intitulé "Théorie de la complexité et civilisation industrielle" A. MOLES (1) propose une définition du développement en rapport avec production et consommation des objets industriels, c'est-à-dire au plan strictement technologique (technologie "moderne"). De ce point de vue, les sociétés sous-développées sont des "sociétés de production" qui appliquent une politique de "motivations pour produire" et les sociétés développées, des "sociétés de

(1) Abraham MOLES, "Théorie de la complexité et civilisation industrielle", in Communications, n° 13, 1969.

consommation" qui ont recours à la publicité pour créer des "motivations consommatoires". Les premières produisant peu, sont des "sociétés de manque" (1) où les besoins des individus restent insatisfaits quant à la consommation des objets, et les secondes produisant trop, des sociétés affluentes où la production est supérieure aux besoins (2). Etant toutes déséquilibrées, les unes recourent à la publicité pour pousser à la consommation en créant de nouveaux besoins, tandis que les autres empruntent la voie de la propagande politique pour démotiver les individus, les invitant à diminuer leurs besoins. La société intégrée, c'est-à-dire équilibrée du point de vue de l'offre et de la demande des objets, est celle "qui offre sur son marché à l'individu une complexité voisine de celle que l'individu s'attend à y trouver pour satisfaire ses besoins" (3).

Partant de cette thèse, la question fondamentale qu'il convient de poser en restant fidèle à notre objet d'étude est la suivante : que se passe-t-il lorsqu'une "société de production" (faible production industrielle d'objets), loin de pratiquer une politique de démotivation de l'individu, veut être au contraire en même temps une "société de consommation" (non plus excès de production, mais excès de consommation ?) Quand une société non encore fabricante veut déjà ressembler aux sociétés anciennement fabricatrices et devenues "consommatrices" ? Cette contradiction ---absence de production mais consommation--- s'abolit provisoirement dans l'importation massive des merveilles de l'industrie occidentale : on ne produit pas mais on consomme ! Quand en Côte d'Ivoire, pays essentiellement agricole, on constate, à l'occasion de Noël que "cette année encore les vitrines d'Abidjan regorgent de jouets pour toutes les bourses"(4), et que l'Ivoirien ou plutôt l'Abidjanais n'a que l'embarras du choix, on pourrait être tenté d'applaudir en se félicitant qu'Abidjan n'ait rien à envier à Paris.

(1) L'auteur précise qu'il nomme ainsi ces sociétés "par rapport aux critères de la société fabricante occidentale", cf. A. MOLES, *Théorie des objets*, p. 177

(2) Dans l'article sur la "Théorie de la complexité... MOLES propose une définition du "civilisé" qui mérite d'être notée. Il dit qu'"Être civilisé" au sens de l'Occident, c'est avoir beaucoup de besoins" op. cit., p. 56. C'est en effet une remarque très juste dans le contexte des sociétés de consommation.

(3) Cf. A. MOLES, article cité.

(4) Cf. Ivoire Dimanche, n° 359, déc. 1977, p. 19.

Le "encore" dans "cette année encore" traduit l'ancienneté relative du fait que les vitrines ou magasins d'Abidjan regorgent d'articles divers : "Cette année encore" signifie "comme l'année dernière" ou "comme les autres années". Une habitude s'est donc installée.

Essayons d'apporter des éléments de réponse à notre question.

D'ores et déjà une précision s'impose : de même que Paris n'est pas la France, de même Abidjan ne saurait être la Côte d'Ivoire. Or dans la presse écrite, pour noter le foisonnement des objets, on lit : "les magasins d'Abidjan" ou "les vitrines d'Abidjan". Tout se passe à Abidjan, semble-t-il. En fait tout en étant l'endroit privilégié quant à la présence et à la consommation des objets ---encore que n'importe qui n'y consomme pas n'importe quoi--- Abidjan est aussi le lieu de transit des objets en direction des autres villes et villages de la Côte d'Ivoire. Ici la diffusion se fait d'Abidjan qui joue le rôle de centre ---bien que sous-développé--- face au reste de la Côte d'Ivoire qui devient ainsi périphérie.

Mais revenons à notre interrogation fondamentale. La sociologie des objets, par la voix d'un de ses représentants, vient de dévoiler une stratégie nouvelle élaborée par les classes supérieures d'Occident en vue de dominer les autres classes. En effet, après avoir montré comment les classes supérieures créent sans cesse des pratiques culturelles pour se distinguer des autres et maintenir ainsi leurs privilèges culturels (fonction de distinction et de discrimination), abandonnant au fur et à mesure de leur conquête par les autres classes certaines formes de consommation, BAUDRILLARD en est arrivé à proposer une thèse nouvelle : que pour les classes dirigeantes les privilèges de la consommation sont désormais secondaires par rapport au pouvoir de décision et de manipulation qu'elles détiennent en matière de stratégies consommatoires ; tandis que les classes subalternes possédant de plus en plus de biens matériels et culturels restent néanmoins soumises et dominées par leur absence de prise sur les décisions économiques et politiques. D'où la dialectique suivante : d'un côté la morale de maîtres fondée sur la responsabilité et le pouvoir, de l'autre la morale d'esclaves se lisant dans la jouissance consommatoire et l'irresponsabilité. BAUDRILLARD dit en substance que la prééminence de la classe supérieure "ne se fonde justement pas dans les signes du prestige et de l'abondance, mais

ailleurs, dans les sphères réelles de décision, de gestion, de pouvoir politique et économique, dans la manipulation des signes et des hommes..." (1). Le discours de la classe supérieure qui est parole de commandement opposée à la parole d'obéissance (2) des autres classes, ---obéissance qui n'est certes pas synonyme de passivité--- se résumerait donc ainsi : consommez et jouissez, nous prendrons les décisions pour vous ! Ainsi s'exerce la domination par la consommation des objets.

Cette brève incursion du côté de chez BAUDRILLARD dont la thèse s'applique essentiellement aux sociétés affluentes d'Occident ne nous éloigne cependant pas de notre objet. Elle nous permet au contraire de montrer comment un pays comme la Côte d'Ivoire se soumet volontairement, par le biais de la consommation des objets qu'elle ne produit pas, à la morale d'esclaves dont souffrent les classes consommatrices dominées d'Occident (3). Du lieu de transit qu'est Abidjan, les objets envahissent progressivement tout le territoire national avec tout ce que cela comporte d'adaptation à une nouvelle forme de consommation, de transformation des mentalités appelée abusivement modernisation, de soumission à cette modernisation dont l'Africain d'aujourd'hui est objet et non sujet, et de domination par les capitalistes et gestionnaires étrangers. Ce sur quoi il faut cependant insister particulièrement, c'est la soumission de la bourgeoisie naissante, la soumission de la classe dirigeante elle-même à cette morale d'esclaves imposée de l'extérieur et acceptée par elle. La consommation ostentatoire et prestigieuse, les dépenses somptuaires des élites africaines dont le sacre de l'empereur FOKASSA 1er a constitué le point culminant, traduisent tout à fait cette domination économique, politique et culturelle. Les villas imposantes et luxueuses d'Abidjan font peu de place aux objets locaux. Un inventaire des objets de la sphère familiale le démontrerait bien vite. Modernité oblige !

(1) Jean BAUDRILLARD, "La morale des objets" in *Communications*, n° 13, 1969, p. 50.

(2) Voir Pierre CLASTRES, *La société contre l'Etat*, édit. de Minuit, 1974.

(3) Cf. Etienne de la Boétie, *Le discours de la servitude volontaire*. Edit. Payot 1976, qui peut inspirer des réflexions fécondes face à ce problème. Mais ici la servitude volontaire semble prendre la forme d'une stratégie qui, à long terme, déboucherait sur la libération effective de l'économie nationale. En somme, se soumettre en imitant pour se libérer ! Qu'en l'occurrence le doute soit permis !

En nous référant strictement à la production des objets industriels de consommation quotidienne, la thèse de BAUDRILLARD appliquée ici à la Côte d'Ivoire vient corroborer celle de S. AMIN sur l'absence dans ce pays de la véritable bourgeoisie qui vit à l'extérieur. Il dit expressément que "la société ivoirienne n'a pas d'autonomie propre, elle ne se comprend pas sans la société européenne qui la domine" (1). Tout se passe comme si la domination que la classe dirigeante ivoirienne exerce sur les autres classes en Côte d'Ivoire, était une domination par procuration, puisqu'elle est dominée elle-même et que les modèles culturels qu'elle impose aux autres classes grâce aux appareils idéologiques d'Etat sont des modèles importés qui la rendent dépendante de l'extérieur. Tout se passe comme si la domination transitait par elle pour se propager à l'intérieur du territoire national et qu'elle la garantissait.

Mais si cette domination s'exerce avec l'assentiment des hommes politiques africains, si leurs pays sont envahis par les objets importés, si ces hommes politiques prennent déjà un plaisir visible à consommer ces objets en attendant que, la démocratisation suivant son cours, leurs peuples en viennent à consommer eux aussi... C'est sans doute qu'ils souhaitent que leurs sociétés ressemblent aux sociétés de consommation occidentales, sociétés qui, du coup, deviennent des modèles. Les sociétés africaines qui commencent déjà à consommer, souhaitent donc dépasser le stade de la stricte consommation pour devenir elles aussi, à l'instar des sociétés occidentales, productrices d'objets. Ce serait donc enfin l'abolition véritable de la contradiction consommation/absence de production. La Côte d'Ivoire serait alors devenue plus autonome malgré l'interdépendance des nations. Les objets tout aussi ravissants et luxueux dont regorgeraient alors ses vitrines et magasins seraient des objets de fabrication ivoirienne et industrielle. Ainsi s'esquisse la stratégie du développement, développement-imitation qui ne tolère aucune créativité nationale, développement unidimensionnel qui situe les sociétés affluentes d'Occident ---déjà reconnues comme étant des modèles--- au sommet de la pyramide internationale, développement unilinéaire et évolutionniste qu'attestent les politiques d'import-substitution (2) auxquelles recourent pratiquement tous les pays dominés de la périphérie.

(1) Samir AMIN, *L'Afrique de l'Ouest bloquée*, édit. de Minuit, 1971, p. 90.

(2) Cf. Christian PALLOIX, *L'économie mondiale capitaliste et les firmes multinationales*, tome II, édit. Maspéro, 1975.

Concept économique, l'import-substitution implique l'imitation ---par production nationale--- des biens matériels initialement importés des centres capitalistes dominants. Cette stratégie diffusionniste des objets de l'industrie occidentale remplit une fonction de mise en dépendance ---ou plutôt de maintien en dépendance (1)--- d'abord parce que l'emprunt en matière de technologie n'est jamais neutre (2), ensuite parce que cette diffusion repose sur un subtil conditionnement psychologique que l'on a appelé "l'effet de démonstration du mode de vie des pays les plus développés" (3). En effet, dans les pays dominés, les médias en général, et les télévisions nationales en particulier ---dont on n'ignore pas l'impact--- diffusent abondamment les menus détails des scènes de la vie quotidienne des pays occidentaux. La quantité et le contenu des émissions envoyées à la périphérie au titre de "l'aide" ou de "coopération", ne sont pas étrangers à la politique d'action culturelle telle que la décrit une certaine Suzanne BALOUS ---pour la France--- dans un livre innocemment impérialiste (4).

"L'effet de démonstration" remplit une fonction particulièrement importante sur laquelle il nous faudra insister, et que nous appellerons ---en référence à la psychanalyse--- fonction de castration.

Nous retiendrons de la théorie freudienne du complexe de castration les idées selon lesquelles : a) l'enfant est confronté à une énigme : celle de la différence des sexes. Non pas d'un côté le pénis et de l'autre le vagin, mais seulement présence ou absence du pénis, c'est-à-dire la fausse alternative suivante : avoir le pénis ou être châtré. D'où le primat du pénis, ce sexe roi qui seul a retenu l'attention de Freud, ce qui lui a valu la très juste accusation

(1) Le processus de mise en dépendance de l'Afrique datant de la colonisation, il convient maintenant de parler de maintien en dépendance. Cf. Catherine COQUERY-VIDROVITCH, "La mise en dépendance de l'Afrique Noire. Essai de périodisation, 1800-1970", in Cahiers d'Etudes Africaines, n° 61-62, 1977.

(2) Cf. Samir AMIN, L'impérialisme et le développement inégal, voir le chapitre 10, "Le transfert de technologies", édit. de Minuit, 1976, p. 192.

(3) Christian PALLOIX, ouvrage cité, p. 308.

(4) Nous reparlerons de ce livre de Suzanne BALOUS, L'action culturelle de la France dans le monde, édit. PUF, 1970.

de phallogocentrisme ; b) la fille qui n'a pas de pénis, ressent ce manque comme un préjudice auquel il lui faudra remédier nécessairement ; c) cette absence crée naturellement chez elle l'envie du pénis qui engendre inévitablement un profond sentiment d'infériorité vis-à-vis des possesseurs de pénis.

Si l'on retient qu'en plus le phallus (pénis) est le symbole de la virilité, de la puissance, de l'autorité et de la fécondité, et que le clitoris est dit pénis en miniature, c'est-à-dire jugé par rapport au sexe mâle, on voit se préciser ce que nous entendons par fonction de castration dans notre analyse des modèles culturels.

Sans préjuger de la validité de cette théorie freudienne, nous noterons que la fonction de castration inspirée du complexe du même nom, repose sur trois idées maîtresses :

1°) La domination qu'exercent les sociétés affluentes d'Occident, sociétés modèles qui se distinguent des autres non plus par LA civilisation dans l'ancienne dichotomie civilisés-sauvages, mais par LE développement dans la nouvelle dichotomie développés-sous-développés. Ce qui, fondamentalement, signifie toujours la même chose, à savoir la réalité de la domination travestie sous de subtils vocables au contenu insidieux.

2°) Le complexe d'infériorité qu'engendre cette domination matérialisée par la diffusion abondante des normes et modèles culturels occidentaux.

3°) L'envie d'acquérir ce qui nous distingue de l'autre (1), c'est-à-dire le développement, cette panacée universelle que nous n'avons pas et dont nous ressentons le manque.

(1) Le philosophe camerounais Marcien TOWA soutient qu'il faut identifier le secret de l'Europe afin de nous approprier sa puissance. Or "le secret de l'Europe réside, selon lui, dans ce qui la différencie de nous" (p. 56), donc il faut "se nier pour s'approprier le secret de la puissance européenne (p. 45), "nier notre être intime pour devenir l'autre" (p. 39) et pour tout dire : "viser expressément à devenir comme l'autre, semblable à l'autre, et par là incolonisable par l'autre" (p. 42). Voilà des idées dont la réalisation éventuelle va se révéler lourde de conséquences. Cf. Marcien TOWA, Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle, édit. Clé, Yaoundé (Cameroun), 1971.

C'est en ce sens que "l'effet de démonstration de la vie quotidienne dans les pays les plus développés" aussi bien dans les manuels scolaires, que dans la presse écrite, le cinéma, la radio et la télévision, remplit une fonction de castration qui se traduit quotidiennement dans le discours de la culture dominante sous la forme manifeste-explicite dont la radiodiffusion ivoirienne nous offre l'exemple que voici : "Paris, cité romantique (...). Les Parisiennes comme toutes les femmes au monde, veulent rester belles, c'est pourquoi elles choisissent Lux. Lux est enrichi de sèves hydratantes. Il laisse votre peau merveilleusement douce. Il est délicatement parfumé. COMME LES PARISIENNES, confiez votre beauté à Lux. Lux, le savon de beauté préféré dans le monde entier" (1).

Ce discours manifeste recèle une signification latente-implicite qui pose la fausse alternative suivante : être ou ne pas être PARISIENNE = être tout ou rien.

Les médias diffusent à longueur de journée des slogans (appelés "conseils") et émissions de ce type, dont le contenu n'est malheureusement pas toujours en contradiction avec celui des quelques émissions ivoiriennes produites sur place. Face à ce phénomène les théoriciens officiels ---très sensibles à l'efficiencé des idées et objets importés d'Occident--- se sont contentés de reprendre les vieilles théories occidentales d'acculturation, de conflit de cultures et de complémentarité qui, toutes, tentent d'occulter la triste réalité de la domination. Car une culture du centre capitaliste et dominant et une culture de la périphérie "sous-développée" et dominée peuvent-elles être complémentaires ? L'une des principales conditions de possibilité d'une complémentarité effective est déjà la négation réelle de la dialectique centre-périphérique, c'est-à-dire de la domination.

C'est le lieu d'interroger la sociologie du développement afin de voir si elle propose un chemin qui ne débouche pas sur ce développement unidimensionnel.

(1) Publicité à la Radiodiffusion ivoirienne, enregistrée le 1er avril 1978 à 8h 20. Il faut noter que cette publicité passe presque chaque jour sur les antennes.

La sociologie du développement se veut une science au service du développement ; son objectif est de promouvoir le développement des sociétés sous-développées. Y parvient-elle ? Nous allons très brièvement montrer comment la plupart des théories sociologiques du développement proposent implicitement les sociétés affluentes d'Occident comme modèles de société et par conséquent comme modèles de culture à atteindre.

"Les étapes de la croissance économique" décrites par W.W. ROSTOW (1) ne résistent pas aux critiques perspicaces formulées contre elles par A. GUNDER FRANK (2). Dès les premières pages, ROSTOW présente un modèle de société. En effet, pour faciliter le passage à la quatrième étape ("La marche vers la maturité"), la société doit "renoncer aux valeurs et aux institutions anciennes en faveur de valeurs et d'institutions nouvelles" (p. 21). Lesquelles ? L'auteur nous le dira dans la description de la cinquième étape, "l'ère de la consommation de masse" : "C'est", dit-il, "la période dont les Etats-Unis commencent à sortir, dont l'Europe occidentale et le Japon commencent à goûter les bienfaits incontestables, et à laquelle la société soviétique aspire, non sans remords" (p. 23). Les nouvelles institutions doivent être copiées sur celles du modèle de société présenté au reste du monde : la société américaine. Celle-ci trône au sommet de la pyramide internationale, suivie de loin par l'Europe occidentale et le Japon qui évoluent à bonne distance de la société soviétique, laquelle souhaitait une forme autre de développement mais décide maintenant ---vu les "bienfaits incontestables"--- d'imiter le modèle occidental. Cette ère de consommation de masse confère donc des "bienfaits incontestables" auxquels bien des Ivoiriens ont déjà goûté sur la voie du développement qui les conduira, pensent-ils, à ressembler demain aux Etats-Unis d'aujourd'hui.

(1) W.W. ROSTOW, Les étapes de la croissance économique, édit. Seuil, 1963. Selon l'auteur les cinq étapes sont les suivantes : 1°) la société traditionnelle ; 2°) les conditions préalables du démarrage ; 3°) le démarrage ; 4°) le progrès vers la maturité ; 5°) l'ère de la consommation de masse.

(2) André GUNDER FRANK, Le développement du sous-développement, édit. Maspéro, 1972.

Ce que MARX avait prévu pour les sociétés d'Europe occidentale, à savoir que "le pays le plus développé industriellement ne fait que montrer à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle l'image de leur propre avenir" (1), serait-il devenu nécessaire pour le monde entier ? Répondant à une correspondante russe (Véra ZASSOULITCH) qui lui demandait ---après lecture du Capital--- si "tous les peuples du monde (étaient) contraints par la nécessité historique de parcourir toutes les phases de la production capitaliste", MARX avait précisé qu'à l'instar de l'Angleterre ---alors pays le plus avancé industriellement--- "tous les autres pays de l'Europe occidentale parcourent le même mouvement. La "fatalité historique" de ce mouvement est donc expressément restreinte aux pays de l'Europe occidentale" (2). Il semblerait pourtant que les prédictions de MARX aient franchi les frontières strictes qu'il avait délimitées. Pour expliquer la situation que nous vivons il faut se pencher sur les théories de l'impérialisme et sur les stratégies diverses de développement.

Nous renvoyons le lecteur particulièrement intéressé par les thèses développées dans le livre de ROSTOW, aux remarques pertinentes de A. GUNDER FRANK qui montre notamment que l'Europe s'étant développée en sous-développant les sociétés aujourd'hui dites du "Tiers-Monde", suivre le schéma tracé par ROSTOW reviendrait à découvrir et à sous-développer d'autres sociétés pour se développer.

Dans son analyse critique de la sociologie du développement A. GUNDER FRANK expose et examine les trois principales méthodes de changement social et de développement qu'utilisent les sociologues (Américains surtout) :

a) L'Index Method ou la méthode des types idéaux : qui préconise l'imitation d'une économie développée comme type idéal.

(1) Karl MARX, Oeuvres, Economie I, édit. Gallimard, 1965, Bibliothèque de la Pléiade, p. 549. Cette édition est établie et annotée par Maximilien RUBEL.

(2) Lettre de Karl MARX à Véra ZASSOULITCH, le 8 mars 1881.
Cf. sur les sociétés précapitalistes. Textes choisis de Marx, Engels, Lénine, édit. sociales, 1973, p. 13.

b) L'approche diffusionniste : vue sous l'angle de l'acculturation (dont on a vu qu'elle est quasiment inséparable de la domination) : il s'agirait de la diffusion par l'Occident de la connaissance, du savoir-faire, de l'organisation, des valeurs techniques et des capitaux qui favoriseraient le développement.

c) L'approche psychologique : qui soutient que ce sont les idées, les motivations et forces psychologiques qui déterminent en dernière instance le développement économique et social. D'où la nécessité de les changer en vue du progrès.

Est-il besoin de démonstration pour comprendre que toutes ces théories posent les sociétés affluentes d'Occident comme le modèle auquel doivent aboutir les autres sociétés ?

De son côté, R. BASTIDE pose un regard lucide sur l'anthropologie appliquée, soeur aînée de la sociologie du développement et née comme celle-ci de la colonisation. Il en démonte les mécanismes subtils et y décèle l'éternel ethnocentrisme : "Les idéologies (...) cachent souvent", dénonce-t-il, "des mobiles intéressés qui ---en dehors même de leur manipulation par les partis politiques--- expriment une "cosmologie" et une anthropologie" non scientifiques, car toutes pénétrées de valeurs, qui sont les valeurs de notre milieu" (1).

L'acuité des problèmes que pose l'application de l'anthropologie nous incite à reproduire un long extrait du livre de BASTIDE qui, peut-être, dévoilera mieux l'hypocrisie de certains projets de développement : "On espérait (il s'agit de l'Action Indigéniste aux Etats-Unis) que le respect des cultures indiennes se traduirait finalement par l'abandon de ces cultures de la part de leurs porteurs ; le relativisme ne faisait donc que cacher ---et mal cacher--- puisqu'il se posait dans une situation d'intégration d'un monde dans un autre ---l'ethnocentrisme d'antan---. Or, loin de changer, l'indigène durcissait sa résistance et profitait du libéralisme de l'administration pour revenir plus systématiquement à ses anciennes traditions. La politique des Etats-Unis vis-à-vis des Refuges des Indigènes va donc changer une nouvelle fois, et cela pour deux raisons : une raison économique d'abord, la valeur croissante de la propriété immobilière des Amérindiens

(1) Roger BASTIDE, Anthropologie appliquée, édit. Payot, 1971. p. 174-175.

(forêts, mines, terrains de pâture) ; or si on pouvait OCCIDENTALISER (1) ces derniers, c'est-à-dire leur donner la mentalité anglosaxonne de la recherche du profit individuel, alors ils seraient amenés à PASSER de la PROPRIÉTÉ COLLECTIVE, de TYPE COMMUNAUTAIRE, à la PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE (2) et pour satisfaire les nouveaux besoins éveillés par la société de consommation, ces propriétaires particuliers seraient tentés de vendre leurs biens, qui deviendraient peu à peu la proie des Anglo-saxons. Mais à cette raison économique s'en ajoutait une autre, idéologique, qui n'était d'ailleurs que le reflet de ces intérêts matériels dans la pensée du groupe blanc ; on revient à l'évolutionnisme ; seulement comme l'évolutionnisme est encore mal vu des savants américains, on va le déguiser et lui donner une autre forme ou un autre vocabulaire : et c'est la théorie du développement économique et social, qui postule, tout comme l'évolutionnisme condamné, que les valeurs occidentales sont supérieures à toutes les autres et que le changement doit se faire dans cette direction" (3).

Ce passage extrêmement riche soulève une série de questions dont nous avons retenu trois :

a) D'abord la résistance des Indiens au modèle de société américaine montre bien que la société de consommation n'est pas une nécessité absolue.

b) Ensuite l'application de la "science anthropologique" soulève la question de savoir si le chercheur doit s'engager politiquement et prendre position ouvertement ou adopter une position de neutralité scientifique dont on sait qu'elle est dérisoire. BASTIDE qui, après examen de la question, opte pour une "anthropologie appliquée comme science théorique de la pratique" ayant pour objet l'étude de la manipulation exercée par la traditionnelle anthropologie appliquée, n'ignore pas que cette nouvelle science sera indubitablement exploitée. Il précise donc qu'il s'agit d'une science "dont la politique pourra tirer un art ultérieurement, mais qu'en aucune façon ne peut s'identifier avec l'art" (4). Non seulement il cautionnerait ainsi indirectement les pratiques manipulatoires de l'ancienne anthropologie, pratiques qui lui serviraient d'objet d'étude, mais aussi

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) C'est nous qui soulignons.

(3) Roger BASTIDE, op. cit., p. 22-23.

(4) Roger BASTIDE, op. cit., p. 188.

quelle innocence de penser que cette nouvelle science qui "ne peut s'identifier avec l'art" ne sera pas exploitée par ceux qu'il appelle très justement "ethnologues-planificateurs" ou "anthropologues-praticiens" ! (1).

Rappelons cependant que des chercheurs du monde dominé tentent d'orienter l'anthropologie pour en faire une science au service de la libération. Ainsi le Brésilien Darcy RIBEIRO (2) qui entend contribuer à l'élaboration d'une conscience critique, et modifier la vision et le rôle de l'intellectuel ; il propose ---en critiquant MARX--- de nouveaux concepts qu'il estime plus adéquats quant à l'appréhension de la réalité du monde ; se donne pour tâche d'aider à l'émergence d'une conscience révolutionnaire par l'établissement de liens entre la conscience critique des masses et celle des intellectuels. Au problème de l'objectivité scientifique ou de la distanciation par rapport à l'objet d'étude, il répond : "au scientifique qui se dit neutre et prétend n'avoir d'engagement qu'avec le développement de la science, il faut substituer le scientifique lucidement engagé dans la problématique de sa société et par là-même, dans le développement humain, donc par rapport à la science qu'il enrichit et signifie" (3).

c) Ce passage nous rappelle enfin la stratégie aujourd'hui bien connue qui consiste à prôner le relativisme culturel, encourager les autres civilisations à préserver leur originalité tout en espérant provoquer la réaction inverse. Le philosophe camerounais M. TOWA nous semble pris à ce piège quand il fulmine contre les défenseurs de l'originalité et de la spécificité de l'Afrique et finit ---curieusement--- par nous inviter à nous "européaniser fondamentalement" (4) afin d'acquérir la puissance et sortir de notre état d'infériorité ou de "sous-développement".

(1) Roger BASTIDE, op. cit., p. 193.

(2) Darcy RIBEIRO, L'enfantement des peuples, édit. du Cerf, 1970.

(3) Cf. Darcy RIBEIRO, op. cit. Sur la position du chercheur face à son objet de recherche, voir également Les Temps Modernes, n° 293-294, déc-janv. 1970-1971, "Anthropologie et Impérialisme" ; Gérard LECLERC, Anthropologie et colonialisme, édit. Fayard, 1972 ; Auto (critique) de la Science, édit. Seuil, 1973 ; L'idéologie de/dans la science, édit. Seuil, 1977.

(4) Marcien TOWA, fidèle à sa thèse, affirme qu'il faut "se nier, mettre en question l'être même du soi, et s'europaniser fondamentalement", op. cit., p. 45.

Mais la sociologie du développement et l'anthropologie appliquée ne sont pas qu'américaines.

Interrogeons à présent un grand nom de la sociologie française du développement : Georges BALANDIER. Dans son ouvrage intitulé "Sens et Puissance" nous avons relevé quantité de synonymes du concept de "sous-développement" qui révèlent chez notre sociologue la difficulté de dire et un certain malaise dans l'approche des sociétés dites du "Tiers-Monde" (autre concept vulnérable à la naissance duquel il s'enorgueillit d'avoir contribué en 1956) (1) : sociétés-sous-développées, en voie de développement, en développement, en essai de développement, en cours de modernisation, en cours de transformation, accédant actuellement au développement, prédéveloppées, sous équipées, pays les moins équipés en zone d'influence, etc...; autant de versions du même "concept scientifique"! (?). POIRIER dit "sociétés en transition culturelle" et BASTIDE "sociétés en cours d'acculturation". Comment en sortir ? BALANDIER traite GUNDER FRANK de "sociologue impertinent et de pensée radicale" et trouve que "sa critique est excessive" vis-à-vis de la sociologie du développement. Mais lui qui se refuse à dire franchement qu'un chat est un chat, reconnaît que les difficultés conceptuelles viennent de ce que "les sciences sociales se sont construites à partir d'une expérience limitée, celle des pays dits occidentaux" (2) et qu'en conséquence "les concepts et les théories, les méthodes et les techniques d'investigation se sont révélés inadaptés au cas des sociétés du Tiers-Monde" (3).

Un des chapitres du même livre s'intitule "Sous-développement et mise en rapport des sociétés "différentes" au lieu de "Mise en rapport des sociétés "différentes" et sous-développement", ce qui signifierait autre chose : que le sous-développement est la conséquence de cette "mise en rapport". Et que veut dire "mise en rapport" ? Quel euphémisme ! La position idéologique de l'auteur transparaît malgré les jongleries conceptuelles et les tournures originales inventées pour simuler une "neutralité scientifique".

(1) Georges BALANDIER, Sens et Puissance, édit. PUF, 1971, p. 185, note 1.

(2) Georges BALANDIER, op. cit., p. 112.

(3) Georges BALANDIER, op. cit., p. 112.

Après avoir montré l'inanité du schéma proposé par ROSTOW, BALANDIER ajoute que cette manière de voir "dénie la possibilité de faire naître des sociétés et des économies inédites" parce qu'elle "adhère (...) à un évolutionnisme unilinéaire" (1). Cependant il tombe lui-même sous le coup de ce que Samir AMIN a appelé "l'occidentalo-centrisme" (2). L'analyse d'une phrase de son ouvrage permet de le dévoiler : "Les pays retardés, pour des raisons qui tiennent à leurs traits culturels spécifiques et à la situation de dépendance directe ou indirecte qu'ils ont connue ou connaissent encore, ont été entraînés dans un développement économique dont ils n'avaient guère le contrôle" (3). L'idée de retard implique déjà la comparaison. Je suis en retard signifie que je ne suis pas arrivé à l'heure. Quelle heure ? Mesurée par quelle horloge ? à l'initiative de qui ? retard par rapport à qui ? Ici, le jugement de valeur est implicite car être en retard ne renvoie pas nécessairement à une cause extérieure : je suis responsable de mon retard ! C'est de ma faute ! Le jugement de valeur devient explicite quand je dis : je suis retardé ("les pays retardés"), cela suppose que mon retard a une cause extérieure : "les pays retardés" par qui ? par quoi ? comment ? par rapport à quoi ? BALANDIER répond : par "leurs traits culturels spécifiques" d'abord, leur "situation de dépendance" ensuite. Les traits culturels qui distinguent ces pays de l'Occident sont donc un obstacle à leur progrès ! Ici BALANDIER oublie volontairement et trop rapidement l'esclavage organisé qui a vidé l'Afrique de millions d'êtres humains (4) réduits à l'état de bêtes de somme au service du développement des Etats-Unis d'Amérique ; il ne juge pas nécessaire non plus de rappeler le pillage systématique des matières premières, les conséquences de "l'économie de traite", ni même les politiques de génocide culturel et d'assimilation... toutes choses qui ont visiblement créé la situation de dépendance actuelle et ---pour parler comme notre Africaniste--- "retardé" ces pays. Tandis que certains voient le mal s'originer dans la spécificité des traits culturels, d'autres Africanistes feront l'éloge des sociétés ayant préservé leurs traits culturels spécifiques, seule manière selon eux, d'éviter la crise de civilisation que connaît aujourd'hui l'Occident. Comme on peut le constater, tout dépend de l'auteur, de son inspiration et de l'idéologie qu'il défend.

(1) Georges BALANDIER, op. cit., p. 117.

(2) Samir AMIN, interview accordée au Nouvel Observateur, n° 536, fév. 1975.

(3) Georges BALANDIER, Sens et Puissance, p. 197.

(4) Sur l'esclavage et le nombre d'esclaves, voir Roger BASTIDE, Les Amériques Noires, édit. Payot (petite bibliothèque), 1973, p. 11 à 28. Voir également Esclaves et Planteurs, présentés par Michel FABRE, dans la collection Archives Julliard, 1970, p. 19, et la chronologie établie par l'auteur, p. 269 à 280.

On voit ici encore poindre la nécessité soulignée par ROSTOW de "renoncer aux valeurs et institutions anciennes en faveur de valeurs et d'institutions nouvelles" certainement imitées de l'extérieur. Nulle part n'est évoquée l'idée que ces pays puissent éventuellement s'enraciner dans leurs valeurs culturelles pour mieux appréhender le processus du développement afin de lui imprimer un cachet nouveau, une direction originale.

Aux "traits culturels spécifiques" BALANDIER ajoute la "situation de dépendance", la dépendance étant chez lui à sens unique, alors que depuis plus d'un siècle MARX a montré que l'ère historique bourgeoise que nous connaissons aujourd'hui, donnerait naissance à un trafic mondial qui serait fondé, entre autres choses, sur l'INTERDEPENDANCE des nations. C'est donc d'interdépendance ---certes déséquilibrée--- au profit du monde occidental ou encore, comme on dit aujourd'hui, de "dépendance dans l'interdépendance" (1) qu'il faudrait parler. Mais qu'est-ce qui a provoqué cette situation de dépendance ? Silence ! Donc : je suis retardé parce que je suis dépendant ; et pourquoi suis-je dépendant ? parce que je suis retardé ! On pourrait par conséquent ramener la phrase à : je suis retardé, donc je suis dépendant ---ou inversement--- parce que j'ai des traits culturels spécifiques ! De quelque manière qu'on la lise, cette phrase recèle un jugement de valeur, et quoi qu'on dise, valorise les sociétés dites développées. Suggérer un modèle de société, c'est aussi suggérer un modèle de culture.

La vulnérabilité de l'anthropologie appliquée et de la sociologie du développement donne une toute petite idée de l'immense effort que doivent faire les intellectuels du monde dominé pour réexaminer la presque totalité des concepts dits scientifiques en sciences humaines et sociales. Faute de quoi ces sciences dites au service du développement demeureraient au service du sous-développement.

(1) Cf. Seydou NABE, "CEE qui dépend de qui ?"; in l'Economiste du Tiers-Monde, n° 1, déc.-janv. 1973-74.

x

x x

Diffusés par les classes supérieures vers le bas de la société, les modèles culturels connaissent également un mouvement de diffusion du bas vers le haut. Mais cette dialectique ascendante et descendante est généralement dominée par les classes qui, au pouvoir, contrôlent les appareils idéologiques d'Etat.

Nous venons de voir que les modèles culturels se diffusent aussi d'une société à l'autre, d'une civilisation à l'autre, le développement du capitalisme et la colonisation ayant été les points de départ de la propagation des normes d'existence des civilisations occidentales dominantes vers les civilisations dominées du "Tiers-Monde".

Nous tenterons à présent de faire ressortir l'image que le pouvoir d'Etat donne de l'appareil scolaire, de la sphère familiale et de l'environnement socio-culturel à travers les manuels scolaires et la presse écrite.

DEUXIEME PARTIE

ECOLE, FAMILLE ET SOCIETE

CHAPITRE 5

L'ALPHABETISATION COMME IDEOLOGIE1) DE LA GENESE DE L'ANALPHABETISME A LA NECESSITE DE L'ALPHABETISATION

L'Histoire récente de l'Afrique se confond avec l'Histoire de la colonisation. Il nous advient encore de faire -chaque jour- la douloureuse expérience des séquelles de celle-ci.

Avec la subversion coloniale, l'Afrique connut la sauvagerie -elle fut baptisée sauvage afin d'être soumise au processus de civilisation-décivilisation (1) ; elle connut le sous-développement- sous-développée par l'Occident capitaliste pour être placée sur les rails du développement à l'occidentale, c'est-à-dire seulement en voie de développement (2) ; elle connaît également -entre autres maladies- l'analphabétisme - an-alphabétisée afin d'être initiée au mode occidental d'alphabetisation.

Aujourd'hui il n'y a plus de doute, c'est bien la société coloniale qui a accouché de la sauvagerie d'Hier, c'est elle qui a inventé les concepts et les réalités qu'elle nomme sous-développement et analphabétisme.

Il n'y a d'analphabétisme qu'en référence à un modèle de société et d'éducation. Que l'analphabétisme soit considéré comme l'un des nombreux maux dont souffre l'Afrique, c'est bien la preuve que la Hiérarchie culturelle internationale reste très rigide.

(1) Quand la civilisation en tant que processus est extérieure à un groupe social qui la subit, elle correspond à ce qu'on a appelé décivilisation. cf. Robert JAULIN, La décivilisation - Politique et pratique de l'ethnocide - Edit. Complexe, Bruxelles, 1974.

(2) D'aucuns diraient : "en voie de sous-développement" cf. Andra Gunder FRANK, Le développement du sous-développement, édit. Maspéro, 1972.

Heureuse l'époque bien lointaine où sauvage, barbare, analphabète et sous-développée mais s'ignorant telle, l'Afrique vivait autrement avec, toutefois, ses contradictions et ses injustices sociales - comme toute société ! Cette époque est bien révolue ! Brusquement illuminée par l'autre qui fit jaillir la lumière salvatrice - et la lumière fût ! - elle se regarda et prit conscience de sa nudité, de sa vulnérabilité et de son impuissance complètes : elle doit désormais "travailler à la sueur de son front" afin de sortir de son état présent, c'est-à-dire "viser expressément à devenir comme l'autre, semblable à l'autre et par là incolonisable par l'autre", comme le souhaite le philosophe africain (1).

La lutte contre le sous-développement et l'analphabétisme -deux concepts insidieux- est d'avance piégée. On ne se libère pas en respectant scrupuleusement l'échelle de valeurs imposée par autrui.

L'histoire de l'alphabétisation des Français devrait pouvoir nous aider à mieux comprendre l'expérience ivoirienne de l'alphabétisation car il apparaît -et nous le démontrerons au fur et à mesure de notre analyse- qu'en bien des domaines, plus particulièrement dans celui de l'éducation, l'histoire de l'Afrique en général et de la Côte d'Ivoire en particulier, est voulue comme devant obéir à un évolutionnisme ayant pour référence l'Occident. Tout se passe comme si cette histoire devait être la répétition accélérée de celle de la France.

FURET et OZOUF qui se sont penchés sur le cas français, attestent que l'alphabétisation en tant que processus, est "l'histoire de la pénétration d'un modèle culturel élitiste dans la société" (2). L'avènement de la civilisation de l'écriture implique la genèse de l'analphabétisme comme maladie nouvelle s'originant dans la naissance de son autre. De même que le capitalisme accouche du prolétariat, de même que le développement en tant que conception privilégiée et

(1) Cf. Marcien TOWA, Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle, édit. clé, Yaoundé, 1971 p. 42.

(2) François FURET et Jacques OZOUF, Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry. Editions de Minuit 1977, Tome I p. 176.

réalité valorisée accouche du sous-développement comme idée négative et réalité dévalorisée, de même l'alphabétisme en tant qu'idéologie et fait de civilisation donne naissance -en s'opposant- à l'analphabétisme comme idéologie et réalité farouchement dépréciées. Si l'écriture est considérée comme modèle culturel s'imposant du haut vers le bas de la société, de l'élite vers les masses, et si sa maîtrise confère prestige, c'est parce que de l'autre côté persiste cette immensité inculte -le monde des analphabètes- désormais destinée à la culture, c'est-à-dire au changement dans un sens précis qu'elle n'a pas choisie.

a) - Ecriture, Histoire, Civilisation

Sans avoir inventé l'écriture, l'Europe l'a sacralisée à tel point qu'elle est devenue LA valeur qui permet de juger de l'entrée ou non des sociétés non-européennes dans l'Histoire et LA civilisation. Le discours idéologique des manuels scolaires occidentaux est ici très explicite : "Tant que l'on n'a sur un peuple que des documents muets ou bien aucun document écrit que l'on sache lire, on ne peut faire son histoire : il est encore pour nous dans la période qui précède l'histoire et que l'on appelle Préhistoire" (1), écrivent les auteurs d'un manuel scolaire destiné à la saine éducation des petits Français et datant de 1970 ! "Pour nous", disent-ils ! Entendons "nous les seuls juges en la matière" puisqu'eux seuls sont habilités, de par leur position dominante, à décréter que tel peuple demeure dans la Préhistoire tandis que tel autre est entré dans l'histoire. L'expression "aucun document écrit que l'on sache lire" frappe de nullité toute autre forme d'écriture qui de par sa provenance culturelle, dérouterait nos auteurs.

Il en fut ainsi lorsque, durant la colonisation les Bamoun du Cameroun inventèrent un système d'écriture : les autorités coloniales réagirent par la destruction des écoles et imprimeries (2). Il en fut également ainsi lorsque le

(1) Roy PREISWERK et Dominique FERROT, Ethnocentrisme et Histoire. L'Afrique, l'Amérique indienne et l'Asie dans les manuels occidentaux. Edit. Anthropos, 1975 p. 150.

(2) Dans le cas présent, la réaction brutale des colons s'explique et par la non maîtrise de l'écriture bamoun et par le rejet de la langue coloniale de domination. Un article récent de l'hebdomadaire Jeune Afrique signé Aboubakar Yjiassé Njoya, nous apprend que : "c'est le roi Njoya qui inventa un système d'écriture, ouvrit de nombreuses écoles pour l'enseigner, dressa une carte de son royaume et fit mouler des caractères d'imprimerie avant de se heurter à l'obstruction systématique des autorités coloniales qui fermèrent les écoles et détruisirent l'imprimerie" Jeune Afrique n° 927 du 11 octobre 1978 p. 17.

chef des Indiens Nambikwara à qui Lévi-Strauss s'obstinait à apprendre l'écriture finit par inventer une écriture que notre anthropologue dérouteré a vite fait d'appeler "pointillés", "zigzags", "lignes sinueuses". Ici comme là, l'autre est toujours nié dans sa différence menaçante (1).

Voici pour l'écriture comme critère d'historicité. Mais elle est aussi critère de civilisation ainsi que nous l'apprend un manuel destiné à l'Afrique Francophone (1967) : "Les Egyptiens découvrirent alors l'écriture et connurent une brillante civilisation" ou encore "... la civilisation apparaissait sous une forme presque historique. Pour qu'elle puisse entrer dans l'histoire, il ne lui manquait que l'écriture" (2).

On voit bien comment le regard de l'autre et la soumission des sociétés différentes à sa juridiction donnent naissance à l'analphabétisme comme maladie dont lui seul -le juge- détient fort judicieusement le remède. L'analphabétisme réduit à néant toute l'éducation dispensée naguère dans ces sociétés.

Ainsi le débat sur l'existence ou non d'une "philosophie africaine" trouve une solution violente et répressive sous la plume du philosophe Africain HOUNIONDJI qui fait naître la philosophie de l'écriture alphabétique occidentale. En effet la première phrase de son livre est celle-ci : "j'appelle philosophie africaine un ensemble de textes : l'ensemble, précisément, des textes écrits par des Africains et qualifiés par leurs auteurs eux-mêmes de "philosophiques" (3). La philosophie africaine s'origine donc dans la colonisation qui accouche d'elle, car avant la subversion coloniale pas d'écriture alphabétique occidentale et sans celle-ci, point de philosophie africaine. Vivent donc le colonialisme et le néo-colonialisme qui ont donné et continuent à donner des philosophes africains à l'Afrique !

(1) Voir Jacques DERRIDA, De la grammatologie, Editions de Minuit, 1967 p. 173 à 183. Ce chercheur s'élève contre l'ethnocentrisme occidental qui a imposé et veut maintenir l'écriture alphabétique européenne comme modèle d'écriture, la seule digne d'intérêt. Il se prononce pour l'élargissement du concept d'écriture. Nous y reviendrons.

(2) R. PREISWERK et D. PERROT, ethnocentrisme et histoire, op. cit. p. 155

(3) Paulin HOUNIONDJI, sur la "philosophie africaine". Edit. Maspéro, 1977 p. 11.

Vous ne savez ni lire ni écrire - selon la juridiction occidentale ? En bien, on a le devoir ou la mission de vous ré-éduquer afin de faire de vous des individus éclairés c'est-à-dire alphabétisés. Ce que vous saviez et conceviez hier n'a plus de valeur, des idées neuves et seules dignes d'intérêt vous aideront à vivre en vous adaptant à la société "moderne" d'aujourd'hui. Le développement, mot magique devant lequel toutes les contradictions se taisent, panacée universelle inventée par l'Occident capitaliste pour marquer sa supériorité, ne saurait se réaliser sans alphabétisation. A preuve le discours idéologique de ce manuel scolaire (Afrique francophone) : "C'est dans les pays de la faim qu'on rencontre le plus d'illettrés" (1). Traduisons : c'est parce que vous êtes illettrés -selon la juridiction occidentale- que vous avez faim ! La solution ? L'alphabétisation !

S'il en était ainsi les premiers explorateurs de l'Afrique auraient découvert un continent dépeuplé par la faim et dont les rares survivants, souffrant de malnutrition parce qu'analphabètes, auraient choqué le regard des "sauveurs" par leur aspect squelettique. Or les documents abondent qui vantent la robustesse des Africains d'alors ; ce qui leur a valu le destin funeste qu'Alex HALEY (2) vient de nous rappeler : le commerce des esclaves qui tout en vidant l'Afrique de millions de bras, a, par ce fait même, considérablement accru la force de travail au service du développement des Etats-Unis : "Trimer comme un nègre !" dit-on encore !

Etablir une corrélation entre faim et analphabétisme comme l'ont fait nos experts en conception de manuels scolaires, signifie tout simplement que l'idéologie fonctionne ici à l'omission et à l'occultation.

On peut lire encore dans le même manuel : "La lutte contre l'analphabétisme est un des premiers objectifs du Tiers-Monde". Après avoir délibérément créé le mal, on nous propose le remède. Mais est-il vrai que le destructeur soit ici le mieux inspiré quant à la reconstruction ? Et faut-il s'y fier à ce point ?

(1) R. PREISWERK et D. FERROT, op. cit. p. 156.

(2) Alex HALEY, Racines. Edit. Alta 1976.

Question absurde ! Car sommes-nous suffisamment éclairés-alphabétisés pour oser remettre en question une entreprise aussi solidement implantée ? (1) La voie est toute tracée, il ne nous reste plus qu'à la suivre, nous qui n'avons que des bras et des matières premières ! Oserions-nous nous vanter d'avoir un minimum de matière grise ? Celle-ci nous vient d'Occident, de cet Occident qui, veut détenir le monopole de la scientificité et qui prétend garantir scientifiquement toutes les décisions prises ailleurs.

b) - Le concept vulgaire de l'écriture et l'Archi-écriture

Si jusqu'ici nous nous sommes servi de ce que DERRIDA appelle le "concept vulgaire de l'écriture", c'est-à-dire l'écriture dans son acception classique et restreinte, à savoir l'écriture alphabétique occidentale, ce n'était nullement par oubli de ce qu'il nomme par ailleurs "l'archi-écriture" : l'écriture dans son sens large. C'était plutôt - dans un souci de réalisme - pour faire corps avec ce concept vulgaire afin d'en démontrer l'inanité au plan idéologique. Dénoncer l'idéologie sous-jacente à l'alphabétisme ne pouvait convaincre les défenseurs de l'alphabétisation universelle que si l'on acceptait de se battre sur leur propre terrain.

Il s'agit maintenant - passant de ce concept vulgaire à l'archi-écriture - de rapporter d'autres arguments inspirés des recherches récentes sur la question. Nous verrons que si le projet d'alphabétisation universelle fait naître l'alphabétisme comme idéologie, l'archi-écriture, quant à elle, abolit définitivement cette idéologie dans la mesure où, désormais, il serait scientifiquement impensable de parler de société sans écriture.

(1) HEGEL, le philosophe sur lequel se fonde toute la pensée moderne et dont se réclament à la fois les intellectuels de droite et de gauche, HEGEL que MARX lui-même appelait son "maître" disait en son temps au 19^e siècle : "Pour tout le temps pendant lequel il nous est donné d'observer l'Homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie, et aujourd'hui encore il reste tel. Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa barbarie et son absence de discipline. Pour le comprendre, nous devons abandonner toutes nos façons de voir européennes. Nous ne devons penser ni à un Dieu spirituel ni à une foi morale ; nous devons faire abstraction de tout esprit de respect et de moralité, de tout ce qui s'appelle sentiment, si nous voulons saisir sa nature" (cf. HEGEL, La raison dans l'Histoire. Edit. 10-18, 1965 p. 251.

Le corps humain est déjà surface d'écriture. Les rites d'initiation le soumettent presque inévitablement à la torture qui doit laisser des "traces". Chez les Indiens Guayaki, P. CLASTRES a pu observer des scènes terrifiantes où l'initié qui ne doit aucunement geindre, finit par s'évanouir, silencieux. CLASTRES y lit la trace indélébile de la loi : "La société dicte sa loi" dit-il. "Car la loi qui fonde la vie sociale de la tribu, nul n'est censé l'oublier" (1). En Afrique, l'ancien Soudan Français (le Mali) avait -dans la société d'initiation Bambara dénommée le Korè- ses "bisa-tyillaw" (flagellateurs) qui "représentent le degré du savoir où, par la maîtrise de sa langue, on est maître de soi-même" (2).

Si la soumission du corps à l'enseignement initiatique veut ici affirmer l'égalité de tous les initiés dans la société, le corps comme surface d'écriture n'est pas toujours l'objet d'une volonté d'inscription de l'égalité. Ainsi la dialectique du maître et de l'esclave en situation coloniale se traduit dans certains cas par le marquage du corps de l'esclave par le maître (3).

On pourrait aller plus loin et soutenir --en référence aux travaux de Marcel JOUSSE- que l'être humain lui-même est en permanence écriture puisqu'en permanence il bouge. Privilégiant le geste humain par rapport à l'écriture, au livre ou aux "résidus morts des gestes" selon sa belle expression, JOUSSE dit un jour à ses Etudiants de la Sorbonne : "Quand vous me lirez, vous ne m'aurez plus tout vivant en face de vous. Toute ma pauvre souffrance humaine qui a tant lutté pour la recherche de la vérité, qui a tant lutté avec la phrase, les articulations, avec le rythme, avec le balancement des phrases, la série des enchaînements logiques, tout cela qui constitue l'expression humaine vivante, le livre ne vous le donnera pas. Vous n'aurez plus ma voix, vous n'aurez plus tout mon être vivant et frémissant, car l'homme pense avec tout son corps .

(1) Cf. Pierre CLASTRES, *La société contre l'Etat*, Edit. de Minuit, 1974. Voir surtout le chapitre 10. "De la torture dans les sociétés primitives". En fait d'écriture sur le corps, on peut rappeler la pratique des cicatrices ou tatouages ethniques sur le visage le plus souvent. CLASTRES y voit la marque "nationale" dans l'exemple suivant : "Et nous nous rappelons comment, un jour de 1963, les Guayaki s'assurèrent de la vraie "nationalité" d'une jeune Paraguayenne : arrachant complètement ses vêtements, ils découvrirent sur les bras des tatouages tribaux. Les Blancs l'avaient capturée pendant son enfance" op. cit. p. 157.

(2) Cf. Dominique ZAHAN, *Sociétés d'initiation Bambara : Le N'domo et le Korè*. Edit. Mouton 1960 p. 194.

(3) Voir par exemple Jean-Claude CHARLES, "Le corps de l'esclave" in *Les Temps Modernes* n° 383, Juin 1978 p. 1982 à 2020.

Dans l'écrit, joue un tout autre mécanisme . A partir de ce moment là, il n'y a plus contact direct d'homme à homme" (1).

L'individu est bien un acteur dans ce vaste monde qui est un théâtre (2).

Venons-en à présent à l'oeuvre capitale de DERRIDA : De la grammatologie. Il s'y emploie à dénoncer la conception élitiste et ethnocentrique de l'écriture (concept vulgaire) qui "n'a pu historiquement s'imposer que par la dissimulation de l'archi-écriture" (3). Minitieusement et avec détermination il interroge la conception Lévi-Straussienne de l'écriture pour y déceler l'éternel ethnocentrisme qui trouve son explication dans le non questionnement du concept classique d'écriture par Lévi-Strauss : "On se doute que les Nambikwara ne savent pas écrire ; mais ils ne dessinent pas davantage à l'exception de quelques pointillés ou zigzags sur leursalebasses" (4) dit-il. Que le chef des Indiens se mette à tracer des "lignes sinueuses" (auxquelles il donne une signification) en guise d'écriture, ou que les Nambikwara appellent l'acte d'écrire : iekarinkedjutu, ce qui se traduit par "faire des raies", Lévi-Strauss maintient sa première affirmation. Et Derrida de retrouver encore une fois l'ethnocentrisme dans le fait de "refuser à telle ou telle technique de consignation le non d'écriture" (5). Puis de poser la question judicieuse que voici : "Dire qu'un peuple ne sait pas écrire parce qu'on peut traduire par "faire des raies" le mot dont il se sert pour désigner l'acte d'inscrire, n'est-ce pas comme si on lui refusait la "parole" en traduisant le mot équivalent par "crier", "chanter", "souffler"" (6).

(1) Marcel JOUSSE, L'anthropologie du geste. Edit. Gallimard 1974 p. 30

(2) Voir par exemple Erving GOFFMAN, La mise en scène de la vie quotidienne, Edit. de Minuit 1973.

(3) Jacques DERRIDA, De la grammatologie, Edit. de Minuit 1967 p. 83.

(4) op. cit. p. 179.

(5) op. cit. p. 125.

(6) op. cit. p. 180.

Il est désormais impossible de poser la question de l'écriture sans lire DERRIDA. Et il est évident que le peu que nous en avons dit oublie volontairement les pages très belles et riches qui forcent l'admiration. Oubli volontaire car s'il est intéressant de rappeler le contenu du travail de Derrida, il nous faut reconnaître qu'un autre intérêt guidait nos pas. Derrida pour ce qu'il dit, mais aussi Derrida pour ce qu'en dit HOUNTONDJI; passer par le premier pour questionner le second à travers sa lecture du premier.

HOUNTONDJI n'aime pas l'élargissement des concepts (1). Il a certainement raison en digne représentant de l'élitisme. Car lorsque les concepts s'élargissent ils deviennent des fourre-tout, et quand cela est, une certaine élite y perd son latin (= ses intérêts). Nous verrons comment le conservatisme et l'orthodoxie de notre philosophe vis-à-vis des acceptions classiques des concepts signifient un souci de pureté qui lui-même traduit le désir de contrôler un acquis.

C'est à partir de la question de l'existence de la philosophie africaine qu'HOUNTONDJI se réfère -assez rapidement d'ailleurs- à Derrida pour l'écarter aussitôt : "La philosophie africaine C'EST la littérature philosophique africaine" dit-il. Et il poursuit : "Le seul problème est alors de savoir si cette littérature doit être entendue au sens étroit, ou s'il faut y inclure, outre la somme des écrits, les paroles non écrites et cette longue tradition qu'on appelle la littérature orale" (2). Convaincu de la supériorité de l'écrit sur l'oral, convaincu que "des milliers de Socrate -(Socrate, celui qui n'écrit pas, dit Nietzsche)- n'auraient jamais suffi pour donner naissance à une philosophie grecque" (3), Hountondji rappelle brièvement le point de vue de Derrida sur l'élargissement du concept d'écriture et conclut à l'insuffisance de ses arguments : "L'argument pourra séduire, mais il n'aura fait que reculer le problème.

(1) Paulin J. HOUNTONDJI, sur la "philosophie africaine". Edit. Maspéro 1977. Dans ce recueil d'articles il s'en prend à l'élargissement du concept de littérature (p. 128) ainsi que nous le verrons tout à l'heure, puis à "l'hypertrophie du culturel" (p. 225) titre d'ailleurs trompeur puisqu'il s'en prend à la prééminence du culturel sur le politique chez SENGHOR.

(2) op. cit. p. 128.

(3) op. cit. p. 135.

Car, enfin, si l'on supprime l'opposition classique entre la parole et l'écriture, si l'on affirme, comme le fait à juste titre Derrida, que l'écriture au sens courant, au sens empirique et volontariste, n'est qu'un mode dérivé d'une archi-écriture qui opère également dans la parole, le problème reste de savoir si ces deux modes ou formes d'écriture sont rigoureusement équivalents, s'ils jouent le même rôle et produisent les mêmes effets dans l'histoire de la culture. A aucun moment Derrida n'affirme une telle équivalence" (1). Et pour cause ! Leur non-équivalence est si évidente qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter. De ce que parole et écriture remplissent en commun certaines fonctions, peut-on conclure qu'elles en remplissent exactement les mêmes ? D'autre part la question d'Hountondji n'a aucun intérêt scientifique, elle n'a pas la moindre valeur Heuristique ! Elle est commandée par une réaction psychologique, un légitime mécanisme de défense contre la dépréciation de SON savoir philosophique. L'enjeu, c'est la science et son contrôle par l'élite intellectuelle née de la civilisation de l'écriture introduite en Afrique avec la subversion coloniale. Cette élite réagit spontanément pour sauvegarder ses intérêts. La question n'est que mal dissimulée car, habituellement elle s'autorise d'arguments "scientifiques" qui cachent intelligemment l'idéologie de l'auteur, tant il est difficile de séparer science et idéologie (2).

Quant à savoir si parole et écriture "produisent les mêmes effets dans l'histoire de la culture", on peut se poser cette autre question : de quelle culture s'agit-il ? Et comme visiblement Hountondji se réfère à cette culture dominante dont il a l'expérience et qui est la culture de l'écrit, force est de reconnaître que la question est piégée. Car on sait que la civilisation de l'écriture domine absolument celle de l'oralité qu'elle continue d'agresser, et que le propre d'une culture dominante c'est d'étaler ses bienfaits tout en dépréciant ceux de la culture dominée.

(1) op. cit. p. 129-130.

(2) Voir par exemple Jürgen HABERMAS, La technique et la science, comme "idéologie", Edit. Gallimard 1973 ; les études collectives intitulées Autocritique de la science. Edit. Seuil 1973 et l'idéologie de/dans la science. Edit. Seuil 1977.

Mais la question clé -ici implicite- que l'auteur pose explicitement ailleurs, et à laquelle il veut répondre ici, la voici : "Qui est philosophe africain ?" (1) Tout est là ! Le titre prestigieux et élitiste de philosophe africain, à qui revient-il ? A tous ces "Socrate" Africains -"philosophes traditionnels"- qui ont philosophé oralement (2), ou à ces Hountondji agrégés de philosophie dans la plus pure tradition occidentale et producteurs de textes écrits ? Tolérant vis-à-vis des "discours philosophiques de nos aïeux", Hountondji leur concède le titre de philosophe mais sans philosophie ! Car la vraie philosophie, la seule digne de ce nom, c'est celle des Hountondji, c'est-à-dire des philosophes sachant écrire comme leurs maîtres occidentaux. Il y a donc philosophes et philosophes avec une hiérarchie solide : les vrais et les autres. Si tous étaient des vrais, il y a des (mal) chances que les Hountondji -venus trop tard dans un monde trop vieux- soient noyés dans la masse.

L'élite intellectuelle de l'Afrique d'aujourd'hui, celle qui constitue la fameuse "Société Africaine de Culture" d'où sont exclus les maîtres de la tradition orale, cette élite là doit -en permanence et avec force- se distinguer de l'élite dite traditionnelle déjà dépassée et toujours en perte de vitesse, afin d'éviter toute confusion et d'affermir ses assises. Elle veut dire ceci : en fait d'élite il y en a une et une seule, la "moderne", celle qui a droit à la parole parce qu'elle accède aisément aux appareils idéologiques d'Etat qui l'ont fait être ce qu'elle est et à travers lesquels elle s'exprime. Ainsi elle se trouve auréolée de plus en plus de prestige.

Cette élite experte en lecture et écriture cautionne sans la moindre conscience critique le projet d'alphabétisation universelle qui ne représente pour elle qu'un progrès.

(1) Paulin J. HOUNTONDJI, Libertés, Contribution à la Révolution Dahoméenne. Edit. Renaissance Cotonou 1973. Voici comment Hountondji formule sa question : "... la redécouverte d'AMO (philosophe Africain ayant vécu en Allemagne au 18^e siècle) est particulièrement utile, car elle oblige à déplacer la question. Au problème traditionnel (mal) posé par l'ethnologie : "existe-t-il une philosophie africaine ?" cet événement en substitue d'emblée un autre : "qui est philosophe africain ?". p. 38.

(2) Hountondji admet que des Africains aient pu philosopher avant la colonisation car dit-il : "L'absence de transcription n'enlève certes rien à la valeur intrinsèque d'un discours philosophique (...) il peut donc y avoir à la limite des philosophes Africains sans une philosophie africaine" (p. 135). Car "la philosophie africaine ne peut exister que sur le même mode que la philosophie européenne : à travers ce qu'on appelle une littérature" (p. 128), c'est-à-dire "un ensemble de textes (...) des textes écrits par des Africains et qualifiés par leurs auteurs eux-mêmes de "philosophiques" (p. 11) cf. Sur la "philosophie africaine".

2) LES DEUX FORMES D'ALPHABÉTISATION : L'alphabétisation scolaire et l'alphabétisation des adultes

L'idée d'alphabétisation renvoie généralement au monde des adultes "illettrés", à l'exclusion de celui de l'enfance scolarisée. Si l'alphabétisation est ainsi pensée, presque en opposition à l'institution scolaire, c'est parce qu'on lui attribue implicitement des connotations péjoratives dues à son objet, à savoir les adultes en retard d'éducation.

En fait l'alphabétisation contient l'école et la dépasse largement, car elle a pour ambition d'étendre son action à toute la société afin de lutter contre l'ignorance où qu'elle soit. On est donc tenté de croire que la péjoration dont elle est l'objet vient de cette extension de sa sphère d'action.

L'alphabétisation scolaire correspondant à l'âge scolaire serait donc l'alphabétisation normale, si normale que le mot disparaît et qu'à l'école - lieu idéal de diffusion des normes - on évite de parler d'alphabétisation comme pour prévenir toute confusion, tout rapprochement avec le monde des adultes, ces enfants anormalement grands à qui il faut tout enseigner.

L'alphabétisation des français - mouvement de domination et de décrassement culturels qui a duré trois siècles (du 17^e au 20^e siècle) - nous enseigne à ne pas confondre les deux formes d'alphabétisation. La sphère scolaire constitue le terrain d'une "alphabétisation restreinte" (1) dans la plupart des sociétés encore soumises culturellement à la juridiction occidentale, la majorité des populations étant encore "an-alphabète".

a) L'alphabétisation scolaire

Soumise à une péjoration manifeste, le mot alphabétisation est exclu du vocabulaire scolaire. Enseignants et pédagogues parlent plutôt d'apprentissage de la lecture et de l'écriture, cet apprentissage ne pouvant être que normal - obéissant à la norme - quand on pense à l'âge scolaire et au lieu de sélection, de confirmation et de légitimation des valeurs qu'est l'école.

(1) Nous empruntons le terme "alphabétisation restreinte" à FURET et OROUF qui, dans leur étude, l'appliquent au Moyen-Age français "où la manipulation de l'écrit était le fait d'un corps de clercs spécialisés" p. 180.

La valorisation abusive de l'école dans les sociétés actuelles finit par masquer très souvent les fonctions véritables de celle-ci. Pour l'enfant Français comme pour l'enfant Ivoirien l'entrée à l'école signifie soit rupture, soit continuité linguistique et culturelle. Continuité pour les enfants des classes supérieures dont les pratiques linguistiques et les comportements socio-culturels se trouvent confirmés à l'école : hier en France, le Français -la langue française- dans sa lutte contre les autres langues nationales-régionales (Breton, Basque etc...) s'imposa par une pédagogie répressive qu'attestent bien des textes officiels (1) : on interdit les "idiomes régionaux" à l'école. Aujourd'hui le processus d'alphabétisation étant pratiquement terminé, on remarque toujours une différenciation au niveau linguistique : il y a d'un côté le français bourgeois raffiné et même parfois aristocratique qui est diffusé dans les manuels (2), et de l'autre le Français populaire, subalterne et grossier qui, au contact du premier, fait naturellement l'apprentissage de la civilisation-éducation. D'un côté donc la continuité se traduisant par l'adaptation ou l'avance scolaire ; de l'autre la rupture se manifestant souvent dans l'inadaptation ou le retard scolaire (3).

En Côte d'Ivoire, l'élite intellectuelle et bureaucratique demeure soumise à la morale d'esclaves que lui impose la bourgeoisie française. Son univers culturel reste dominé par la pratique du Français qu'apprennent ses enfants depuis le berceau (4). Ici deux formes de ségrégation se combinent, car, dans le même temps, le Français de France -de la France bourgeoise et non prolétaire s'entend- s'oppose et s'impose non seulement au Français ivoirien (cf. le style

(1) Sur la question, voir les articles publiés sous la direction de Henri GIORDAN et Alain RICARD, Diglossie et littérature, Publication de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine - Bordeaux - Talence 1976, surtout les articles de R. BALIBAR, D. LAPORTE et H. GIORDAN. Voir également Louis-Jean CALVET, Linguistique et colonialisme. Edit. Payot 1974.

(2) Cf. C. BAUDELLOT et R. ESTABLET, L'école capitaliste en France, Maspéro, 1971.

(3) Cf. C. BAUDELLOT et R. ESTABLET, L'école primaire divise. Edit. Maspéro, 1975.

(4) Nous voyons dans le berceau, objet importé d'Occident, un aspect de la domination de l'élite nationale occidentalisée à travers la consommation d'objets qu'elle ne produit pas.

linguistique de Dago), mais aussi et surtout aux langues nationales dont les praticiens représentent l'écrasante majorité. L'interdiction des "idiomes ou dialectes locaux" (1) fut également pratiquée pendant la période coloniale sous la forme du "symbole" (2).

La rupture linguistique et culturelle implique la sélection par la langue. Si pour la France on a démontré qu'en classe bien des leçons "passent par-dessus la tête" des enfants des classes populaires, que le discours idéologique des manuels scolaires "ne leur parle pas parce qu'il ne leur parle ni d'eux, ni des conditions matérielles d'existence qui sont les leurs ni de leur expérience concrète de tous les jours ; leur rue, leur cité le travail exploité de leurs parents, la fatigue, le chômage... ils ne peuvent les reconnaître dans ces images rassurantes d'une famille petite-bourgeoise à deux enfants, assurée de l'avenir et goûtant, dans le jardin, la fraîcheur du soir, le parfum de la rose nouvellement éclos, ou le plaisir de la pipe" (3)... et qu'en conséquence le Français constitue l'obstacle principal qui explique l'échec scolaire... en Côte d'Ivoire malgré un effort remarquable d'africanisation dans la facture des manuels scolaires de l'enseignement primaire télévisuel, le français demeure également la barrière principale sur laquelle butent les enfants. Ici, être mauvais ou nul en français signifie d'emblée que l'on figure sur la liste des candidats à la défection, ceux que l'école va refuser et rejeter, et qui vont naturellement grossir le rang de cette masse déjà importante de travailleurs manuels -subalternes. A l'opposé être "bon" ou excellent en Français confère de grandes chances de franchir allègrement les barrières de la sélection pour appartenir à la population restreinte des travailleurs intellectuels, ceux qui pensent et décident pour les autres.

(1) Sur la dévalorisation du terme "dialecte" par rapport à la langue, voir les critiques de Louis-Jean CALVET, op. cit. chapitre II, "Les dialectes et la langue". Voir également Henri GIORDAN, "Politique et pratique du Français national" in Diglossie et Littérature, op. cit. p. 85 à 95.

(2) Le "symbole" qui était un collier auquel on attachait des boîtes de conserves vides ou d'autres objets dans le but de ridiculiser l'élève qui le portait, traduisait toute l'idéologie linguistique coloniale. Le portait celui qui, à l'école, oubliait d'obéir à la norme en parlant sa langue maternelle au lieu de parler le français.

(3) C. BAUDELLOT et R. ESTABLET, L'école capitaliste en France p. 234.

Un texte officiel rédigé dans le même esprit que celui de Baudelot et Establet sur l'inadaptation du contenu de l'enseignement aux enfants de la majorité -ceux des classes subalternes- et non l'inverse (l'inadaptation de ces enfants à l'école...), et soulevant pratiquement le même problème en Côte d'Ivoire, dit en substance : "... l'utilisation de certains manuels destinés à une clientèle scolaire européenne, ou qui ne proposent que de superficielles adaptations de thèmes et de programmes provoquent des déviations dans l'esprit des élèves qui ne peuvent ni reconnaître le monde dans lequel ils vivent -et qui donc le refusent- ni véritablement accéder à un autre univers culturel, le contenu de l'enseignement étant plaqué et peu assimilable. Il y a aussi rupture au niveau du comportement et l'enfant adopte des attitudes artificielles, essentiellement fondées sur l'imitation" (1).

Ce passage très critique évacue cependant le caractère de classes de la société ivoirienne en supposant une similitude de réactions chez les enfants vis-à-vis de ces manuels conçus en Europe ou sur les modèles européens. Ce qu'il faut rappeler, c'est que certains enfants -ceux à qui leurs parents offrent souvent des vacances en Europe et qui sont donc familiarisés avec ce monde lointain mais non inaccessible- s'y retrouvent plus que d'autres ou s'y reconnaissent franchement.

Mais la fonction de loin la plus importante qui ait retenu notre attention de lecteur-critique des manuels scolaires, est celle qui se lit dans un des documents d'accompagnement de l'enseignement primaire télévisuel en Côte d'Ivoire. Dans l'un de ces manuels on apprend ceci : "René doit aimer communiquer ses idées, raconter des histoires. De même il doit avoir quelque chose d'intéressant à écrire : il doit savoir que quelqu'un va lire sa lettre. **IL AIME ECRIRE, DONC IL EST SAUVE**" (2).

a) L'idée centrale est imprimée en caractère gras et en lettres majuscules : l'écriture est associée au salut, savoir écrire c'est être sauvé.

(1) Ministère de l'Education Nationale (Côte d'Ivoire). Programme d'Education Télévisuelle. Volume V p. 42. cité par Karvaly FADIGA, Le problème de la langue et de la culture dans l'enseignement ivoirien. Thèse pour le doctorat de 3^e cycle. Université René DESCARTES, Paris 1975.

(2) Lecture, écriture, Expression écrite, CP1, CP2, CE1. Livre du maître p. 7.

b) De même qu'en France, durant le processus d'alphabétisation tout ce qui est écrit l'est en Français (1), à l'exclusion de toute autre langue nationale (2), de même en Côte d'Ivoire tout ce qui est écrit l'est et le sera encore longtemps en Français. Car, le texte officiel de la réforme de l'enseignement dit explicitement que "l'école maternelle ou classe enfantine, a pour mission : l'apprentissage de la langue officielle ... etc" (3) c'est-à-dire le Français. La même pédagogie répressive est répétée au mépris des conséquences politiques et sociales.

c) Mais savoir écrire, c'est aussi détenir le pouvoir mâle de communiquer un message, d'émettre des idées. La suite du texte où le sujet est Mariam et non plus René, permet de comprendre le caractère phallogratique de l'idéologie véhiculée : "Mariam doit aimer qu'on lui parle, qu'on lui raconte des histoires. Dès lors, quand elle a quelque chose d'intéressant à lire, elle est curieuse de prendre connaissance du message : **ELLE AIME LIRE, DONC ELLE EST SAUVÉE**". Mêmes majuscules, mêmes caractères gras, même fonction de salut. Mais la petite fille qu'est Mariam, à la différence de René le petit garçon, aime seulement lire (= n'aime pas écrire); aime seulement qu'on lui parle (= n'aime pas parler), c'est-à-dire recevoir passivement les messages qu'en tant que femme, elle ne peut avoir la prétention d'émettre. Et cette "alphabétisation partielle", c'est-à-dire le seul apprentissage de la lecture, suffit pour la sauver, elle. Il y a donc une hiérarchie dans le salut : le "salut partiel" ou salut du "sexe faible", et le "salut intégral", celui du "sexe fort" (4).

-
- (1) Selon F. FURET et J. OZOUF, durant le processus d'alphabétisation, "apprendre à lire ne saurait même relever d'un besoin collectif, puisque tout ce qui est écrit l'est en français, c'est-à-dire dans une langue qui n'est ni utilisée, ni même comprise par la grande majorité des couches populaires" p. 345.
- (2) Sur les mouvements de revendication culturelle et régionale en France, cf. Les Temps Modernes n° spécial consacré aux "Minorités nationales en France" Août-Sept. 1973.
- (3) Voir le texte de la Réforme adoptée à l'Assemblée Nationale le 16 Août 1977. Publié dans Fraternité Matin, 14 et 15 Septembre 1977.
- (4) Sur les rapports entre alphabétisation et phallogratie, lire FURET et OZOUF p. 200 : "... dans l'ancienne école au moins jusqu'au début du XIX^e siècle, l'apprentissage de la lecture et celui de l'écriture étaient distingués et successifs, et (...) ils représentaient d'ailleurs, pour les parents, des frais d'écolage distincts... (...) la lecture coûtait en règle générale deux fois moins cher que l'écriture. (...). S'il ne s'agit que de faire de bonnes chrétiennes, la lecture suffit. (...). Le fossé entre le sacré et le profane est à l'origine du cloisonnement des deux savoirs". Et les auteurs de citer Restif de la Bretonne qui écrit en 1777 : "Il faudrait que l'écriture et même la lecture fussent interdites à toutes les femmes. Ce serait le moyen de resserrer leurs idées et de les circonscrire dans les soins utiles du ménage, de leur inspirer du respect, pour le premier sexe qui serait instruit de ces mêmes choses avec d'autant plus de soin que le deuxième sexe serait négligé" p. 356.

On pourrait nous rétorquer que cette différenciation n'a jamais été effective en Côte d'Ivoire et qu'aucune école n'a pratiqué cette idéologie ségrégationniste à l'endroit des femmes ; nous serions alors heureux de faire remarquer que tout en étant juste, l'observation ne nous empêche pas -bien au contraire- d'expliquer le processus d'importation des idéologies qui, même lorsqu'elles n'atteignent pas leur but, sont néanmoins présentes bien des fois, au risque de tourner à vide. C'est dire -et on nous le concèdera facilement- que la source d'inspiration des confectionneurs de manuels, leur modèle de référence, reste la France (1). Car en France, dès le départ, l'alphabétisation conforte l'idéologie phallocratique : là-bas, dans bien des régions, le processus d'alphabétisation maintient le souci de la différenciation sexuelle. On apprend aux femmes à lire seulement, tandis que les hommes apprennent à écrire - et à lire ! La lecture seule (alphabétisation partielle), devient l'activité féminine par excellence, c'est-à-dire la passivité, l'improductivité : les femmes lisent les messages écrits par les hommes, elles reçoivent, elles consomment. Réceptrices, consommatrices, obéissantes et exécutantes, voici leur rôle. Tandis que les hommes détiennent le monopole de l'activité vraie : ils cogitent, produisent et transmettent leurs pensées par écrit. Emetteurs producteurs et dominateurs, voici leur pouvoir ; car tout -ou presque- ce qui est écrit l'est par les hommes.

L'alphabétisation considérée comme progrès social profite d'abord à la gent masculine.

La fonction de salut est encore mieux traduite dans le passage qui suit : "L'adulte qui lui apprend à lire apparaît d'abord comme un sauveur. L'enfant s'attache à lui étroitement comme des touristes à leur guide dans une grande ville inconnue. Il le suit, il a en lui une confiance aveugle, sinon c'est l'incertitude, les hésitations, les tâtonnements" (2). L'image des touristes et de leur guide, et l'idée de confiance aveugle, rappellent trop le spectacle

(1) Notons qu'il ne suffit pas d'être Ivoirien ou Africain pour échapper au risque d'importation des idéologies répressives. Seules la perspicacité, la sensibilité aux subtilités idéologiques et la volonté d'oeuvrer pour un monde exempt de toute domination... peuvent nous y aider, même si cette perspective peut paraître utopique.

(2) Cf. Lecture, Ecriture, Expression écrite, CP1, CP2, CE1. Livre du maître p. 18

de ces "an-alphabètes" perdus dans la ville africaine, n'ayant pas le droit de s'exprimer dans leurs langues maternelles dans les services publics, ne sachant jamais quel autobus emprunter... Excluant d'office ces analphabètes de la sphère culturelle -mais en fait de LA culture dominante seulement- Fraternité Matin annonce froidement que "la lecture est la clé qui ouvre les portes à la culture" (Fraternité Matin 7 et 8 octobre 1978 p. 6). Loin d'être sauvés, ceux-là sont manifestement perdus et réduits aux tâches d'exécution. Nous verrons avec quelle subtilité l'exploitation de la force de travail de ces "analphabètes" est accrue par la médiation de l'alphabétisation et comment cette alphabétisation sert l'idéologie productiviste.

La fonction de salut va de pair avec les idées d'intégration et/ou d'exclusion sociales. Le manuel dit : "Le vainqueur lit bien et est inséré dans le groupe. Le vaincu lit mal, il n'est pas comme les autres et est rejeté... que va devenir cet enfant ?" (1) Interrogation fondamentale qui, hélas, ne bénéficie d'aucune réponse sinon de celle déjà suggérée dans le texte : cet enfant "a-normal" ou "inadapté" qui "n'est pas comme les autres", n'ayant pas suffisamment intériorisé les normes, sera tout simplement exclu de l'école, tôt ou tard. Il sera rejeté du monde restreint et privilégié des hommes instruits, donc supposés nécessairement intelligents.

En conclusion, la fonction de salut sur laquelle nous venons d'insister tant, se retrouve à l'origine même de l'expérience française de l'alphabétisation (2) : fait de civilisation, l'alphabétisation est imposée de l'extérieur comme un tout, c'est-à-dire avec toutes ses contradictions, et acceptée sans conscience critique à l'intérieur, par des élites préoccupées à renforcer leur position dominante.

(1) op. cit. p. 18.

(2) Sur la fonction de salut cf. FURET et OZOUF : "l'alphabétisation à vocation universelle (...) est à la fois moyen du salut, apprentissage de l'ordre social pédagogie des bonnes manières..." p. 180 et aussi l'idée selon laquelle "l'entrée dans la culture écrite est (...) un impératif de salut" p. 351.

b) L'alphabétisation des adultes

Si l'alphabétisation scolaire remplit une fonction de salut, si l'institution scolaire garantit absolument la réussite sociale de ceux qui en sortent diplômés ou au moins avec une bonne connaissance de la langue française, si elle sauve ceux qui, à force de courage et de tenacité ou grâce à leur position de classe, parviennent à franchir toutes les barrières de la sélection... on ne saurait en dire de même pour l'alphabétisation des adultes. Celle-ci, loin de sauver ses candidats, les soumet au processus de modernisation c'est-à-dire de dé-culturation et d'obéissance aux lois du système de production dominant, les éduque ou les ré-éduque (car toute action d'éducation d'un adulte correspond à la négation de son éducation antérieure jugée par les éducateurs -seuls juges en la matière- comme étant dépassée et donc à rejeter), et en fin de compte les civilise en les décivilisant.... pour la bonne marche de la société inégalitaire.

La société capitaliste ne veut et ne peut pas sauver tout le monde. Qu'une minorité ou une élite soit sauvée qui exploite et domine la majorité, voilà qui la conforte. La société dite socialiste se propose de sauver tout le monde, mais en-a-t-on l'expérience quelque part ? Les bureaucrates au pouvoir s'auto-baptisant socialistes dans des régimes totalitaires, ont presque partout montré leurs vrais visages.

Si l'école a déjà assuré le salut de l'élite qui, au sommet de la pyramide sociale, doit exercer les pouvoirs de gestion, de décision et de contrôle social..., à quelles tâches seront donc soumis ceux qui en ont été rejetés ou expulsés, et ceux qui -à plus forte raison- n'y ont jamais mis les pieds ? C'est à cette question que veut répondre -implicitement- le projet d'alphabétisation des adultes.

- Cette multitude ENCORE an-alphabète

Partons de la précision suivante : "L'alphabétisation : le mot est trompeur s'il exprime un début -personne ne sait lire, ni écrire- et une fin -tout le monde sait lire et écrire-. A travers les deux ou trois siècles dont nous avons tenté de reconstituer l'histoire, il indique plutôt un mouvement : entre le xvii^e siècle et la guerre de 14, les Français sont entrés dans la culture écrite.

Mais cette longue histoire souterraine n'est pas celle d'une substitution radicale de l'écrit à l'oral. Car l'écrit préexistait à cette acculturation collective ; et l'oral, lui, servit jusqu'au coeur du XX^e siècle" (1).

Si l'origine de l'écriture remonte à la nuit des temps, l'alphabétisation comme mouvement est, par contre, un phénomène récent. Contrairement au vécu des sociétés antérieures ou préexistait l'écriture alphabétique, le récent mouvement d'alphabétisation universelle, son extension à la société globale et au monde entier, tout en jouissant du préjugé favorable que l'on sait (2), et peut-être à cause de ce préjugé, accouche de son contraire. Nous l'avons dit : l'analphabétisme s'origine dans la naissance de la civilisation de l'écriture. Double naissance donc ! Les frères siamois ont fait du chemin depuis. Scénario toujours recommencé, spectacle toujours répété dans les différentes sociétés humaines, le bien et le mal vont de pair, inexorablement. Jamais la civilisation de l'écriture n'est apparue sans dépréciation de la civilisation de l'oralité ! Jamais le dialogue écriture/oralité ne fut possible ; dès que l'une fait son entrée comme nouveauté, l'autre se trouve brutalement vieillie et condamnée à disparaître. Mais nous l'avons vu, l'oralité survit encore. Aurait-elle donc quelque vertu indélébile et indépassable ?

Si la civilisation de l'écriture s'impose et domine tant, c'est que le processus de civilisation lui-même au sens où l'entend N. ELIAS (3), est inséparable du processus de transformation des mentalités dans un sens dit toujours meilleur, celui de l'auto-contrainte. Ce mouvement civilisateur, le pouvoir en tient le bon bout malgré les contradictions permanentes. L'exemple français nous montre avec force :

a) que l'alphabétisation est "l'histoire de la pénétration d'un modèle culturel élitiste dans la société" (cf. FURET et OZOUF p. 176).

(1) FURET et OZOUF, op. cit. p. 352.

(2) FURET et OZOUF nous apprennent, par exemple, que "la culture écrite a été valorisée par l'ancienne société française, plusieurs siècles avant le triomphe du capitalisme industriel". cf. p. 351.

(3) Cf. Norbert ELIAS, La civilisation des moeurs, édit. Calmann-Lévy 1973.

b) que l'alphabétisation est à la fois "moyen du salut, apprentissage de l'ordre social, pédagogie des bonnes manières, et outil de multiplication des échanges". (cf. FURET et OZOUF p. 180).

Ces deux idées maîtresses résument en fait les fonctions principales de l'alphabétisation.

En effet, en cette fin du 20^è siècle, la civilisation de l'écriture est encore largement élitiste, et les modèles culturels dominants, ceux de l'élite, sont diffusés vers les classes subalternes à la fois avec parcimonie - fonction de distinction car il y a des degrés dans l'alphabétisation et la hiérarchie sociale est ici loin d'être abolie - et avec force publicité - souci de domination par l'offre de consommation des biens culturels qu'elle abandonne aux autres classes en se prévalant de discours insidieux sur la démocratisation progressive de LA culture. Ici l'élite au pouvoir se signale partout par ses discours bruyamment philanthropiques : il faut tout mettre en oeuvre pour réduire à néant l'analphabétisme. Ces discours fortement opiacés masquent des réalités telles que dépenses de prestige, consommations ostentatoires et somptuaires qui sont effectivement plus urgentes pour elle que l'ouverture -paternaliste hélas!- de l'esprit des masses aux lumières de la science et du savoir-vivre.

L'alphabétisation comme "outil de multiplication des échanges" nous paraît évident ; comme "moyen du salut" elle a déjà retenu notre attention, comme "apprentissage de l'ordre social" et "pédagogie des bonnes manières", elle mérite une attention particulière.

Alphabétiser les adultes, cette multitude ENCORE an-alphabète, en retard d'évolution et d'éducation... l'idée est excellente ! Et ses connotations d'une charge idéologique absolument positive ne semblent pas faire l'ombre d'un doute. C'est l'expression même de la philanthropie : quand on aime son peuple, on ne peut vouloir que son bien, en l'occurrence, mettre fin à son ignorance en ouvrant son esprit aux lumières de la reine science et aux exigences de la Modernité par l'apprentissage de la lecture et de l'écriture.

L'alphabétisation jouit d'un préjugé si favorable que les quelques critiques dont elle est l'objet s'arrêtent généralement au seul problème de son efficacité et de son extension géographique ; le but visé étant, bien entendu, l'alphabétisation intégrale.

- Alphabétisation et économie de marché

Mais, en Europe l'alphabétisation en tant que projet d'universalisation naît déjà lentement avec l'économie de marché. Dès le départ donc elle se soumet aux exigences de cette économie qui accentue la division du travail. Loin de subvertir l'ordre social au profit de la majorité dominée, elle respecte scrupuleusement les lois de l'inégalité du développement économique. La civilisation de l'écriture permet à la bourgeoisie naissante, cette classe de marchands et banquiers du Moyen-âge qui préfigure le capitalisme, de raffermir ses assises dans les villes, nouvel espace qu'elle contrôle. Malgré la résistance de l'église qui a la main mise sur l'enseignement en général, la bourgeoisie parvient à conquérir l'école primaire qui devait alors dispenser à ses enfants les connaissances indispensables au négoce. Mais, bientôt, l'école, par son caractère trop religieux, ne la satisfait plus tout à fait. Par souci de distinction sociale -ségrégation scolaire- et de formation technique et concrète, elle paie des précepteurs qui vont dispenser des cours particuliers : la civilisation de l'écriture profite d'abord aux riches. "Tout écrire, l'écrire aussitôt, l'écrire bien, voilà la règle d'or du marchand (...). Grâce à lui, l'écriture, l'écriture propre et commode, l'écriture utile et courante, prend une place de premier plan dans les écoles primaires" (1).

Après la conquête de l'écriture, celle du calcul dont l'utilité est évidente chez un marchand. Ensuite la géographie qui lui donnera des ouvertures sur le monde et facilitera ses voyages. Des traités écrits à son intention pouvaient par exemple lui apprendre "ce qu'il faut savoir quand on va en Angleterre" (2). Enfin, abandonnant le Latin, langue de religieux et d'intellectuels, le bourgeois s'initie aux "langues vulgaires" d'alors, dans le but de faciliter le contact avec ses clients.

On comprend mieux comment le bourgeois d'antan a fortement contribué à la laïcisation de la culture en cette ère d'alphabétisation restreinte.

(1) Voir Jacques LE GOFF, *Marchands et banquiers du moyen-âge*, édit. PUF (5^e édition) 1972, p. 101.

(2) Jacques LE GOFF, *op. cit.* p. 102.

Si le marchand est celui qui, seul dans la ville médiévale, "vit, non du produit de son travail, mais de l'échange de biens qu'il n'a pas produits" (1), inaugurant ainsi la dichotomie travail manuel/travail intellectuel (ou plutôt spéculatif), l'intellectuel, cet homme nouveau dont le métier est d'écrire et d'enseigner, naît avec les villes que dominent les bourgeois (2). Pierre ABELARD, philosophe célèbre du moyen-âge, dont on dit qu'"il est la première grande figure d'intellectuel moderne- dans les limites de la modernité du XIII^e siècle" (3), entérine en quelque sorte le divorce entre les manuels et les intellectuels lorsque, réduit à la misère, il reconnaît : "Je retournai au métier que je savais, incapable de travailler avec mes mains, j'en fus réduit à me servir de ma langue" (4). Cette incapacité -désormais chronique- de l'intellectuel de travailler de ses mains et donc de vivre à l'instar des manuels sans sousestimer leurs pratiques culturelles et leur vécu quotidien, annonce déjà l'échec de l'alphabétisation comme pratique anti-dialogique (5). Mais les rites d'initiation auxquels est soumis le futur intellectuel, achèvent de creuser le fossé le séparant de cette multitude ENCORE an-alphabète qu'il va désormais traiter avec dédain : "L'initiation du nouveau est décrite comme une cérémonie de "purgation" destinée à dépouiller l'adolescent de sa rusticité, voire de sa bestialité primitives. On se moque de son odeur de bête fauve, de son regard égaré, de ses longues oreilles, de ses dents semblables à des défenses. On le débarrasse de cornes et d'excroissances supposées. On le lave, on lui lime les dents. Dans une parodie de confession il avoue enfin des vices extraordinaires. Ainsi le futur intellectuel abandonne sa condition originelle qui ressemble fort aux images du paysan, du rustre dans la littérature satirique de l'époque. De la bestialité à l'humanité, de la rusticité à l'urbanité, ces cérémonies où apparaît, dégradé et à peu près vidé de son contenu originel le vieux fonds primitif, rappellent que l'intellectuel a été arraché, au climat rural, à la civilisation agraire, au

(1) Régine PÉRON, Les origines de la bourgeoisie, édit. PUF (4^e édition) 1969, p. 14.

(2) Cf. Jacques LE GOFF, Les intellectuels au moyen-âge, édit. Seuil 1957, p. 10.

(3) Cf. Jacques LE GOFF, op.cit. p. 40.

(4) Cf. Jacques LE GOFF, op. cit. p. 68.

(5) Cf. Paulo FREIRE, Pédagogie des opprimés, édit. Maspéro 1974.

monde sauvage de la terre" (1). L'intellectuel Africain "moderne" qui naît avec la ville coloniale subit pratiquement la même métamorphose ; car, à l'instar de son homologue et initiateur occidental, il se distingue par son inaptitude à travailler de ses mains bien qu'il se présente parfois -paradoxalement- comme paysan, c'est-à-dire profitant de sa position matériellement et culturellement dominante pour s'immiscer dans l'oeuvre de production directe mais en exploitant seulement -sans produire de ses mains- la force de travail des paysans pauvres (2).

L'image de l'intellectuel qui prend ses distances vis-à-vis de la ruralité montre comment l'alphabétisation est pédagogie de bonnes manières ; celle des marchands et banquiers confirme la thèse de l'alphabétisation comme apprentissage de l'ordre social. Car ces habitants des bourgs (bourgeois) font eux-mêmes cet apprentissage (3) et tentent déjà d'imposer le nouvel ordre -capitaliste- qui sourd très lentement (4).

Arme à double tranchant, l'alphabétisation favorise aussi -quelquefois- la prise de conscience de la domination en informant les candidats sur leur situation réelle. Ainsi les travailleurs du livre et surtout les ouvriers typographes du 16^e siècle, ces travailleurs manuels, mais aussi "intellectuels" du fait du contact des intellectuels et surtout à cause de leur maîtrise de la lecture et de l'écriture -ils pouvaient lire les oeuvres parfois critiques qu'ils éditaient- se signalent par leur insoumission aux maîtres. Ils organisent déjà des grèves -chose rare à l'époque- et rédigent eux-mêmes leurs revendications, à tel point qu'en comparaison avec les autres métiers, leur condition est dite meilleure. Au 19^e siècle, on les retrouve nombreux dans la famille des premiers socialistes (5).

(1) Cf. Jacques LE GOFF, op. cit. p. 89-90.

(2) Nous avons relevé la même idée dans l'ouvrage de Babakar SINE, *Impérialisme et théories sociologiques du développement*, édit. Anthropos 1975. L'auteur y fait allusion aux "fonctionnaires devenus injustement "paysans riches" (p. 87).

(3) Dans *Marchands et banquiers du moyen-âge*, J. LE GOFF décrit ainsi l'imitation des manières nobles par les marchands : "Pour devenir noble (...) le meilleur moyen était d'abord d'adopter le "genre de vie" noble. Quel domaine, mieux que celui de la littérature et de l'art, offrait aux marchands l'occasion de cette assimilation ? C'est là que bientôt ils purent singer les manières nobles". (p. 111).

(4) Pour souligner la dépendance des artistes vis-à-vis des bourgeois, nouveaux riches, qui imposent déjà le nouvel ordre, LE GOFF écrit : "Dès le XIII^e siècle, les jongleurs, au service de la bourgeoisie marchande riche, avaient le sentiment cuisant de leur dépendance, et l'auteur d'un poème en l'honneur des marchands confesse humblement qu'il ne fait leur éloge que contraint et forcé, car, sans le marchand, le jongleur crèverait de faim". op. cit. p. 109 et 110.

(5) Voir Lucien FEBVRE et Henri-Jean MARTIN, *L'apparition du livre*, édit. Albin Michel, 1971, p. 191-192.

- Coloniser, alphabétiser et dominer

La civilisation de l'écriture qui développe la curiosité et incite à aller vivre sur place ce que l'on découvre dans les livres d'aventure et les récits de voyage, a largement contribué à créer une atmosphère propice à l'exploration et à la conquête : les maisons d'éditions européennes publiaient abondamment les livres décrivant "les terres lointaines et fortunées habitées par des peuples fabuleusement riches" (1). Des individus initialement attirés par l'aventure et l'exotisme, des voyageurs dégoûtés de l'Europe et de sa civilisation et désireux de s'ensauvager et de se dépayser... on passa bientôt aux gouvernements qui entreprenaient des voyages pour des raisons d'ordre essentiellement économique : s'enrichir, se mesurer aux autres puissances et surtout fonder de nouveaux empires (2). C'est déjà l'époque (le 18^e siècle) où des débats s'instaurent sur la nature véritable des sociétés dites sauvages, sur la question de savoir pourquoi certains voyageurs les présentent comme modèle de société à l'Europe. C'est également l'époque où les voyageurs se font philosophes et les philosophes voyageurs. Au point qu'un voyageur adresse ce violent réquisitoire aux hommes de plume qui se contentent de rester dans leur cabinet pour philosopher : "Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux, qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants et soumettent impérieusement la nature à leur imagination. Procédé bien inconcevable et bien singulier de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent et ne dogmatisent que d'après ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser" (3). De la civilisation, de l'écriture entendue comme projet d'alphabétisation universelle -et là nous sommes en plein coeur de ce mouvement d'alphabétisation analysé par FURET et OZOUF- à la colonisation effective des sociétés différentes dites

(1) Lucien FEBVRE et Henri-Jean MARTIN, op. cit. p. 294.

(2) Cf. Charles RIHS, Les philosophes utopistes. Le mythe de la cité communautaire en France au XVIII^e siècle. Edit. Marcel Rivière 1970, p. 333.

(3) Cf. BOUGAINVILLE, Discours préliminaire à son voyage autour du Monde (Paris, 1771) cité par Charles RIHS op. cit. p. 357.

sauvages, il n'y a qu'un pas (1). "Plus les entreprises coloniales s'étendent, plus le rapprochement entre voyageurs et philosophes s'établit" (2). La colonisation est civilisation donc pédagogie des bonnes manières.

Dans le cas des Indiens, on cherche d'abord à les sédentariser "jusqu'ici on n'a pas réussi à retenir longtemps dans le même lieu (ces) Indiens (...) Pour prévenir pareille inconstance (...) on propose de leur distribuer des vaches dans chaque ville...(3)" et ainsi de suite... Ensuite il faut les évangéliser, créer des abécédaires pour les alphabétiser, mais dans quel but ? : "Evangéliser ou civiliser, c'est tout un : le rôle des missionnaires c'est de préparer les Indiens à devenir de loyaux sujets" (4), non pas des sujets pensant, agissant et prenant des initiatives, mais au contraire des sujets soumis et obéissants. Ayant ainsi fait l'apprentissage de l'ordre social, devenus de "loyaux sujets", les Indiens vont être soumis à la réalisation de cette idéologie productiviste qui est commune aux théoriciens socialo-marxistes et aux bourgeois libéraux : "Les philosophes s'interrogent sur la "civilisation" des Indiens : au lieu de les détruire, il eût fallu les policer, les faire sortir de l'état sauvage pour les accoutumer insensiblement au travail et à leur nouvelle condition (...) leur faire exploiter des mines (...) les engager à la culture des terres et à l'élevage..." (5). Presque partout dans les colonies, ce sont les missionnaires qui s'instituent premiers alphabétiseurs. Leur mission est bien de préparer les âmes -par la médiation de l'alphabétisation- à supporter la domination sous toutes ses formes afin de faciliter l'oeuvre de colonisation-civilisation.

(1) Norbert ELLIAS nous apprend qu'à la fin du 18^e siècle, le mot "civilisation" devenu une formule à la mode "fait le tour de la terre (...) (et) sert de justification aux tendances expansionnistes et colonisatrices de la France (nation à l'intérieur de laquelle) le processus de la civilisation apparaît comme achevé..." cf. La civilisation des moeurs, op. cit. p. 72.

(2) Cf. Charles RIHS, op. cit. p. 346.

(3) Cf. Michèle DUCHET, Anthropologie et histoire au siècle des lumières, édit. Maspéro, 1971 p. 220.

(4) Michèle DUCHET, op. cit. p. 212-213.

(5) Michèle DUCHET, op. cit. p. 209, 210 et 212.

- L'alphabétisation en Côte d'Ivoire

Le regard que nous venons de jeter sur l'expérience européenne de l'alphabétisation aura permis de comprendre comment s'institue progressivement la société bourgeoise et comment les sociétés extra-européennes subissent la domination que la bourgeoisie européenne exerce d'abord sur ses propres classes subalternes (1).

En faisant sienne l'idéologie élitiste de l'alphabétisation qui prend naissance en Europe, l'Afrique ne fait que s'éloigner de la voie qui lui aurait permis de forger les armes de sa libération ; elle ne fait que respecter l'échelle de valeurs et les modèles d'éducation que lui impose l'Occident.

Dans le domaine de l'alphabétisation, comme dans bien d'autres, l'Afrique et ses intellectuels "en modernisation croissante" ne semblent avoir rien inventé. On a vu le marxiste-léniniste Béninois P. HOUNTONDI faire preuve d'un élitisme déconcertant sur la question de l'écriture (2) ; le marxiste-léniniste Sénégalais Babakar SINE (3) qui, également valorise plus qu'il ne faut l'écriture, voit dans l'analphabétisme "un des facteurs qui ont freiné la prise de conscience politique des masses". Omettant volontairement de tirer des leçons des expériences étrangères, il estime que "le travail révolutionnaire sera d'autant plus facilité que les masses se sentiront capables d'accéder à un minimum de documentation". L'idée d'accès aux documents écrits qui signifie également

-
- (1) Voir à ce sujet l'article de Marie-Noëlle BOURGUET, "Race et folklore. L'image officielle de la France en 1800" in ANNALES. Economies, sociétés, civilisations, n° 4, juillet-août 1976.
- (2) Il n'y a d'ailleurs pas de contradiction entre marxisme-léninisme et élitisme. Qu'on se rappelle la théorie léninienne et avant-gardiste des "révolutionnaires professionnels" qui doivent apporter "de l'extérieur" la conscience politique de classe à l'ouvrier. Voir Lénine, Que faire ? édit. seuil 1966. Quant au marxisme comme idéologie élitiste et avant-gardiste étrangère à la pensée de MARX lui-même, voir Maximilien RUBEL, Marx critique du marxisme, édit. Payot 1974. Voir également les trois articles de Margaret MANALE publiés dans les cahiers de marxologie : "Aux origines du concept de "marxisme" in n° 17 ; "La constitution du marxisme" in n° 18 ; "L'édification d'une doctrine marxiste" n° 19 et 20. Economies et sociétés, cahiers de l'I.S.M.E.A., série "Etudes de Marxologie" Paris.
- (3) Babakar SINE, Impérialisme et théorie sociologiques du développement, édit. Anthropos 1975. Toute nos citations -sauf précision- sont extraites de la p. 265.

"accès à la culture" (p. 283) (1), nous ramène à la question de l'alphabétisation entendue comme maîtrise de la lecture et de l'écriture et comme panacée universelle. Pour l'écriture Babakar SINE croit que : "lorsque les masses seront en possession du moyen d'écrire dans leurs propres langues, leur opinion sera enregistrée". Aussi, sera-t-on convaincu en hauts lieux de l'existence de l'opinion des masses, dit-il !

Pour la lecture : "la formation politique et sociale du milieu populaire sera enfin rendue possible par la lecture personnelle". Sans lecture ni écriture alphabétiques, pas de formation politique et sociale possible ! Négation du politique et de la conscience du politique dans les sociétés dites analphabètes ! Dépréciation de la nature du politique dans le monde "analphabète" et, par conséquent, conviction que seule la voie occidentale dans sa version marxiste-léniniste peut sauver ! Idéologue à courte vue, notre intellectuel marxiste-léniniste voit dans l'alphabétisation la solution du problème de la révolution, sans s'interroger sur le cas de la France qui est passée de l'alphabétisation restreinte à l'alphabétisation générale sans que "le travail révolutionnaire" y soit pour autant facilité, ni que l'idéologie marxiste-léniniste y soit devenue l'idéologie dominante.

Pour que l'alphabétisation "développe le sens critique des masses" comme le souhaite B. SINE, il faut que le concept d'alphabétisation soit soumis à un questionnement rigoureux afin que le processus d'alphabétisation acquière les qualités d'une arme véritablement révolutionnaire. Les intellectuels Africains qui se veulent marxistes et qui sont généralement plus marxistes que MARX lui-même -méconnaissant donc l'authentique enseignement de MARX- s'ingénient à recracher toutes les niaiseries dispensées par les bureaucrates au pouvoir dans des "sociétés modèles". Dans le "Tiers-Monde", il n'y a guère que le Brésilien Paulo FREIRE qui,

(1) "Accéder à la culture" ! Quelle culture ? Celle qui, en Afrique, s'exprime par la lecture et l'écriture et qui est, par conséquent, élitiste et dominante. D'ailleurs l'auteur se contredit par la suite en disant que les masses ont une culture : "elles sont porteuses de culture, elles sont la source de la culture..." (p. 285). Si cela est vrai pourquoi éprouver le besoin d'écrire : "donner à chacun la maîtrise des moyens d'accéder à la culture et d'enrichir cette culture" (p. 283) ?

s'inspirant judicieusement de la troisième thèse de MARX sur FEUERBACH (1), soit parvenu à élaborer une théorie véritablement révolutionnaire (2), c'est-à-dire une théorie qui, au sens gramscien du terme, est devenue "un élément de séparation et distinction consciente en deux camps, dans la mesure où elle constitue un sommet inaccessible au camp adverse" (3).

Si donc ceux qui se veulent critiques vis-à-vis de la société se sont fourvoyés, que faut-il penser de ceux qui, intellectuels satisfaits, se font "idéologues actifs et conceptifs (ayant pour) spécialité de forger les illusions de (la) classe (dominante) sur elle-même, spécialité dont ils font leur principal gagne pain" ? (4). Loin d'être effectivement "actifs et conceptifs", en Afrique, ceux-ci se signalent et par leur inaptitude à accoucher d'idées nouvelles, et par leur remarquable talent d'importer les idéologies de confirmation de l'ordre social.

En Afrique, contrairement à ce qu'on serait tenté de croire, l'indépendance a été synonyme de recrudescence de l'action culturelle de la France sur les pays francophones (5). Selon Suzanne BALOUS qui fait une analyse froidement

-
- (1) Dans sa troisième thèse sur Feuerbach, Marx écrit : "La doctrine matérialiste de l'influence modificatrice des circonstances et de l'éducation oublie que les circonstances sont modifiées par les hommes et que l'éducateur lui-même doit être éduqué... etc..." cf. pages de Karl MARX. Pour une éthique socialistes. Textes choisis, traduits et présentés par Maximilien RUBEL, édit. Payot 1970, tome I.
- (2) Les conceptions et théories révolutionnaires de Paulo FREIRE l'obligèrent à s'exiler en 1964.
- (3) Cf. Antonio GRAMSCI, *Il Materialismo storico* cité in *Dialectiques* n° 4-5, Mars 1974, Paris, p. 101.
- (4) Cf. Pages de Karl MARX, op. cit. p. 115 (tome I) ou MARX et ENGELS, *L'idéologie allemande*, édit. sociales 1968 p. 76.
- (5) Cette idée est illustrée par l'exemple congolais : "Depuis l'indépendance de la République Démocratique du Congo (1960) jusqu'à maintenant (1971), le français est devenu la langue véhiculaire de l'enseignement à tous les niveaux. De plus, les langues congolaises ne sont pas parmi les matières enseignées dans les écoles primaires et dans les écoles secondaires. Ce n'est qu'à l'université que des cours de linguistique africaine continuent d'être dispensés, comme avant l'indépendance. Les langues congolaises ont été supprimées des programmes d'écoles primaires par l'article 3 de l'ordonnance présidentielle n° 174 du 17 octobre 1962" voir Alfa I. SOW, *Langues et politiques de langues en Afrique Noire*. Edit. Nubia-UNESCO, 1977 p. 190.

paternaliste - mais réaliste, hélas !- de la situation, "les responsabilités culturelles françaises à l'étranger (...) se trouvaient brusquement accrues" depuis 1960. Notant avec satisfaction l'accroissement constant du nombre d'enseignants et coopérants Français qu'elle nomme très éloquemment "soldats de la culture", l'auteur remarque que les pays qui subissent ainsi l'influence et la domination françaises "se félicitent de l'invasion pacifique de cette armée sans uniforme" (1). Nous retrouvons là la vieille idée de "mission civilisatrice" qu'en 1970 ENCORE (le livre date en effet de 1970 !) S. BALOUS soutient, pour la France, en écrivant : "son expérience est le fruit de la conscience de sa mission civilisatrice qui, à travers les siècles, s'est manifesté sous des formes diverses dans le monde entier. Cette mission s'exerce aujourd'hui dans le cadre de l'aide au tiers-monde" (2). On ne saurait être plus clair.

S'il est vrai -et l'auteur a encore quelque peu raison- que le français, langue préférée de l'élite, "doit céder du terrain devant les diverses langues nationales au fur et à mesure que les Etats nationaux se démocratisent" (p. 30), on peut raisonnablement s'interroger sur la nature véritable de la démocratie que prônent les dirigeants des pays africains qui font ENCORE du français la langue dominante au mépris du vécu culturel quotidien de la grande majorité de leurs peuples (3).

-
- (1) Cf. Suzanne BALOUS, L'action culturelle de la France dans le monde, édit. PUF 1970 p. 54. A la même page on peut lire : "De 92 en 1963, les soldats de la culture sont passés à 2000 en 1964; ils sont 8500 en 1968 répartis dans 80 pays".
- (2) Suzanne BALOUS, op. cit. p. 176. Certains hommes politiques Français expriment la même idée sans ambages. Par exemple Georges POMPIDOU, alors Premier Ministre, le 10 juin 1964 à l'Assemblée Nationale : "En fin de compte, et tout au moins pour l'essentiel, la politique de coopération est la suite de la politique d'expansion de l'Europe du XIX^e siècle, qui s'est marquée par la création ou l'expansion de vastes empires coloniaux". Cité par Yves FUEBS, Coopération-Aide ou néo-colonisation, édit. Sociales 1973 p. 125. Yvon BOURGES alors Secrétaire d'Etat au Ministère des Affaires Etrangères Chargé de la Coopération, déclarait le 25 Octobre 1967 à l'Assemblée Nationale Française : "Le premier objectif de mon Département est de favoriser la pénétration de la langue et de la culture française dans les pays d'Afrique et de Madagascar (...). Le second objectif (...) est d'ordre économique : le maintien et le développement des intérêts commerciaux et industriels français constitue également une des préoccupations constantes du Secrétariat d'Etat aux Affaires Etrangères Chargé de la Coopération". Cité par Alfâ I. SOW, Langues et politiques de langues en Afrique Noire p. 18.
- (3) Notons, au passage, que la révalorisation des langues nationales africaines par leur écriture et leur utilisation effective, ne résoudra pas pour autant le problème de la démocratie. Cela ne saurait être qu'une étape vers la démocratisation effective.

Enfin, s'extasiant sur le bilan positif de l'action culturelle de la France dans le monde -sauf peut-être dans les pays qui en imposent à la France (1)- S. BALOUS conclut avec satisfaction : "ces heureux résultats sont dus certes aux qualités intrinsèques de la langue française et au prestige de notre culture. Mais ils sont également le fait d'une action diplomatique particulièrement vigilante auprès des pays étrangers en particulier à l'occasion de la conclusion des accords culturels" (p. 185).

Si la Côte d'Ivoire qui s'inspire beaucoup du modèle français de société, est devenue le pays du "miracle économique", où "se constitue une classe capitaliste considérée comme une condition indispensable à la création de la richesse nationale" (2), en matière de culture, il n'est pas exagéré de dire que les appareils idéologiques d'Etat (Radio, Télévision, Presse écrite, manuels scolaires... etc...) accomplissent un travail d'occidentalisation-aliénation qui n'est un "miracle" que vu d'en haut ou simplement du point de vue touristique...

Côte d'Ivoire 1978 : Qu'est-ce-que l'analphabétisme ? Pour répondre à cette question, il nous suffira d'ouvrir notre *Fraternité Matin*, grand quotidien ivoirien d'information pour y lire des extraits d'un discours officiel prononcé

(1) Voir dans le journal *Le Monde* (4-5 janvier 1976 p. 5) un article de Philippe ALMERAS intitulé "France-Etats-Unis : un bilan culturel à sens unique". On y apprend que "le français souffre d'une image de marque raffinée (ardu, subtil, traître, féminin), mais aussi, et surtout, d'une absence (...) jamais l'américain n'a été plus présent en France et jamais le français plus absent des Etats-Unis : à la radio, à la télévision, dans les librairies, dans les journaux, dans les classes, dans la rue (...). La France est cependant la seule des nations occidentales à consacrer officiellement des sommes considérables à la défense de sa culture". Triste bilan ! Que faire ?

La note introductive du même article précise : "M. René HABY, Ministre de l'Education, s'est inquiété -au récent congrès de l'Association internationale des programmes de français, à La Nouvelle-Orléans- de la suppression de l'obligation d'apprendre une langue étrangère dans "une grande partie des établissements d'enseignement américain". Il a à cette occasion, vanté les mérites du bilinguisme scolaire -s'agissant de la Louisiane- alors qu'il avait quelques jours auparavant, au Sénat, émis de grandes réserves à son sujet - s'agissant des langues régionales françaises". Sur la domination américaine sur la France voir *L'impérialisme Français*, publié aux éditions Maspéro 1978, collection CEDEFIM (Centre d'Etudes anti-impérialistes).

(2) Cf. *Etude Régionale d'Education (Banque Mondiale)*. Partie III. Rapport de synthèse. Août 1976 p. 8.

à l'occasion de la journée internationale de l'alphabétisation (Pensez au projet européen d'alphabétisation universelle !) : "... Ivoiriens, Ivoiriennes, j'ai le grand honneur au nom du gouvernement ivoirien, et en ma qualité de premier responsable de l'ALPHABÉTISATION de notre pays, de m'adresser, fraternellement, à vous pour attirer l'attention de tous sur un mal qui risquerait de freiner notre évolution si nous n'envisagions ensemble les mesures et les moyens de l'enrayer définitivement de la société que nous voulons bâtir prospère, harmonieuse et juste.

"Il s'agit de l'analphabétisme qui (...) sévit encore parmi certaines couches de nos populations laborieuses, artisans de notre essor économique" (1). Le même discours fait de "l'analphabétisme (un) véritable fléau de l'humanité" et propose la mise en oeuvre d'"un plan (...) de lutte contre ce fléau". L'alphabétisation est donc un mal et un fléau de l'humanité. Reprenant à son compte une maxime très moderne, l'orateur admet qu'"un homme qui ne sait pas lire, est comme un aveugle dans la forêt". On ne saurait mieux dévaloriser l'Afrique dite traditionnelle et analphabète ! Il faut croire que les 80 % des populations africaines qui sont analphabètes -selon la juridiction occidentale- sont donc des aveugles dans la grande forêt africaine ! Comment expliquer que ces aveugles s'y retrouvent à l'aise et y vivent en société comme partout ailleurs ? Il s'agit, pensera-t-on, de sociétés inférieures n'ayant pas bénéficié des lumières de l'Occident et donc condamnées à disparaître sous les actions concertées des éducateurs, modernisateurs et civilisateurs. C'est dans cet esprit que l'orateur convie les hommes éclairés à dispenser quelque lumière aux aveugles : "Nous avons, chers compatriotes, nous qui savons lire et écrire, un devoir impérieux à accomplir envers nos frères et nos soeurs analphabètes". Que les "hommes de culture" -entendez les détenteurs et praticiens de la culture dominante- se remémorent l'idéologie du siècle des Lumières en Europe dont l'un des dignes représentants, l'illustre Voltaire que tous les Lycéens d'Afrique (francophone) ont appris à aimer, opposait le peuple qu'il disait "sot et barbare" et qu'il nommait "la canaille"... aux gens de sa classe, les "honnêtes gens" ! (2).

(1) Cf. *Fraternité Matin*, 9 et 10 Sept. 1978, p. 6.

(2) Cf. Charles RIHS, *Les philosophes utopistes*, op. cit.

Comparativement à l'éducation scolaire et universitaire, l'effort financier consenti par l'Etat ivoirien à l'alphabétisation des adultes est infime. C'est que l'alphabétisation n'est pas encore bien comprise et utilisée comme moyen au service d'une productivité meilleure ! L'idéologie productiviste bénéficie déjà de la Coupe Nationale du Progrès dont le but est d'inciter à produire beaucoup et mieux grâce à la diffusion de conseils concernant les méthodes culturelles "modernes" et à l'organisation de concours au niveau des paysans et des villages. Les cérémonies de récompense des lauréats (meilleurs producteurs) cérémonies largement couvertes par les médias, constituent un stimulant efficace par l'émulation qu'elles suscitent.

Libre de cette fonction essentielle qui aurait pu justifier l'allocation de moyens matériels et financiers importants, l'alphabétisation ne bénéficie pas d'un intérêt proportionnel à la population des analphabètes. Le Mali qui fait échoir à l'alphabétisation fonctionnelle le rôle ici dévolu à la Coupe Nationale du Progrès, la conçoit strictement comme moyen au service d'une fin : l'accroissement de la productivité, car "elle vise avant tout à élever la production des secteurs touchés. C'est pourquoi, dit le Directeur du service d'alphabétisation et de l'éducation de base du Mali, nous collaborons avec les différentes opérations de développement : opérations coton, arachide, riz..." (1). En 1969-70 le Mali avait créé 517 centres d'alphabétisation, et en prévoyait 1 200 en 1971 contre 237 centres pour la Côte d'Ivoire en 1978 :

Cependant, outre les critiques que certains ont adressées à cette alphabétisation fonctionnelle (2), on peut surtout lui reprocher de négliger la promotion et la conscientisation du paysan pour n'en faire qu'un instrument.

Mais en Côte d'Ivoire cette préoccupation, sans être primordiale, n'est pas entièrement rejetée, car déjà en 1966 -et même avant- prévalait l'idée que "tout le monde sache lire et écrire et que là résidaient toutes les solutions

(1) Cf. Alfâ I. SOW, Langues et politiques de langues en Afrique Noire p. 280.

(2) Sur les critiques adressées à l'alphabétisation fonctionnelle au Mali voir Albert MEISTER, Alphabétisation et développement ; Louis-Jean CALVET, Linguistique et colonialisme ; Alfâ I. SOW, Langues et politiques de langues en Afrique Noire.

au problèmes du sous-développement" (1). Il y a donc tout lieu de croire que les nombreux problèmes liés au "sous-développement" sont loin d'être résolus puisque des recherches ont abouti à "dresser un bilan assez sombre" de la politique ivoirienne d'alphabétisation : succès trop limités, maîtrise insuffisante des méthodes d'enseignement, désintérêt manifeste des "candidats" à l'alphabétisation, donc déperdition des effectifs (2). Le maintien du Français comme langue d'alphabétisation fait que celle-ci "est vécue par certains illetrés comme une contrainte coloniale. D'ailleurs elle est placée au même plan que les travaux forcés d'autrefois", puisque des analphabètes font la remarque suivante : "Maintenant c'est l'alphabétisation!" (3).

Seules les initiatives privées telles que celles des missionnaires qui, dispensant leur enseignement en langues ivoiriennes à l'aide de syllabaires adaptés, parviennent à motiver leur clientèle. Mais cette motivation s'explique, dit-on, par l'intérêt que suscitent chez certains paysans, les questions religieuses. Ces paysans étant certainement attirés avant tout par le message d'un Christ dont l'amour se manifeste jusque dans le choix de la langue de transmission de ce message, c'est-à-dire la langue même de ces paysans Ivoiriens ; un Christ dont les adeptes (les missionnaires) symbolisent la puissance aux yeux de certains... l'alphabétisation dans ces conditions ne peut être perçue que comme moyen au service de la diffusion d'une parole divine que la colonisation a voulu rendre universelle. L'alphabétisation en Yacouba est présentée comme un "modèle du genre" puisque "très vite, les gens ont pu lire le Nouveau Testament" dans cette langue (4). On le voit, si les missionnaires déploient des efforts aussi remarquables par l'exploitation linguistique de la culture du terroir, c'est qu'ils ont un objectif précis qui reste inséparable de la vieille mission civilisatrice. Gagnez l'âme du colonisé, et le reste coulera de source !

(1) Cf. INADES, L'éducation des adultes en Côte d'Ivoire. L'expérience de l'éducation féminine. Abidjan, cité par P. THOMAS, "L'alphabétisation en Côte d'Ivoire. Situation actuelle (1976) in Cahiers Ivoiriens de Recherche Linguistique n° 1, Avril 1977 - Abidjan.

(2) Cf. P. THOMAS, "L'alphabétisation en Côte d'Ivoire..." p. 51 à 57.

(3) Cf. P. THOMAS, op. cit. p. 62.

(4) Cf. P. THOMAS, op. cit. p. 68.

- Alphabétiser OUI mais...

Détruire le mythe de l'alphabétisation panacée universelle, dévoiler l'idéologie sous-jacente à ce concept tant valorisé, ne signifient pas nécessairement adopter une attitude radicalement négative vis-à-vis du légitime projet d'alphabétisation universelle. Notre but était d'abord de montrer que l'alphabétisation, loin d'être une entreprise incriticquable, fait problème ; ensuite de tenter d'élucider les problèmes qu'elle pose.

L'alphabétisation en tant que telle n'est pas critiquable, mais il n'y a pas d'alphabétisation en tant que telle, il n'y a pas d'alphabétisation séparée de toute ambition politico et/ou économique-idéologique : tout processus d'alphabétisation s'insère dans un système socio-politique auquel il obéit et qu'il sert. Il importe de faire ressortir cela, car c'est déjà avancer du point de vue de la réflexion et de la pratique que de rendre explicites les idéologies implicites et de désocculter les idéologies non pas occultes mais souvent occultées.

Les problèmes de l'alphabétisation dans l'Afrique d'aujourd'hui peuvent se résumer en trois points essentiels : la langue d'alphabétisation, le but de l'alphabétisation et la pédagogie au service de ce but.

a) La langue d'alphabétisation : L'expérience prouve que dans les sociétés pluri-ethniques, le choix doit absolument se porter non plus sur une mais quelques grandes langues -sans négliger pour autant les langues minoritaires- afin de prévenir d'éventuels mouvements de revendication ethnique (1). La nécessité du choix des langues nationales africaines a été suffisamment prônée et démontrée ; les promoteurs et adeptes de cette conception tirent, très judicieusement, leur argumentation de l'analyse du rapport langue/culture, de la langue comme véhicule et expression de la culture. Ceci a été si souvent dit et ressassé qu'il ne paraît pas utile de nous y attarder. Par contre, ce qui nous semble important à montrer et que bien des intellectuels Africains oublient, c'est que loin d'être une fin, le choix et la pratique quotidienne par tous des langues nationales, n'est qu'une étape du mouvement ardu qui doit aboutir à la négation effective des inégalités culturelles.

(1) Le cas de la France -où des mouvements de revendication culturels se manifestent depuis quelques années- constitue un exemple négatif.

Pour étayer cette thèse, quelques interrogations fondamentales -auxquelles nous n'aurons pas le temps de répondre ici- méritent cependant d'être retenues : puisque l'oralité n'exclut déjà pas la ségrégation au niveau linguistique donc culturel -qu'on se rappelle le donya grïn (savoir profond correspondant à culture cultivée) et le donya fyinman (savoir populaire signifiant culture populaire et subalterne) chez les Bambara du Mali, et la culture orale bourgeoise raffinée opposée à l'expression orale de la culture populaire (prolétarienne et paysanne) en Occident- n'est-il pas évident que l'écriture des langues africaines se heurtera aux difficultés que connaissent les langues déjà écrites, du point de vue de l'inégalité socio-culturelle ? Doit-on, comme au Mali, alphabétiser les adultes en langues nationales tandis que le français demeure la langue d'alphabétisation scolaire, c'est-à-dire renforcer l'inégalité qui consiste à maintenir les langues nationales dans une situation d'infériorité tout en confirmant la position dominante du français ? Comment résoudre le problème crucial de la ségrégation culturelle à l'intérieur d'une même langue pratiquée par tous ? Comment éviter -par l'écriture des langues nationales africaines- l'existence d'une langue littéraire, artistique et élitiste opposée à une langue vulgaire, populaire et folklorique qui serait l'apanage des classes subalternes et l'expression de leur culture dominée ? N'est-il pas au contraire évident -la réflexion sur l'écriture nous en a assez convaincu- que loin de résoudre le problème de la démocratie, l'écriture des langues africaines renforcera les clivages sociaux ? (1).

A l'heure où les intellectuels Africains "modernes" s'auto-baptisent "experts" se réunissent en séminaire pour insister sur la nécessité d'écrire les langues africaines afin d'en faciliter la "revalorisation" (2), n'est-il pas utile de rappeler aux futurs concepteurs de Grammaire et Dictionnaire que la Grammaire est une institution et le Dictionnaire un appareil culturel au service de la culture dominante dont l'une et l'autre doivent fixer les normes linguistiques ? Un certain GREGOIRE ne disait-il pas, avant la Révolution française de 1789 qu'"une nouvelle grammaire et un nouveau dictionnaire ne paraissent aux hommes vulgaires qu'un objet de littérature. L'homme qui voit à grande distance, placera cette mesure

(1) L'exemple des langues écrites comme le français montre à quel point -par rapport à l'oralité- le respect des normes est rigoureux dans l'écriture. "Telle expression se dit mais ne s'écrit pas" entend-on souvent. L'écriture -bien plus que l'oralité et non pas contrairement à elle- est le lieu de l'obéissance aux règles et normes linguistiques.

(2) "Révaloriser" aux yeux de qui ? Certainement pas aux yeux des masses populaires et analphabètes qui ne pratiquent que ces langues !

dans ses conceptions politiques" ? Le célèbre grammairien VAUGELAS n'écrivait-il pas en 1647 "Que le peuple n'est point le maître de la langue (...) selon nous le peuple n'est le maître que du mauvais usage, et le bon usage est le maître de notre langue" ? Et un certain IRSON, également grammairien de son état, ne proclamait-il pas en 1656 : "C'est une erreur (...) de s'imaginer qu'on peut parler correctement sa langue maternelle sans le secours de la grammaire et qu'on peut plus apprendre par l'usage que par les préceptes (...). Sans la certitude des règles, on ne peut jamais acquérir la perfection d'une langue" ? (1).

Que nos experts se réunissant sans cesse en assemblées savantes et cultivées veuillent bien noter ces quelques questions que certains esprits malveillants ne manqueront certainement pas de leur poser le moment venu.

b) Le but de l'alphabétisation

Contre les intellectuels marxistes-léninistes, avant-gardistes et élitistes, nous devons affirmer que la conscientisation naît du rapport quotidien de l'individu à la société : c'est le fait de vivre et d'observer quotidiennement les diverses contradictions sociales, puis de prendre du recul vis-à-vis d'elles pour les penser dans un acte de réflexion individuelle ou collective, qui peut engendrer la conscientisation. Celle-ci ne saurait être apportée de l'extérieur par une élite. Elle exige, au contraire, une action culturelle dialogique dans laquelle alphabétiseurs et candidats à l'alphabétisation donnent et reçoivent mutuellement. Telle doit être l'expression du vrai dialogue (donner et recevoir, enseigner et apprendre) et la négation des actions monologiques (dialogues à sens unique) courantes. L'alphabétisation doit non seulement favoriser la conscientisation, mais elle doit aussi contribuer à la promotion de l'individu : de même que l'alphabétisation scolaire a pour finalité la réussite sociale de l'individu, de même l'alphabétisation des adultes doit aboutir à la promotion sociale des adultes.

(1) Cf. Dominique LAPORTE, "Les politiques de la langue" in *Diglossie et Littérature*, op. cit. p. 71, 74 et 75.

Les deux formes d'alphabétisation doivent absolument converger vers le même but, elles doivent s'harmoniser afin de saper à la base la situation de domination qui privilégie l'une (l'alphabétisation scolaire) par rapport à l'autre. Car là se trouve la seule solution viable au problème de la complémentarité entre les éléments culturels africains et ceux importés non plus seulement d'Occident mais de toutes les autres civilisations dans un souci légitime d'ouverture et d'enrichissement.

c) La pédagogie au service de ce but

L'Afrique est un champ propice à la mise à l'épreuve des théories du dialogue, car elle est dite le lieu non de la confrontation mais de la complémentarité de deux cultures : la "moderne" et la "traditionnelle". Mais nous savons d'une part que la théorie de l'acculturation ne fait qu'occulter les faits de domination, et que d'autre part celle de la complémentarité veut affirmer, contre toute logique, qu'une culture dominante (la "moderne") et une culture dominée (la populaire, "traditionnelle" et folklorique) puissent se compléter de façon harmonieuse.

C'est cependant du côté des adeptes de la complémentarité qu'il convient de se tourner pour tenter d'analyser les conditions de possibilité d'une complémentarité devant aboutir à la synthèse culturelle chère aux intellectuels et dirigeants Africains.

Pour que la complémentarité soit effectivement possible, il faudra déjà admettre que les praticiens de la culture dite traditionnelle (dont on a démontré qu'elle n'est pas UNE mais plurielle) puissent apporter quelque chose à ceux de la culture dite moderne (également plurielle) dont on a admis jusqu'ici qu'elle est -en pratique- la seule capable d'apporter quelque chose ; et ceci dans une relation anti-dialogique et anti-dialectique. Cela suppose donc que l'élite africaine plus modernisée qu'effectivement moderne, élite dont les membres s'instituent abusivement éducateurs et civilisateurs, accepte de devoir -non plus seulement en théorie- s'enrichir de l'apport des praticiens de "la" culture dite traditionnelle. Hypothèse idéaliste ! Car l'expérience et l'histoire des luttes sociales montrent l'inanité d'un tel raisonnement : une classe privilégiée ou dominante ne se désaisit de ses intérêts matériels et culturels que sous la contrainte. Donc pour

que l'homme soit transformé au point d'accepter le nouvel ordre social qui profite à la majorité, il faut que les conditions sociales soient également transformées dans ce sens : la transformation de l'homme coïncide avec la transformation des conditions sociales d'existence.

La réalisation de la complémentarité exige aussi concrètement l'abandon de l'élitisme et de l'avant-gardisme qui prévalent par exemple chez un Lénine dans sa fameuse théorie des révolutionnaires professionnels et avant-gardistes qui prétendent apporter aux prolétaires la conscience de leur libération. Paulo FREIRE qui a intelligemment puisé dans MARX l'une des pensées les plus fécondes de ce dernier, (cf. la troisième thèse de Marx sur Feuerbach) a réussi à traduire dans des formules lapidaires l'essentiel de sa conception pédagogique. Voulant montrer que l'éducateur doit être lui-même éduqué, Paulo FREIRE fait disparaître la figure parentale traditionnelle qui symbolise le dispensateur du savoir face à l'élève-enfant qui se contente de recevoir l'enseignement ; il abolit donc la dichotomie qui met face à face un éducateur et un élève, pour lui substituer la situation dialogique où apparaissent confrontés un éducateur-élève et un élève-éducateur. Cette conception se résume dans la formule suivante : "Personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, les hommes s'éduquent ensemble, par l'intermédiaire du monde". L'éducation devant déboucher sur la libération des opprimés, P. FREIRE peut aussi écrire : "Personne ne libère autrui, personne ne se libère seul, les hommes se libèrent ensemble". Ces formules font apparaître clairement l'anti-élitisme de l'auteur (1) et sa fidélité à la théorie marxienne de l'auto-émancipation des opprimés (2), théorie qui demeure remarquablement absente des discours

(1) Ce bref exposé de la pensée de Paulo FREIRE est inspiré de son ouvrage intitulé *Pédagogie des opprimés*, édit. Maspéro 1974. Notons qu'il a également publié *L'éducation, pratique de la liberté*, édit. du Cerf, 1975, et plus récemment : *Lettres à la Guinée-Bissau sur l'alphabétisation*, édit. Maspéro 1978.

(2) Il importe d'insister sur cette théorie marxienne de l'auto-émancipation que boudent les marxistes-léninistes. Quelques citations extraites de l'oeuvre de Marx y contribueront. MARX : "Le prolétariat peut et doit s'affranchir lui-même", "On s'imagine que le prolétariat désire qu'on vienne à son aide, sans réaliser qu'il n'attend l'aide de personne sauf de lui-même", "L'émancipation des travailleurs doit être l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes" cf. Pages de Karl Marx, éditées par M. RUBEL, tome II p. 24, 33 et 60. Dans ses activités au sein de l'A.I.T. (Association Internationale des Travailleurs) Marx a toujours su rester à sa place, laissant aux travailleurs manuels eux-mêmes le rôle principal dans la prise des décisions. Un ouvrier l'en remercie ainsi : "Comme ouvrier, je remercie le citoyen Marx de n'avoir pas accepté la délégation qu'on lui offrait. En faisant cela, le citoyen Marx a montré que les congrès ouvriers devaient être seulement composés d'ouvriers manuels. Si ici nous admettons des hommes appartenant à d'autres classes, on ne manquera pas de dire que le congrès ne représente pas des aspirations des classes ouvrières, qu'il n'est pas fait pour des travailleurs, et je crois qu'il est utile de montrer au monde que nous sommes assez avancés pour pouvoir agir par nous-mêmes" cf. Maximilien RUBEL, *Marx critique du marxisme*, édit. Payot 1974 p. 36.

et préoccupations des bureaucrates marxistes-léninistes au pouvoir dans les sociétés dites socialistes. Cette absence s'explique aisément !!

La pédagogie dialogique de Paulo FREIRE nous éloigne de la conception de l'alphabétisation comme pédagogie des bonnes manières diffusées sous formes de modèles culturels secrétés par l'élite.

Si une élite et des masses populaires parviennent à réaliser cette pédagogie en subvertissant les conditions sociales d'existence, il y a des chances que cette élite disparaisse en tant qu'élite et que ces masses populaires se métamorphosent en individus libres.

CHAPITRE 6

L'IDEOLOGIE DES MANUELS SCOLAIRES

"Moi, j'ai le monde comme école" (1) dit un Brésilien analphabète. Voici résumée en quelques mots l'une des meilleures critiques qu'on puisse adresser à l'école comme institution constitutive de la société mais en même temps séparée de cette dernière. Car l'école, c'est un espace géographiquement et architecturalement délimité dans l'enceinte duquel les éléments culturels de la société entrent au compte-goutte après un examen de la part des experts au service de l'idéologie dominante ; un espace donc qui, concrètement signifie sélection culturelle et sociale : n'y entre pas toujours qui veut dans l'Afrique d'aujourd'hui, mais n'y réussit pas non plus qui veut.

Ce Brésilien à qui l'on a collé l'étiquette ("an-analphabète") la plus dépréciative qui soit dans un monde dit moderne, ne manifeste cependant pas le moindre regret ni le moindre complexe d'infériorité vis-à-vis de cette institution à partir de laquelle on juge tout individu de nos jours (niveau de culture, diplôme, appartenance sociale etc..).

Avoir le monde comme école, cela peut malheureusement traduire une attitude de résignation, car l'école c'est véritablement ce fétiche qu'il faut adorer de gré ou de force, à moins de se soulever contre elle dans un mouvement de grande envergure ayant pour objectif la subversion de l'ordre établi. Mythe ! Après la subversion, les nouveaux détenteurs du pouvoir s'empresseraient de l'orienter afin d'en faire un instrument au service de la nouvelle idéologie. ALTHUSSER nous rappelle "le souci lancinant de Lénine de révolutionner l'appareil idéologique d'Etat scolaire (entre autres) pour permettre au prolétariat soviétique, qui s'était emparé du pouvoir d'Etat, d'assurer tout simplement l'avenir de la dictature du prolétariat, et le passage au socialisme" (2). Le Lénine élitiste que nous connaissons, ne pouvait -n'en déplaise à ALTHUSSER- qu'exercer la dictature non "du" mais "sur" le prolétariat dont on sait qu'il n'était pas !

(1) Cf. Paulo FREIRE, L'éducation pratique de la liberté, édit. du cerf, 1975 p. 118.

(2) L. ALTHUSSER, "Idéologie et Appareils idéologiques d'Etat" repris dans Positions. Edit. Sociales 1976 p. 86.

La Côte d'Ivoire qui a choisi l'option libérale et dont le Président dit que "tout en nous jure contre le communisme" (1) sait également faire de l'école un instrument au service de l'actualisation de ses choix et sécrétions idéologiques. A preuve ces mots du Secrétaire Général du Parti Unique (PDCI-RDA) : "La réforme de l'Enseignement vient fort heureusement à son heure car s'il y a un état d'esprit à susciter ou tout au moins à réveiller, une nouvelle mentalité à trouver, qui, mieux que l'Ecole, pourrait y contribuer" (2). L'école est donc toujours au service du pouvoir de l'heure, quelle que soit la nature de celui-ci.

Bien que le monde soit une école, certainement la plus riche, et qu'il faille souhaiter que véritablement l'un et l'autre se confondent, l'école dont nous avons l'expérience, se dresse comme la reine des institutions au sein d'une société avec laquelle elle se trouve dans une relation dialectique d'influence réciproque.

L'Afrique dite traditionnelle ne connaissait pas d'école séparée de la société ; les sociétés d'initiation, les classes d'âge, les rites de passage où était dispensée un enseignement prolongeant sans la contredire l'éducation familiale, n'étaient pas à proprement parler des écoles, du moins pas dans l'acception actuelle du terme, car ils étaient confondus avec la société.

La réalité et la conception actuelles de l'école qui s'imposèrent avec la colonisation et qui fondèrent une éducation en contradiction flagrante avec celle d'antan, nous autorisent à parler de l'école comme du premier modèle culturel parce que lieu du premier modèle d'éducation dite moderne.

L'école est le modèle des institutions "modernes". Elle est le modèle en matière de culture ; la culture (dominante "moderne"), c'est elle qui en légitime les éléments. Qui n'a pas saisi la nécessité de passer par l'école, n'a pas suffisamment intériorisé les modèles culturels dominants et les exigences de la société moderne. Dans cette Afrique largement analphabète, l'école, c'est le modèle culturel par excellence, c'est l'endroit où bien des paysans consentent -malgré eux-

(1) Cf. *Fraternité Matin* du 31 Déc. 1977 p. 12.

(2) Discours prononcé à l'Assemblée Nationale Ivoirienne. Voir *Fraternité Matin* du 6 Oct. 1977 p. 6.

à envoyer leurs enfants pour "apprendre à vaincre sans avoir raison" (1) car demeurent vaincus d'avance tous ceux qui refusent de se soumettre à la juridiction de l'école.

L'école, c'est aussi et surtout le lieu où l'on dispense et légitime les valeurs de civilisation.

En Côte d'Ivoire la place privilégiée accordée au Français comme langue officielle d'administration et d'enseignement, à l'exclusion des langues nationales, fait de celle-ci le véhicule de la culture dominante et des seules valeurs de civilisation reconnues par les classes supérieures parce que pratiquées par elles. A la question : "certaines familles ivoiriennes apprennent la langue française à leurs enfants, comme langue maternelle. Vos enfants parleront-ils le français comme langue maternelle ?", un élève, approuvé par bien d'autres répond : "Pour civiliser l'enfant, il faut lui apprendre le français à la maison" (2). Cette réponse reflète très exactement la réalité si l'on se réfère aux pratiques culturelles de l'élite qui se veut consciemment ou non le modèle à imiter.

Mais la culture exprimée est soutenue par les intérêts et les moyens économiques. Chaque couche ou classe sociale, lorsqu'elle bénéficie d'une position dominante, tient à conserver jalousement ses privilèges culturels qui se traduisent bien souvent par des avantages économiques. La réponse d'un élève le confirme de façon très explicite. A la question : "Est-ce qu'il serait mieux d'enseigner dans la langue du pays ? Au lieu du français, pourrait-on enseigner en Malinké, en Bété ou en Baoulé selon le choix des parents et des élèves eux-mêmes ?" Un élève avoue spontanément : "Le français est la seule langue que je sais bien écrire. Je voudrais qu'elle ne soit pas remplacée" (3). Ici et là l'école a fait son travail de conditionnement idéologique : la langue française c'est non seulement la langue de civilisation, mais aussi et surtout la seule langue qui -dans la Côte d'Ivoire d'aujourd'hui- permette à ceux qui la maîtrisent d'espérer se frayer une voie dans la sphère restreinte de l'élite sociale. Or la langue française -notre analyse de l'alphabétisation comme idéologie nous l'a montré- c'est avant tout l'école qui en détient le secret.

(1) Cf. C. Hamidou KANE, L'aventure ambiguë.

(2) Cf. Kanvaly FADIGA, thèse (déjà cité) p. 145.

(3) Cf. Kanvaly FADIGA, op. cit. p. 142.

En souhaitant que le français soit maintenu, cet élève exprime en fait les craintes de l'élite ivoirienne en modernisation croissante. Ne maîtrisant pratiquement aucune des langues nationales, il serait étonnant que cette élite oeuvre effectivement pour l'institution de celles-ci sans y être obligée.

L'école comme modèle d'éducation, mais aussi l'école comme lieu et appareil de diffusion des modèles culturels dominants. C'est ce que nous allons montrer par l'analyse de contenu des manuels scolaires de facture essentiellement ivoirienne, l'inadaptation des manuels importés étant flagrante. Ce choix délibéré nous permettra de soutenir les deux thèses suivantes :

1°) -que le fait de concevoir et de fabriquer des manuels sur place en Côte d'Ivoire n'est pas une garantie suffisante quant au caractère national de leur contenu : les séquelles de la colonisation se manifestent encore chez les nationaux concepteurs de ces manuels, et l'ombre de l'Occident demeure omniprésente dans leurs structures mentales.

2°) -que le discours du pouvoir sur la naissance d'un Ivoirien nouveau reste nié dans les faits, c'est-à-dire au niveau des modèles culturels véhiculés. Dès lors ce discours devient pur souhait et la naissance de l'homme nouveau ajournée.

Nous allons donc questionner séparément les manuels de l'enseignement primaire télévisuel (documents d'accompagnement des cours télévisés) et les manuels de l'enseignement du second degré (littérature africaine et littérature française) (1).

1) MANUELS DU PRIMAIRE

Dans le cahier d'une écolière fréquentant une école privée d'Abidjan-Cocody (Année scolaire 1977-78, classe 10e A) nous avons noté que la plupart des noms et prénoms choisis pour illustrer les lettres de l'alphabet dans les leçons

(1) Pour l'Enseignement Secondaire, nous avons choisi 15 manuels dont 10 conçus et fabriqués en Côte d'Ivoire ; quant à l'Enseignement Primaire Télévisuel, notre analyse a porté sur dix manuels tous de conception et de facture ivoirienne. Voir en annexe pour la liste des documents consultés.

d'écriture sont d'origine occidentale. En suivant l'ordre du cahier nous pouvons lire : E, E = Emile ; E, E = Ernest ; T, T = Turin ; T, T = Tiama ; X, X = Xavier ; U, U = Urbain ; U, U = Ursule ; V, V = Valérie ; W, W = Wilfrid ; W, W = Walter ; Y, Y = Yvette ; A, A = André ; A, A = Alice ; A, A = Akan ; M, M = Marie ; N, N = Nice ; N, N = Nadine ; O, O = Ohio ; O, O = Ovide ; Q, Q = Quito ; Q, Q = Quimper.

Dans ce cahier entamé le 22 janvier et terminé le 1er juin, nous avons vingt et une leçons d'écriture, et sur les vingt et uns noms et prénoms correspondants, nous pouvons noter 1 non Ivoirien (Tiama), 1 nom de groupe ethnique ivoirien (Akan) et 1 nom de capitale d'Amérique Centrale (Quito : capitale de l'Equateur). Tout le reste se réfère au monde occidental et à l'esprit de sa culture.

Cet exemple pris dans une école privée non télévisuelle où des manuels conçus en France pour les enfants Français et importés, sont à l'honneur (1) -ce qui en fait une école française fonctionnant sur le territoire national ivoirien- nous incite à souligner l'effort d'africanisation entrepris dans la facture des manuels de l'enseignement primaire public et télévisuel.

Cependant, la lecture de ces manuels -où apparaît un dosage équilibré de prénoms Africains et Français- nous a révélé une curieuse coïncidence. En effet dans un des manuels (2) nous avons été frappé par le fait que tous les personnages portant des prénoms français (Jean, René, Lucie...etc...) étaient particulièrement valorisés dans leurs activités et dans le choix des objets qui leur appartenaient, tandis que ceux portant des prénoms Africains (Moussa, Salifou, Mariam...etc...) exécutaient des tâches subalternes et possédaient des objets artisanaux de fabrication locale ou de piètre valeur, ceci avec une seule exception.

(1) Par exemple les séries "Ecrire et Parler", "Lire et Parler" ou "Daniel et Valérie", qui sont importées de France et utilisées dans bien des écoles privées, alors qu'elles ignorent allègrement et la psychologie et la culture africaines.

(2) Cf. Le manuel du CP1 (Langage) Livre du maître I.

"Jean prend Moussa par l'épaule et lui montre une daba"

"Regarde" dit-il. Moussa demande : "Quest-ce-que c'est ?"

Et Jean de répondre : "c'est une daba" (cf. p. 10)

Remarque : Jean détient le savoir par rapport à Moussa qui ne sait pas.

Dans une série de trois petits dialogues, Jean est présenté comme un enfant appartenant à un milieu aisé comparativement à Moussa :

1°) Moussa : Jean, regarde ! un vélo

Jean : Oui, c'est le vélo de papa

Moussa : Oh ! il roule bien

Jean : Bien sûr ! Mais ne le touche pas, Papa ne veut pas.

Remarque : Moussa tient le mauvais rôle. Émerveillé devant le vélo -son père n'en possède certainement pas- il pourrait bien être frustré par l'interdiction d'y toucher.

2°) Moussa : Tiens, qu'est-ce que c'est ?

Jean : C'est une poupée (...) C'est la poupée de ma soeur Lucie

Remarque : Moussa toujours émerveillé devant les objets de la famille de Jean. Jean et Lucie (deux prénoms français) sont valorisés par la possession d'objets donc l'appartenance sociale.

3°) Moussa : Oh ! un sac de billes. Je peux jouer avec ?

Jean : Non, ce sont les billes de mon frère. Mets le sac de billes sur le banc.

Remarque : même émerveillement de Moussa, et même interdiction - frustration. Après le père et la soeur, c'est le frère de Jean qui possède des objets. (cf. p. 25).

On remarque le même scénario entre Lucie et Fatou :

"Lucie joue avec sa poupée. Fatou s'approche et admire la poupée. Lucie invite Fatou à s'amuser avec elle".

Remarque : c'est toujours les personnages portant des prénoms français qui tiennent les meilleurs rôles. Ils se font remarquer par la consommation des objets. Fatou qui n'a pas de poupée reste admirative. Par bonheur Lucie l'invite à jouer avec elle.

Fêter son anniversaire est aussi une pratique exclusivement réservée aux personnages à prénoms Français : "C'est l'anniversaire de René. Le soir, sa marraine lui rend visite et lui remet des cadeaux soigneusement enveloppés" (p. 73)

Remarque : l'anniversaire, la marraine, les cadeaux enveloppés et le prénom René... tout cela constitue un ensemble dont les éléments culturels (importés) ne sont pas adaptés à l'environnement d'un enfant ivoirien du CP1 vivant dans une zone rurale. A moins d'y voir un essai de socialisation synonyme d'un processus de civilisation contradictoire dont l'agent est l'école. Si cet enfant appartient à une famille musulmane, le prénom René ne facilitera pas l'identification au personnage, et toute la scène lui paraîtra artificielle. La religion catholique, au contraire, facilite l'assimilation.

"C'est la fête de Sophie. Elle accompagne sa mère dans une boutique pour acheter les vivres nécessaires à la préparation du dîner de fête" (p. 93).

Remarque : l'achat n'a pas lieu au marché mais à la boutique. L'élément culturel "fêter l'anniversaire" entraîne l'adoption d'un autre élément culturel : acheter les vivres dans la boutique, comme en Europe. Si le premier élément culturel avait été réinterprété par les ivoiriens, la fête aurait revêtu un cachet plus original, plus national culturellement.

On retrouve encore René : "René fête ses 8 ans. Son père l'amène dans une grande boutique choisir son cadeau de fête" (p. 94).

Remarque : si René choisit lui-même son cadeau, c'est que son père a les moyens. L'appartenance sociale est mise en valeur.

La boutique revient encore une fois comme pour insister sur la nécessité d'y faire les achats pour le repas : "René va faire des courses à la boutique pour le repas du soir".

Remarque : l'insistance sur la boutique signifie implicitement le rejet du marché -qu'on évite de nommer- comme lieu inapproprié pour l'achat des vivres. Cet exemple montre comment bien souvent chaque emprunt -ou chaque imposition subtile- implique aussi un rejet.

Enfin une série de six petites phrases où apparaissent dans un dosage bien équilibré trois prénoms Africains et trois prénoms Français, nous confirmera l'avantage des uns sur les autres. C'est le maître qui interroge :

"Montre-moi le canari de Yao". Remarque : Yao (prénom Africain), canari (objet artisanal africain).

"Montre-moi l'outil de René". Remarque : René (prénom Européen), outil (indéterminé, mais probablement "moderne" donc importé, l'heure étant à la modernisation).

"Montre-moi le crayon de Lucie". Remarque : Lucie et crayon viennent d'Europe.

"Montre-moi l'ananas de Fatou". Remarque : Fatou et ananas sont deux produits locaux.

"Montre-moi l'oiseau de Moussa". Remarque : Produit de la nature, Moussa n'a aucun mérite, il a un oiseau, "objet" naturel qu'il n'a certainement pas acheté.

Notons en conclusion que canari, ananas et oiseau sont des objets de piètre valeur si on les compare à outil, crayon et ballon qui sont des productions de l'industrie européenne, donc des objets de valeur (1) appartenant à des individus valorisés par leurs prénoms français.

Dans le même livre, les personnages à prénoms africains tiennent des rôles subalternes :

"Salifou et Moussa ont été demandés par le maître pour balayer la classe" (p. 35).

Remarque : balayer = activité subalterne

"Salifou, assis au pied d'un arbre, joue du tam-tam. Son ami René s'approche et le regarde jouer" (p. 51).

Remarque : René qui ne sait certainement pas jouer du tam-tam (instrument artisanal réservé aux villageois) se comporte en touriste vis-à-vis

de Salifou qui fait de la musique dans un environnement très africain ("assis au pied d'un arbre").

(1) Nous verrons plus loin comment l'artisanat africain est radicalement déprécié en faveur de l'industrie.

"Salifou sort avec ses articles de toilette. Il passe derrière la maison où l'on se lave" (p. 57).

Remarque : comportement culturel déprécié. C'est au village qu'on se lave "derrière" et non "dans" la maison. La modernisation ne s'y est pas encore manifestée. Ce comportement à ne pas imiter n'est évoqué que pour marquer la différence avec ce qu'il convient de faire. Car, dans un autre manuel, (1) la baignoire moderne apparaît comme modèle culturel dominant.

On y lit : "Il remplit la baignoire" (p. 19) et "Rempliras-tu maintenant la baignoire ?" (p. 39).

Remarque : le verbe "remplir" nous fixe sur la nature, la qualité et la provenance de la baignoire. Les "baignoires" en Afrique ne se remplissent pas, les enfants Africains le savent bien qui vont se laver derrière la maison et ne manqueront pas de comparer ce fait -devenu modèle négatif- à la consommation de la baignoire.

"Salifou rejoint ses parents aux champs. René l'accompagne. Il salue les parents de Salifou : "Bonjour, Monsieur, bonjour Madame" (p. 105).

Remarque : les travaux agricoles, travaux manuels dévalorisés par l'idéologie dominante, sont exécutés par Salifou et ses parents. René qui l'accompagne seulement sans y participer vraiment, salue les parents de Salifou à l'occidentale, car ce n'est pas très africain de dire "Monsieur" et "Madame" aux parents d'un ami du même âge. On dirait plutôt "Papa" et "Maman" même s'ils ne sont pas les géniteurs. Dire "Papa" et "Maman", c'est non seulement témoigner de son respect, mais c'est aussi signifier qu'on est un des leurs, un fils, un parent. Cela aurait traduit la permanence et la solidité des liens communautaires. C'est élémentaire dans l'enculturation (ou la civilisation) d'un enfant Africain. Tandis que dire "Monsieur" et "Madame", c'est manifester l'éloignement, un certain esprit individualiste qui veut que seuls les géniteurs méritent l'appellation "Papa" ou "Maman". Dire "Monsieur" et "Madame", c'est suggérer implicitement : "je ne suis pas des vôtres, je suis étranger quelle que soit mon amitié pour vous". C'est entériner l'évolution des mentalités dans le sens moderne occidental.

(1) Cf. Le manuel du CE2, Langage, Livre du maître II.

Une autre activité agricole a pour sujet Moussa : "Moussa est dans le jardin en train de planter des salades. René arrive et veut l'aider" (p. 37).

Remarque : René est toujours en marge des travaux manuels, il n'est jamais sujet principal d'une activité manuelle productive.

Un dernier exemple : "Maman prépare le foutou, elle se fait aider par Mariam" (p. 80).

Remarque : ce ne sont ni Lucie, ni Sophie qui aideraient leur mère à piler le foutou, comme par hasard c'est Mariam, le foutou étant un plat national ivoirien.

La seule exception qui rompt cette étonnante récurrence, nous l'avons lue dans la phrase : "René a sali son boubou" (p. 86). Que René possède un boubou (objet non européen) quoi de plus étonnant en effet ! A moins d'y voir une attitude touristique passagère face aux choses folkloriques (s'affubler d'un boubou), ou peut-être la preuve d'un instant de fatigue et donc d'inattention de la part des concepteurs du manuel...

Comment expliquer cette récurrence, cette correspondance répétée entre d'une part prénoms Européens possession d'objets modernes d'importation et activités valorisées ; et d'autre part entre prénoms Africains, consommation d'objets artisanaux de fabrication locale et tâches subalternes ? La récurrence est trop forte pour qu'on puisse éventuellement l'expliquer par l'effet du hasard. Si donc elle était voulue, quelle pourrait être le but poursuivi par les auteurs du manuel, leur idéologie implicite ? Que le port d'un prénom européen confère du coup une valeur incontestable à l'individu ? que celui-ci se situe d'emblée dans la catégorie des dominants et ne puisse en aucun cas -il ne faut surtout pas déprécier le prénom occidental- appartenir à la race des hommes socialement inférieurs ? S'agit-il du désir de répétition subtilement camouflé de l'histoire coloniale, Jean, René et Lucie s'identifiant aux Blancs dominants, et Salif et Moussa exécutant, comme par le passé, les tâches subalternes imposées par leurs maîtres ? Quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, cette récurrence devrait nous inquiéter quant à l'avenir culturel de la Côte d'Ivoire et à son indépendance en matière de sécrétion idéologique.

Nous reviendrons à ce manuel d'une richesse inespérée dans notre chapitre prochain (Le milieu familial) pour y puiser d'autres modèles culturels, notamment en ce qui concerne le repas, la table, le couvert etc...

Arrêtons-nous à présent à la dévalorisation du savoir africain toujours fondé sur l'expérience, la connaissance du milieu et l'apprentissage social... par rapport au savoir théorique et à la technique "modernes". L'utilisation de la boussole inventée en Chine (1) et introduite en Afrique avec la colonisation, va nous servir d'illustration. Dans un manuel du CE2 (2) on peut lire ces deux phrases :

1°) "C'est jeudi. René et Yao partent à la chasse dans la forêt. Ils ne retrouvent pas leur direction. S'ils avaient une boussole, ils sauraient où ils sont. La boussole indique les quatre points cardinaux et permet de s'orienter" (p. 28).

2°) "C'est jeudi, Amy et Copé ont fini de laver leur linge. Ils vont partir en forêt. René arrive. Il a apporté sa boussole. Il la prête à ses amis ; ils savent s'orienter" (p. 30).

Remarque : Les deux débuts de phrase ("c'est jeudi") nous autorisent à conclure que les personnages (René, Yao, Amy et Copé) sont des écoliers qui ne fréquentent pas l'école le jeudi. La scène a indubitablement lieu en milieu rural comme d'ailleurs la plupart des scènes de ces manuels. Ici les mots "chasse" et "forêt" nous l'indiquent assez. Cependant si l'espace naturel (la forêt) est précisé, l'espace social, l'environnement socio-culturel, c'est ici le non-dit, et c'est sur ce non-dit que va s'exercer l'idéologie scientiste et techniciste dans le but de déprécier une réalité qu'elle évite de nommer. La subtilité ici consiste à prendre pour cible et à combattre sans nommer. Les ruraux, ces villageois et paysans "analphabètes", comment pouvaient-ils pratiquer la chasse sans boussole ? Question superflue ! Elle doit être soigneusement

(1) Sur l'invention de la boussole en Chine, voir les travaux de Joseph NEEDHAM, en particulier : La Science Chinoise et l'Occident, Edit. seuil 1973 p. 45 ; et : La Tradition scientifique chinoise, édit Hermann, 1974 p. 55 et 56.

(2) Cf. Manuel du CE2, Langage, Livre du maître II.

évitée pour lui substituer l'affirmation suivante qui paraît plus logique dans le contexte : tout individu ne sachant ni lire, ni écrire, ni se servir d'une boussole et s'aventurant malgré tout dans la forêt pour y chasser, devait naturellement s'y perdre ! Logique mais faux ! Alors comment s'y prenaient-ils pour ne pas s'égarer ? Mettre en avant la boussole en esquivant ces questions, en oubliant volontairement le savoir local, en faisant table rase des connaissances acquises avec l'expérience... c'est réussir la prouesse de vanter la technologie moderne en faisant mine de laisser intacts le savoir et la technique "traditionnels", en supposant que le mariage entre le "moderne" et le "traditionnel" est harmonieux puisque le caractère conflictuel de leur rapport est occulté.

S'il est vrai que tout objet transforme quelque chose (1) -et nous ne voyons pas comment l'introduction d'un objet nouveau (créé sur place ou importé) laisserait intacts les structures sociales et les rapports humains, elle s'accompagne toujours d'un changement même imperceptible- il ne nous reste plus qu'à nous interroger sur le changement que peut apporter l'utilisation de la boussole.

Sans vouloir entreprendre une microsociologie de cet objet, il est aisé de souligner qu'il entraîne une transformation du mode de pensée des enfants scolarisés (2) et met en relief une inadaptation sociale : ou bien l'inadaptation des ruraux "analphabètes" aux réalités nouvelles basées sur des normes modernes occidentales, ou bien l'inadaptation des enfants ruraux -mais scolarisés- aux réalités socio-culturelles de leur environnement immédiat. Car si les enfants n'avaient pas été soustraits à l'influence "néfaste" de leurs parents (3), s'ils avaient été socialisés selon les normes du village, ils auraient réussi, comme leurs aînés, à chasser sans boussole. Ou bien les concepteurs du manuel ignorent les réalités sociales africaines, ou bien ils les négligent pour mieux leur substituer autre chose.

(1) Cf. Jean BAUDRILLARD, Le système des objets, édit. Gallimard 1968 p. 8.

(2) Il est évident que la boussole seule agirait peu, mais elle appartient à un ensemble "moderne" qui pénètre comme système et transforme les structures et les mentalités.

(3) L'analyse des manuels du secondaire nous révèlera que la famille et la société africaine "traditionnelles" baignent dans l'irrationnel sans le moindre esprit critique, lequel, triomphait déjà en Occident au 18^e siècle selon un manuel.

Parents inadaptés ou enfants inadaptés ? C'est tout le problème de l'avenir des sociétés africaines qui se trouve posé. La réponse de chaque individu révélera son option idéologique et la nature de ses intérêts. Dès lors, on ne s'étonnera pas d'entendre des réponses calquées sur celle de l'élève qui disait très logiquement à propos de la langue française : "Le français est la seule langue que je sais bien écrire. Je voudrais qu'elle ne soit pas remplacée" (op. cit.)

Cela dit, il ne s'agit nullement de rejeter la boussole en tant qu'objet étranger donc néfaste, nous essayons, au contraire, de critiquer le mode d'introduction, de montrer que l'introduction d'objets nouveaux (locaux ou importés) n'est jamais innocente, et comment, trop souvent, le moindre objet de provenance occidentale acquiert une importance et un ascendant qui n'ont aucun rapport avec le bien-être qu'il peut procurer. Question finale : Comment intégrer harmonieusement ou sans trop de distorsions des objets nouveaux ou une technologie nouvelle, quand on sait à l'avance que la consommation d'un objet importé va souvent de pair avec l'adoption d'attitudes culturelles correspondant au rapport des individus (de la société fabricante) à cet objet ?

Si la boussole comme production industrielle est valorisée, c'est que l'industrie moderne en tant que telle symbolise le progrès tandis que l'artisanat représente la stagnation. Un texte intitulé "Kocumbo à l'usine", habilement extrait d'un roman ivoirien bien commun, illustre intelligemment l'avantage de l'industrie sur l'artisanat, et ne manquera certainement pas -car telle semble être sa visée- d'infliger un complexe de castration aux maîtres et écoliers Ivoiriens : "Ah ! on en a fait du progrès ! Tu vois ce bouton ? si j'appuie dessus, hop ! la chaudière a de quoi manger, elle se remplit toute seule ! Hein ! C'est beau !"

Kocumbo dit : "Vous en êtes sûr ?"

Le petit vieux fit un signe mystérieux

"Hé ! Si j'en suis sûr ! Puisque c'est moi qui suis chargé de la faire fonctionner... Et ce bouton, tu vois, si j'appuie dessus, toute l'usine s'arrête : électricité, chauffage, tout ! Et cet autre bouton, si je le touche, c'est l'alerte dans l'usine entière. Si la sirène se met à sonner, tout Paris se demande ce qui arrive..."

- Chez moi aussi, dit Kocumbo, il y a une sirène, mais c'est pour appeler les hommes au travail, on l'entend à peine à un kilomètre.

- Ah ! mais là-bas, c'est de l'artisanat" ! fit le vieux" (p. 33-34).

Remarque : ce qui est comparé à l'artisanat, ce n'est ni un tambour parleur ni un autre instrument de communication artisanal, c'est une sirène ! Il faut donc lire dans ce texte d'abord la hiérarchie dans les technologies, qui nous suggère qu'il y a sirène et sirène, qu'il y a des sirènes puissantes et perfectionnées qui peuvent inquiéter tout Paris, et des sirènes dépassées qu'on entend à peine à un kilomètre et qui -la technologie se développant à une allure folle- semblent être retombées au rang des objets artisanaux. Nous aurons compris que les technologies qu'on a bien voulu transférer en Afrique restent souvent inférieures à celles qui sont maintenues en Occident. Comment faire autrement, puisqu'elles naissent là-bas et doivent -avant exportation- faire d'abord leur preuve ? Mais puisque parallèlement l'innovation ne s'arrête pas...

Il faut ensuite lire dans le même texte la dépréciation des techniques artisanales qui demeurent seules à l'honneur dans la plupart des zones rurales. L'écolier qui croit en son maître, au livre et à la puissance bénéfique de l'écriture comme un prêtre croit en Dieu, pourra-t-il seulement critiquer les techniques artisanales avec un minimum d'objectivité ? On peut prévoir que la seule critique qu'il fera abondera dans le même sens que celle -négative- du livre.

Mais l'industrialisation comme nécessité doit-elle faire perdre tout attrait à l'artisanat ? L'une doit-elle exclure l'autre en s'y substituant radicalement ? En tout cas, l'usine ne semble pas tolérer les artisans, son avènement signifie leur mort. C'est ce qu'un autre texte, ostensiblement évolutionniste et intitulé justement "Hier, Aujourd'hui, Demain" (1) nous apprend : "Les usines et les artisans -lesquels sont de plus en plus sollicités ? Pourquoi ? (penser à la rapidité, à la quantité et à la qualité)" (p. 26).

Remarque : On demande au maître qui pose la question de penser à la rapidité, la quantité et la qualité dont on sait qu'elles caractérisent l'usine. Alors que dans les notes méthodologiques, les concepteurs du manuel avaient cru devoir donner les conseils suivants au maître : "Distinguer l'information objectivement valable

(1) Cf. Manuel du CE2, Etude du milieu, Livre du maître II.

de l'interprétation subjective", ou encore : "Il n'est pas question de porter des jugements de valeur sur les changements observés en termes de "c'était mieux avant" ou "c'est mieux maintenant" etc. Il est très difficile de dire la valeur exacte d'un changement, il est de beaucoup préférable de la décrire" (p. 25).

Remarque : Les auteurs se donnent bonne conscience à travers ces précautions méthodologiques qu'ils ont d'ailleurs vite fait d'oublier. Savent-ils seulement que l'idéologie d'un auteur se lit jusque dans la simple description qu'il peut faire d'un événement ?

Tout le texte ("Hier, Aujourd'hui, Demain") fourmille d'exemples manifestement évolutionnistes. A propos de moyens de communication on énumère progressivement, d'hier à aujourd'hui : "crieurs, tambours, messenger à pieds, radio, journal, télévision etc..." (p. 26) sans même s'interroger sur la valeur et les fonctions sociales des moyens dépassés (tambours, messagers etc...). Ici on nomme rapidement, et en comparant, pour mieux oublier les uns et rehausser les autres. On insiste surtout sur les changements : "Quelles différences remarquez-vous ? Pourquoi ces changements ? (autrefois pas d'écoles, peu de gens qui savaient lire; aujourd'hui, il y a des écoles, on sait lire) on a inventé des moyens plus rapides, plus commodes, plus perfectionnés. Lesquels connaissez-vous ? Y en-a-t-il dans votre village ?" (p. 26).

Remarque : L'école revient comme seul moteur du changement, d'un changement orienté d'avance, d'un changement idéologiquement chargé de caractères positifs, sans la moindre remarque critique : "Autrefois pas d'écoles, peu de gens savaient lire" signifie en fait : pas d'école occidentale, donc pas de changement et pas de progrès. C'est toute l'histoire de l'Afrique qui est ainsi balayée avec la mention de l'absence d'écriture !

On nous apprend également, et toujours de manière détournée que le progrès vient d'Occident. Deux questions nous le soulignent : 1°) "Comment étaient-ils vêtus avant ?" 2°) "D'où viennent les vêtements que nous portons aujourd'hui ?" (p. 26).

Remarque : Pas de commentaire sur la première question qui peut relever de la sociologie historique. En revanche, la seconde question aurait dû être logiquement énoncée de la manière suivante : comment sommes-nous (ou sont-ils) vêtus maintenant ? Mais on préfère mettre l'accent sur la provenance des vêtements d'aujourd'hui : d'où viennent-ils ? Le tisserand étant un artisan, les artisans n'étant plus sollicités ("penser à la rapidité, à la quantité et à la qualité" dit-on pour noter les avantages de l'usine), le dernier de la classe saura certainement répondre que les vêtements qu'il porte aujourd'hui viennent de l'usine ou d'Occident.

Le changement libérateur constitue un tout, il touche à toutes les sphères de la société, il subvertit l'ordre social. Voici pour l'agriculture : "L'agriculture Hier, avec ses activités purement musculaires, aujourd'hui, avec l'emploi des machines et ses expansions". (p. 27).

Remarque : L'idéologie évolutionniste travestie en recherche scientifique n'est pas morte avec le dix-neuvième siècle, des adeptes attardés continuent de la diffuser. Elle a ceci de caractéristique que l'évolution doit se faire dans un sens précis et que la société modèle, celle vers laquelle les autres doivent tendre -sans jamais la rattraper !-, cette société-là se trouve auréolée de qualificatifs essentiellement positifs et valorisants. Pas une seule critique négative n'est tolérée à son endroit. La survie et le succès de l'évolutionisme sont au prix de ce dogmatisme.

Pour conclure ce questionnement des manuels de l'enseignement primaire télévisuel, arrêtons-nous à cette remarque pertinente de K. FADIGA : "... le pourquoi de "l'étude du milieu", au moyen de l'enseignement télévisuel, n'apparaît pas toujours d'une manière évidente. Suffit-il de voir à la télévision comment les paysans Baoulé ou Agni dansent "l'Attoungblan", ou le vieux tisserand Sénoufo tisse en passant la navette d'une main à l'autre, pour revaloriser aux yeux des enfants la culture africaine ? La dichotomie occidentale de la société en monde des adultes et monde des enfants, qui offre le premier en spectacle pour le second est l'une des principales causes de l'inadaptation de l'enseignement en Occident comme en Afrique" (1).

(1) Cf. K. FADIGA, thèse citée p. 160.

Cette critique de "l'étude du milieu" et de la ruralisation du contenu des manuels, achève de dévoiler l'inadaptation de l'enseignement primaire télévisuel malgré les efforts louables d'africanisation qu'il serait mal venu de ne pas souligner.

La télévision comme support certes, mais aussi et surtout comme spectacle. Elle met l'accent sur l'environnement socio-culturel des ruraux, mais il s'agit -pour l'enfant qui ne vit pas dans le milieu présenté en spectacle- d'une accentuation piégée, parce que vidée de quelque chose d'irremplaçable : le vécu. Projeter, regarder, admirer, ce n'est pas encore revaloriser, parce que ce n'est pas vivre. On peut multiplier les émissions sur les danses dites folkloriques (1), mais ce faisant, on les dévalorise -paradoxalement. On érige une culture extravertie, une culture touristique, une culture spectacle qui se meurt faute d'être vécue: ces danses exclues de l'école -lieu privilégié de légitimation des valeurs culturelles dominantes- sont condamnées à s'éteindre. Une culture qui ne se vit pas se meurt, et l'école sélectionne ce qui doit vivre. Les élites qui se veulent et qui sont les modèles à imiter, répugnent à vivre la culture que la télévision fait semblant de prôner ; les élèves qui finiront par imiter ces élites, délaisseront cette culture après avoir compris l'artifice de l'enseignement qui l'a exhibée.

Face aux spectacles dits traditionnels, élèves, lettrés et intellectuels ne maîtrisent plus que l'art de regarder sans participer. Les vrais artistes dansent encore en exécutant avec adresse et détermination des pas sortis du fond des âges, comme pour signifier qu'ils ne danseront plus longtemps à travers leurs progénitures. Quand ils n'auront plus de force et que le spectacle aura pris fin, la télévision, instrument de socialisation piégée, nous le resservira à volonté. Alors les René, Lucie, Fatou, Yao et Moussa, devenus grands et vieux, le revisionneront, les uns douillètement installés dans des meubles confortables, les autres -ceux que l'école aura rejetés de son sein- réduits à leur condition subalterne d'exécutants, en se disant peut-être : "c'était la belle époque !"

(1) Cf. notre étude sur le folklore, déjà citée, où nous critiquons l'appellation "folklore" tout en montrant que la réalité que le mot recouvre, est une réalité subalterne par rapport à la culture dominante.

2) MANUELS DU SECONDAIRE

A travers le choix des prénoms, les activités et attitudes culturelles, les techniques et les machines, les manuels du primaire nous avaient inculqué la précellence des sociétés occidentales en général parce qu'ils s'adressaient à des enfants dont l'âge n'exigeait pas encore précision et discernement. Ces qualités deviennent nécessaires dans le secondaire : les manuels du secondaire qui tablent sur le développement de ces capacités chez le jeune homme qu'est l'élève, s'orienteront nettement vers la précision. Le modèle de référence implicite -qu'on se refusait de nommer- ne sera plus l'Occident en général, mais la France en particulier, la France nommément. La France seule dans le monde des puissances occidentales, la civilisation occidentale-française seule à l'exclusion des civilisations Indienne, Brésilienne, Chinoise, Arabe, Japonaise etc... Cette orientation a une visée politique indéniable qu'avec l'innocence qui la caractérise, Suzanne BALOUS avoue en ces termes : "Les Etudiants étrangers formés à notre culture et nos techniques sont (...) lorsqu'ils sont rentrés dans leurs pays respectifs, et qu'ils y assument des responsabilités, les meilleurs ambassadeurs des produits français comme de nos méthodes et de nos procédés techniques. Les médecins prescrivent des médicaments français, les ingénieurs suggèrent l'achat de machines françaises, les planificateurs préconisent le recours à des sociétés d'étude françaises" (1). Dans le monde de concurrence que nous connaissons, la constitution d'un bloc occidental capitaliste face au bloc dit socialo-communiste, n'exclut pas que chacune des nations constitutives veille au maintien de ses intérêts propres. Ce n'est que légitime défense. La mise en dépendance date de l'époque coloniale qui a pris fin, nous sommes à l'heure du maintien en dépendance !

Notre analyse de la place privilégiée qu'occupe la France et sa civilisation dans leur rapport dialectique aux sociétés africaines francophones dans les manuels scolaires, s'articulera autour de cinq points principaux.

(1) Cf. Suzanne BALOUS, L'action culturelle de la France dans le monde. Edit. PUF, 1970 p. 175.

a) Les Français maîtres de l'expression française

Dans notre réflexion sur la pluralité et la hiérarchie des cultures (cf. I^o Partie, chap. 1er) nous faisons allusion au français ivoirien à la DAGO, français dans lequel s'expriment les masses populaires analphabètes ou presque ; et le français des élites modernes Ivoiriennes, un français qui veut être le français de France. Ce qu'il nous sera donné de découvrir à présent, c'est que le français des Africains a beau se rapprocher en qualité de celui des Français, il n'est jamais le français de France. Et pourtant... Pourtant dès le CP1 l'accent est mis sur l'étude du français, seule langue d'enseignement. Dans l'introduction d'un manuel de l'enseignement primaire télévisuel (Langage, CP1, Livre du maître I), on peut lire les recommandations suivantes à l'intention du maître : "Former l'oreille de l'élève aux sons du français" (p. 3) "développer des automatismes linguistiques (...) le rythme de l'exercice doit être très rapide de façon que l'élève n'ait pas le temps de réfléchir avant de fournir sa réponse" (p. 4). On veut favoriser chez l'élève "l'expression spontanée" afin qu'il parvienne "à réutiliser, de façon naturelle et spontanée, les structures qu'il a acquises de façon mécanique". Enfin : "le maître doit veiller à ne pas freiner la spontanéité de l'élève (...). Les corrections du maître sont discrètes et portent sur les erreurs de prononciation ou d'intonation" (p. 4).

Après tant de précautions méthodologiques, de déploiement d'énergie et d'intentions pédagogiques ayant pour but l'acculturation-domination d'enfants à qui on apprend à penser dans une langue étrangère... on devrait pouvoir s'attendre à terme, à la maîtrise totale de cette langue. Mais une langue ne se laisse pas facilement maîtriser, même par des nationaux. Elle obéit à des normes et à des codes que secrète et fixe l'élite de toute société, "traditionnelle" ou "moderne". Les élites ivoiriennes "modernes" qui ne maîtrisent ni les langues nationales ivoiriennes faute de les pratiquer, ni la langue française faute d'appartenir au cercle restreint de l'élite nationale française qui en établit les normes, se voient condamnées à demeurer à l'ombre des maîtres français. C'est ce que nous apprennent dans leur introduction, les auteurs d'un manuel des classes de 4^e et 3^e, intitulé "Le Français en Afrique" et destiné aux jeunes Africains (R. GUIFFRAY et O. FAMECHON, édit. Larousse 1970) : "En sélectionnant ces textes notre but principal a été de mettre l'adolescence africaine en contact avec la production littéraire du monde noir francophone, littérature jeune, mais déjà riche parce qu'elle puise aux deux sources

de la tradition orale et de l'expérience. D'autre part, il nous a semblé difficile de concevoir un manuel qui ne ferait pas largement appel aux maîtres de l'expression française", c'est-à-dire aux Français eux-mêmes en la personne de leurs représentants les plus autorisés.

Le français des Africains ne suffit pas, le recours au français de France s'impose (1). En qualité d'abord -comme nous l'avons vu- en quantité ensuite. Car nous nous sommes amusé à compter le nombre de pages réservées aux uns et aux autres : les textes des auteurs Français s'étendent sur 324 pages contre 221 pour la littérature Africaine, Antillaise et Malgache. Pour un manuel destiné aux petits Africains et intitulé "Le Français en Afrique", force est de reconnaître que le partage est inégal. On a effectivement "LARGEMENT fait appel aux maîtres de l'expression française" qui ont pu ainsi décrire abondamment les scènes de la vie quotidienne des Français, ce qui a pour fonction de marquer la différence en suggérant la supériorité d'une société sur l'autre.

Le manuel aurait pu s'appeler "Le Français de France en Afrique". Mais ce genre de précision n'est pas nécessaire. De même qu'on dit LA culture pour nommer la culture dominante, de même il suffit de dire LE français pour nommer le français de France, le français de la France cultivée, de cette partie de la France qui détient LA culture.

b) Littérature française et Littérature africaine francophone : une ouverture qui n'en est pas une.

L'ouverture sur le monde fait partie des exigences qui s'imposent aux pays dits sous-développés, peut-être plus qu'aux autres, car ils doivent s'ouvrir sur les nations développées pour s'enrichir de leurs expériences. Mais la politique de chasses gardées et de défense des intérêts influe sur cette ouverture. De sorte que les anciennes colonies restent généralement fidèles aux anciennes métropoles, sauf dans les cas où une révolution politique s'accompagne d'un changement d'alliance.

(1) Nous pensons à F. FANON citant Léon-G. DAMAS en ces termes : "... taisez-vous vous ai-je dit qu'il vous fallait parler français
le français de France
le français du Français
le français français" cf. Frantz FANON, Peau noire, masques blancs, Edit. seuil, 1952 p. 36.

Pour illustrer un cas de fidélité à l'ancienne colonie, il nous suffira d'interroger les manuels du secondaire.

D'abord, remarquons que la littérature diffusée de la Seconde à la Terminale dans les manuels de conception et de facture ivoiriennes, se subdivisent en deux groupes : d'un côté la littérature africaine qui exclut, à quelques exceptions près, toute la littérature "anglophone" d'Afrique (1), de l'autre la littérature française, et elle seule. D'où l'on peut lire comme une répétition de l'histoire coloniale qui n'est point synonyme d'ouverture, à moins de supposer que les Etats Africains devenus indépendants décident de se rouvrir sur leurs anciennes métropoles seules, ou de façon privilégiée.

Il est assez significatif que la Côte d'Ivoire qui a établi des relations diplomatiques et commerciales avec la plupart des pays -y compris des régimes se réclamant de l'idéologie marxiste-léniniste- n'ait jamais envisagé de faire entrer l'esprit de cette large ouverture au sein de l'école. Est-ce parce que l'école dont on a montré l'importance capitale comme lieu d'inculcation de l'idéologie dominante et moderniste, est un espace qu'on ne doit pas ouvrir à toutes influences de peur de voir celles-ci se reproduire et se propager sans possibilité de contrôle ? Est-ce parce que c'est le lieu et l'appareil privilégié de la reproduction des rapports sociaux de production, et qu'en conséquence accepter de l'ouvrir sur une civilisation c'est -ne serait-ce qu'implicitement- signifier son adhésion à l'esprit de cette civilisation ? "Les Etudiants formé à notre culture et nos techniques (...) sont les meilleurs ambassadeurs des produits français..." a reconnu S. BALOUS. Classe sociale locale ou civilisation étrangère à travers sa classe dominante, ou encore l'alliance de ces deux classes, qui tient et contrôle idéologiquement l'école, contrôle et domine la société où se dresse cette école.

(1) En dehors de trois auteurs Afro-Américains (Countee CULLEN, Claude MAC KAY et Langhton HUGES) dont les textes apparaissent dans un manuel intitulé "L'engagement 1930-1960", seuls trois Africains anglophones sont publiés, à savoir un texte de Jomo KENYATTA (cf. "Les structures de la société", classe de 2^e), un texte de Julius NYERERE (cf. "Les mutations dans l'Afrique des Indépendances" classe de 1^{ère}) et enfin le troisième de chinua ACHEBE qui n'est conseillé qu'en lecture supplémentaire (cf. "Les métamorphoses de la société traditionnelle" classe de 2^e). Y-a-t-il véritablement ouverture quand l'Afrique dite francophone néglige les non-francophones en maintenant les clivages imposés par la colonisation ?

La littérature française qui a été longtemps la seule forme de littérature pratiquée par les élites "modernes", et qui occupe encore aujourd'hui une place très honorable, remplit une fonction de castration qui repose sur l'effet de démonstration de la vie quotidienne des Français.

c) Paris : Ville lumière, ville modèle

La ville moderne ou coloniale en tant qu'espace nouveau ou réalité nouvelle qui s'impose à l'Afrique, semble avoir causé un véritable traumatisme. La plupart des écrivains Africains la remettent en question en la décrivant comme lieu de déperdition (1), ou comme symbole de la négation des qualités telles que honneur et foi (2). A l'opposé on présente le village -espace communautaire et sécurisant- comme endroit favorisant "la simplicité des mœurs" et "la modération des besoins" (3).

Paris, c'est l'exception. C'est la ville qui ne souffre aucune critique négative (4), non par absence de textes incisifs sur cette ville, mais par omission volontaire de ces textes. Le manuel intitulé "Le dialogue des cultures 1930-1975" (littérature africaine, classe de 1ère), document auquel nous allons nous référer, contient quatre textes fondamentaux : deux textes très orientés qui nous donneront l'occasion de dévoiler le piège des choix, et deux autres qui, extraits des oeuvres d'écrivains célèbres (Senghor et Dadié) constituent -quant à la description qu'ils font de Paris- un exemple élogieux à nul autre pareil.

(1) Cf. "Les métamorphoses de la société traditionnelle", littérature africaine classe de 2è, p. 13.

(2) op. cit. p. 15.

(3) op. cit. p. 19. On trouve cependant quelques exceptions telles que celle de la page 14 du même manuel où l'on peut lire cet extrait d'un poème peul : "Dieu très saint nous a favorisés de ses bienfaits, tous nos hameaux sont devenus des villes".

(4) Sauf dans un texte de MERCIER (cf. "L'Homme et la cité avant la révolution", littérature française, classe de 2è) et de MONTESQUIEU (cf. "Le triomphe de l'esprit critique", littérature française, classe de 2è).

Les deux premiers sont extraits de romans bien connus, à savoir "Kocumbo l'étudiant noir" d'Aké LOBA et "L'Aventure ambiguë" de C. Hamidou KANE. C'est dans la première partie ("Heurs et malheurs d'une rencontre") qu'apparaissent ces textes. Le premier (d'Aké LOBA) est choisi de façon à évacuer les conflits de la "rencontre" (1). C'est la fièvre du départ pour Paris qu'on nous offre à lire, c'est le Paris des rêves que le héros se représente: "Il n'y avait plus que Paris dans son coeur. Pour lui, c'était l'image d'un monde où l'on travaillait peu, où chacun possédait sa propre villa aux couleurs éclatantes, entourée de grands jardins en fleurs durant toute l'année ; c'étaient de grandes avenues de marbre ; le long de celles-ci, on entendait nuit et jour des musiques suaves. La nuit y existait-elle seulement, puisque c'était la ville-Lumière ?" (p. 13) Cependant ce roman contient des pages très critiques qui justifieraient le titre donné à la première partie du manuel, où la "rencontre" se fait essentiellement avec "heurs" sans "malheur" aucun. Voici ce qu'en dit l'auteur d'une étude consacrée à la littérature africaine et intitulée "Le Blanc vu d'Afrique" : "Aké Loba nous a particulièrement intéressée par son roman Kocumbo, l'étudiant noir, où il évoque d'une façon saisissante la réalité de la vie des Africains à Paris. La confrontation avec ce monde nouveau est souvent bien dure et elle ne tarde pas à effacer les belles illusions d'antan. Comme la plupart des Noirs en France, Kocumbo y connaîtra la misère, il souffrira du froid, de la faim, de la solitude, du dépaysement et de l'anonymat de la grande ville étrangère" (2). L'auteur de ces remarques très justes, ajoute ceci : "Kocumbo a de la peine à croire qu'il appartient encore au monde des vivants, tellement il se sent seul et privé de chaleur humaine" (p. 174). D'où l'on peut conclure que Paris n'est pas ce qu'en diront Senghor et Dadié. La ville offre même le spectacle d'"une étendue parfaitement inhumaine" (Aventure Ambiguë), car "à Paris, Samba Diallo se sent seul au milieu des rues parisiennes qui ne sont pas vides mais nues: il n'y voit que des objets de chair et des objets de fer qui encombrant la ville ;

(1) Dans l'introduction générale de ce manuel intitulé insidieusement "Le dialogue des cultures", le caractère conflictuel de la réalité culturelle actuelle est évacué en ces termes : "Mais ce conflit des cultures latent à l'époque coloniale devient un "dialogue des cultures" lorsque les pays africains ont recouvré leur indépendance. Il ne s'agit plus désormais de revendiquer le droit de développer sa propre culture mais d'ouvrir cette culture sur le monde environnant".

(2) Cf. Mineke SCHIPPER - DE LEEUW, Le blanc vu d'Afrique, édit. clé, Yaoundé 1973, p. 170

le contact humain cède la place à l'anonymat dans la vie citadine" (1). Mais les auteurs du manuel qui savent lire et choisir les textes, ont jugé plus intéressant de nous présenter un passage de l'"Aventure ambiguë" où C. Hamidou KANE se livre à des réflexions quelque peu abstraites sur l'occidentalisation.

L.S. SENGHOR et B. DADIE -moins les politiques que les écrivains- sont des autorités dans le monde cultivé de l'intelligentsia africaine. Ces "hommes de culture" (dominante) ont été intelligemment sollicités en raison de leur position et de leur influence. Car leurs discours portent. Qu'ils parlent de "La mission de Paris" (Dadié) ou de "Paris, carrefour des civilisations" (Senghor), il devient difficile, voire impossible d'accorder quelque crédit à ceux qui ont été sensibles au côté inhumain de cette ville. La verve des poètes nous emporte et nous cédon's au rêve.

Écoutons B. DADIE : "La mission de Paris" (extrait de Un nègre à Paris) : "Ce qui est admirable chez ce peuple qui aurait des raisons valables pour l'exiger, il n'est pas à cheval sur l'hommage que les autres lui doivent. Il ne parle jamais d'ingratitude. Il a en horreur la susceptibilité puérile de certaines nations qui voudraient être encensées. Paris sait qu'un amour imposé n'est jamais durable. De toutes les métropoles Paris, par son extrême sensibilité, son passé illustre, doit être la plus humaine. Et je l'ai déjà dit : Paris sera la dernière capitale à mettre des fers à d'autres hommes" (p. 26) Paris, c'est aussi "le pays de la logique" (p. 27) ; et "le rôle de flambeau que joue Paris" (p. 27) contredit visiblement les propos de quelques Parisiens malveillants qui estiment que "nous voulons brûler les étapes" en Afrique. "Ce qui démontre que quelle que soient les vicissitudes, les fluctuations, les trahisons des uns et des autres, Paris ne faillira jamais à sa mission : celle de libérer les hommes de tous les jougs" (p. 27). Paris joue effectivement, pour une grande partie de l'intelligentsia africaine, le rôle de flambeau, aux sens propre et figuré : Paris ville-flambeau, c'est Paris ville-lumière ; Paris ville-flambeau, c'est aussi Paris berceau de LA civilisation, la seule qui soit digne d'intérêt, la seule qui retienne l'attention au moment même où les discours fallacieux sur la pluralité des civilisations s'énoncent. La Radiodiffusion Ivoirienne dit : "Paris, cité romantique (...) Les Parisiennes comme toutes les femmes au monde, veulent rester belles, c'est pourquoi elles choisissent Lux (...) COMME LES PARISIENNES, confiez votre beauté à Lux.

(1) op. cit. p. 174.

Lux, le savon de beauté préféré dans le monde entier". C'est un "conseil", précise-t-on. Fraternité Matin aussi conseille : "Bientôt on la verra autant à Cocody qu'à Paris. La bière la plus en vogue à Paris, c'est la Kronenbourg. Une bière de grande classe. C'est la même bière qu'on sert dans les soirées de Cocody". (Frat. Mat. du 12-12-1977 p. 9). Si tout Abidjan ne peut prétendre ressembler à Paris dans la consommation d'une "Kronenbourg", "le Tout Abidjan" (1) qui réside à Cocody -ce qui ne signifie pas que tout Cocody appartienne au Tout Abidjan, loin de là- peut s'offrir ce luxe, différent du "Lux" qui est chaleureusement conseillé aux Ivoiriennes souhaitant devenir des Parisiennes sans changer de couleur de peau et en demeurant dans leur pays. Paris ville-flambeau, quoi de plus vrai en effet !

L.S. Senghor : "Paris, carrefour des civilisations". Peut-on seulement tenir un discours sur ce discours ? Peut-on parler de ce texte ? Si nous nous entêtions, ce serait inévitablement pour dire très mal ce que l'auteur dit si bien. Aucun commentaire ne s'impose donc, Senghor a les qualités, la verve et le style d'un poète, la ville de Paris n'en est que plus poétique : "Oui, pour moi, Paris c'est d'abord cela, une ville, une symphonie de pierres-ouverte sur un paysage lumineux d'eaux, de fleurs, de forêts, de collines (...). Et le tout s'éclaire de la lumière de l'esprit" (p. 28). Paris, ce n'est pas la ville de la classe laborieuse, cette classe dangereuse qui inquiétait à juste titre des philosophes bourgeois éclairés comme Voltaire. Paris semble se limiter aux endroits que fréquente Senghor : "C'est peut-être une lacune, j'ai fréquenté les théâtres et les musées, les salles de concert et les salons d'art plus que les night clubs". Et l'auteur de finir par confesser sa dette envers Paris : "Cependant la plus grande leçon que j'ai reçue de Paris est moins la découverte des autres que de moi-même (...). Paris, en me révélant les valeurs de ma civilisation ancestrale, m'a obligé à les assumer et à les faire fructifier en moi" (p. 28). Paris, c'est donc par-dessus tout, la ville qui apprend aux Africains à devenir de vrais Africains. Que peut-on demander de plus ?

(1) "Le Tout Abidjan" calquée sur "Le Tout Paris" est une expression qui apparaît sous la plume de certains journalistes Ivoiriens très ouverts sur le "beau monde" parisien et le style linguistique qui le décrit.

d) La civilisation occidentale-française et les autres : un cas de déplacement subtil

Notre analyse portera sur un texte puisé dans un manuel de la classe de 6^e. Titre : Langage et Textes. Méthode complète d'enseignement du français en Afrique ; auteurs : L. J. CALVET, J. GAZID, L. ROTMAN. Editions : Nouvelles Editions Africaines et Nathan Afrique. Année de Publication : 1974. Il s'agit donc d'un manuel conçu et réalisé en France par des Français, pour des enfants Africains.

Le texte s'intitule "Pionniers des Grands Lacs".

La scène a lieu au 17^e siècle, c'est-à-dire avant le siècle des Lumières qui verra le mot et l'idée de civilisation prendre naissance. Le monde entier vit donc dans la nuit noire de la barbarie et de la sauvagerie, puisqu'il ne bénéficie pas encore des Lumières. Sauf peut-être la France dont on verra qu'elle se détache du lot. La confrontation d'un jeune Français (Jacques) avec la quotidienneté indienne nous en convaincra.

Dans l'introduction, on nous signale qu'à l'époque le Canada était "habité par des Indiens, vivant en tribus, souvent ennemies les unes des autres" (p. 14). Ainsi, déjà s'annoncent la guerre perpétuelle et la violence.

Jacques qui entreprend une expédition ayant pour but la découverte des Grands Lacs, se fait accompagner par "son ami Nimki et dix hurons" - les hurons étant une "tribu" indienne.

La scène commence sur la découverte des Grands Lacs, et tandis que Jacques crie de joie : "Les Lacs ! Les Lacs !" on nous signale que son ami le jeune Indien "Nimki sourit au lac comme à un ami". Le primitivisme de Nimki est ainsi souligné : il personnifie le lac, peut-être même le déifie-t-il ! En tout cas, c'est évident, il lui prête une "âme". C'est une attitude bien indienne !

Jacques qui se fait conduire par les hurons, se comporte en maître : "Plus vite, Plus vite !" ordonne-t-il. "Et les Indiens penchés sur les rames, font voler le canot". L'un commande et ordonne, les autres - à qui l'on prête plus de muscles que de cervelle - obéissent et exécutent.

En quelques mots anodins, comparaison et hiérarchie des religions : "Les Indiens dansent pour le Manitou et Jacques dit merci à Dieu". Deux actions s'opposent : danser (les Indiens dansent) et dire merci (Jacques dit merci) ; deux noms s'excluent : "Manitou" qu'on définit en note comme étant "le Dieu des Indiens", et "Dieu" qui est naturellement "Le Dieu des Catholiques". Ecrire "Manitou" au lieu de "Dieu" signifie, en fait, que "Manitou" n'est pas "Dieu". D'ailleurs les Indiens ne le représentent-ils pas en "tronc d'arbre taillé en forme de vautour" ? (p. 16). "Le Christ", voici peut-être le véritable correspondant du "Manitou", mais puisque "le Christ" c'est Dieu, on écrit "Dieu", tandis que le Manitou reste tel dans le texte. De plus, quelle idée de "danser pour" celui en qui l'on veut voir un Dieu ! Ce qu'il convient de faire, Jacques le sait, tout simplement il "dit merci à Dieu".

Ensuite l'hostilité et la sauvagerie de la nature sont traduites par l'entrée en scène des "moustiques (qui) piquent les Indiens mais surtout le Blanc. Ses bras, ses jambes, sa figure grossissent, deviennent rouges et douloureux. D'autres insectes entrent profondément sous la peau, sucent son sang, d'autres encore le brûlent comme du feu (...). De grosses mouches noires volent devant ses yeux". Malgré tout cela, et bien qu'il ait visiblement souffert plus que les autres qu'un simple tonnerre cloue au sol ("Le tonnerre cloue les hommes sur place"), "Jacques avance seul. Il veut savoir" (p. 15). Le jeune Français fait donc preuve d'un courage et d'une ambition exemplaires: il tient à acquérir cette chose noble qu'est le savoir. Esprit scientifique, il se déplace avec sa "carte" et son "journal" qu'il rédige au fur et à mesure.

Des Indiens ennemis de Nimki et des hurons font leur apparition : "Ce sont les plus terribles de tous : les Sioux, les Gens-du-Vautour. Leurs peaux sont cuivrées, leurs yeux lancent des éclairs. Ils sont presque nus". Des bruits bizarres préfigurent leur arrivée, Jacques cherche à identifier la source de ces bruits, et brusquement : "Des bonds, des éclairs, des cris. Des plumes sur des têtes horribles. Jacques est entouré par les Peaux Rouges" qui l'attachent contre un arbre (p. 16). A nature hostile et sauvage, individus hostiles et sauvages. La description de la sauvagerie et de la cruauté se poursuit : figures peintes en rouge, femmes indiennes "habillées de robes en peaux de boeuf sauvage (...). Des vieilles sales, maigres,

crient comme des bêtes". Le chef Sioux qui se nomme Oeil-de-Vautour "a sur sa poitrine une peau de boeuf, sur ses épaules un manteau d'ours noir (...) à sa ceinture pendent des chevelures" (p. 16). Les Indiens qui sont loin d'être civilisés "prennent la viande avec leurs mains et essuient leurs doigts pleins de graisse dans leurs cheveux" (p. 28), enfin "les têtes séchées des ennemis pendent". A la violence, l'hostilité et la sauvagerie de l'environnement naturel et social, le narrateur oppose la douceur du jeune Français qui maîtrise la peur tout en prêchant la paix et l'amitié à l'instar de la mère France : "Jacques lui parle avec douceur : il est un voyageur Français. Les Indiens sont ses amis..." (p. 17), alors que Oeil-de-Vautour "n'aime pas les hommes blancs". Inversion d'intention, détournement d'attention : c'est l'Indien qui est dit raciste pour que la description que fait l'auteur des Indiens ne soit pas taxée de recéler ce sentiment détestable.

L'atmosphère s'alourdit, les menaces pèsent sur Jacques, mais "il a la force de sourire". Son intelligence supérieure lui donnera l'avantage sur les Indiens. Il exploite leur crédulité et parvient non seulement à se faire détacher, mais aussi à maîtriser le chef Sioux qui prend peur et finit par accepter l'amitié de Jacques. Il fume alors la pipe de Oeil-de-Vautour et "la paix est faite".

Dernière manifestation de la supériorité du jeune français sur les Indiens : la puissance et l'efficacité de la médecine occidentale ; l'introduction de la troisième et dernière partie du texte nous l'indique : "Un jour, Oiseau blanc, la fille du chef Oeil-de-Vautour, tombe gravement malade. Elle va mourir. Mais Jacques réussit à la guérir". Tout se passe comme dans les films "Western" américains où Zorro le justicier-libérateur arrive toujours au moment ultime pour sauver les pauvres ou les faibles du danger : ici c'est Zorro le français qui arrive juste à temps pour sauver de la mort Oiseau blanc. L'arrivée du Blanc frappe brusquement d'inefficacité les techniques médicales des Indiens. Comment s'y prenaient-ils avant ? Et sans l'aide du Blanc que deviendront-ils désormais ?

Remarques finales : concept psychanalytique, le déplacement s'impose ici comme instrument d'analyse. Selon les psychanalystes, le mécanisme de déplacement s'opère sous l'influence de la censure : ce qui est interdit apparaît mais sous une forme autre afin d'éloigner le conflit. Il a donc une fonction défensive très nette.

Dans le texte qui nous intéresse, non seulement l'auteur-narrateur se défend d'être raciste alors que le contraire saute aux yeux, mais aussi et surtout le choix même du texte traduit un mécanisme de déplacement subtil : puisque les auteurs du manuel ne peuvent pas -quatorze ans après les indépendances (le livre date de 1974 !)- se permettre de choisir des textes qui décriraient avec tant de détails la barbarie, la sauvagerie et la cruauté des moeurs africaines, même du 17^e siècle, ils contournent intelligemment la censure -pour que leur choix soit toléré- en présentant des textes d'un racisme évident sur la quotidienneté des Indiens. L'essentiel c'est d'éviter des conflits avec les Africains. Du moment que ceux à qui le manuel est destiné ne sont pas négativement mis en scène, tout peut être dit. Mais peut-être les Africains jouent-ils les personnages négatifs dans les manuels destinés aux jeunes Indiens ! Toujours est-il qu'à travers les Indiens, c'est tout le monde non-occidental qui est visé, c'est sur cette zone d'ombre, cette immensité sauvage, inculte et cruelle que l'intelligence, la douceur, le courage, la ruse, la technique et la science du jeune français brillent d'un éclat particulier. Affirmation de la supériorité de la civilisation occidentale en général et de la France en particulier !

Et si, malgré la subtilité du mécanisme de déplacement, dans un élan de solidarité des opprimés, les Africains déclaraient, après lecture du texte sur les Indiens : nous sommes tous des Indiens ?

Il existe d'autres textes témoignant de la supériorité du Blanc ; retenir-en deux. La théorie des climats due à Montesquieu et présentée dans "Le triomphe de l'esprit critique" (littérature française, classe de 2^e) nous en donne une illustration : "L'air froid resserre les extrémités des fibres extérieures de notre corps (...). L'air chaud, au contraire, relâche les extrémités des fibres et les allonge ; il diminue donc leur force et leur ressort". "On a donc plus de vigueur dans les climats froids (...) plus de confiance en soi-même (...) plus de connaissance de sa supériorité (...) plus d'opinion de sa sûreté (...). Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont ; ceux des pays froids sont courageux comme le sont les jeunes gens" (p. 19). De là à conclure que le "sous-développement" des pays africains s'explique par le climat, il n'y a qu'un pas. Ici l'esprit n'est pas suffisamment critique et la scientificité du texte ne convainc pas.

Enfin un jugement de valeur extrait d'un manuel destiné aux Instituts de beauté sera notre dernier exemple. Dans une leçon sur les odeurs corporelles, il est dit : "On n'offensera personne en affirmant que les Noirs dégagent une odeur très caractéristiques que ce peuple de couleur reconnaît lui-même, en déclarant que "Dieu reconnaît le noir à l'odeur" (1). Si Dieu le juge suprême intervient, il ne nous reste plus qu'à céder !

e) La rationalité et l'esprit critique comme caractéristiques de la société française

Ce que le livre de Gè sus-mentionné nous dit des Indiens, la plupart des manuels destinés aux enfants d'Occident le disent des non-Occidentaux. Roy PREISWERK et Dominique PERROT ont consacré une excellente étude à la désoccultation de l'idéologie que recèlent ces manuels. Leur ouvrage qui s'intitule "Ethnocentrisme et Histoire", a justement pour sous-titre : L'Afrique, l'Amérique indienne et l'Asie dans les manuels occidentaux. (Edit. Anthropos, Paris, 1975). L'ethnocentrisme étant la chose du monde la mieux partagée, nul ne s'étonnera de voir les Français, les Italiens ou les Anglais offrir d'eux-mêmes les images les plus rassurantes et les mieux retouchées tout en confiant les mauvais rôles aux sociétés et civilisations autres. Ce qui peut surprendre en revanche, c'est que des manuels conçus et fabriqués dans des pays Africains indépendants, fassent encore la part belle aux Occidentaux tout en offrant d'eux-mêmes les images les plus dépréciatives. L'explication de ce phénomène doit être cherchée dans la dialectique du dominant et du dominé, peut-être alors aurions-nous quelque chance de comprendre qu'une domination n'est vraiment "réussie" que lorsque le dominé, ayant suffisamment intériorisé les valeurs du dominant, se regarde désormais avec les yeux de celui-ci, et tient sur lui-même des discours que pourrait tenir le dominant.

(1) Cette remarque est extraite d'un manuel -à l'usage des enseignants- que nous avons consulté dans une école de beauté à Abidjan. En voici les références : Cours Complets du Programme d'Etudes, du CAP d'esthéticienne-cosméticienne. Fascicule 3 bis : Notions essentielles sur la peau. Par H. PIERANTONI. Paris 1965 p. 38.

A partir de ce moment on peut considérer que le travail d'aliénation est accompli (1).

La lecture de 10 manuels de l'enseignement du second degré, conçus et imprimés en Côte d'Ivoire pour les jeunes Ivoiriens, nous autorise à faire les remarques suivantes : les 3 manuels consacrés à la littérature française sont des recueils de textes où la plupart des philosophes éclairés - la fine fleur du siècle des Lumières - témoignent de leur esprit scientifique. Ce sont généralement des extraits d'essais et de réflexions philosophico-politiques. Les romanciers interviennent peu ; et ceux dont les pages sont choisies, à savoir par exemple Zola ou Balzac sont bien connus pour être aussi critiques que perspicaces. Quant aux 7 manuels de littérature africaine, ils font largement appel à des romanciers dont on ne choisit pas toujours les meilleurs extraits comme nous l'avons montré pour le roman de Cheik Hamidou KANE et celui d'Aké LOBA. Ce sont souvent des extraits de contes et de légendes ; les essayistes ont rarement droit à la parole.

Ce qui nous donne, pour les 3 manuels de littérature française, un ensemble assez homogène et critique où la démarche et la méthode scientifiques confèrent une image positive à la France, sinon à travers le contenu, au moins à travers les analyses ; et pour les 7 manuels de littérature africaine un conglomerat de textes où irrationalité, superstition, autorité et cruauté se disputent les pages. Les extraits ont été choisis de façon à mettre en relief cette dichotomie qui fait de la rationalité et de l'esprit critique des caractéristiques de la civilisation française, tandis que l'Afrique se signale par l'absence de ces qualités.

(1) Suzanne BALOUS nous expose ici un cas de domination réussie où l'idéologie de la francophonie est défendue par les dominés : "L'idée d'une Communauté francophone prend de plus en plus de l'importance. Elle a été proposée pour la première fois en 1962 par M. Léopold Sédar Senghor, Président de la République du Sénégal, à ses partenaires de l'Union Africaine et Malgache, en vue de réunir la France et les pays africains au sein "d'une organisation verticale, solidement structurée encore que souple, apte à promouvoir une coopération africaine exemplaire" (...). Face à ce puissant courant de rassemblement du monde francophone qui se manifeste depuis 1962, la France, soucieuse de ne pas être accusée d'une sorte de néo-colonialisme linguistique, a adopté, dès l'origine, une attitude de neutralité attentive. Il était bon que ce fussent les Etats d'Afrique, du Maghreb ou du Canada qui (...) fissent la démonstration que l'acquisition de la langue et de la culture françaises était utile à l'expression de leur propre personnalité" cf. L'action culturelle de la France dans le monde p. 34-35 et 38-39.

Pour la littérature française nous avons :

- "Bourgeois et ouvriers vers 1870", classe de 1ère : ce manuel contient des textes d'auteurs tels que J. Vallès sur les classes possédantes en 1870, de V. Hugo : une prise de position politique non romancée, de Villermé sur l'état physique et moral des ouvriers, de Maurice Thorez sur les accidents du travail, de Blanqui sur le logement des ouvriers, de Kuckzinski sur les conditions de travail dans les usines, des documents comparant le budget d'un ouvrier à celui d'un bourgeois, des documents sur la "législation sociale de 1800-1914" et sur le "vocabulaire de la mine", l'interview d'un grand capitaliste, et enfin des extraits de romans très réalistes de Zola et de Balzac par exemple.

- "L'Homme et la cité avant la révolution", classe de 2è : ne fait aucune place aux textes romancés. Les auteurs ont pour nom : Voltaire, Rousseau, Diderot, Condorcet, Beccaria, Abbé Malvaux, Sade, Beaumarchais, Mercier... qui sont pour la plupart -ou presque tous- d'illustres philosophes préoccupés par les problèmes politiques et sociaux.

- "Le triomphe de l'esprit critique", classe de 2è : nous retrouvons ici Condorcet, Diderot, Rousseau, Voltaire, Beaumarchais aux côtés de Fontenelle, Montesquieu, Condillac, D'Alembert, qui tous questionnent leur société.

Pour la littérature africaine nous avons au contraire :

Sur 7 manuels, 3 donnent une image acceptable de l'Afrique non pas nécessairement dans le contenu des textes, mais surtout à travers la préoccupation des auteurs. Ce sont : "Les mutations dans l'Afrique des Indépendances", classe de 1ère; "L'engagement 1930-1960", classe de 1ère, et "Le dialogue des cultures 1935-1975", classe de 1ère. Les textes de Césaire, Nyéréré, Adotévi, Sembène et Ki-Zerbo s'y distinguent particulièrement, mais ils sont en minorité dans un ensemble largement romancé qui -même critique- ne soulève pas de manière très critique des problèmes d'actualité.

Quant aux quatre autres, à savoir : "Les structures de la société", classe de 2è, "Les métamorphoses de la société traditionnelle", classe de 2è ; "La famille", classe de 2è, et "La société coloniale vue par les Africains", classe de 1ère... ils forment un ensemble qui décrit abondamment les manifestations irrationnelles, l'autorité et le pouvoir des chefs et ancêtres.

Les grands absents sont les spécialistes des sciences humaines (psychologues, philosophes, économistes, sociologues etc...) qui sont certainement mieux placés pour offrir des textes non poétiques ni romancés, sur les structures sociales, la famille, la société traditionnelle, les mutations ou les conflits de cultures. Or leurs analyses sont largement disponibles. A preuve, les deux études récentes qui viennent de leur être consacrées : "Les philosophes Africains par les textes" de S. AZOMBO-MENDA et M. ENOBO KOSSO (Editions Nathan Afrique 1978) qui rassemblent des noms tels que : AMO (philosophe Africain né vers 1703 et ayant vécu, étudié et donné plusieurs conférences publiques dans l'Allemagne du 18^e siècle), BLYDEN (1832-1912), N'Krumah, Césaire, Cabral, Mveng, Towa, Eboussi Boulaga, Laroui, Hountondji, Senghor et bien d'autres.

Le second recueil de textes s'intitule "Sciences Humaines et philosophies en Afrique" de Patrick TORT et Paul DESALMAND (Editions Hatier 1978) où se côtoient quantité de chercheurs de toutes nationalités, les Africains étant représentés par des intellectuels tels que C. Anta Diop, Towa, Hountondji, Kagame, N'Krumah, Kashamura, A. Memmi etc...

Grâce au choix heureux des extraits, ces deux manuels peuvent parfaitement être comparés aux trois manuels de littérature française. Sinon la ruse est telle que le seul manuel intitulé "Le triomphe de l'esprit critique" (littérature française) contredit et détruit pratiquement les sept manuels de littérature africaine en s'y opposant par son contenu. Car ce qu'il remet en question avec force, c'est justement ce qui est exhibé comme caractéristique de la mentalité africaine. L'introduction de ce manuel affirme par exemple : "Des hommes de plus en plus nombreux ne respectent plus ce que l'autorité des Anciens imposait à l'opinion commune. On ne se contente plus de croire, on veut savoir (...). Il faut tout passer au crible de la raison" (p. 7). Cette pensée reflétant de plus en plus la réalité et traduisant les idées de modernité et d'actualité, toute pensée différente d'elle et opposée à elle devient immédiatement pensée minoritaire, inactuelle, dépassée.

Or la plupart des textes africains choisis s'attardent à des considérations qui tombent sous le coup des critiques de ce manuel. Prenons par exemple "Les structures de la société", classe de seconde; dans la présentation générale déjà les jeux sont faits : la société africaine est décrite comme ayant "pour base la famille au sens large, comprenant les descendants d'un même ancêtre vénéré comme un dieu (...). Au sein de la famille, l'autorité est exercée par le descendant

le plus âgé de l'ancêtre ; au niveau du village, il s'appuie sur le conseil des anciens" (p. 5). Retenons : "ancêtre vénéré comme un Dieu", "autorité", "descendant le plus âgé" qui met l'accent sur la gérontocratie, et "conseil des anciens". Voici justement ce que remet en question la littérature française qui prône le triomphe de l'esprit critique comme valeur moderne-dominante pour mieux combattre les structures de la société africaine, structures qui n'en finissent pas de mourir depuis l'époque coloniale. C'est un véritable combat qui est engagé, mais c'est un combat subtil entre deux conceptions du monde et deux projets de société. Les élèves Ivoiriens à qui on demande d'arbitrer -si les enseignants ne s'intituent pas arbitres- sont déjà induits en erreur, car on les convaincra d'avance -rien que par les titres des manuels- que les sociétés africaines ignorent l'esprit critique, qu'elles répètent donc inlassablement les mêmes attitudes et comportements depuis toujours, qu'elles n'évoluent donc pas (1). L'évolution n'aurait été possible qu'amorcée de l'extérieur, par la colonisation, et elle se poursuivrait aujourd'hui grâce à l'esprit critique des Français. C'est faire table rase de l'histoire de l'Afrique, c'est supposer, contre toute attente, qu'il existe des sociétés statiques.

Après la présentation (du manuel) qui annonce la couleur, voici décrite en quelques mots, la conception "africaine" (?) tout à fait a-critique de la science : "Je tiens la science de mon père Djéli Kédian qui la tient aussi de son père" (p. 41, extrait de Djibril Tamsir Niane, Sounjata ou l'épopée mandingue). Les auteurs du manuel ont effectivement raison, ne voit-on pas ici la science se transmettre de générations à générations, intacte ?

(1) C'est sur le mythe de l'unanimité primitive, stigmatisé par P. HOUNTONDI, que repose ce raisonnement. Georges GUSDORF qui adhère à cette théorie des sociétés primitives écrit avec conviction : "Le mythe a formulé une fois pour toute le modèle parfait de tout être dans le monde. En sorte que la tâche de l'homme consiste à rejouer le comportement exemplaire des héros mythiques (...). Le groupe social dans son ensemble se consacre à réaliser une liturgie de répétition, chaque moment de chaque existence se conformant d'intention à un rituel fixé une fois pour toutes dans le temps primordial". cf. Georges GUSDORF, Mythe et métaphysique, édit. Flammarion 1953 p. 26. Belle image, en effet, des sociétés prétendument statiques et stagnantes ! c'est l'expression même de la dictature de l'imagination !

Voici d'autres extraits du manuel qui leur donnent encore raison : Image du chef : "Il est le bouclier, tirez sur lui vous perdrez vos balles" (p. 10) L'invulnérabilité traduit la croyance aux pouvoirs occultes... "Dans les contes Mossi, le roi ou le chef, qu'il gouverne un royaume ou un village, incarne l'autorité, la puissance" (p. 34). Dans la chambre du roi-sorcier "... les murs de la chambre étaient tapissées de peau humaine... neuf têtes de morts formaient un cercle (...) un serpent monstrueux avait levé la tête... (...) trois hiboux (...) semblaient dormir (...) des armes aux formes bizarres (...) les neuf têtes de morts reprirent leur forme terrestre, elles battaient des paupières en écoutant le grave "air des vautours"" (p. 65). L'ambiance magique et sanguinaire est traduite par "une trompette taillée dans un os humain (...) une coiffure en peau d'homme (...) trente trois têtes d'oiseaux accrochées à son bonnet" (p. 14), "un guerrier pas comme les autres (parce que) lavé aux filtres des sorciers dogons et bozos" (p. 21), "des signes cabalistiques précédemment tracées" (p. 57), "des puissances nocturnes" (p. 62), "huit cents spectateurs attendant avec impatience le magicien qui se maquille dans une hutte en feuilles de bananier" (p. 67), "Pour le guerrier et l'homme fort, le plomb et la goutte d'eau sont synonymes. Ils les crachent. Il crache tout aussi bien le vénéin que le poison. Le feu glisse sur sa peau. Rien ne le touche, rien ne le blesse" (p. 68) "le Boli (qui est) la statuette la plus vieille de toutes les statuettes (...) avait laissé, avant le lever du soleil, son ombre sur le seuil de la forge (...). Au septième jour (...) quand l'ombre de Boli se transforma en un vigoureux jeune homme, entra dans la case et demanda du travail, il fut vite embauché" (p. 79). Il n'est pas jusqu'au texte de Jomo Kenyatta qui tente de décrire objectivement le travail du fer, où n'apparaissent les "esprits ancestraux" et des "formules rituelles" (p. 87).

De la présentation à la fin du manuel qui comporte 88 pages, nous avons vu comment son analysées "les structures de la société".

La France aussi a ses contes et légendes, ses romans, ses poèmes et ses moeurs irrationnelles, ses croyances et ses sorciers, comme elle a ses "hommes de science" à qui on préfère laisser la parole pour exposer leur pensée.

Finalement les deux groupes de manuels s'opposent et se contredisent. Le choix des textes offre l'image d'une France rationaliste et cartésienne (1), il en fait le pays de la science et de l'esprit critique. Mais ce n'est qu'en omettant volontairement de mettre sur la balance l'autre de cette France intellectuelle et élitiste ; ce n'est qu'en reléguant à la périphérie, en marginalisant la France "folklorique", populaire et subalterne ... que cette entreprise peut voir le jour. La mise en scène parallèle d'une Afrique aux moeurs bizarres, une Afrique aux chefs autoritaires et sanguinaires, une Afrique soumise à ses ancêtres et aux croyances irrationnelles... a pour fonction de renforcer l'image opposée de la France. Celle-ci peut donc s'instituer comme modèle de référence, modèle à imiter.

(1) L'histoire a-t-elle jamais accouché d'une société rationnelle de par en part ? L'Occident qui s'illusionne de cette prétention n'a que trop donné d'exemples d'irrationalité. Au moment où nous rédigeons ce texte, vient de paraître dans "Le Monde" une interview du célèbre anthropologue Français Claude Lévi-Strauss qui soutient, à juste titre que "L'histoire est irrationnelle, toutes les sociétés sont irrationnelles ou contiennent une énorme part d'irrationnel, et il serait aussi absurde que dangereux de vouloir l'ignorer, de fixer sur le papier les linéaments d'une société totalement rationnelle. Elle ne peut pas l'être, aucune ne l'a jamais été, aucune ne le sera jamais, il faut composer avec cela". cf. Le Monde des 21 et 22 janvier 1979 p. 14.

CHAPITRE 7

LE MILIEU FAMILIALDE LA FAMILLE ETENDUE A LA FAMILLE NUCLEAIRE1°) La famille devant la loi : naissance du couple

L'analyse de contenu des manuels du secondaire nous a montré que les structures de la société "traditionnelle" n'en finissaient pas de mourir. Soumises à la juridiction de l'idéologie moderniste qu'incarnent les manuels de littérature française, elles n'ont pu nous offrir qu'un visage irrationnel, folklorique et autoritaire que l'exigente modernité ne saurait souffrir !

Initiées aux normes et pratiques occidentales, les élites africaines "modernes" ont cru devoir entériner l'orientation nouvelle des structures sociales héritées de la colonisation : continuité et non rupture ! La société africaine ayant pour base la famille au sens large, celle-ci se trouve, en priorité, visée par les mutations en cours.

Le Mali par exemple a décidé de donner à ses citoyens, la liberté de choisir, au moment de se marier, entre la monogamie et la polygamie.

Quant à la Côte d'Ivoire, elle dit : "La polygamie est abolie pour compter du 8 décembre 1964" (Ministère de la Justice, Lois Civiles, Aide-mémoire, Imprimerie Nationale p. 29). C'est une mutation décisive et révolutionnaire, mais la révolution n'est pas brutale, nous dit-on. L'A.F.I. (Association des Femmes Ivoiriennes) déclare : "C'est, par rapport au Droit ancestral, une véritable révolution effectuée par le peuple ivoirien dans l'intérêt de la Nation et de l'émancipation de la femme. Mais ce n'est pas une révolution brutale. C'est plutôt une évolution qui ne concerne que l'avenir et qui laisse subsister les situations acquises. Les mariages polygames contractés antérieurement à la nouvelle loi et conformément à la tradition demeurent valables". (Ivoire Dimanche, 4 Mai 1975, p. 4). Révolutionnaire, cette loi ne l'est qu'en principe, elle ne l'est que dans la théorie. Dans la pratique

elle entérine des pratiques déjà à l'honneur dans la classe supérieure éduquée à l'occidentale ; et il ne semble pas -malgré l'intérêt qu'ils lui portent- qu'elle inquiète et révolte outre mesure les classes subalternes qui sont généralement très habiles et savent parfaitement jouer sur les deux registres, à savoir les lois coutumières et les lois "modernes".

La loi sur l'institution de la monogamie n'est en fait que l'explicitation par le pouvoir, de son choix et de son orientation modernistes. Elle veut favoriser la naissance du couple liée à une conception nouvelle de la famille, parce que, selon l'AFI, elle est "inspirée par la volonté de renforcer la famille et d'en faire un instrument de promotion sociale associant étroitement l'homme et la femme dans l'égalité et la justice" (cf. Ivoire Dimanche, op. cit.). Bien avant la loi, la diffusion des idéologies occidentalistes nous avait suffisamment préparés à ce choix de société. L'école, cette reine des institutions, l'Eglise et les médias -en particulier le cinéma- furent et sont encore les principaux lieux d'inculcation de ces idéologies. De sorte que bien avant ce 8 Décembre 1964, certains Ivoiriens, en avance sur la majorité, avaient déjà goûté au "bonheur" de la vie de couple. Rien d'étonnant à cela, car l'histoire nous a suffisamment démontré que les classes supérieures érigent ou tentent d'ériger en valeurs universelles leurs pratiques culturelles particulières. Mais on l'a déjà dit, ce projet d'universalisation n'exclut pas les comportements distinctifs et ségrégationnistes.

Mais qu'est-ce qu'un couple ? Suffit-il d'un mariage monogamique pour vivre une vie de couple ? Arrêtons-nous un instant à l'examen des conditions d'apparition ou de naissance du couple.

Un bref regard sur l'histoire de la famille en Occident nous sera ici d'une utilité certaine.

La famille est un sujet à la mode en Occident ; les recherches abondent qui l'auscultent et la dissèquent pour mieux la questionner. Le plus souvent elle est contestée dans son organisation et ses fonctions ; certains chercheurs, psychanalystes non orthodoxes pour la plupart, voient en elle un milieu particulièrement pathogène, propice à l'éclosion de bien des troubles mentaux ; d'autres y voient un appareil idéologique d'oppression et de conditionnement de l'individu. Mais ce sont les recherches sur la genèse du couple qui retiendront notre attention.

Les études récentes nous montrent qu'il y a un rapport entre position économique ou classe sociale et présence ou absence de vie de couple.

Parmi les conditions qui nous paraissent fondamentales pour l'apparition d'une vie de couple (1) nous pouvons noter :

a) Une seule famille dans chaque maison : la cour communautaire qui s'offre encore à bien des Ivoiriens comme espace vital rassemblant la famille étendue ou plusieurs "couples" venus de régions diverses vivre l'expérience de la ville africaine..., cette cour là ne favorise nullement la naissance du couple dans son acception "moderne" actuelle. L'appartement ou la villa, nouvelles réalités architecturales s'imposent au contraire comme unité spatiale strictement réservée à la famille monogamique.

b) Une famille vraiment restreinte : dans cet environnement nouveau imité des sociétés occidentales, l'architecture obéit généralement aux normes "modernes" : le nombre de chambres est fonction du nombre d'enfants qui est de deux ou trois en général. De sorte que les appartements de plus de trois chambres sont rares. Cet habitat ne prévoit rien pour grands parents, oncles, cousins, nièces, frères ou neveux. Pour que naisse l'esprit de couple, il faut que soient exclus les autres.

c) Une famille autonome : il faut ensuite que cette famille nucléaire constitue une unité vraiment autonome, qu'elle s'affranchisse des contraintes sociales "ancestrales", qu'elle refuse l'intrusion des membres de la communauté environnante. L'extérieur, les membres des familles des deux conjoints, la société, les autres... ne doivent plus intervenir dans l'éducation des enfants ni dans la vie privée du ménage. La mutation se faisant ainsi dans le sens de la conception occidentale du couple, avec intériorisation des normes correspondantes, peuvent alors naître les idées d'intimité et de vie privée. Dans "Naissance de la famille moderne" E. SHORLER remarque qu'au 19^e siècle, il arrivait souvent que quatre couples -dans les classes subalternes d'Europe- habitent tous dans une pièce unique, avec en plus parfois deux ou trois enfants

(1) Le couple n'étant pas le thème principal de notre analyse, les conditions ici retenues peuvent ne pas être exhaustives. Nous n'avons retenu que celles qui nous paraissent immédiatement importantes.

par couple. Quelle promiscuité ! mais aussi "quels cris, quel bruit !" dit l'auteur (1). Une atmosphère pareille n'autorise -à l'évidence- aucune "vie de couple" parmi ces couples, car intimité et vie privée sont cruellement absentes. Telle est la conclusion de SHORTER qui voit dans l'apparition des idées d'intimité et de vie privée quelque chose de fondamental.

d) Une famille refuge qui rejette la sociabilité de la rue : La privatisation de la famille entraîne le rejet de la rue qui n'est plus perçue comme espace de sociabilité et de communication. Elle ne remplit désormais que des fonctions négatives : c'est le lieu des influences néfastes incontrôlables. Après le travail et l'école, la famille se replie sur elle-même dans la maison. De sorte que les rues demeurent toujours désertes dans ces quartiers qui, d'après les conditions d'existence sus-mentionnées, ne peuvent être que résidentiels. Les rues restent vouées à la circulation, aux voitures et autres moyens de déplacement. Les seuls moments d'animation qu'elles connaissent correspondent aux heures où les habitants se rendent à leurs bureaux ou en reviennent. Les seuls piétons qui les empruntent sont les domestiques dans leur va et vient quotidien. C'est dans ces quartiers calmes où n'est toléré le moindre bruit, où sont absents les cris d'enfants s'amusant le soir au clair de lune, où d'ailleurs les lumières des lampadaires annulent l'effet des clairs de lune, où l'on n'entend aucune musique bruyante venant de chez le voisin d'à côté, sauf exception, quartiers qui rappellent la description poétique que Senghor nous a donnée de Paris... c'est donc dans ces quartiers là que les rapports entre l'homme et la femme entourés de leurs enfants qui savent se retirer assez tôt chacun dans sa chambre, peuvent s'épanouir et évoluer dans le sens d'une véritable vie de couple.

e) Une disposition mentale nouvelle : tout en étant nécessaires, les conditions matérielles que nous venons de décrire ne sont cependant pas suffisantes. L'élément qui nous paraît de loin le plus important, c'est ce que nous appellerons l'esprit de couple. Cela suppose une disposition mentale nouvelle qui se traduirait par la surestimation du couple et de la famille nucléaire, la conviction que la cellule familiale ainsi constituée est, par rapport à la famille étendue des conjoints et au reste de la société, la sphère

(1) Edward SHORTER, Naissance de la famille moderne. Edit. seuil 1977
p. 53.

qui mérite le plus d'attention et de considération parce que sphère d'épanouissement de l'individu en dehors de l'école -laquelle, ici, ne contredit nullement l'éducation dispensée au sein de la famille, bien au contraire elle la complète. Famille et Ecole entendent monopoliser l'éducation des enfants au détriment de tout apport extérieur sauf peut-être la télévision.

L'image du couple que nous venons de brosser ainsi, n'est pas une invention pure et simple, elle correspond exactement à une réalité, à une certaine réalité, même si celle-ci connaît des contradictions visibles.

Dans les quartiers décrits, le lecteur Abidjanais ou Ivoirien aura reconnu "Cocody" ou "Marcory résidentiel", quartiers modèles que Fraternité Matin présente en ces termes : "Cocody ! Quel Abidjanais ne rêve pas en secret d'être habitant de ce quartier ? Un simple "j'habite Cocody" suffit des fois, à ouvrir des coeurs. Même quand ils n'y résident pas toujours, certains jeunes préfèrent accorder leurs "audiences" là-bas (...). Cocody : un quartier de rêve" (Fraternité Matin du 16 Août 1978 p. 17). Ces quartiers résidentiels s'opposent à tout point de vue à des quartiers populaires comme Treichville, Adjamé, Abobo-Gare ou Yopougon, lesquels connaissent une animation constante. Car, là-bas, la nuit n'est pas synonyme de repos, les boîtes de nuit et "maquis" (restaurants populaires) ne désemplissent pas, la musique populaire et les palabres n'arrêtent pas, les cours communautaires qui habitent plus d'une famille mono ou polygamique, offrent le spectacle d'une promiscuité naturelle; autonomie, intimité et vie privée ne semblent pas préoccuper les habitants.

Mais les quartiers de rêve n'échappent pas aux contradictions qui se font jour dans toute société. Ils ont déjà fait des victimes en la personne des jeunes qui, timidement déjà, incriminent ce nouveau genre de vie. Ce qui fait le charme de Cocody (le calme, le silence, l'absence d'animation dans le quartier, la nudité des rues etc...) c'est justement ce qui lui est reproché. Dans un article intitulé : "Les jeunes accusent : Cocody, un quartier sans vie !", Fraternité Matin note avec justesse : "Dans les rues de Cocody, si l'on se réfère à Treichville ou Adjamé, les gens passent comme des ombres : calmes et méditatifs. Parement on se dit bonjour parce que ceux qui se rencontrent ne se connaissent pas toujours. Même quand ils sont voisins..."

Ce passage pourrait bien s'intituler : pratique de l'individualisme. Mais continuons notre lecture du quotidien : "Ce qui saute aux yeux et surtout aux oreilles, c'est ce calme, ce... silence. C'est que, contrairement à certains quartiers d'Abidjan, où l'on sent la vie, ici les rues sont froides et désertes tôt le soir (...). "Nous ne voulons pas de bruit ici", s'égosillait récemment un Monsieur. Il venait de me surprendre, dévisant avec son propre fils". La précision "ici" dans "Nous ne voulons pas de bruit ici" pourrait bien traduire la naissance ou l'existence déjà effective de la conscience de classe chez ces résidents. "Ici" a pour fonction de marquer la différence avec les autres quartiers. Lisons toujours notre article : "Pour les jeunes, le problème est de savoir où aller. (Ils éprouvent) le besoin d'évasion. Alors ils quittent les salons froids des parents et cherchent à rencontrer d'autres jeunes de leur âge. Les centres culturels américain et allemand de même que le 333 m (une boîte pas trop proche) et l'Hotel Ivoire ont été vus et revus. A force de tuer le temps là-bas, les jeunes finissent par découvrir les vertus de l'alcool et de "l'herbe". (Ils veulent) se libérer de l'atmosphère par trop pesante de la maison familiale (...). Le manque de structures de jeux, de distraction est douloureusement ressenti (...). On sait que les rares terrains de jeux sont en voie de disparition (...). Reste "l'allocodrome", vaste marché aux grillades (bananes, ignames et poisson) situé non loin du Centre Social, il est désormais devenu le lieu de convergence de tous ceux qui ont envie de "changer d'air". C'est là que, entre deux bouchées, on se raconte toutes sortes d'histoires insolites". Cet article est un véritable reportage psychosociologique qui néanmoins aurait gagné à être parsemé des réflexions et jugements des jeunes eux-mêmes. Les lignes sur "l'allocodrome"(1) sont d'un intérêt capital, car elles traduisent l'attachement des jeunes à un genre de vie typiquement africain. "L'allocodrome" est en effet une invention authentiquement africaine. Serait-ce l'un des rares vestiges de la présence africaine à Cocody ? Encore quelques lignes de ce article perspicace : "Cette façon d'obliger les jeunes à rester chez eux n'est pas de leur goût. Autant les parents sont convaincus qu'ils n'y a d'éducation véritable qu'à la maison, autant les jeunes se persuadent de plus en plus à l'idée que sans ouverture, sans contact avec l'extérieur l'éducation ne peut être qu'incomplète" (Fraternité Matin du 16 Août 1978 p. 17). Ce dilemme entre exigences de la vie de couple au sein de la famille nucléaire et sollicitations de l'environnement socio-culturel

(1) Allocodrome : mot composé à partir d'"allico" (= bananes plantains mûres que les femmes font frire aux coins des rues des quartiers populaires). Allocodrome signifie donc petit marché (ou "restaurant" en plein air) de bananes frites. Par extension, marché qui se tient jusque tard dans la nuit et où l'on peut trouver bananes, ignames, viandes et poissons frits ou braisés. Pour bien des jeunes de Cocody c'est le lieu des rencontres et du discours.

nous rappelle une phase de l'évolution de la famille en Occident. Car là-bas aussi, mais là-bas d'abord, la famille s'est refermée sur elle-même comme dans une coquille qui, non seulement représente des remparts de protection sur lesquels viennent buter les influences extérieures, mais aussi favorise la monopolisation de l'éducation des enfants.

Dans une étude récente, P. ARIES se penche sur les rapports entre Famille et Ville dans l'histoire de l'Occident. D'entrée de jeu, il annonce : "L'une des idées directrices de ma réflexion est que la famille s'est hypertrophiée, comme une cellule monstrueuse, quand la sociabilité de la ville (ou la communauté rurale) s'est rétractée et a perdu son pouvoir d'animation et de vie. Tout se passe comme si la famille avait été alors tentée de remplir le vide laissé par la décadence de la ville et des formes urbaines de sociabilité (...) la privatisation de la vie a étouffé des exigences communautaires incompressibles" (1). La similitude de ce passage avec les pratiques culturelles dans les hautes sphères de la vie sociale à Abidjan est si frappante qu'on pourrait lire les réalités de ces hautes sphères comme une répétition accélérée de l'histoire de l'Occident.

L'introduction d'un autre élément culturel importé d'Occident vient étayer la thèse de la répétition : la fréquentation des cafés. Sur ce point, écoutons encore Philippe ARIES qui saisit avec sagacité l'apparition du café et explique magistralement les fonctions qu'on lui assigne : "Dès le 18^e siècle, à Paris, l'arrivée d'une population mobile, sans domicile fixe, avait bouleversé l'ancien modèle. La sociabilité traditionnelle par quartier et par rue disparaissait. Mais une nouvelle sociabilité se substituait à l'ancienne, maintenant et développant les fonctions essentielles de la ville. Le véhicule de cette nouvelle sociabilité a été le café, le restaurant (le café-restaurant) -c'est-à-dire un endroit public où l'on se rencontre, où on cause autant qu'on boit ou qu'on mange : l'endroit du discours. C'est une invention de la fin du 18^e siècle (...). Le café est un lieu de rencontre, dans une ville qui justement s'accroît démesurément et où on ne se connaît pas aussi bien qu'au paravant (...). La famille est un lieu privé et le café est lieu public" (2).

(1) Philippe ARIES, "La famille et la ville" Esprit, janvier 1978 p. 3.

(2) Cf. Philippe ARIES, op. cit. p. 8 et 9.

En Occident effectivement, on reçoit très rarement dans la famille ; la maison qui est une zone interdite aux autres, ne s'ouvre qu'aux vrais amis, aux intimes. Le lieu des rencontres et des rendez-vous, c'est le café.

Au problème crucial qui se pose aux jeunes des quartiers résidentiels "sans vie", jeunes à qui les familles veulent interdire la fréquentation de la rue et de la ville dites soumises aux influences négatives, quelle solution propose-t-on ? Une réponse se trouve dans Fraternité Matin. Organe d'information mais aussi d'éducation, notre quotidien constate avec satisfaction que la mode est à la fréquentation des cafés, puis encourage cette fréquentation. Il constate : "Chaque époque a son goût et chaque goût à son époque. Après un temps des bar-dancings, des boîtes de nuit et des maquis, l'heure semble maintenant appartenir à l'actualité des cafés (1), ces lieux publics où principalement, on consomme du café et autres boissons, et où l'on discute beaucoup". Après la constatation, l'encouragement : "ce qu'il faut souligner, c'est que ce développement des cafés répond à un besoin intellectuel certain. En tout cas, c'est une tendance à encourager (...) les cafés constituent un cadre idéal de rencontres entre amis et d'échanges d'idées. On y discute sans se gêner et sans gêner les autres ; on dépasse les plaisanteries des maquisards et on évite les airs taciturnes des habitués des boîtes de nuit (...). Les cafés ont donc quelque chose de positif (...). Mais il reste à les rendre populaires, à les démocratiser et à les démystifier (pour)... l'épanouissement de l'esprit... du peuple" (Fraternité Matin du 1er Mars 1978 p. 18) (2). Remarques : on exhorte les jeunes des quartiers résidentiels -jeunes qui sont tous plus ou moins intellectuels et doivent par conséquent en éprouver "le besoin intellectuel"- à fréquenter les cafés pour mieux oublier la vacuité de leurs rues et l'absence

(1) On peut remarquer que bar-dancing, boîtes de nuit et maquis ne sont nullement dépassés, ils sont encore largement fréquentés par les habitants des quartiers populaires qui ne sont ni mentalement ni psychologiquement disposés à fréquenter les cafés, car selon le quotidien, les cafés répondent à "un besoin intellectuel certain".

(2) Cet article appelle quelques réflexions complémentaires : d'abord la démocratisation du café est un mythe, car le peuple dont on veut épanouir l'esprit -encore un mythe qui signifie au moins que le peuple a peu ou pas d'esprit !- éprouvera-t-il jamais ce "besoin intellectuel" ? Ensuite on déprécie bar-dancing et "maquis" ("on dépasse les plaisanteries des maquisards" signifie : on élève le niveau des discussions en les intellectualisant) pour mieux mettre en valeur la positivité du café. Enfin, preuve d'une déconcertante crise d'imagination, on n'invente rien, on importe jusqu'aux solutions des problèmes ! Comme à Paris, le café doit remplir le vide laissé par la rue et la ville. Ce que l'on tient par dessus tout à préserver, c'est le calme, c'est le silence qui entourent les résidences des couples.

d'animation dans leur environnement immédiat. A situation occidentale, solution occidentale ! Manifestement l'auteur de ce texte ignore les fonctions et l'histoire de l'avènement du café. Il en propose la fréquentation sans s'être au préalable questionné sur les conséquences d'une telle introduction dans une société différente. C'est donc par hasard -mais un hasard combien symptomatique !- que l'auteur, sans doute un peu trop obnubilé par les pratiques occidentales, recommande si chaleureusement la fréquentation des cafés. Ce hasard symptomatique obéit cependant à une logique : puisque la société ivoirienne extravertie, évolue de plus en plus vers l'occidentalisation (1), les solutions aux contradictions qui s'y font jour doivent être cherchées dans les sociétés occidentales, sociétés modèles que nous devons suivre à la trace.

Ceux qui souhaitent démocratiser la fréquentation et la consommation du café, oublient cependant trop facilement que ces deux comportements (fréquenter et consommer) exigent une certaine éducation, une certaine disposition d'esprit. Car, d'abord la préparation du café -il s'agit plus du café noir que du café au lait- obéit, dit-on, à des normes ; ensuite l'ambiance très intellectuelle des cafés ne convient qu'à une catégorie d'Ivoiriens.

En effet dans un article intitulé "Les Ivoiriens consomment-ils beaucoup de café" (Ivoire Dimanche, n° 415 du 21-1-1979, p. 22 et 23) on nous informe : a) que les Ivoiriens consomment très peu de café, alors que la Côte d'Ivoire occupe le troisième rang mondial parmi les pays exportateurs : "on peut même dire que la consommation intérieure était inexistante. Certains grands planteurs de café ignoraient même l'utilisation qui en était faite dans les pays occidentaux" (2). b) que la préparation du café obéit à des normes :

(1) Le Séminaire sur "Le rôle et la place de la culture dans la nation" organisé par le Ministère Ivoirien des Affaires Culturelles en Décembre 1977, a ouvertement reconnu la dépendance et l'extraversion de la culture ivoirienne. Voir les livraisons de Fraternité Matin et Ivoire Dimanche de cette période.

(2) Culture coloniale imposée aux paysans Africains dès les premières heures de la colonisation, le café nous revient sous la forme de produit fini, mais en entraînant de plus en plus avec lui, tous les comportements culturels qui entourent sa consommation. De l'exploitation économique inaugurée par les colons, nous voici à l'heure de la domination culturelle. Un manuel de l'enseignement télévisuel reconnaît : "L'Ivoirien n'avait pas le droit de dire son mécontentement, il n'était pas un homme libre. Il dépendait des Français, il était un sujet. Il fut obligé de faire du cacao, du café, du coton etc... qu'il devait vendre ensuite aux Français à un prix très bas". (CM2, Etude du milieu, livre de l'élève II, p. 35).

"Le second volet de notre action (publicitaire) consiste à offrir du café préparé selon les normes", ce qui suppose déjà une certaine attitude devant le café, un attachement particulier. c) Que "depuis un certain temps, nous avons pu noter une forte augmentation de la consommation du café le soir, notamment avec la multiplication des "tabliers"". Ce mode de consommation du café -non pas le lieu mais la boisson- ne date pas de maintenant ; depuis les années cinquante des Ivoiriens, appartenant essentiellement aux classes populaires urbaines, consomment le café. Mais il s'agit du café au lait accompagné de tartines de pain beurrées -comme au petit déjeuner. Ces "tabliers" s'installent le soir, en plein air avec leur attirail, en criant parfois "café chaud !", "café chaud !" Il ne viendrait pas à l'esprit des clients de ce café de commander du café noir- à l'occidentale. Ce sont là des cafés -le lieu et non la boisson- déjà démocratiques, parce que populaires, à ciel ouvert et prix abordables. La différence avec le café dont on recommande la fréquentation, c'est que le café populaire en plein air ne fait ni très intellectuel -il ne répond certainement pas à un "besoin intellectuel"- ni très parisien. Ses clients sont plus proches des "maquisards" dont on veut "dépasser les plaisanteries". Enfin les "tabliers" n'obéissent pas aux normes de préparation -qu'on ignore d'ailleurs ! Ou plutôt ils en appliquent d'autres qui sont vraisemblablement moins contraignantes.

De l'examen des conditions d'apparition du couple en tant que réalité nouvelle, nous voici à l'analyse du café comme solution proposée au délaissement progressif de la rue.

Premières victimes de ce nouveau mode de vie qui est peut-être le rêve de plus d'un Ivoirien (1), les jeunes des quartiers résidentiels -consommateurs privilégiés des merveilles de l'industrie occidentale (2), mais consommateurs devenus quelque peu contestataires pour être déjà blasés- ne semblent cependant pas représenter une menace véritable quant aux assises du couple.

Nous verrons, à présent, que confronté à des contradictions visibles, le couple de type occidental offre comme le spectacle d'un mort-né.

2°) Une transition culturelle difficile : Le couple un mort-né ?

Des conditions d'apparition du couple, nous venons de faire une analyse assez rapide qui n'a aucune prétention à l'exhaustivité. Nous verrons à présent que le couple modèle dont nous avons brossé le portrait se trouve, dès sa naissance, confronté à des difficultés qui la minent de l'extérieur : la société aux "influences néfastes" qu'elle a mise entre parenthèse pour décréter unilatéralement son indépendance, veut exercer son droit de regard

- (1) Ce ne sont certainement pas les jeunes des quartiers populaires qui exigeraient plus d'animation. Vivant dans un grouillement perpétuel, étudiant souvent le soir à la lumière des lampadaires, et parcourant de longues distances pour se rendre à l'école... ils seraient plutôt tentés de réclamer un peu de calme pour étudier le soir... étant entendu que l'école qui refuse de considérer les différences dans les conditions sociales d'existence, se plaît à ressasser l'idée d'égalité des chances dans les études.
- (2) Contestataires mais consommateurs privilégiés, c'est ce qui ressort d'un article de Fraternité Matin intitulé : "L'adolescence : le refus de l'autorité parentale". Après avoir entendu des jeunes qui ont incriminé les méthodes "dépassées" et inadaptées de leurs parents, le journaliste laisse la parole à un vieux "économique fort", mais jeune d'esprit parce que partisan du dialogue : "Les enfants, nous a-t-il dit, sont vraiment difficiles à comprendre. J'ai passé à l'époque une enfance tourmentée au village. Certes aujourd'hui je vis nettement mieux et mes fils aussi. Mais une différence entre nous, c'est qu'ils n'ont pas connu les problèmes d'une enfance malheureuse. Ils sont arrivés au monde alors que j'avais acquis presque tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Imaginez-vous que mon fils, pour cette fête de fin d'année, est allé s'acheter une paire de chaussures de 18 000 francs (CFA). Quand je lui fais le reproché, il me répond que la vie est chère maintenant et que je dois abandonner mes vieilles conceptions des temps antiques. J'ai peut-être instauré entre nous un certain dialogue, mais la révolte de mes enfants à l'heure actuelle me met dans une situation difficilement contrôlable. J'essaie de les comprendre mais j'ai l'impression que la facilité les emporte vers des actes insensés qu'ils n'auraient pas accomplis si leur enfance avait été un peu moins aisée" (cf. Fraternité Matin du 8 Janvier 1976).

sur le ménage ; et de l'intérieur : l'attitude même des conjoints qui s'incriminent l'un et l'autre, et que nous tenterons d'expliquer.

Mais avant d'aborder ce problème aussi intéressant qu'inextricable, nous avons cru devoir commencer par le commencement, c'est-à-dire par ces moments d'un bonheur sans ombre, moments peut-être les plus heureux d'une vie de mariés que chacun souhaiterait voir prolonger indéfiniment, faisant de chaque jour un jour de fête à une époque où les couples se défont aussi rapidement qu'ils se font : les cérémonies du mariage.

a) Le mariage : cérémonies et fêtes

Lisant un message du Chef de l'Etat aux secrétaires généraux de sous-section du Parti, le Secrétaire Général du PDCI-RDA a dit : "Notre vie personnelle doit être conforme en tout point aux nécessités de l'austérité que nous devons nous imposer sur le plan national. Vous devez bannir tout comportement ostentatoire et n'être à l'origine d'aucune de ces cérémonies coûteuses (...). Nous ne voulons plus de ces grands mariages, ces baptêmes et ces funérailles qui sont le prétexte à repas copieux et à consommation de boissons aussi onéreuses que peu conformes à l'esprit de ces cérémonies (...). Nous devons (...) avant tout prêcher par l'exemple". (Fraternité Matin du 13 Oct. 1977 p. 8 et 9). Mais les élites ivoiriennes aussi bien "traditionnelles" que "modernes" continuent d'être à l'origine de ces cérémonies ostentatoires et prestigieuses. Cependant si les unes (les "traditionnelles") sont absentes de la "scène", les autres (les "modernes"), grâce aux appareils idéologiques d'Etat, en particulier l'appareil d'information (presse écrite, radio et télévision) occupent encore le devant de la scène en se donnant en spectacle.

En effet, les organes d'information et d'éducation que sont les médias, nous offrent encore -un peu plus rarement il est vrai pour la télévision- d'alléchantes images de ces mariages modèles en nous donnant à vivre la cérémonie à l'Hotel de ville, la bénédiction nuptiale à l'Eglise St. Jean de Cocody et le grand bal du soir dans un grand hotel Abidjanais (l'Ivoire ou le Golf généralement). Tel est habituellement l'itinéraire des nouveaux mariés Abidjanais qui, ayant suffisamment intériorisé les normes occidentales qu'ils ont les moyens de mettre en pratique, s'offrent le luxe culturel et financier de grands mariages inspirés d'Occident : Hotel de ville d'abord, Eglise St. Jean de Cocody ensuite, un grand hotel enfin.

A l'hotel de ville, il n'est pas rare --c'est même presque la règle-- de voir en exhibition des danses folkloriques invitées pour créer une ambiance de fête. Mais loin de symboliser un quelconque attachement des mariés à la culture africaine dans son expression la plus authentique, le folklore ainsi représenté, traduit au contraire --paradoxalement-- le détachement des nouveaux conjoints et leurs mariés. Car, aux danseurs et musiciens folkloriques, ceux-ci ne font pas même l'aumône d'un regard intéressé. Les candidats au mariage arrivent juste à temps pour pénétrer dans la grande salle des mariages, admettent avec Monsieur le Maire qu'ils sont unis pour le meilleur et pour le pire, échangent les alliances, ressortent, font quelques photos sur le "perron" de l'hotel de ville, et partent pour le vin d'honneur, accompagnés de nombreuses voitures qui klaxonnent sur tout le parcours. Tout cela, on l'aura remarqué, se déroule comme en Occident. Le folklore, lui, doit être là même si personne n'y prête attention : peut-être est-il là pour remplir la fonction négative d'une présence de pure forme. Mariés et invités ne participent pas à ces danses de réjouissance qu'il ne savent pas danser pour ne les pratiquer jamais. Ils se rejouiront au grand bal du soir en mangeant, buvant et dansant aux rythmes d'orchestres "modernes". N'est-ce pas la meilleure façon de dévaloriser le folklore et le monde "dépassé" du village qu'il représente ?

Ce geste anodin, mais combien parlant, vis-à-vis des valeurs culturelles africaines, démontre à l'évidence que ces mariages modèles répètent inlassablement les détails des mariages occidentaux sans esquisser la moindre innovation culturelle. Les articles abondent qui, dans la presse, décrivent tous ces comportements répétés. Il serait fastidieux de nous y arrêter. Retenons seulement une information éducationnelle de Fraternité Matin sur la robe de mariée.

Dans la rubrique "Pour vous Madame" de la page "Féminin exclusif" du vendredi, un article intitulé : "La toilette de la mariée. La plus belle des traditions", est illustrée par la photo d'une femme Noire portant une robe de mariée avec accessoires, importée ou imitée d'Occident. La lecture de la photo nous donne, en plus de la robe longue et blanche à manches longues, un voile blanc, une coiffe de fleurs blanches, des gants blancs et un bouquet (de fleurs) que tient la mariée. De son visage se dégagent des sentiments d'innocence et de bonheur. La légende sous la photo dit : "La blancheur et la longueur de la robe de la mariée sont le symbole même de la survivance de cette belle tradition". Les valeurs culturelles occidentales nous sont si bien

inculquées que déjà nous en avons fait des traditions ("La plus belle des traditions, ... survivance de cette belle tradition"). L'article proprement dit insiste sur le caractère traditionnel : "nous devons maintenir intactes la tradition et les symboles de la cérémonie du mariage". Jusqu'à présent nous voyions dans le "traditionnel" une référence aux choses typiquement africaines et dépréciées par rapport au "moderne" qui signifie tout ce qui est importé d'Europe donc éminemment valorisé. Nous voici à présent initié à une acception nouvelle de la tradition : la tradition importée. Cela ne se comprend qu'en se remémorant le diction populaire qui veut que l'habitude soit une seconde nature. Les élites modernes sont si bien familiarisées avec ces éléments culturels qu'ils font désormais partie d'elles-mêmes. Elles peuvent importer le discours-verbe sur ces éléments sans la moindre gêne parce qu'elles en pratiquent le discours-acte. Se trouver des traditions à l'extérieur, ou en importer, c'est nier ce que la majorité des Ivoiriens appellent encore traditions ; c'est donc donner avec certitude et ostentation la preuve de son déracinement. L'on peut désormais soutenir que les traditions coexistent et ne se ressemblent pas, mieux : elles s'excluent par leurs rapports conflictuels. L'article précise : "La robe de mariée reste traditionnelle par sa longueur, sa décence, et surtout sa blancheur. Elle est moderne par son style jeune, dépouillé et allégé". Voici pour la robe ! Quant aux tissus, ils sont "souples et infroissables : voile, dentelle, crêpe georgette, gos tulle, broderie anglaise et organdi". Toutes choses que, visiblement, les industries installées en Côte d'Ivoire ne produisent pas ENCORE ! Mais cela ne saurait certainement pas tarder, pour le plaisir des consommatrices. Enfin sur les accessoires qui témoignent "toujours (de) beaucoup de raffinement", Fraternité Matin écrit : "On verra moins les capelines et les canotiers. Mais les coiffes de fleurs s'annoncent comme la "folie" de ce nouvel été". L'été en Côte d'Ivoire ? S'agirait-il d'un article littéralement reproduit à partir de l'original occidental ? A moins que le journaliste ne se soit trompé de destinataires ! Notons, pour terminer, le projet éducationnel, le conseil aux demoiselles à marier : "Le port du voile revient à la mode plus que jamais, et c'est heureux, car mademoiselle, il sera votre plus bel ornement" (Fraternité Matin du 30 juillet 1976 p. 17).

Vivant dans un univers culturel et mental qui, deux décennies après l'indépendance nationale, prend encore sa source dans le monde envoûtant de l'ancienne métropole, les couples-modèles constitués d'Ivoiriens-modèles, subissent déjà les affres de leur rupture avec la société mère.

b) La vie à deux ou la répétition accélérée de l'aventure occidentale du couple :

L'aventure occidentale du couple s'origine dans la nuit des temps. Par contre, l'objet de notre préoccupation immédiate, à savoir le foyer conjugal en tant qu'espace séparé du reste de la société par le mur de la vie privée, prend naissance, quant à lui, au 18^e siècle en Europe Occidentale. C'est donc ce 18^e siècle, siècle témoin d'un bouleversement capital dans la vie du couple, qui retiendra particulièrement notre attention. Car si l'Occident vit encore sous la loi du couple inaugurée à cette époque, la Côte d'Ivoire d'aujourd'hui qui, depuis la proclamation de son indépendance nationale a choisi la continuité, semble tout naturellement emprunter elle aussi cette voie qui se présente à elle comme un idéal.

C'est dans le 18^e siècle que MARX situe la naissance de l'individu, non plus comme être dépendant de la communauté environnante, du clan et de la famille élargie, mais plutôt en tant qu'entité se libérant de plus en plus de la juridiction du milieu social : "Ce n'est qu'au XVIII^e siècle, dans la "société bourgeoise" (...) que cette idée de l'individu au singulier (va atteindre son) plus grand développement" (1), écrit-il. Cette individuation croissante va de pair avec le besoin de distinction-ségrégation chez les riches bourgeois d'alors.

En effet, s'enrichissant de plus en plus, et ne supportant plus le mélange des diverses couches sociales, les bourgeois vont devoir faire sécession comme le remarque P. Ariès. Les écoles où se mêlaient les enfants de toutes classes et conditions sociales, vont désormais connaître la ségrégation : "Les écoles de charité du XVII^e siècle, fondées pour les pauvres, attireraient autant les enfants de riches. Au contraire, à partir du XVIII^e siècle, les familles bourgeoises n'acceptent plus ce mélange, et retirent leurs enfants de ce qui deviendra un enseignement primaire populaire, au profit des pensions et des petites classes des collèges dont elles ont conquis le monopole. Les jeux et les écoles, d'abord communs à l'ensemble de la société,

(1) Cf. Karl MARX, Oeuvres. Economie I, "Introduction générale à la critique de l'économie politique", Edit. Gallimard. La Pléiade 1965 p. 236.

entrent désormais dans un système de classe. Tout se passe comme si un corps social polymorphe très contraignant se défaisait, s'il était remplacé par une poussière de petites sociétés, les familles, et par quelques groupements massifs, les classes" (1). Cette poussière de petites sociétés que sont les familles volontairement "emmurées" parce que jalouses de leur intimité, transfigure irrévérablement le paysage socio-culturel du siècle. Un coup d'oeil en arrière, pas si loin, sur les 16^e et 17^e siècles, nous fixera sur l'ampleur de la mutation accomplie.

Afin de mettre en évidence l'emprise et la pression de la communauté urbaine ou villageoise sur le couple, E. SHORTIER emprunte la voie du "charivari", phénomène rarement étudié de façon systématique et qui "consistait avant tout en une manifestation publique fort bruyante destinée à humilier les déviants aux yeux de toute la communauté" (2). SHORTIER rapporte quantités de "charivaris" choisis dans divers documents d'époque. En voici une illustration : "Dans cette France d'Ancien Régime, où les femmes étaient choisies pour leur taille et leur force, il pouvait très bien se produire qu'une robuste paysanne flanquât une raclée à son malheureux époux. Les braves gens du Lot savaient faire face à ce genre de violation de l'ordre naturel : dès que le public en est instruit, on va chercher un âne, on y fait monter le mari qu'on arme d'une quenouille, et auquel on donne la queue de l'animal pour bride ; on le fait ensuite promener dans toute la commune. Si le mari s'est caché, on prend le plus proche voisin et on le place sur l'âne, comme pour le punir d'avoir permis, autour de son habitation, qu'une femme s'écartât du respect dû à son époux (...). Parfois, la coupable femelle était punie elle aussi. Dans tel village, par exemple, les justiciers obligeaient la femme à monter à l'envers sur un âne, lui faisant boire du vin et lui essuyant les lèvres avec la queue de l'animal (...). Les femmes de Veynes (Hautes-Alpes) (...) n'avaient guère de difficulté à venir récupérer leur conjoint au café, le dimanche (...). Terrorisés à l'idée du charivari qui les menaçait, les hommes suivaient donc en général leur épouse à la maison sans broncher."

(1) Cf. Philippe ARIES, L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime Edit. Seuil 1973 p. 315.

(2) Edward SHORTIER, Naissance de la famille moderne, Edit. Seuil 1977 p. 269.

Il est vrai que le retour au logis est quelquefois un peu orageux" (1). La société communautaire ainsi décrite ne connaît ni individualisme, ni intimité, ni vie privée, toutes choses qui apparaîtront avec le triomphe du capitalisme. Chacun se sent encore responsable de tous. En l'absence d'une police séparée de la société, chacun se fait juge et éducateur. Il n'y a pas encore de choses privées, il n'y a que des choses publiques. A preuve, le conseil que donne un traité de civilité de l'époque : "Quand on passe à côté d'une personne en train de se livrer à un besoin naturel, on fait semblant de ne pas le remarquer ; il est par conséquent contraire à la politesse de la saluer" (2). A preuve aussi cet exemple qui souligne le caractère naturel de la nudité : "Combien de fois le père, dévêtu et habillé d'un seul caleçon ne gagne-t-il pas avec sa femme nue et ses enfants nus, par les étroites ruelles, la maison des bains..." (3).

A présent, revenons au 18^e siècle pour mesurer la distance parcourue. Avec la sécession de la bourgeoisie qui a émigré dans des quartiers neufs et des logements conçus pour que s'épanouisse le couple dans toute son intimité, les choses vont changer : l'habitat moderne reflète ce que SHORTER appelle l'esprit domestique, les lits ne sont plus exposés n'importe où,

(1) Edward SHORTER, op. cit. p. 273. Sur le charivari l'auteur rapporte beaucoup d'exemples savoureux. Les faiseurs de charivari ne manquaient pas d'imagination. Ils pouvaient par exemple le soir, former un groupe et exécuter une musique bruyante et cacophonique avec des casseroles et des trompettes devant le domicile d'un "déviant". Un orateur prenait alors la parole ou entonnait une chanson piquante et moralisatrice. Pour un mari ayant battu sa femme, on pouvait chanter :

L'est ici un bon homme
 Qu'a battu sa femme !!
 Qu'a battu sa femme !!!
 C'est une grande honte et un scandale
 Pour tous les habitants du lieu
 Oui, par ma foi, c'est un scandale !!! cf, Shorter p. 276.

(2) Cf. Norbert ELIAS, La civilisation des mœurs. Edit. Calmann-Lévy 1973 p. 190 et 191. Philippe ARIES remarque aussi que "la vie d'autrefois, jusqu'au XVIII^e siècle, se passait en public (...), la bénédiction du lit nuptial, la visite des invités aux époux déjà couchés, les chahuts, pendant la nuit des noces etc... prouvent encore le droit de la société sur l'intimité du couple (...) en fait il n'existait aucune intimité (...)

(p (puisque les) maisons (étaient) ouvertes à toute heure aux indiscretions des visiteurs". (op. cit. p. 309.

(3) Cf. Norbert ELIAS, op. cit. p. 234.

ils sont retirés du regard des autres, ils sont dans les chambres à coucher devenues zones interdites. On n'y reçoit plus. On reçoit au contraire dans le salon désormais réservé aux visiteurs programmés, car on ne rend plus visite à n'importe quel moment de la journée (1).

Après avoir mis l'accent sur la rupture du cordon ombilical qui liait le couple à la communauté (2), et avoir donné à imaginer le nouvel espace conjugal dans les sociétés occidentales d'antan, force est à présent de lever le voile sur le travail d'érosion qu'accomplissent les contradictions nées de ce genre de vie inédit, afin que la sécession de la bourgeoisie n'apparaisse pas aux uns et aux autres comme le moyen de salut de la famille nucléaire.

La grande mutation sociale et mentale dont nous venons de décrire la courbe, est loin d'avoir abouti à une situation idéale. Nous tenterons de montrer qu'au contraire l'essentiel des problèmes que connaît la famille nucléaire d'inspiration bourgeoise vient justement de son désir d'autonomie réalisée par la bourgeoisie.

Depuis le Moyen-Age au moins, les Occidentaux vivent sous l'emprise d'un mythe qui a pénétré jusque dans le tréfonds de leur être, dans leur inconscient : le mythe de l'amour-passion. Cette croyance en l'amour-passion est si ancrée dans les moeurs de la société bourgeoise (3) que bien des grandes figures de la littérature occidentale seraient d'illustres inconnus

-
- (1) Sur le besoin nouveau d'isolement et de contrôle des visites, P. Ariès note : "Il n'est plus d'usage, à la fin du XVIII^e siècle, de se rendre chez un ami ou un associé à n'importe quelle heure et sans le prévenir" op. cit. p. 300. Et SHORTER confirme en ces termes : "En termes pratiques, nous savons que l'esprit domestique est à l'oeuvre quand nous voyons les gens, comme en France, retirer leur nom de leur porte d'entrée pour décourager toute visite importune" op. cit. p. 279.
- (2) SHORTER situe la fin du charivari au 18^e siècle, c'est-à-dire au moment où "la communauté perdit les droits que la pensée traditionnelle lui accordait sur les affaires de famille" op. cit. p. 278.
- (3) Jean-Louis FLANDRIN nous signale le scepticisme des paysans français vis-à-vis de l'amour-passion. Chez eux le mariage paraît fondé sur des considérations autres que l'amour : "c'était une association grâce à laquelle deux individus ou, plus encore, deux familles, espéraient résoudre une partie de leurs difficultés économiques et sociales" cf. Les amours paysannes. Amour et sexualité dans les campagnes de l'ancienne France (XVI^e-XIX^e siècle). Edit. Gallimard et Julliard (Archives) 1975 p. 74.

s'ils n'avaient pas intelligemment exploité la situation -sans en avoir une conscience claire d'ailleurs- en offrant au public et aux adolescents surtout cette nourriture intellectuelle et mentale indispensable. Telle est l'analyse que propose Denis de Rougemont qui poursuit : "Pour qui nous jugerait sur nos littératures, l'adultère paraîtrait l'une des occupations les plus remarquables auxquelles se livrent les Occidentaux. On aurait vite dressé la liste des romans qui n'y font aucune allusion (...) tout cela dit assez à qui rêvent les couples sous un régime qui a fait du mariage un devoir et une commodité. Sans l'adultère, que seraient toutes nos littératures ? Elles vivent de la crise du mariage" (1). Si cet extrait dit "adultère" et non "passion", c'est que son auteur voit dans l'adultère la meilleure façon, pour les Occidentaux, de vivre cet amour-passion qui ne peut être qu'extra-conjugal selon lui, car mariage et amour-passion s'excluent : l'un est un devoir qu'impose la société, l'autre veut braver l'ordre établi, mettre entre parenthèse les règles sociales afin de libérer entièrement l'expression de l'amour-passion. L'adultère revient si souvent dans la littérature, et la société elle-même en est si souvent le théâtre qu'il finit par compter avec le mariage qui pourtant s'y oppose. Mais l'adultère ne passionne le lecteur ou l'observateur que parce qu'il est soutenu par l'amour-passion. La passion -qui est oubli des contraintes sociales- rend seule l'adultère exemplaire, agréable et positive ; la passion seule a pu autoriser l'acceptation de l'adultère dans des sociétés qui se veulent et qui sont basées sur le mariage monogamique avec -en plus- valorisation intense de l'esprit de couple, l'esprit domestique. D'où Denis de Rougemont voit la contradiction la plus corrosive qui soit : comment les Occidentaux peuvent-ils éduquer leurs enfants dans l'idée du mariage bourgeois tout en les faisant baigner dans un environnement socio-culturel (théâtre, cinéma, lecteurs etc... et pratique quotidienne et effective de l'infidélité dans l'entourage) qui n'a pas de charme sans l'adultère ? C'est le mariage qui en pâtit, ce mariage de conception bourgeoise qui, trop souvent, laisse les conjoints face au dilemme suivant : ou la résignation dans l'ennui, ou la fuite dans la passion, c'est-à-dire l'amour extra-conjugal. Car la passion seule fait vivre véritablement et pleinement. Alors Denis de Rougemont qui y voit une caractéristique des sociétés occidentales s'interroge : "Est-ce vraiment, comme beaucoup le pensent, la conception dite "chrétienne" du mariage qui cause tout notre tourment ou au contraire, est-ce une conception de l'amour dont on n'a peut-être pas vu qu'elle rend

(1) Cf. Denis de ROUGEMONT, L'amour et l'Occident, édit. 10/18 1962, p. 13.

ce lien, dès le principe, insupportable ?" (op. cit. p. 13). Dépassant E. SHORIER et P. ARIES qui expliquent la naissance du couple d'esprit bourgeois par la séparation volontaire de la bourgeoisie du reste de la société, Denis de Rougemont voit dans cette séparation qui désormais fait du mariage un problème individuel et non plus l'affaire de toute la communauté, l'origine des contradictions fondamentales sus-mentionnées. Du système de contraintes sociales, on est passé aux déterminations individuelles.

Devenu problème individuel, le mariage incite chaque conjoint à vouloir réaliser son bonheur sans intervention extérieure dans le foyer conjugal, ce que D. de Rougemont nomme avec bonheur, "la volonté moderne d'être le maître de son bonheur".

Après le diagnostic, quel remède ? En existe-t-il seulement ? A-t-on même le droit d'en faire un problème social en proposant des solutions globales ? Le geste sécessionniste de la bourgeoisie ne signifie-t-il pas que plus personne ne doit s'arroger le droit - pas même le chercheur scientifique - d'aller fourrer son nez dans ces zones interdites que sont les familles ? Denis de Rougemont qui ne trouve pas de solution, conclut avec sagacité : "Essayer de résoudre notre crise du mariage par des mesures morales, sociales ou scientifiques, déduites du seul désir d'arrêter les dégâts, ne serait-ce pas lui dénier arbitrairement le caractère qu'elle semble bien avoir : celui de la recherche, presque aveugle encore, d'un NOUVEL EQUILIBRE DU COUPLE" (op. cit. p. 249-250). Ce tâtonnement aveugle et incertain dans la recherche d'un nouvel équilibre du couple ne s'explique-t-il pas par l'individualisation du problème ? Recherche aveugle parce que recherche individuelle, sans contrainte sociale et sans soumission à une loi collective intériorisée ! Conclusion inattendue : en matière d'amour conjugal comme dans tous les autres domaines, les sociétés se cherchent, il n'y a pas de société idéale, et l'Occident pas plus qu'une autre civilisation ne doit s'instituer civilisation-modèle.

Mais l'Occident s'arroge ce droit parce qu'il domine le monde ! Drainant tout à la fois le bien et le mal, prônant un idéal de bien-être pétri de contradictions, mais n'exhibant que le positif et le merveilleux en laissant aux imitateurs le soin de découvrir par eux-mêmes la face cachée des merveilles diffusées, les sociétés occidentales peuvent se prévaloir du titre honorable de sociétés dispensatrices de progrès à tous points de vue.

C'est sous ce mythe que vivent les sociétés dominées dont les élites, éprouvant un véritable amour-passion, c'est-à-dire un amour a-critique, pour les choses occidentales, acceptent d'être les transitaires privilégiés des valeurs importées.

Comme au 18^e siècle en Occident, les couches supérieures des sociétés africaines, se substituant aux colons après les indépendances, ont fait sécession : elles ont émigré dans des quartiers neufs construits d'habitats prévus pour stimuler l'esprit domestique ; elles ont érigé en loi le mariage monogamique même si nous le verrons- elles ont du mal à obéir elles-mêmes à cette loi ; elles ont pris conscience de leur appartenance à un groupe à part, elles connaissent donc déjà la conscience de classe qui va se renforçant ; leurs enfants fréquentent à l'étranger les écoles européennes ou américaines, ou sur place les écoles privées aux scolarités ségrégationnistes parce qu'inabordable. Elles ont voulu et elles veulent abolir l'emprise de la société, et de la famille étendue dont elles sont issues, sur leur vie de couple (1). Mais ici la mutation fait problème ! Première contradiction et de taille, la famille étendue tient à manifester son droit de regard sur la famille nucléaire comme autrefois, et elle sait user de moyens subtils pour contourner la loi nouvelle afin de parvenir à ses fins. Fraternité Matin en témoigne : rendant compte par deux fois d'une conférence prononcée dans un Lycée par Amon d'ABY, homme de lettres Ivoirien, conférence au titre très révélateur de "L'Influence de la famille sur la vie du couple", notre quotidien nous livre en un résumé fidèle, la substance de cet entretien.

(1) J.M. GIBBAL qui s'est penché sur la stratégie matrimoniale dans deux quartiers populaires d'Abidjan (Marcory et Nouveau Koumassi) rapporte des éléments qui font plus que corroborer, notre thèse, car il montre que même dans les quartiers populaires les citadins aspirent à la vie de couple : "Les citadins dans leurs propos (...) revendiquent à l'égard de leurs parents l'autonomie de leur vie conjugale, signalant de la sorte l'émergence de la famille élémentaire". Un des citadins interrogés par l'auteur se plaît à marquer sa conception (nouvelle) des relations conjugales, rompant ainsi avec la tradition : "Je fais presque toutes mes sorties avec mon épouse sauf si elle est fatiguée. Partout chez les copains, partout où je vais, je vais avec elle". cf. Jean-Marie GIBBAL, "stratégie matrimoniale en milieu urbain Abidjanais" in Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines vol. VIII, n° 2 - 1971, p. 193 et 194. Le comportement de ce citadin est en effet exemplaire. Et nous verrons plus loin que s'il en était toujours ainsi les femmes Ivoiriennes ne se plaindraient pas souvent de leurs maris qu'elles accusent de sortir trop et d'entretenir des maîtresses. Nous ouvrirons ce débat avec Fraternité Matin et Ivoire Dimanche.

Dans une précision introductive, le conférencier annonce que par famille il entend la famille élargie des deux conjoints, tandis que le couple renvoie à la famille nucléaire. Son projet : "Suivre le couple depuis sa formation jusqu'à (sa) dissolution par la mort", ce qui suppose l'analyse "des rapports que les époux entretiennent entre eux eu égard aux responsabilités qu'ils assument envers leurs familles respectives" et celle des problèmes de succession après la mort du conjoint dans un système matrilineaire comme chez les Akan. Sur le premier point le conférencier informe que "si la famille traditionnelle intervient dans la vie du couple, c'est parce que, qu'il s'agisse du concept même de famille ou du mariage ou encore de la succession, elle a ses propres idées, ses propres principes qui sont ceux d'un type de société donné, d'un type de société qui ne veut pas mourir et qui lutte pour sa survie" (Fraternité Matin du 17-2-1978 p. 23). Ainsi se trouve soulignée avec une force particulière la contradiction qui oppose les deux systèmes visiblement non complémentaires. En effet, dans le passé, et aujourd'hui encore dans les zones rurales dont l'orateur affirme non sans raison que les habitants vivent sous les Lois coutumières malgré l'institution de la monogamie, le mariage était et demeure avant tout un "contrat entre deux lignages par l'intermédiaire des membres en vue de promouvoir leurs intérêts respectifs" cf. Fraternité Matin op. cit.). Ces deux lignages sont donc les véritables et principaux acteurs de l'union conjugale, et leur influence traduite par une intrusion constante dans la vie du couple, constitue un puissant facteur d'équilibre.

Sur le second point, à savoir les questions relatives à la succession, Amon d'Aby fait état des pressions convergentes des lignages sur les conjoints afin que ceux-ci songent à préserver les intérêts des familles, en investissant dans leurs villages respectifs qui bénéficieraient alors effectivement -contrairement à la nouvelle loi- de l'héritage. Car c'est le neveu et non les enfants directement issus du couple qui, selon la tradition matrilineaire, hérite du conjoint.

Cette première contradiction nous a permis de saisir une phase encore mouvementée de l'évolution du couple ivoirien vers son modèle de référence, le couple occidental d'esprit bourgeois, considéré comme seule voie du salut. L'avenir nous dira si le refus par le couple du droit de regard du monde débouchera finalement sur une rupture complète ou s'il butera sur des obstacles

insurmontables dus à la spécificité de la société ivoirienne. C'est tout le problème d'une éventuelle troisième voie qui se trouve ainsi posé ; et Amon d'ABY n'a pas manqué de le soulever : "famille élargie ou famille nucléaire ? Une troisième voie est-elle possible ?" Le changement social en Côte d'Ivoire s'accomplit à une allure qui rend décisive la phase actuelle d'évolution du couple.

La seconde contradiction non moins importante, nous conduit à ouvrir le dossier brûlant de l'infidélité et de l'adultère communément baptisé "problème des maîtresses". Fraternité Matin dit : "Depuis Octobre 1964, la Côte d'Ivoire consciente de sa lancée vers le progrès et le modernisme a institué un système familial lui donnant toutes les chances de réussir cet objectif : la famille restreinte, monogamique" (Fraternité Matin du 17 Mars 1978 p. 17). Mais les lois les plus justes ne s'imposent mentalement aux individus qu'après une période d'habituance relativement longue, à moins qu'elles ne viennent entériner des conduites déjà largement répandues. Pour la loi d'Octobre 1964, il semble qu'une réaction de rejet ou, en tout cas une résistance, se manifeste quant à son intériorisation effective.

Les enquêtes nombreuses d'Ivoire Dimanche et de Fraternité Matin sans compter le courrier abondant des lecteurs sur la question, sont la preuve et d'un intérêt et d'un malaise qui s'annoncent dans les interrogations constantes. Le 4 Mai 1975, Ivoire Dimanche titre : "Polygamie : rien que des faux bruits". Devant la persistance des bruits diffusés par "Radio Treichville" (1) sur la décision de l'A.F.I. de réinstaurer la polygamie, la Présidente de cette Association devait rompre la confusion ainsi créée en affirmant par voie de presse : "Il n'en a jamais été question, ni aujourd'hui, ni demain, ni après demain. L'A.F.I. n'a pas l'intention de revenir sur la loi de la suppression de la polygamie. Nous affirmons qu'il ne nous viendrait jamais à l'esprit de la faire rétablir" (Ivoire Dimanche 4 Mai 1975 p. 4). Lorsque le pouvoir qui est généralement séparé de la société - pratiquement en la personne de ses représentants qui ont "fait sécession", et théoriquement par les modèles culturels, les idées

(1) "Radio-Treichville" c'est la rumeur publique, le bouche-à-oreilles dont on a situé le centre de diffusion à Treichville (de Treich-Laplène, colon français 1860-1890) quartier populaire particulièrement mouvementé où tout s'entend, tout se dit, tout se voit.

et les idéologies qu'il secrète (ou importe) et diffuse dans cette société- se départit du silence volontaire et stratégique qui le caractérise et le situe au-dessus des rumeurs publiques, pour élucider une situation donnée, il y a tout lieu de croire que la dite situation témoigne d'une atmosphère propice à l'éclosion d'attitudes quelque peu inquiétantes. La déclaration officielle de l'AFI est un discours du pouvoir dont l'efficience ne se laissera mesurer que dans l'avenir. Quant au présent immédiat, il donne à lire quotidiennement des discours d'insatisfaction devant le nouveau modèle de mariage. Interviewée par les journalistes, Odette (mariée depuis 19 ans) déclare : "Une femme ne peut pas faire comme son mari. Son nom va être gâté. Elle doit donner le bon exemple aux enfants. Elle est obligée de rester au foyer" Après cette brève analyse qui met l'accent sur les devoirs de l'épouse, Odette exprime son amertume : "La femme n'a pas de joies dans son foyer. Si j'avais su, si je pouvais renaître, j'irais me faire bonne soeur à Moossou. Je suis très déçue. Le mariage africain est difficile" (Ivoire Dimanche, op. cit. p. 3). Justesse et réalisme, voici les qualités qui frappent dans ce discours et qui, du coup, lui enlèvent son caractère subjectif pour le hisser au niveau d'un discours objectif ; parce que la vérité qu'il dit est une vérité que vivent et endurent quotidiennement plus d'une épouse.

De temps immémorial, la femme est toujours restée au foyer. La tradition la plus actuelle -celle qui se vit encore dans les villages d'Afrique- n'y a rien changé. Aujourd'hui l'AFI veut voir dans la loi d'Octobre 1964 "une véritable révolution effectuée par le peuple ivoirien dans l'intérêt de la Nation et de l'émancipation de la femme". La révolution signifierait, dans le cas présent, ramener l'homme au domicile conjugal afin qu'y rejoignant sa compagne, puisse alors prendre corps l'esprit de couple. Mais puisque l'AFI précise également que "ce n'est pas une révolution radicale", on pourrait être tenté de comprendre que l'émancipation de la femme est un à-venir. Car les langues sont encore nombreuses et expertes qui dénigreraient la femme souvent dehors, tandis que pour un homme quoi de plus naturel ! La femme -à l'intérieur- gardienne des traditions, l'homme -à l'extérieur- porteur d'innovations ! Cette phallocratie-là n'est plus de mise. Souhaitant bénéficier concrètement de la loi nouvelle qui, tout en se mettant au service de leur émancipation, demeure encore trop théorique, les femmes aspirent à vivre une véritable vie de famille qu'elles ne conçoivent pas sans la présence de leurs maris. Mais apparemment, rares

sont celles qui y parviennent. Elles accusent donc et elles accusent souvent, désespérées par les nombreuses sorties de leurs époux.

Inspiré par la sortie du film ivoirien "L'herbe sauvage" réalisé par Henri DU PARC et centré sur le "problème des maîtresses", un article d'Ivoire Dimanche interroge : "Faut-il changer de mentalité et de mode de vie ?" (1). L'auteur nous informe que si la pratique de la polygamie dans l'Afrique traditionnelle n'était pas une garantie suffisante contre l'indifférence et l'adultère qui avaient cour mais trouvaient des solutions instituées et admises par la communauté, en revanche, "la notion de maîtresse a fait son apparition en Afrique et a même fini par s'installer dans les normes de vie" (Ivoire Dimanche n° 314 du 13-2-1977 p. 19). Quand on sait que dans le cas de la Côte d'Ivoire -qui n'est certainement pas isolée en la matière- les hommes qui en ont les moyens, entretiennent leurs maîtresses et vont jusqu'à leur offrir villas, voitures prestigieuses et vacances en Occident, témoignant ainsi de leur standing et de leur capacité d'ostentation (2), et que bien souvent leurs épouses légitimes ne jouissent pas d'autant de privilèges, on comprend mieux qu'"à ce sujet certaines associations de femmes (n'aient) pas hésité à affirmer qu'elles ne sont pas contre la polygamie, parce qu'au lieu des maîtresses qu'elles ne connaissent pas, elles préfèrent des co-épouses" (I.D. op. cit.). En effet, les épouses qui sont de plus en plus nombreuses à savoir que "ce sont d'autres qu'elles qui ont droit à la voiture, à la coiffure, aux robes signées CHANEL, aux parfums RICCI, RABANE ou autres (Ivoire Dimanche n° 362 du 15-1-1978 p. 36), commencent seulement à subodorer dans la situation nouvelle qui leur est faite, un parfum d'imposture au pouvoir extraordinairement lénifiant qui autorise les instituteurs mâles de la loi monogamique à exhiber le drapeau de l'émancipation de la femme pour mieux se livrer à leurs activités extra-conjugales. Car il apparaît clairement qu'au lieu de les servir la monogamie instituée dessert la plupart des femmes dans la phase actuelle de sa mise en pratique : "Ceux qui sont les plus instruits retournent aux moeurs initiales. Ils jouent le jeu de la monogamie et ils commencent à entretenir des maîtresses" lit-on dans Ivoire Dimanche (4 Mai 1975).

(1) Dans le même numéro de cet hebdomadaire, un lecteur écrit dans la rubrique "Tribune libre" une longue lettre intitulée : "Le chéquier a tué l'amour".

(2) S'inspirant de Th. VERLEN (Théorie de la classe des loisirs), J. BAUDRILLARD remarque : "de même qu'on ne nourrit pas l'esclave pour qu'il mange, mais pour qu'il travaille, de même on n'habille pas somptueusement une femme pour qu'elle soit belle, mais pour qu'elle témoigne par son luxe, de la légitimité ou du privilège social de son maître". cf. Jean BAUDRILLARD, "La morale des objets", Communications n° 13, 1969, p. 24.

Les hommes qui devraient éprouver plus de contraintes à respecter la nouvelle norme -laquelle doit logiquement les astreindre à plus de présence au domicile conjugal- ont trouvé dans la réalité occidentale toujours inspiratrice parce qu'omni-présente, le moyen de la contourner : en même temps que l'idée et la pratique de la monogamie comme indicatrice de progrès et de modernité, ils ont importé la notion et la fréquentation des maîtresses.

Le 15 janvier 1978 Ivoire Dimanche titre encore (sur sa couverture) : "Les femmes accusent : nos hommes sortent trop". Après avoir -comme d'habitude- stigmatisé le comportement des époux "déviants" eu égard à la loi nouvelle mais aujourd'hui libérés de tout contrôle social, l'hebdomadaire adopte un accent moralisateur en accord avec sa fonction d'éducation par l'information : "Tout homme dans un foyer devrait agir en responsable (...). L'homme marié devrait pouvoir rester le plus possible à la maison. Il ne deviendrait pas pantouflard ou vieux jeu pour autant. Il est triste de constater que dans certains foyers même les dimanches et jours fériés il y a des maris qui demeurent introuvables". (cf. n° 365 op. cit. p. 36). D'où l'on peut conclure que l'AFI qui émet des vœux pieux reste loin de constituer une force véritable.

Première remarque : s'il arrive que des hommes incriminent certains traits de caractère de leurs épouses, il est en revanche assez rare que leurs critiques portent sur les sorties ou l'infidélité de celles-ci -c'est, du moins, ce qui ressort de notre analyse des médias. Ce sont donc plus les jeunes filles que les épouses qui font l'objet de fréquentes remarques inquiètes centrées sur leur légèreté sexuelle et l'attrait qu'exercent sur elles les biens matériels (cf. "Le chéquier a tué l'amour").

Seconde remarque : la conscience se précise de plus en plus chez les Ivoiriens que la nouvelle situation conflictuelle que vivent époux et épouses dans le mariage monogamique s'explique par la subversion occidentale :

- "Comme on se retrouve projeté dans un modernisme à l'occidentale, on est encore vacillant sur l'attitude à suivre. On utilise ce qui est favorable au sexe fort dans les deux civilisations" (I.D. du 4-5-1975 p. 5).

- "Ceux qui sont les plus instruits retournent aux mœurs initiales. Ils jouent le jeu de la monogamie officielle et ils commencent à entretenir des maîtresses" (op. cit.).

- "Côté maîtresses, c'est un genre de polygamie à l'occidentale" (op. cit.).
- "Avec la pénétration coloniale et surtout l'institution de la monogamie, la notion de maîtresse a fait son apparition en Afrique et a même fini par s'installer dans les normes de vie (...). Alors on se demande si l'irruption de la maîtresse dans la vie du couple est-elle ou non la cause de son déséquilibre. L'amant et la maîtresse mettent-ils en danger la vie du couple ? (...). Dans les grandes cités, les gens ne sont plus en contact avec la tradition, ils peuvent dès lors transgresser certains tabous ou contraintes tribales. Les contacts dans les lieux publics, les cafés, les bars, les magasins provoquent des drames, parce que toutes ces attitudes incitent à un laisser-aller et de ce fait, favorisent l'entretien d'une maîtresse". (Ivoire Dimanche n° 314 du 13-2-1977 p. 19).

Enfin, le 21 Février 1979, Fraternité Matin remarque : "Le mariage est une institution sociale assez (...) difficile à cerner parce que chacun en a sa propre vision. Faut-il se marier ou opter pour le célibat ? Telle est la question que se posent beaucoup de jeunes gens face aux nombreux échecs des foyers (...). L'échec des mariages est devenu le fléau des temps modernes à telle enseigne que bien des jeunes refusent de se marier. Cette hantise de l'échec a pour fondement le contexte social dans lequel nous vivons où l'adoption systématique des apports de l'Occident a parfois une incidence négative sur nos moeurs" (cf. "Divorce : fléau des Temps Modernes" op. cit. p. 10).

L'omniprésence de l'Occident dans les structures mentales se lit jusque dans les plaintes d'Odette qui dit qu'elle est déçue et que "le mariage africain est difficile" -non pas le mariage en général, mais le mariage africain, certainement en comparaison avec le mariage occidental qui serait facile. N'oublions pas non plus que le remède qu'elle préconise consiste à aller se "faire bonne soeur à Moossou", c'est-à-dire une solution proprement occidentale ! (cf. Ivoire Dimanche du 4-5-1975).

X

X

X

Les deux contradictions fondamentales que connaît le mariage monogamique ivoirien d'esprit bourgeois occidental, viennent et du désir -déjà réalisé pour la classe supérieure- de faire sécession avec le reste de la société en renforçant et en valorisant particulièrement le rôle et la place de la famille au sein de cette société (1) : ce qui suppose que seul le couple est alors responsable de l'éducation des enfants d'abord, de la solution des problèmes conjugaux ensuite -à l'exclusion des membres de la famille étendue dont les conjoints sont issus ; et du refus des hommes- véritables et presque seuls instituteurs de la loi d'octobre 1964 -d'obéir à cette loi jusque dans ses moindres conséquences. Quant à l'apparition de la notion et de l'entretien des maîtresses, elle est inséparable du processus d'imitation-intériorisation des valeurs occidentales qui consiste à importer la monogamie sans en oublier le remède-échappatoire également d'esprit occidental, à savoir la fréquentation des maîtresses. La critique du "laisser-aller" dans les grandes cités où, loin des "contraintes tribales", les hommes s'abandonnent à des conduites "peu recommandables", nous laisse entrevoir comme un regret devant le relâchement du contrôle social caractéristique des situations anomiques (2).

Le couple ivoirien d'inspiration bourgeoise occidentale se trouve donc acculé devant l'alternative suivante : ou bien resituer le mariage dans un système social qui le garantisse, car c'est moins la monogamie que l'isolement de la famille qui fait problème ; ou bien continuer dans la voie actuelle d'évolution qui -à terme- accroîtra son "indépendance" tout en développant l'individualisme dans la société.

Dans le premier cas, le mariage garanti par le système social, gagnera en équilibre ce qu'il perdra peut-être en indépendance. Dans le second cas, l'affirmation de l'indépendance qui favorisera intimité, vie privée et esprit domestique, achèvera de compartimenter la société, et sera -dans bien des cas-

(1) Cf. L'hypertrophie de la cellule familiale en Occident à partir du 18^e siècle. Voir P. ARIES, "La famille et la ville".

(2) L'anomie signifie l'absence de loi suffisamment intériorisée pour orienter les conduites en société. Elle se manifeste donc par le désordre dans les conduites sociales.

un facteur de déséquilibre du couple puisqu'elle isolera les conjoints face à leurs problèmes qui, du fait de -ou malgré- la volonté moderne d'être chacun artisan et maître de son bonheur, déboucheront difficilement sur des solutions satisfaisantes s'ils ne se terminent pas par le divorce.

Mais y-a-t-il forcément incompatibilité entre "socialisation" du mariage, c'est-à-dire son ouverture sur l'extérieur, et épanouissement du couple ? Ce qui saute aux yeux, c'est la contradiction entre cette idée de re-intégration-équilibration du mariage et le mode ivoirien de développement qui fait de la ville un espace de plus en plus en proie aux affres du modèle occidental de société, à savoir individualisme croissant, regression de la solidarité, course effrénée à la consommation des biens matériels importés etc... un espace culturellement appauvrissant.

Si l'Afrique d'aujourd'hui veut s'inspirer de ses traditions pour mieux appréhender les éléments culturels que nous imposent subtilement les sociétés occidentales, si elle veut procéder à de véritables emprunts critiques, il y a chance qu'elle parvienne à accoucher d'un système de mariage non pas idéal mais épanouissant à bien des égards.

Mais le mariage d'aujourd'hui évoluant dans le sens de la société ivoirienne dont nous avons brossé l'image, tenter de transformer le système matrimonial revient à reconsidérer cette société en la questionnant sur son mode d'évolution. Là s'annonce une autre révolution, complémentaire de celle qu'a instituée la Côte d'Ivoire en Octobre 1964 et qu'a saluée avec éclat et conviction l'Association des Femmes Ivoiriennes. Cette deuxième révolution -visiblement ardue mais non impossible à réaliser- paraît indispensable. Elle prolongera la première en lui conférant toutes les qualités d'une révolution d'esprit original et respectueuse des valeurs culturelles africaines. La négliger c'est abandonner la loi sur la monogamie dans sa dépendance à l'égard de l'Occident : théoriquement par le caractère a-critique de l'emprunt, pratiquement par sa marche évolutive effective sur la voie bourgeoise, sécessionniste et individualiste inaugurée par l'Occident au siècle des Lumières.

3°) La famille dans sa vie quotidienne

a) Les parents

Les hommes sortent donc. Ils sortent beaucoup. Un peu trop selon leurs épouses puisqu'ils sortent sans elles.

Particulièrement prolix sur ces sorties indésirables, la presse écrite adopte un mutisme presque total sur le rôle d'éducateur joué par les hommes à l'égard de leurs enfants dans le foyer conjugal.

Curieuse absence de la figure paternelle ! Faut-il l'expliquer par une absence effective ? Ou plutôt par la logique qui veut qu'on ne puisse pas tout à la fois stigmatiser les sorties répétées d'un homme et souligner son rôle d'éducateur donc sa présence ? Peut-être faut-il au contraire retenir que spontanément la famille rappelle plus souvent la "maîtresse de maison" et qu'aujourd'hui certainement plus qu'hier, l'éducation des enfants accapare presque entièrement la mère en l'absence du père qui, même présent, ne fournit pas autant d'effort que sa compagne.

Hier, l'éducation des enfants, c'était d'abord l'affaire de la mère, ou plutôt des femmes. L'enfant appartenait au monde des femmes (mère, tante, cousine, soeur, grand'mère... etc...). Et, tandis que le jeune garçon s'en éloignait progressivement pour passer sous le contrôle du père qu'il accompagnait à la plantation, ou surveiller le bétail, s'initiant ainsi aux activités réservées au monde des hommes, la fillette demeurait l'auxiliaire fidèle de la mère qui lui transmettait au fur et à mesure de l'âge, tout son savoir de ménagère et bientôt d'épouse.

Si dans la ville africaine en modernisation croissante, le rôle de la mère a beaucoup moins changé dans la forme que dans le contenu, -elle est encore souvent à la maison, y revenant presque immédiatement, contrairement au mari, quand elle exerce une profession à l'extérieur- celui du père tend de plus en plus à disparaître, ne pouvant plus dispenser directement son expérience professionnelle à son fils. L'école nouvelle -séparée de la société et occupant presque entièrement l'enfant- l'en a déchargé.

Et puisque les membres de la famille étendue (de plus en plus exclus du domicile conjugal), la rue et le monde extérieur tout entier, ne se sentent plus ni responsables de l'éducation des enfants, ni d'ailleurs autorisés à participer à cette tâche autrefois communautaire -tout le monde en effet, même un passant pouvait corriger un enfant dans la rue sans que cela pose le moindre problème- la mère tend à devenir la figure centrale, l'élément principal à qui échoit cette lourde responsabilité. Cette tâche départie à la mère, nous verrons qu'elle s'en acquitte effectivement.

Dans un des rares articles où apparaît le père en tant qu'éducateur, article simulant un dialogue entre parents, c'est-à-dire, dans l'acception moderne de ce terme, le père et la mère seulement, à l'exclusion des oncles, tantes etc... nous verrons que, malgré la tentative de dépeindre l'harmonie des points de vue des époux, le père se contente de quelques discours appréciateurs et paternalistes tandis que la mère exécute pratiquement son rôle. Il importe de souligner que cet article intitulé "Papa et Maman, la réussite de votre enfant dépend de vous", paraît dans la rubrique "I.D. Féminin", c'est-à-dire dans une page théoriquement réservée aux femmes, donc à leur intention, et que la photo témoin montre une mère (et non un père, toujours absent !) expliquant quelque chose à son enfant qui tient un crayon. Sous la photo la légende dit : "Les parents doivent contrôler le travail scolaire de leurs enfants" (cf. Ivoire Dimanche n° 413 du 7-1-1979 p. 10). Les parents, c'est visiblement la mère seule !

Mais, écoutons le dialogue

La mère : "Tu arrives bien tard ce soir, je pense que tu ne seras pas fâché mais j'ai couché la petite sans attendre. Maintenant qu'elle va à l'école il faut qu'elle se couche tôt et qu'elle dorme beaucoup, sinon elle sera fatiguée et ne travaillera pas bien demain.

Le père (qui la félicite et justifie son retard) : "Tu as très bien fait. Si je suis en retard, c'est que je suis allé voir l'institutrice pour savoir comment se comporte notre fille à l'école.

La mère (qui, ayant trop à faire à l'intérieur et n'ayant pas le temps de s'enquérir directement des choses de l'extérieur, s'informe auprès de son mari) : "Que t'a dit l'institutrice ? J'espère qu'elle est contente de notre fille".

Le père : "Très contente et elle nous a félicités de notre façon d'agir etc...". Ce "nous" (cf. "nous a félicités") est un abus de langage. Il se substitue subrepticement au "tu" (la mère) car la mère est la seule et véritable responsable de l'éducation des enfants. Nous en avons la preuve irréfutable mais indirecte dans la réponse de la mère.

La mère : "Je me donne assez de mal chaque soir pour faire réciter les leçons et surveiller les devoirs de ma fille".

Le père : (qui reconnaît que sa compagne en fait beaucoup, corrige incidemment son langage. Le "nous" devient "tu") : "Eh bien, tu vois que TU es bien récompensée de TES efforts etc..." Plus loin il dira : "l'institutrice dit que les parents devraient les aider davantage". Manière de dire à sa compagne : tu en fais beaucoup, mais pas assez, redouble d'effort. Alors la praticienne et exécutante s'informe.

La mère : "Que peuvent donc faire les parents ?"

Le père : (plus "théoricien" que praticien en la matière, adopte un langage hautain et assuré) : "Beaucoup de choses TRES SIMPLES (!) (...)" parler souvent de l'école avec les enfants (...) regarder les cahiers d'école, apprendre aux enfants à écrire proprement (...) leur faire réciter leurs leçons, du moins les premières années..." toutes choses TRES SIMPLES que le père transmettra verbalement sans jamais en prendre l'initiative concrètement !

Pour finir le père dira : "La visite que j'ai faite aujourd'hui à la maîtresse a été très profitable. Il faudrait que TOI-MEME (!) tu ailles voir la maîtresse. Il est bon que les mères sachent comment se comportent leurs enfants à l'école. Pour qu'il n'y ait pas de rupture entre l'école et la famille. Il faut absolument qu'il y ait cette collaboration". Le "toi-même" confirme une fois de plus, que la mère est la seule véritable éducatrice des enfants. La fin du discours du père peut se traduire de la façon suivante : redouble d'effort afin que l'école n'évolue pas plus vite que nous, arrange-toi pour la suivre fidèlement afin de prévenir d'éventuelles contradictions entre elle et la famille.

La famille moderne repose sur la mère. Visiblement elle ne lui confère pas plus de liberté. Instituée dans le but de promouvoir la justice et l'égalité entre l'homme et la femme qui devraient s'épanouir dans ce cadre nouveau, la famille moderne ne tient pas ses promesses : non seulement elle exige de la femme plus de dévouement et d'abnégation de soi que par le passé, mais elle semble maintenir et même renforcer la domination du sexe dit fort (!)

Première force de transformation-modernisation des mentalités, l'école influe sur les familles modernes et les orientent. Elles n'éprouvent donc pas de sentiment frustratoire parce qu'aucune contradiction majeure ne les oppose à l'école. Elles veulent parfaire la mutation entreprise en rejoignant l'institution scolaire. Et elles la rejoignent effectivement dans sa fonction d'inculcation de l'idéologie dominante, moderniste et importée dans le cas présent.

Les parents, disons plutôt la mère, qui doit "étudier leurs leçons en même temps qu'eux" (cf. I.D., op. cit., conclusion générale du dialogue), reste ainsi en contact avec l'évolution intellectuelle et idéologique. Par son action éducative complétant celle de l'école, la mère contribue au renforcement de l'idéologie occidentaliste.

La seule occasion où l'on puisse, avec certitude, lire dans la presse la présence du père comme personnage central de la famille, c'est une fois l'an, lorsqu'approche la fête des pères, fête d'esprit occidental, importée et faisant déjà partie des traditions d'une catégorie d'Ivoiriens. Cette tradition moderne (!) pratiquée par l'élite ivoirienne, Fraternité Matin veut l'universaliser, il veut en faire la fête de tous les Ivoiriens, et il y parvient tout simplement en affirmant qu'elle l'est : "Le 18 juin, partout en Côte d'Ivoire on fêtera les pères". (F.M. du 16-6-1978 p. 16) (1). Discours abusif et fallacieux porteur d'une idéologie élitiste et anti-démocratique ! Car, bien que l'école -certaines écoles !- et la télévision participent abondamment à la diffusion de cette pratique, il n'est pas vrai que tous les Ivoiriens la connaissent. Si, par contre, il est vrai que tous les ruraux, c'est-à-dire la grande majorité des Ivoiriens, l'ignorent, il est également vrai que bien des gens de la ville ne la pratiquent pas.

(1) Dans un autre article : "Demain, la fête des pères" (F.M. des 18 et 19-6-1977 p. 15), cette fête occidentale devient une fête universelle, "mondialement établie" qu'on souhaite voir s'imposer au niveau national : "Puisque hommage lui est dû, hommage marqué par l'institution d'une fête mondialement établie, il faut espérer que, tout comme pour la mère, une initiative sera menée pour qu'une symbolique manifestation nationale soit décrétée, et pourquoi pas... Bonne fête donc à tous les papas". Le même texte nous informe que la fête des mères, plus "populaire", "fut célébrée par le pays à Gagnoa". Ainsi s'amorce l'institution de ces fêtes qui ne tarderont pas à entrer dans les moeurs au terme du processus de civilisation que vivent les Ivoiriens.

Le pouvoir extraordinaire dont disposent les appareils idéologiques d'Etat, notre quotidien en use pour influencer sur les mentalités dans le sens d'une occidentalisation manifeste. Mais peut-être l'occidentalisation est-elle l'avenir immédiat des sociétés africaines ? "Cette tradition est plus récente que celle de la fête des mères mais elle n'en a pas pour autant moins de valeur", ajoute le quotidien. Après avoir souligné le rôle capital de la mère -n'oublions pas que cet article paraît, comme le précédent, dans la rubrique "Féminin exclusif" et qu'il a peut-être pour but de rappeler aux mères qu'elles doivent inciter leurs enfants encore insuffisamment occidentalisés, à offrir un cadeau à leur père (1) ("Tradition" oblige !)- l'article informe que le père est le symbole de la force et de la sécurité, que "c'est lui qui, souvent a le métier le plus valorisant dans le couple", qu'il "sent la nécessité de s'occuper des enfants" et qu'"il doit suivre leur progression scolaire et les orienter vers un métier qui leur apportera fierté et satisfaction". Voici pour l'image du père qui "sent" et qui "doit" ...

Quant à la mère, il semble que les sollicitations des médias soient proportionnelles à ce qu'on attend d'elle : "I.D. Féminin" dans Ivoire Dimanche, "Féminin exclusif" dans Fraternité Matin, "Votre heure mami" à la radio, et "Avec vous Madame" à la Télévision. Toutes ces rubriques et émissions qui diffusent de véritables leçons de savoir-vivre en opposition flagrante avec les traditions authentiquement africaines, agissent sur l'évolution de la famille par la médiation de la mère.

Subvertie par l'intervention coloniale, dévalorisée d'abord par les colons, ensuite par les Africains partageant l'idéologie occidentaliste et progressiste qui fait des traditions africaines un frein au développement économique et social, la famille doit se restructurer entièrement. C'est dans ce but et pour accomplir ce vaste projet qu'elle se trouve soumise aux assauts conjugués des appareils idéologiques d'information-éducation. Exhibant le drapeau justificatif de la modernisation, les médias peuvent, grâce à cette

(1) Dans l'article sus-mentionné (cf. note précédente) Fraternité Matin confirme : "Quel que soit l'âge des enfants, c'est la maman qui doit les aider à fixer leur choix sur un cadeau et éventuellement compléter la somme nécessaire à l'achat".

couverture trompeuse, diffuser tous les préceptes jugés nécessaires à l'écllosion de la famille dite moderne. L'éducation africaine devenue traditionnelle avec l'intrusion coloniale, donc soudainement frappée d'invalidité, les mères soucieuses de suivre l'évolution de leur société se soumettent à une rééducation idéologique complète. Elles réapprendront tout : "comment composer un joli bouquet" (I.D. n° 358 du 18-12-1977 p. 9), "comment choisir ses invités les uns par rapport aux autres" (I.D. n° 387 du 9-7-1978 p. 12), ce qu'il faut faire lorsque les enfants font des caprices en série (I.D. n° 350 du 23-10-1977 p. 7), comment faire la toilette de bébé (I.D. n° 409 du 10-12-1978 p. 12) comment gérer son budget (I.D. n° 418 du 11.2.1979 p. 14), comment plaire à son mari, comment le retenir à la maison etc... (1). La modernisation qui frappe de nullité tout le savoir africain, exige une mutation totale, une entière restructuration des mentalités (2).

Retenons deux de ces innombrables leçons. La première s'autorise de la science sociologique pour rendre crédible son action civilisatrice : "Les sociologues qui ont examiné le problème recommandent aux parents, aux mamans surtout qui, plus souvent que les pères (!), accompagnent les enfants à l'école,

-
- (1) Il n'est pas inutile de rappeler qu'elles doivent, bien entendu, apprendre "L'Art de dresser la table" car "l'art de bien recevoir commence par le bon goût d'une table bien dressée". (F.M. du 28-5-1976 p. 13). Cet article a déjà fait l'objet d'un commentaire. Voir le chapitre 1er de la présente étude.
- (2) Sur la fête des mères, citons quelques extraits d'un article intitulé "30 Mai : fête de Maman" et qui dit : "La fête des mères est la seule manifestation de l'année qui traduise les liens spéciaux qui unissent la maman et ses enfants. Il n'est pas toujours facile de traduire ses sentiments et seuls les tout jeunes enfants ont une spontanéité touchante pour offrir le petit cadeau rituel" surtout quand les parents les y ont spécialement préparés ! Quelle spontanéité, en effet ! Le texte continue : "Reste aussi la solution pour les enfants d'organiser eux-mêmes cette journée et de prévoir le repas (...). Les plus grands doivent être capables de préparer un gâteau très simple, de dresser une table agréable. Ils seront très fiers d'avoir pris des responsabilités (...). Un joli bouquet de fleurs apportera une note de gaieté et renforcera l'atmosphère de fête. Sur l'assiette de la maman un petit paquet traduira la tendresse de chacun : boîte à bijoux, foulard, livre, porte-clé (...). Depuis une trentaine d'années, la fête des mères est une TRADITION qui se perpétue etc..." (F.M. du 28-5-1976 p. 13). Commentaire : chaque couche ou classe sociale a désormais ses traditions qui, en Côte d'Ivoire, ne se ressemblent pas.

ils recommandent donc aux enfants à traverser" (cf. "Apprenez à vos enfants à traverser les rues", I.D. n° 338 du 31-7-1977 p. 9). Car la modernisation a la prétention de reposer sur la science pour mieux s'imposer aux esprits et vaincre les éventuelles réticences. La seconde qui veut apprendre aux femmes à marcher selon les normes -la civilisation a un caractère contreignant qui la transforme en autocontrainte- se réfère indirectement à l'expérience africaine en la matière sans la nommer. Elle la modernise en lui imprimant un cachet occidental : "... en réalité peu de personnes marchent vraiment bien (...). Pour acquérir cette bonne position, faites régulièrement 10 tours de chambre, avec un gros livre sur la tête ; de plus cela donne beaucoup de grâce !" (cf. I.D. n° 349 du 16-10-1977 p. 9). Quotidiennement, dans les villages, et même dans les quartiers populaires d'Abidjan, les femmes font ce geste, portant divers objets sur la tête, sans toujours les y retenir par la main, en rentrant soit de la plantation, soit du marché etc... Mais cela ne fait pas très moderne de porter des paquets sur la tête en pleine rue. Alors on s'entraîne toute seule en privé, à porter ces objets modernes que sont les livres, pour parvenir au même résultat. Avec en plus la satisfaction d'avoir obéi à la norme, et d'attendre la considération qui en résultera.

Que ne conseille-t-on pas, tout simplement, de rester fidèle à l'expérience africaine de la marche ? Pour qu'elles soient crédibles les meilleures pratiques africaines doivent s'affubler du manteau occidental. Ainsi la crème de beauté "Héliabrine" qui est le beurre de karité industrialisé-modernisé, bénéficie maintenant de remarques élogieuses : "Le beurre de karité, pommade par excellence des Africaines, figure désormais dans les listes des produits esthétiques". (F.M. du 11-2-1977 p. 21). Ce "figure désormais" signifie que jusqu'à ce jour et bien qu'utilisé quotidiennement par quantités d'Ivoiriennes, paysannes pour la plupart, le beurre de karité ne pouvait prétendre au qualificatif "produit esthétique" qui convient seulement à sa version moderne "héliabrine". Et le texte précise que c'est un Français qui, émerveillé par les vertus "esthétisantes" du beurre de karité à Korhogo (1), à décidé de l'industrialiser : "A partir de cette ville du Nord, le produit brut est acheminé en France pour être industrialisé (...). Sous le nom commercial "héliabrine" qui veut dire venu du soleil (...) le karité nous revient

(1) Le texte dit : "C'était en 1957, l'harmattan avait desséché et fendillé ses lèvres. Un chef de tribu lui aurait conseillé comme remède le beurre de karité. "J'ai donc utilisé cette pommade. Dès les premières applications, plus rien. Une peau nette... Une peau saine, douce".

sous forme de crème et lait". Transformé dans sa nature et sa présentation, le beurre de karité parachève sa métamorphose en empruntant une appellation occidentale. Sous cette étiquette moderne, il peut conquérir le monde auparavant inaccessible d'une catégorie d'Ivoiriennes ; il peut être alors "la pommade privilégiée des Ivoiriennes", pommade devant laquelle "les Africaines, en particulier les Ivoiriennes, n'hésiteront plus...". Figurant désormais dans les listes des produits esthétiques, les paysannes en sont dépossédées, elles n'y accéderont plus, parce que sa valeur d'échange a cru : à la différence d'héliabrine, le beurre de karité n'est pas un "nom commercial". C'est donc désormais le profit capitaliste qui en commande l'échange et la consommation. Voici comment, selon Samir AMIN, l'histoire de la modernisation du monde paysan est aussi l'histoire de la dépossession des paysans (1). Ainsi revues et corrigées par les Occidentaux, les meilleures pratiques africaines peuvent revenir s'imposer plus aisément aux Africains !

b) Les enfants

Parler de la mère, c'est inévitablement parler aussi des enfants. Les pages féminines informent abondamment les mères sur l'éducation à dispenser à leurs enfants. Pour illustration, nous ne retiendrons ici qu'un article, substantiel et assez significatif pour que nous nous y attardions. Il s'intitule "La bonne tenue des enfants à table". Ce texte diffusé par Ivoire Dimanche (n° 324 du 24-4-1977 p. 13) a également fait l'objet d'une rediffusion l'année suivante à la télévision ivoirienne où il a été entièrement lu dans le cadre de l'émission Midi-Magazine du 30 Mars 1978 entre 12h 30 et 13h. C'est dire toute l'importance qu'y accordent les idéologues au service des pratiques culturelles dominantes ! Relisons-le entièrement : "La bonne tenue demande que les mains soient posées de chaque côté de l'assiette non à plat, ce qui serait disgracieux, mais les doigts refermés, avec naturel.

La tenue du verre a aussi son importance, il faut lever le verre jusqu'à ses lèvres au lieu de se pencher en avant, comme un animal vers son abreuvoir. Ensuite, on s'essuie les lèvres avec la serviette comme on doit aussi le faire après avoir mangé. Un enfant doit apprendre très tôt à s'essuyer la bouche proprement après avoir terminé son repas. C'est là une bonne habitude qu'il faut conserver toute sa vie.

(1) Cf. Samir AMIN, L'impérialisme et le développement inégal, Edit. de Minuit, 1976 p. 190.

Les enfants ne doivent pas se précipiter à table dès que le couvert est mis, mais attendre posément d'y être invités ; auparavant, ils se seront lavé les mains (ce qu'ils oublient trop souvent).

Quand la mère ou le père dira : "A table", les enfants prendront place sagement et en silence. Après avoir déployé leur serviette et l'avoir déposée en travers de leurs genoux (les plus jeunes peuvent en glisser le cou (1) dans leur encolure), ils attendront d'être servis chacun à son tour et sans tendre leur assiette tous ensemble, au risque de tout renverser. Faut-il rappeler que l'on mange sans bruit et que les coudes ne doivent pas reposer sur la table.

Si le temps n'est plus où les enfants restaient muets à table, il n'est pas question toutefois de les laisser libres de parler à leur gré. Laissez-les s'exprimer avec modération mais ne leur laissez pas (2) vous couper la parole".

Cet ensemble d'interdictions et de recommandations rappelle jusqu'au style des grands classiques de la bienséance, de la civilité ou du savoir-vivre en Occident. Norbert ELIAS consacre aux manières de table tout un chapitre ("Comment se tenir à table") de son étude remarquable (La civilisation des moeurs), couvrant les siècles qui séparent le Moyen-âge du 19^e siècle et suivant l'évolution des manières de table à travers les documents d'époque.

Mais avant de questionner cette source très éclairante, jetons un bref regard sur la contribution des manuels scolaires à cette diffusion de bonnes moeurs. Plusieurs manuels contenant des leçons sur le repas et le vocabulaire de la table (assiette, verre, couteau, fourchette, mettre la table... etc...) se muent en de véritables précis de bonnes conduites. Devant la multiplicité des documents, nous avons choisi un petit détail apparemment anodin-mais combien parlant !- qui nous permettra de mesurer avec quelle force "la table" comme élément culturel devenu naturel et traditionnel -il s'agit ici

(1) Peut-être s'agit-il du "bout" et non du "cou".

(2) L'auteur a peut-être voulu écrire "ne les laissez pas..." Mais nous avons respecté l'orthographe d'origine.

de tradition moderne comme la fête des pères et non de tradition traditionnelle comme les "danses folkloriques"- a pénétré jusque dans le tréfonds de l'être de certains Ivoiriens. Traduisant en Français un conte oral ("Le singe et la poule") de l'ethnie Yacouba de Côte d'Ivoire, les auteurs écrivent spontanément : "A son tour, la poule invita le singe à venir dîner chez-elle. Elle servit son invité, mais avant de PASSER A TABLE elle lui dit ... etc..." (cf. Français, CM2, livre de l'élève I, p. 14). Le conte a beau être quelque chose de dynamique dont la formulation évolue avec le temps, on ne peut s'empêcher de remarquer que les traducteurs auraient gagné à emprunter le mot "manger" qui exprime un geste populaire, démocratique et... vital. Car si tous les Ivoiriens mangent, il n'est pas dit que tous "passent à table" aux heures de repas (1). "Passer à table" dans un pays où la majorité des gens mange autrement, c'est la marque distinctive d'une catégorie d'individus pour qui on ne saurait manger sans table (2).

Mais comment en est on arrivé là ? Si pour les Africains colonisés hier et encore mentalement et culturellement dominés aujourd'hui, la chose s'explique aisément... pour les Occidentaux, en revanche, ce fut le résultat d'une lente évolution qui s'étend sur plusieurs siècles. Et, s'interrogeant sur la sociogenèse et la psychogenèse de chaque manière et instrument de table (couteau, fourchette, cuillère, passage du plat commun où l'on mangeait ensemble à la main, puis avec des cuillères, puis des fourchettes etc... à l'utilisation des assiettes individuelles, des serviettes de table... etc...). N. ELIAS montre avec force documents d'époque comment les cours royales ont influé sur les couches bourgeoises montantes puis sur le peuple, en se présentant comme -et en étant effectivement- des centres d'invention, de sécrétion et de diffusion de bonnes moeurs.

(1) Cf. le chapitre 1er de la présente étude, notre commentaire sur "l'art de dresser la table", lu dans Fraternité Matin du 28-5-1976, p. 13.

(2) Dans une livraison récente, Ivoire Dimanche écrit, sous le titre "coutumes" : "Autrefois nous prenions toujours nos repas sur le sol. Puis avec l'arrivée des Européens, nous avons adopté leurs coutumes : une table et des chaises. Mais avez-vous remarqué que maintenant c'est l'inversé qui se produit. Chez bien des Européens, on commence à prendre son repas au sol : quelques coussins ou tabourets, une table basse et des nattes. Echange de coutumes... Vous avez donc le choix" (I.D. du 11-2-1979 p. 14). Sous cet appel fallacieux à notre liberté de choix, ce qui se lit, c'est encore l'invitation à imiter les Européens dont on veut croire qu'ils nous imitent. En fait ce qui nous rend libres de choisir, c'est l'information sur les nouvelles pratiques des Européens. Avant cette information nous étions astreints à la bonne tenue à table, c'est encore les Européens qui nous en libèrent, indirectement.

Devant la permanence des manières subalternes de prendre les repas dans certaines sociétés ou classes sociales, les "hommes modernes" qui en éprouvent des sentiments de gêne et de rebut, réagissent en donnant des explications faisant de ces manières des signes d'un retard dans l'évolution -unilinéaire bien entendu !- et présentant les leurs au contraire comme l'aboutissement pratique de recherches scientifiques préalables. On retient par exemple les préoccupations hygiéniques, le trottement fréquent des corps pouvant comporter des risques de maladie ou de contamination. ELIAS qui n'a trouvé nulle part dans la masse de documents consultés la moindre trace de préoccupations de ce genre, explique très justement que les justifications scientifiques ne sont apparues que bien plus tard quand, n'ayant plus souveraineté du chemin parcouru, les hommes du XX^e siècle ont cru pouvoir, sans recherches préalables, expliquer leurs manières de table (1). En pleine période de création de ces normes, les hommes des couches supérieures qui étaient alors plutôt soucieux des marques distinctives, n'avançaient que des arguments subjectifs. Tout simplement, ils disaient : en 1530 : "Il est discourtois de lécher ses doigts grasseyés ou de les nettoyer à l'aide de sa veste. Il vaut mieux se servir de la nappe ou de la serviette", en 1714 : "Ne tenez pas toujours votre couteau à la main comme font les gens de village ; il suffit de le prendre lorsque vous voulez vous en servir", en 1729 : "Il est contre la bienséance de tenir la fourchette ou la cuillère à pleine main, comme si on tenoit un bâton ; mais on doit toujours les tenir entre ses doigts", en 1780 : "Détacher les morceaux de viande avec la main est considéré comme un procédé paysan : à la ville, on se sert du couteau" (2).

Avec la progression du seuil de sensibilité, l'apparition des sentiments de gêne et de pudeur et le besoin de distance entre les corps... toutes choses dont on ne peut avec exactitude saisir l'origine... sont apparus les comportements "individualistes" (chaque commensal ou convive a son assiette, son verre, son couteau, sa fourchette... ces instruments étant quelquefois multipliés, verres à ceci et cela, fourchettes à plusieurs fonctions etc...)

(1) Cf. Norbert ELIAS, la civilisation des mœurs, p. 163;

(2) Norbert ELIAS, op. cit. pages 130, 137, 139 et 142 pour les extraits cités dans l'ordre.

qui n'ont pas subi de changement profond depuis la fin du 18^e siècle. C'est donc -contrairement à la prétention scientifique des hommes du 20^e siècle- des gestes tout à fait subjectifs qui furent érigés en normes universelles.

Les conduites humaines comportant une très grande part de subjectivité et d'irrationnel, la connaissance de leurs origines et évolutions peut, seule, nous permettre d'adopter une attitude critique et raisonnée vis-à-vis d'elles. Peut-être alors pourrions-nous nous autoriser d'arguments objectifs justifiant l'acceptation ou le rejet de certaines d'entre elles, surtout quand elles nous viennent d'une autre civilisation et que celle-ci manifeste assez explicitement ses ambitions expansionnistes.

X

X

X

Etres sans défense attendant, comme des bouteilles vides, qu'on les remplisse d'éducation et de culture, les enfants de l'Afrique d'aujourd'hui -qui subit plus qu'elle ne maîtrise le processus de modernisation- seront peut-être demain les plus vifs contestataires d'un mode d'évolution progressant à vive allure vers l'occidentalisation des moeurs qui aura alors atteint un seuil critique. Car l'histoire nous a suffisamment montré qu'une civilisation trop envahie par des éléments culturels étrangers et contradictoires réagit toujours par la création d'idéologie de contestation de l'ordre social et de réaffirmation de la personnalité authentique... qui peuvent aller de la simple expression camouflée du mécontentement à de véritables actes de violence subversive (1).

(1) Mais ces idéologies peuvent-elles aboutir à une libération effective ? Marc AUGÉ n'en est pas convaincu : "... il s'agit d'une réaction logique, attestée dans toutes les régions soumises à l'agression occidentale sous des formes plus ou moins directes (...). Mais la réaction et la création idéologiques se manifestent comme un volontarisme toujours déjà piégé (...) qui essaie de dessiner ou d'ébaucher les signes du pouvoir et de la libération, parce qu'il n'est pas à même d'en créer les conditions". AUGÉ pense que c'est donc une illusion de "s'affirmer comme sujet d'une histoire qui ne crée que des objets". Voir, la construction du monde. Religion, Représentation, Idéologie. Edit. Maspéro, 1974 p. 7. Nous affirmons la même chose en disant que les Africains aujourd'hui dominés sont plus modernisés que véritablement modernes, parce qu'ils ne maîtrisent pas le processus de la modernisation, parce qu'ils en sont les objets et non les sujets. Mais les créations idéologiques, si elles contestent radicalement l'ordre social, ne peuvent-elles pas favoriser la création des conditions de la libération ? Une révolution culturelle qui surgirait d'en bas -chose rare mais non impossible- ne pourrait-elle pas aboutir au renversement du pouvoir, c'est-à-dire à une révolution politique dont on serait en droit d'espérer qu'elle accouche d'une révolution sociale ? S'il est vrai que le peuple est souvent son propre ennemi (cf., la Boétie, le discours de la servitude volontaire) et que la démocratie est un à-venir, seul l'espoir de l'avènement d'un monde humain et meilleur -mais non organisé scientifiquement selon les directives d'un demiurge- peut faire vivre.

Les enfants d'aujourd'hui seront-ils des consommateurs de plus en plus adaptés à leur société quelle qu'en soit la dynamique ? Seront-ils au contraire des protagonistes de bouleversements culturels ? L'avenir nous le dira. En attendant, leurs parents remplissent quotidiennement leur devoir d'éducateurs, les uns déphasés par la contradiction flagrante des systèmes africain et occidental, les autres franchement adaptés au système dominant actuel et montrant le chemin à suivre.

4°) L'Habitat familial : images de la maison modèle

"Qui n'a pas rêvé de posséder un jour sa propre maison entourée d'un vaste jardin où flamboyants et fleurs feraient une symphonie de couleurs sur la verte pelouse. Les enfants s'ébattent avant de plonger une tête dans la piscine pendant que la maîtresse de maison s'affaire autour de l'inévitable barbecue d'où s'élève un fumet alléchant, annonciateur d'un succulent repas. Ce rêve peut devenir réalité et quelquefois on est pris de court, on manque d'idées quant à la réalisation. Nous vous donnons aujourd'hui quelques conseils qui, nous l'espérons, vous seront utiles un jour" (cf. F.M. du 21-2-1979, 1ère page) (1). Ce discours poétique, suggestif et à prétention démocratique ("... quelques conseils qui, nous l'espérons, vous seront utiles un jour") est véritablement insidieux dans son contenu latent, il a pour fonction de répandre l'illusion et l'espoir que chacun peut -certainement à force de travail, mais un travail exercé dans l'honnêteté absolue- accéder un jour à ce modèle de maison dont la rareté fait le charme tout en conférant à leurs propriétaires la satisfaction d'appartenir à la minorité privilégiée et distinguée. En effet on suggère qu'il est très probable que vous en deveniez l'heureux acquéreur. Et cette aubaine peut même se présenter à vous avec une telle rapidité que vous en seriez quelque peu dérouté : "Ce rêve peut devenir réalité et quelquefois on est pris de court, on manque d'idées..."(2). Alors on vous instruit sur deux éléments importants annoncés dans le préambule ci-dessus.

(1) Nous avons remarqué que chaque année à la même période, Fraternité Matin publie des pages supplémentaires consacrées à la maison et au jardin. Voir par exemple F.M. du 16-2-1977, du 17-2-1978 et du 21-2-1979 etc...

(2) Pour que cela se produise avec une telle rapidité vous avez le choix entre gagner plus d'une fois le gros lot à la Loterie Nationale ou dilapider les fonds publics. A l'heure où la lutte est déclarée contre la corruption, cette forme déraisonnable d'incitation à la consommation ne peut-elle pas susciter des comportements dits malhonnêtes ? Voici, en tout cas, une preuve de la contradiction entre discours idéal (lutte contre la corruption) et discours réel (incitation à la consommation effrénée).

Exigence de piscine : "si vous construisez votre maison sur un terrain vierge, pensez immédiatement au bassin..." (cf. F.M. op. cit. p. 21). Egalité devant le rêve, inégalité devant les moyens nécessaires à son exécution. Ce discours donne à rêver en abolissant les contraintes et différences matérielles. La censure qui, selon la théorie psychanalytique, peut imprimer sa marque sur le rêve pour en travestir le contenu manifeste, semble absente de ce type de rêve où tout est possible. En effet vous avez le choix entre plusieurs sortes de piscine, cela dépend de votre goût. Pour les "piscines à liner", ce petit détail achèvera peut-être de vous convaincre : "Depuis 20 ans aux USA, depuis 10 ans en France, elles ont conquis rapidement une très large part du marché" (F.M. op. cit. p. 24). Respect de la hiérarchie internationale dans la consommation ! A la pointe du progrès et en tête de liste : les USA, suivis à 10 années de distance par la France. Aujourd'hui 10 ans après la France, la Côte d'Ivoire est invitée à emprunter cette voie assurée. Ainsi doit évoluer le monde, chacun à sa place sur l'échelle de valeurs dressée par l'Occident. Dans "Les étapes de la croissance économique" ROSTOW n'affirmait pas autre chose. L'évolutionnisme unilinéaire semble bien inéluctable !

Quant au Barbécue, tous les hommes vivant sous les tropiques en éprouvent le besoin, parce que tous en rêvent : "De nos jours, surtout sous les tropiques, qui n'a pas rêvé d'avoir dans son jardin un Barbécue ?" interroge Fraternité Matin. Ensuite vient la petite note de raffinement culturel et gastronomique : "Mais au fait d'où vient ce mot un tantinet rabelaisien ?" (F.M. op. cit. p. 22). Cette interrogation annonce l'explication de l'origine du Barbécue. Peut-on, en effet, posséder ce style de maison aménagé avec le goût décrit plus haut, sans en détenir la culture afférente ? Le pouvoir matériel seul ne suffit pas pour conférer admiration et considération dans les classes supérieures, l'attrait qu'exerce la culture y étant un complément indispensable. Et bien souvent la richesse se met au service de la culture et des pratiques qui en découlent. La référence à Rabelais, c'est ici la preuve manifeste de l'appartenance au monde sélect des fins gourmets de la littérature classique occidentale. Si le Barbécue a des connotations un tantinet rabelaisiennes (1),

(1) Rabelais revient souvent dans les discours à l'adresse des fins gourmets. Une plaquette publicitaire dit : "Dans un village nommé Ivoire, le dimanche soir, venez manger, boire et rire à "gogo" au "Buffet à gogo". Une table que GARGANTUA apprécierait !..." (F.M. du 27-12-1976 p. 21).

c'est que la dégustation de Rabelais est au moins aussi importante sinon plus que celle des grillades attendues. Et faire montre de sa culture en expliquant l'origine du Barbécue -dont on est redevable à Fraternité Matin- ce sera un jour, aux yeux des convives dégustant des grillages dans le jardin sur la verte pelouse, un témoignage de plus, témoignage d'un savoir qui s'énonce en temps opportun.

Pouvoir matériel additionné de culture occidentale, n'en voilà-t-il pas assez pour vous hisser au sommet de la pyramide sociale ?

Le texte qui fourmille de menus détails sur la construction de la piscine et la fabrication du Barbécue, reste cependant silencieux sur l'architecture proprement dite de la maison elle-même. Entre la villa et l'appartement en immeuble, lequel peut constituer un habitat modèle ? Des manuels scolaires de l'Enseignement Primaire Télévisuel nous en donnent la réponse. En procédant par exclusion nous pouvons y lire : "Il y a deux ans, ma famille habitait une maison inconfortable. Il n'est pas agréable d'habiter une maison sans confort". (Français, CM2, livre de l'élève I, p. 28). Puis en progressant vers la réponse, d'abord : "M. BROU a construit une très belle maison. Tout le monde l'admire" (Lecture, CE2, livre de l'élève II p. 18), ensuite la belle maison sortant de l'abstraction, prend corps : "Aujourd'hui nous allons visiter une belle maison, dit M. DIALLO. C'est une très jolie villa en dur" (op. cit. p. 19). Enfin, faisant précéder l'immeuble de la villa dans la hiérarchie culturelle et architecturale, un exercice de grammaire qui peut-être également lu comme un prétexte pour la comparaison des deux types d'habitat -le contenu étant ici peut-être aussi, sinon plus important que les préoccupations grammaticales- affirme définitivement : "Faites l'accord des adjectifs entre parenthèses : Es-tu déjà allé dans une (grand) ville ? As-tu déjà vu des avenues (bordé) de palmiers et si (large) que les voitures peuvent rouler trois fois ? Les quartiers (moderne) se reconnaissent par leurs (haut) immeubles (impressionnant). Mais les plus (joli) quartiers sont ceux qui regroupent des villas aux jardins et pelouses (soigné)". (Français, CM2, Livre de l'élève I p. 15). Villa, jardin, pelouse, voici en quelques mots l'image de la maison-modèle qui fait l'unanimité entre l'appareil idéologique d'information-éducation et l'appareil idéologique et scolaire d'éducation-formation : elle est moderne et jolie. Après les villas, les immeubles, qui bénéficient également du qualificatif "moderne". A Cocody - quartier de rêve(cf. Fraternité Matin)- ceux-ci portent

souvent des noms qui veulent signifier le niveau culturel de leurs habitants. Nous avons, en effet, relevé parmi les noms d'immeubles à Cocody ceux qui composent la liste suivante : MONET, GAUGUIN, RENOIR, GOYA, VAN GOGH, SHAKESPEARE, RONSARD, RABELAIS, SCHILLER, ARAGO, BUFFON, AMPERE, BERGSON, CAMUS, CHARLEMAGNE, FACINE, CORNEILLE, MOLIERE, ARLEQUIN, ARIANE, CASTOR, POLLUX etc... (1).

Transformant imperceptiblement mais profondément le mode de vie -à nouvel environnement spatial, nouveaux rapports aux objets et nouveaux rapports humains- l'architecture est aussi symbole de l'appartenance sociale et culturelle. Si les immeubles de Cocody ont été auréolés de noms propres d'"hommes de culture" d'une civilisation étrangère, dominante et rayonnante, ceux d'Adjamé ou Treichville (quartiers populaires) peuvent, quant à eux, se contenter de porter des noms communs (Le flamboyant, le karité, l'harmattant, l'ouragan, les manguiers, le Levant, le Midi etc... (2).

Mais l'expression culturelle qui, à Cocody se lit dans les noms de ces "hommes de culture" illustres, traduit une contrainte, une absence de liberté, car non seulement les appartements sont construits en série suivant des normes imposées à tous, mais aussi ces signes extérieurs que sont les noms, relèvent d'un arbitraire qui récuse les exigences culturelles personnelles.

-
- (1) La publicité s'inspire des merveilles de l'architecture moderne occidentale pour inciter à la consommation : "Les Résidences de l'Indénié : cinq hectares dédiés à un nouvel art de vivre. Vivez en pleine nature à deux pas du coeur d'Abidjan "la belle". Beverly Hills en Abidjan" (F.M. du 12-1-1979 p. 23) ; Beverly Hills, ce monde "inaccessible" des vedettes du cinéma américain, existe désormais à Abidjan. Quel privilège rare que d'y habiter!
- (2) Les Ivoiriens semblent cependant manifester une réaction vis-à-vis des noms importés. Un lecteur de Fraternité Matin écrit dans le courrier des lecteurs : "Comment me débarrasser du prénom Thierry. J'ai été victime d'une insulte de la part d'un ami français nommé Thierry de Lafayette qui m'a demandé à la veille de son départ : "Comment se fait-il que toi un Africain, tu portes le même prénom que moi ?" (F.M. du 6-7-1976 p. 3). Comme pour le changement des manières de table, ce sont encore les Européens qui montrent le chemin du retour aux sources. Preuve que le sentiment d'infériorité est bien ancré. La réponse du quotidien nous informe que ce lecteur n'est pas seul à réagir : "si votre problème, qui semble celui de beaucoup d'autres qui m'écrivent se résume au problème du changement de nom, vous pouvez... etc..."

Les habitats-modèles au contraire, ces villas qui échappent à la production en série (1), reflètent la personnalité de leurs propriétaires. Elles portent le cachet original de l'imagination architecturale, elles sont uniques dans leur conception : elles sont personnalisées (2).

X

X

X

C'est dans ces maisons-modèles que les familles-modèles dont "les enfants s'ébattent avant de plonger une tête dans la piscine..." connaissent un épanouissement générateur d'habitudes mentales exemplaires et distinguées. Elles veulent être les phares des classes subalternes qui, au bas de la pyramide sociale, aspirent peut-être à cet univers enchanteur. On voudrait y voir des sources d'émulation, des ferments du progrès : "... nous ne sommes pas (...) pour le nivellement de tous les individus. Il faut, pour qu'une société garde son dynamisme, que puisse naître l'espoir pour chacun, d'une amélioration de ses propres conditions de vie et qu'une saine émulation garantisse le dynamisme de l'initiative individuelle" (cf. F.M. du 13-10-1977 p. 8). Alors on les donne en pâture, et le bouillonnement de rêve qui en résulte et d'où naissent mille besoins nouveaux, entretient de son feu la dynamique sociale.

Les normes semblent bien intériorisées et le dynamisme garanti : les paysans entrent dans la course, ils suivent le mouvement. La villa s'est imposée à eux comme modèle d'habitat.

Dénoté "le paysan de Niablé", S.K. est sorti de l'anonymat non pas seulement pour avoir reçu dans le cadre de la Coupe Nationale du Progrès- la coupe des exploitants agricoles, mais surtout pour avoir fait construire 18 villas. Dans un article intitulé "Les 18 villas de S.K. : le symbole de la réussite d'un paysan" (F.M. du 21-7-1978 p. 9), on peut lire : "S.K. est un paysan moderne...". La mutation est accomplie, car il n'est plus seulement

(1) Les villas construites en série selon un modèle standard, portent la marque indélébile d'une absence de cachet personnel : ce ne sont donc pas des habitats-modèles. Les transformations auxquelles sont soumises généralement ces villas à Abidjan, traduisent certainement le besoin qu'éprouvent leurs futurs habitants d'abolir les contraintes de la série.

(2) Sur le modèle et la série voir Jean BAUDRILLARD, le système des objets, édit. Gallimard, 1968.

cela, il est déjà bien autre chose : "... S. K. n'est plus un simple agriculteur. Depuis 4 mois, il représente à Niablé une marque de dentifrice". Et S. K. de conclure : "Aujourd'hui, je reçois des gens qui font de longs déplacements afin de s'inspirer de mon exemple".

Le couronnement de S. K. et la publicité qui le met sur un piédestal, indiquent que le système qui veut "favoriser l'émergence d'une classe paysanne moderne" (F.M. du 5-1-1977 p. 7) a trouvé son homme : il importe qu'un paysan serve directement de modèle aux autres paysans.

A travers la villa et le dentifrice -petits détails, mais la vie n'est faite que de petits détails !- la mutation s'annonce irréversible ; l'architecture africaine franchement reniée, le "cure-dents" villageois progressivement remplacé par le dentifrice qui, tout à la fois renforce la soumission des paysans à la loi capitaliste du profit, et entraîne le rejet de leur mode de vie actuel. Autour de la villa la vie familiale et villageoise va imperceptiblement se restructurer, et il n'est pas dit que les fonctions qu'assurait la cour communautaire soient maintenues : s'adapter à la villa, c'est apprendre à vivre en groupe restreint, c'est s'initier lentement mais sûrement à la vie de couple. C'est donc une voie détournée qui pourrait conduire à la compartimentation de la société en autant de minuscules sociétés fermées qu'il y a de familles.

Nous voyons ainsi comment s'actualise l'idéologie moderniste : elle refuse d'assumer les valeurs culturelles nationales, elle les nie tout simplement en se superposant à elles (1). Refoulant tout ce qui peut entraver sa marche autoritaire et anti-dialogique, elle s'en va poursuivant à l'horizon sa propre image. Et le discours qui dit : "L'intégration de nos valeurs culturelles traditionnelles au sein d'une culture moderne est aujourd'hui, un (...) impératif". (F.M. du 5-1-1977 p. 7)... n'est qu'un discours lénifiant qui veut domestiquer les besoins et aspirations culturels incompressibles parce qu'il ne peut les satisfaire tout en se diffusant d'en haut.

(1) On n'a jamais vu le pouvoir s'inspirer d'une valeur dite traditionnelle pour innover ou créer. Entre le moderne, c'est-à-dire l'Occidental, et le traditionnel, c'est-à-dire l'authentiquement africain, il n'y a pas complémentarité et il ne peut y en avoir dans un contexte capitaliste qui réduit la culture en une marchandise. Les rapports entre "moderne" et "traditionnel" sont conflictuels, ce sont des rapports de dominant à dominé.

CHAPITRE 8

L'ENVIRONNEMENT SOCIO-CULTURELASPECTS DE L'INITIATION CULTURELLE DE L'ELITE

"Société de production", c'est-à-dire société à faible production industrielle, la Côte d'Ivoire ne veut pas être une "société de manque" qui laisserait insatisfaits les besoins des individus. Contre la logique qui voudrait que les "sociétés de manque" pratiquent la propagande politique pour démotiver les individus afin qu'ils réduisent leurs besoins, elle les incite au contraire à la consommation qu'elle ne tente de réduire que par des discours politiques occasionnels n'ayant aucune prise sur la réalité quotidienne. Car tandis que le discours-verbe qui s'énonce en des moments de sursaut, dispense des leçons de morale sur l'austérité et le découragement à la consommation ostentatoire, le discours-acte donne quotidiennement dans l'ostentation les comportements distinctifs et ségrégationnistes. Et le plus efficace des deux, c'est le second qui frappe l'imagination et suscite des rêves consummatoires incompressibles. Le premier qui ne s'aide d'aucune action pratique d'envergure et de longue durée, est un discours paternaliste devant lequel, respectueux du père et des aînés, les enfants adoptent momentanément des attitudes de sagesse exemplaire pour s'adonner quelques instants plus tard -le verbe moralisateur s'étant envolé et évanoui- à leur conduites favorites.

Le verbe a moins d'effet que l'image réelle ou télévisuelle, il incarne et prône l'idéalité quand l'image qu'offrent les orateurs dans leur vie quotidienne, contredit cette idéalité. Mais ici le discours idéal a une fonction précise : il se dit pour s'opposer idéalement au discours-acte, il se dit pour ne pas dire officiellement le discours-acte, il se dit pour conforter le système. Car loin de s'adresser effectivement aux consommateurs privilégiés devenus "déviant" le temps de l'énoncé, il parle au contraire -indirectement- aux nécessiteux pour prévenir leurs mécontentements : d'avance il veut exorciser le mal en étant mécontent pour eux, en domestiquant la révolte.

Le nivellement des individus tue la dynamique sociale, nous dit-on ; pour l'entretenir il faut maintenir les différenciations sociales, économiques et culturelles : c'est un discours de confirmation de l'ordre social. Traduisant ces différenciations sociales, *Fraternité-Matin* dit par exemple : "Les familles qui ont de nombreuses charges et toutes personnes qui ne peuvent prétendre aux articles que leur proposent les vitrines des magasins du plateau en cette fin d'année, peuvent renouveler leur garde-robe à moindre frais sur le boulevard Nangui Abrogoua à Adjamé et le boulevard du 7 décembre à Koumassi". (*F.M.* des 1er et 2-12-1976 p. 5). Si le texte tait la référence aux vitrines de Paris, Londres, Rome ou New-York, c'est que les vitrines du Plateau en sont des raccourcis fidèles : elles vivent de la dépendance à l'égard de ces capitales lointaines -mais combien présentes- qui les ravitaillent en prêt-à-porter tout en diffusant la mode de l'heure. Quel privilège que de rassembler en un lieu tant de productions différentes ! Les habitants des quartiers populaires peuvent en rêver, ils finiront par se ravitailler à "moindre frais", à Adjamé ou Koumassi.

La réalité sur laquelle s'incrivent quotidiennement les mille et une pratiques socio-culturelles, est en Côte d'Ivoire, le terrain d'élection des actions culturelles de l'Occident.

Nous tenterons, à travers la fréquentation des galeries d'Art, la consommation de champagne, l'expression de la mode, la civilisation culinaire, les leçons de beauté, l'importation de sports d'élite etc...de donner à lire la photographie d'une phase de l'évolution culturelle de la classe supérieure.

x

x

x

1°) Civiliser l'esprit : de la consommation touristique du folklore à l'initiation aux pratiques culturelles et artistiques occidentales.

S'adonner à toutes ces pratiques élitistes, c'est faire un choix. Or tout choix est aussi négation. Ce qui est négligé, nié, oublié, c'est toute la culture populaire dans son expression rurale-folklore globale, c'est-à-dire dans ses diverses manifestations quotidiennes. Car, il convient de le rappeler, le folklore ne se résume pas aux danses devenues traditionnelles et dites folkloriques, c'est toute la vie quotidienne des ruraux dans ses multiples facettes. Les folkloristes des XIX^e et XX^e siècles, en particulier A. VAN GENNEP (1), l'ont suffisamment montré. Il ont également montré que le folklore est l'expression subalterne d'une culture qui résiste mal au procès d'industrialisation. Interrogation : comment le folklore qui, selon le pouvoir, est la richesse et l'expression culturelles authentiques de la nation ivoirienne, peut-elle être aussi une culture subalterne ? Parce que reprenant à son compte la conception occidentale et capitaliste de la culture exprimée par les ethnologues au service de l'administration coloniale, ethnologues qui, après avoir folklorisé-infériorisé une partie de leur culture -celle, "déconcertante", qui échappe ou résiste au processus de modernisation- ont collé l'étiquette folklore à toute autre culture évoluant dans un sens et à un rythme autres, l'élite africaine a également emprunté le mot péjoratif de "folklore" tout en voyant dans la réalité correspondante, un retard dans l'évolution et des signes d'infériorité certaine. Sur cette immensité dite stagnante, va donc se superposer une culture dite moderne, importée et signe de progrès permettant l'affirmation de cette élite. C'est par rapport à cette culture dite moderne que la culture authentique est insidieusement baptisée folklore, c'est ainsi qu'elle est devenue traditionnelle et folklorique, c'est ainsi également qu'elle est soumise à un processus de modernisation-domination irréversible, l'exode rural vidant les villages de leurs forces vives,

(1) Voici par exemple la définition que propose Arnold VAN GENNEP du folklore : "Le domaine que j'assigne (...) au folklore est bien plus étendu que celui qu'avaient admis les premiers "tradiionnistes", qui ne regardaient comme "transmis par la tradition" que les contes et légendes, les chansons, les croyances et observances, les pratiques de sorcellerie, etc... Le progrès de notre science nous a contraints d'y ajouter l'étude de toutes les cérémonies, des jeux du village, des ustensiles de ménage, des institutions créées par le peuple ou survivant de périodes anciennes, enfin des manières de sentir et de s'exprimer qui différencient le "populaire" du "supérieur" cité par Nicole BELMONT, Arnold VAN GENNEP le créateur de l'ethnographie française. Edit. Payot 1974 p. 89.

l'industrialisation transformant le paysan en ouvrier et le prolétarisant ; c'est ainsi, enfin, qu'elle est condamnée à mourir, l'appareil idéologique scolaire d'Etat, ce lieu privilégié de la reproduction des valeurs dominantes lui fermant ses portes.

Curieusement, c'est au moment où elle se meurt qu'on en parle le plus et qu'on en met dans toutes les sauces (1). La publicité dit : "Ce soir, autour de la piscine un menu épicé de folklore. Autour d'un Barbécue géant, folklore et rythmes africains, tous les vendredis soir à la piscine de l'Hotel-Ivoire" (F.M. du 10-12-1976 p. 21). Le folklore c'est la distraction, la fonction que lui assigne l'ordre social c'est d'amuser momentanément les personnes "sérieuses" et "respectables", il s'y prête, ne sachant, ne pouvant faire autrement. Il demande l'aumône de quelques regards amusés avant de rendre l'âme. Il n'a plus sa valeur d'usage seule, la loi du capital désormais le détermine, il ne s'évalue plus qu'à sa valeur d'échange : c'est une marchandise. Il ne peut avoir d'autres prétentions culturelles ou politiques, il n'a plus le pouvoir d'exiger de vivre dans ses spectateurs en les transformant en praticiens, il ne peut pas même exiger d'être pris au sérieux bien que GRAMSCI ait annoncé que le folklore est une chose sérieuse qui mérite d'être prise au sérieux (2).

Le 7 Décembre 1976, jour anniversaire de l'Indépendance Nationale, dans l'après-midi au Stade Houphouët-Boigny, en présence des plus hautes personnalités politiques, on attend comme à l'accoutumée le défilé des danses folkloriques qui connaissent généralement un grand succès. Ce jour-là, on a voulu innover : un Ivoirien, maître de conférence à l'Université Nationale a fait preuve d'une erreur de jugement impardonnable. Se fiant au discours du pouvoir sur le folklore -discours inévitablement élogieux- et tablant sur le succès habituel que remportent en cette occasion les danses folkloriques, il a voulu faire entendre le tambour parleur sorti du fond de la forêt nationale et réservé aux occasions solennelles dans les villages Akan. Le tambour parla, parla.

(1) Dans le programme des manifestations organisées à l'occasion des journées du paysan à Aboisso en Décembre 1976, on peut lire : "13 heures : déjeuner sous palmiers animé par les danses folkloriques" (F.M., 4 et 5-12-1976 p. 8). On apprécie d'autant plus le folklore qu'on est occupé à déguster autre chose, laquelle n'en a que plus de goût. Drôle de manière d'honorer les paysans !

(2) Cf. Le numéro spécial de la revue DIALECTIQUES (n° 4-5, Mars 1974) consacré à Antonio GRAMSCI.

Mais ce langage sérieux et hautement culturel durant trop à son goût, et n'étant visiblement venu que pour se distraire et non assister à une manifestation sérieuse du folklore, le public siffla, siffla encore, siffla beaucoup. Alors ordre fut intimé au tambour de mettre fin à son discours incompris et inintéressant parce que mal venu : ce n'était ni le lieu, ni le moment. Le tambour se tut à la satisfaction générale et l'on jubila à l'annonce des danses folkloriques qui, n'exigeant rien des spectateurs et passant assez rapidement l'une après l'autre pour ne pas provoquer l'ennui et le désintérêt, connurent le succès de toujours (1).

Ce que notre éminent professeur n'a pas compris, c'est que le folklore est condamné à distraire, et à distraire seulement. Hors de cela, point de succès, car le sérieux ne lui réussit pas, on le lui refusera toujours, depuis que dans le fin fond du Moyen-âge européen est né imperceptiblement d'une rupture capitaliste encore embryonnaire, et s'est développé lentement ce reste de culture devenu subalterne qu'à partir de 1846 un Anglais -W.J. THOMS- baptisera du nom de folklore.

Le subalterne ne peut ainsi devenir brusquement dominant, surtout pas avec l'assentiment de l'élite à qui il demande consécration et légitimation. Cela exige au préalable une révolution culturelle et mentale qui, pour ne pas être piégée, devra surgir d'en bas. Car l'élite qui se distrait occasionnellement avec le folklore, et qui a ses pratiques culturelles propres n'en serait qu'une protagoniste soucieuse du maintien de ses privilèges matériels et culturels. Exemple : la négritude senghorienne et l'authenticité zaïroise, ne pouvant se vivre concrètement par l'élite et n'intéressant nullement le peuple, s'accomplissent dans le discours. Quand là-bas la révolution culturelle se dit,

(1) Nous n'insisterons pas plus sur cet événement hautement significatif car nous y reviendrons dans une étude que nous consacrerons à l'analyse de la situation sociale du folklore en Côte d'Ivoire. Cependant, nous proposons à votre réflexion deux points de vue extraits de l'abondant courrier qu'a suscité l'échec de l'Attoungblan (tambour parleur) : "Jamais de mémoire de chroniqueur, on avait vu personne imposer silence à l'Attoungblan... et d'une manière aussi cavalière ! (...). Merci pour le courage de Niangoran-BOUAH, qui tel le Prophète, prêche inlassablement dans le désert". (F.M. du 9-12-1976) et : "... cette tradition (orale), à notre époque "électronique" se perpétue avec l'aide d'un instrument du 20^e siècle, la télévision, qui nous sert aujourd'hui d'Attoungblan" (F.M. du 27-12-1976 p. 7).

elle laisse entendre qu'elle se fait simultanément : l'important c'est la consommation imaginaire dans laquelle elle s'abolit (1).

Loin du folklore qu'elle ne peut supporter longtemps, l'élite aime en parler. Mais en parler politiquement et savamment (scientifiquement), c'est déjà la penser de l'extérieur sur le monde intellectuel, selon la distanciation propre aux recherches scientifiques. Ainsi parle-t-on en France de la beauté du mort (2), ce mort sur lequel se ruent les hommes de science comme pour procéder à une autopsie. L'engouement devant le moribond ou le mort ne traduit-il pas la peur devant le vivant aux réactions incertaines ? Les classes laborieuses (le prolétariat grandissant) ne furent-elles pas perçues en France comme classes dangereuses ? Le folklore ne représente presque plus de menace.

Mais le folklore ne meurt que dans son expression rurale authentique, il survit en se métamorphosant, en empruntant le chemin de la ville, suivant ses porteurs et ses détenteurs. Là, il s'abâtardit en s'adaptant, en se prolétarisant (3) soumis à l'impitoyable loi de la valeur d'échange.

On l'exhibe lors des réceptions officielles comme témoignage de la vitalité culturelle de la nation, mais on ne songe guère aux modalités de sa reproduction. On recueille la tradition orale parce qu'on la voit mourir et on la regarde mourir, on recense les objets de culte et/ou utilitaires devenus objets d'art par la grâce des colons, objets qu'on enferme ensuite dans ces cimetières d'objets que sont les musées, et on s'enorgueillit de ces actions de bonne conscience politique et intellectuelle.

(1) Dans une analyse fort pénétrante de la consommation comme pratique idéaliste totale, J. BAUDRILLARD remarque : "L'exigence révolutionnaire est vivante, mais faute de s'actualiser dans la pratique, elle se consomme dans l'idée de la Révolution. En tant qu'idée, la Révolution est en effet éternelle, et elle sera éternellement consommable au même titre que n'importe quelle autre idée..." cf *Le système des objets*, Gallimard 1968 p. 237.

(2) Cf. Michel de CERTEAU, *La culture au pluriel* (chapitre III). Edit. 10/18, 1974.

(3) Dans son étude sur l'oeuvre, d'A. VAN GENNEP, Nicole BELMONT saisit la dégradation du folklore dans son expression urbaine : "Le champ du folklore n'inclut pas tous les groupes sociaux ; il concerne les paysans, la vie rurale et les traces de celle-ci qui peuvent encore subsister dans les milieux urbains. (Là) il se présente à l'état de miettes, de fragments épars". Nicole BELMONT, op. cit. p. 88.

Cette bonne conscience se manifeste également lors de grandes cérémonies "traditionnelles", quand, invités, les bureaucrates acceptent en signe d'appartenance, de porter la grande et imposante tenue "traditionnelle". Mais ils la portent par-dessus le costume européen qui fait partie de leurs contraintes culturelles. L'ensemble devient carnavalesque : le profond, le sérieux, le quotidien, c'est le costume européen ; le superficiel, l'amusant, l'occasionnel, c'est la tenue "traditionnelle". Ainsi démontrent-ils aux paysans que le plus important c'est ce dont on ne se défait presque jamais, et c'est un signe. Mais s'ils savent résister aux gestes d'enculturation émanant des paysans, ils ont, eux, le pouvoir d'imposer à ceux-ci leurs normes et "traditions" culturelles héritées de l'Occident : "La Maison de la Presse à Abidjan-Plateau a été, mercredi en début de soirée le lieu d'un cocktail offert par le ministère de l'information en l'honneur des lauréats de la Coupe Nationale du Progrès, campagne 1974-1976". (F.M. des 11 et 12-12-1976 p. 3). On y aura bu du champagne comme d'habitude, on y aura tenu un discours de félicitation -en français, on y aura distribué beaucoup de bises. Mais que peut signifier un cocktail pour des paysans ? Au-delà du manifeste : la félicitation et l'encouragement, il faut lire le latent : la pratique du monologue culturel, l'oubli volontaire de l'appartenance culturelle de l'autre, la tentative de rééducation culturelle : le cocktail et les bises sont DESORMAIS la norme, il faut que les paysans en prennent bonne note ! Voici le non-dit, l'autre signification -certainement la plus importante- de cette cérémonie.

Au fur et à mesure que la classe supérieure s'initie aux pratiques occidentales, elle les diffuse vers les autres classes, ou plutôt elle donne à consommer à travers la télévision et la presse écrite sa propre initiation, jouissant d'avance de l'existence de barrières économiques et éducationnelles qui en interdisent la consommation par ces classes, et chaque leçon initiatique creusant davantage le fossé qui la sépare d'elles. Il faut que les autres voient et admirent sans possibilité d'accès, leur mode de consommation de ces valeurs inaccessibles (1) ne devant pas dépasser le stade du rêve : ces pratiques n'en prennent que plus d'importance à leurs yeux, tandis que, parallèlement

(1) Ces valeurs sont inaccessibles dans la mesure où l'élite en crée d'autres pour se distinguer au fur et à mesure que celles de l'heure se démocratisent. D'où le piège qui entoure la démocratisation, le peuple étant toujours en retard.

s'aggrave leur sentiment de manque. Toujours le système doit donner à espérer, cette nécessité est sa voie du salut, car l'espoir prévient les revendications tumultueuses et incontrôlables.

Comme les bourgeois Occidentaux du XVIII^e siècle, la classe supérieure s'enrichit de plus en plus. Ayant dépassé le stade de la nécessité et même celui de la consommation d'objets utilitaires, elle veut investir son trop plein de pouvoir économique dans cette forme empruntée d'affirmation de soi : son éducation culturelle et artistique. Elle tient à parfaire son initiation aux pratiques culturelles indispensables à son standing. Économiquement dépendante des classes supérieures d'Occident, elle entreprend de gravir les échelons culturels dressés par celles-ci afin de se hisser à leur niveau. Aussi renforce-t-elle sa dépendance culturelle mais en la magnifiant, en croyant l'abolir : elle apprend de plus en plus à discuter peinture, littérature, gastronomie etc... elle apprend également à participer à leurs discours savants et empreints de raffinement. Elle fréquente les galeries d'Art, patronnant expositions et vernissages, et se faisant expliquer telle ou telle oeuvre.

Les Marchands et Banquiers du Moyen-âge ont éprouvé les mêmes sentiments d'admiration et de manque vis-à-vis des Nobles; aspirant au statut social de ceux-ci, ils ont tout naturellement appris à les imiter, c'était un préalable : "Pour devenir noble (...) le meilleur moyen était d'abord d'adopter le "genre de vie" noble. Quel domaine, mieux que celui de la littérature et de l'art, offrait aux marchands l'occasion de cette assimilation ? C'est là que bientôt ils purent singer les manières nobles" (1). Les marchands devenus les bourgeois d'aujourd'hui, ont fini par subvertir leur ordre social dans la révolution de 1789. Depuis ils tiennent les rênes du pouvoir, mais la Noblesse ne continue pas moins d'exercer son charme discret (2). L'élite ivoirienne ne fait donc que suivre une voie inaugurée depuis des siècles, le chemin n'en confère que plus d'assurance... et de considération.

(1) Cf. Jacques LE GOFF, *Marchands et Banquiers au Moyen-âge*, (déjà cité) p. 111.

(2) Voir l'étude de François DE NEGRONI, *La France Noble*, édit. seuil 1974, et à la page 49, la citation d'un texte d'Henri LEFEBVRE qui dit très justement ceci : "Le bourgeois n'est pas un homme de qualité. Il part d'un manque ; cette absence le marque et il s'emploiera à la compenser et à expier ce péché originel de sa classe".

C'est à une offensive culturelle qu'il nous est donné d'assister quotidiennement à la télévision et dans la presse écrite. Peintres, décorateurs, joailliers, musiciens, spécialistes de la gastronomie et représentants de marques de champagne etc... tous d'habiles commerçants, se succèdent dans la capitale ivoirienne, vantant la valeur artistique de leurs productions sans oublier d'inciter discrètement à la consommation. Des noms tels que CHAPELAIN-MIDY, Françoise JAVO, Yury BOUKOFF, Michel de SAINT-ALBAN, BOUCHERON, MAUBOUSSIN, MOUNKALA, PELLEGRIN etc... sont déjà familiers aux téléspectateurs et aux lecteurs assidus de la presse écrite nationale.

CHAPELAIN-MIDY : "Certes la personnalité des Ivoiriens dans ce domaine (la peinture) ne s'affirmera pas en un jour, et à mon avis, ils ont besoin de l'apport de l'extérieur, notamment celui de l'Europe". Que peut-on entreprendre aujourd'hui sans le concours de l'Europe ? Certainement pas le mode actuel de peindre dont ils sont les inventeurs, l'art étant soumis à l'inexorable loi de la valeur d'échange : le profit capitaliste, voilà qui l'assiège et le domine. Et il est de la plus haute importance qu'un jour les CHAPELAIN-MIDY parlent à travers des Ivoiriens, que ceux-ci reproduisent indéfiniment les discours initiatiques d'aujourd'hui. Ce jour-là, un grand pas aura été fait dans la perfection de la domination. Feignant de s'opposer à l'influence grandissante de l'Europe en Côte d'Ivoire, le peintre poursuit : "Mais c'est peut-être là que le problème devient délicat, car il ne faut pas que, comme on peut le remarquer dans votre architecture, l'influence européenne prenne le pas sur les valeurs qui vous sont propres". (F.M. 11 et 12-3-1978, p. 4). Et l'exposition continue, l'artiste expliquant et commentant ses oeuvres.

Sur Françoise JAVO, lisons ces lignes savoureuses : "Elle crée un univers, un monde où tout verdoie, rougeoie et poudroie en pleine liberté. Cet univers étrange, ce paradis de couleurs éclatantes, plein d'oiseaux et de fleurs, auquel elle vous fait accéder ... (...) L'artiste, c'est Françoise JAVO. Elle est venue au monde le pinceau à la main". Apprentis sorciers, les Occidentaux n'en finissent pas de nous éblouir de leurs miracles... Enfin : "Les Oeuvres de JAVO nous obligent à oublier nos contraintes quotidiennes pour nous abandonner à l'évasion". (F.M. du 23-1-1979 p. 5). Abolir les contraintes quotidiennes en s'abandonnant à l'évasion, cela n'est donné qu'à la minorité qui en jouit grâce à ses privilèges matériels et culturels.

Le congolais Raphaël MOUNKALA (peintre-décorateur) ne pénètre dans ce sanctuaire et donc n'a de valeur aux yeux de cette minorité en quête d'initiation que pour deux raisons fondamentales : avoir emprunté la voie occidentale d'abord, avoir reçu la bénédiction des maîtres Occidentaux ensuite : "Nous pensons que les nombreuses distinctions dont il a été l'objet depuis 1957 en France et dans le monde sont un juste tribut à son talent..." (F.M. du 20-5-1977 p. 17).

Le 18 Novembre 1976 à 18 h à l'Hotel-Ivoire, c'est au tour de Michel de SAINT-ALBAN accompagné de l'inoubliable vedette de cinéma Brigitte BARDOT... d'organiser une exposition de tableaux de "grands maîtres". Fraternité-Matin lui donne la parole et, dans un article intitulé "Le tableau : un placement certain" il veut initier les Ivoiriens, mais ici son souci premier c'est de les exhorter à investir non plus seulement psychiquement mais surtout financièrement. D'où ce discours persuasif : "... De tous temps, les gens prévoyants ont cherché à faire les placements les plus rentables (...). Mais de nos jours on investit de plus en plus dans la peinture, car l'expérience a prouvé que les "tableaux de Maîtres" sont des valeur-or qui ne cessent de monter. Aussi existe-t-il une "Bourse des Tableaux" où l'on peut suivre les cotes de certains peintres morts ou vivants". N'est-ce pas le style d'un discours destiné à informer pour éduquer et cultiver ? "Les meilleurs placements consistent à acheter des "toiles" de "Maîtres" des XIX^e et XX^e siècles car leur valeur ne cesse de croître". L'appel au goût artistique n'étant pas suffisant, on en appelle au goût mercantile. Ensuite vient l'énumération des noms de "Maîtres" (une trentaine) parmi lesquels nous retrouvons ceux dont les noms ont servi à honorer les immeubles de Cocody (Renoir, Monet, Gauguin etc...) sans oublier l'auteur lui-même : SAINT-ALBAN. (F.M. du 18-11-1976 p. 4).

Les joailliers prennent également d'assaut la capitale ivoirienne. Les dernières livraisons de Fraternité-Matin nous annoncent que MAUBOUSSIN, joaillier depuis 1827, exposera ses bijoux à l'Hotel Ivoire du 10 au 16 mars (F.M. du 12-3-1979 p. 24) et que peu de temps après, du 9 au 13 Avril ce sera au tour de BOUCHERON qui, toujours à l'Hotel Ivoire "présentera ses dernières créations et vous conseillera dans le choix des investissements en pierres précieuses". (F.M. du 8-3-1979 p. 23). Un an avant, BOUCHERON, "grand joaillier parisien de la Place Vendôme -la précision porte !- exposait déjà à Abidjan.

Il semble qu'il en ait l'habitude, car "il en a été convié cette année ENCORE par ses amis Ivoiriens". Et le commentateur : "Faut-il vous parler de ce "Coeur vert" admirable émeraude de trente deux carats attachée à un collier de brillants en forme de coeur ? Faut-il se laisser envoûter par ce collier en turquoises de Perse et brillant ou par la parure de corail rose ? Je ne sais..." Après cette description envoûtante qui infige aux uns un indéniable complexe de castration tout en invitant les autres à exprimer leur capacité d'investissement, la conclusion suivante qui, par la magie du verbe, fait de cette exposition une manifestation nationale. En effet, elle "doit être vue et fait maintenant partie des grandes manifestations ivoiriennes" (F.M. du 20-4-1978 p. 23).

La multiplication de ces actions culturelles de grande envergure traduit soit la difficulté de motiver les Ivoiriens, soit au contraire leur empressement à investir dans toutes productions occidentales. De toute évidence les artistes-voyageurs, ces "soldats de la culture" (1) souhaiteraient plus de ferveur de la part de leur clientèle habituelle, ou voir grandir le cercle des investisseurs. Cela explique la naissance d'une rubrique nouvelle dans Fraternité-Matin, "Connaissance des pierres précieuses" où Jean-François PELLEGRIN, joaillier de son état, nous entretient chaque lundi de l'histoire et des qualités d'une pierre : "Après avoir successivement révélé les merveilles du diamant, du saphir et du rubis, le joaillier Jean-François PELLEGRIN réputé comme l'un des plus grandes spécialistes de France, dont nous rappelons la présence à Abidjan du 10 au 16 Mars (2) (...) nous parle aujourd'hui de la quatrième pierre précieuse, cette pierre aux multiples légendes qui a nourri des histoires fabuleuses : l'émeraude" Selon lui, seul l'expert qu'est le joaillier peut nous initier en nous informant judicieusement sur les rares qualités des pierres, seul son discours fait autorité. Il conclut inmanquablement sur les avantages d'un placement étudié : "Les véritables amateurs d'émeraude recherchent des pierres extraites de mines épuisées depuis le début du siècle, appelées à juste titre "old mines" (vieilles mines), ce qui montre à quel point l'émeraude de grande qualité devient un placement unique à l'abri du temps". (F.M. du 5-3-1979 p. 4).

(1) Cf. Suzanne BALOUS, L'action culturelle de la France dans le monde, déjà cité.

(2) C'est-à-dire en même temps que le joaillier MAUBOUSSIN.

Mais la formation ou l'éducation du goût des Ivoiriens en matière d'art n'est plus seulement l'oeuvre des Occidentaux. Ici comme ailleurs la formation des formateurs porte déjà quelques fruits. Elle est une nécessité, mieux, elle est l'un des piliers du système qui, par celle, assure sa reproduction. Il n'est pas de formation qui ne véhicule une ou des idéologies ; la formation, c'est par excellence le lieu de diffusion des idéologies.

D'ores et déjà, quelques Ivoiriens, suffisamment formés et devenus formateurs, entreprennent d'assurer la relève. Un professeur de musique, témoin, dans *Fraternité-Matin*, de sa capacité d'intériorisation et de reproduction des valeurs occidentales dites universelles. Il se livre d'abord à la critique négative du genre musical populaire qu'apprécie la majorité des Ivoiriens, c'est-à-dire "le genre chansons, chansonnette, (...) la danse, la variété, ce qui fait remuer, valser, blueser". En opposition à ce genre facile, il y a la "grande musique", celle qui n'est pas "un tremplin pour n'importe quel ambitieux, car son art s'avère difficile". Le professeur reconnaît -et s'en félicite- que cette musique s'adresse à une élite, une minorité qui "appartient à certaine couche sociale, au niveau de vie plus élevé, et qui paraît moins intéressée par la musique de variétés". J.S. BACH, W.A. MOZART, L. Van BEETHOVEN, F. SCHUBERT etc... ce sont là quelques compositeurs admirés d'une musique qui "s'adresse directement à l'âme, éveille des sentiments d'ordre spirituel, intellectuel, esthétique, ce qui (la) rend "incompréhensible" au profane". Cette musique, le professeur souhaite que les enfants Ivoiriens la pratiquent très tôt, que leur initiation commence au sein de la famille et se poursuive à l'école. Mais il faut aussi "sensibiliser et éduquer" les adultes en mettant sur pied "un vaste programme d'action" avec le concours indispensable des média (Radio, télévision, presse écrite). "Ensuite, pour l'éducation des mentalités, il est bon de savoir que la musique classique est constituée d'un ensemble d'oeuvres élaborées par des compositeurs de plusieurs peuples (français, anglais, allemand, italien, etc...) et que cette musique occidentale a fait pour l'humanité ce que la Grèce avait fait naguère sur un autre plan en architecture, en philosophie, en mathématique en établissant des structures à caractère universel". Ce discours occidentaliste, ce savoir qui se nourrit de la seule référence à l'Occident et qui, voyant dans

la Grèce antique l'origine de tout... oublie trop vite que l'Égypte exerça une influence très forte sur les grands philosophes Grecs (Platon, Aristote etc...) (1) nombre d'entre eux y ayant fait un pèlerinage, ce discours qui ne dit mot de la production musicale nationale dans son expression folklorique - parce qu'il ne sait pas en parler et/ou la méprise- dit indirectement que ces créations musicales ne méritent pas qu'on s'y attarde ; mieux, il faut initier les paysans à autre chose. Et pour convaincre les Ivoiriens que "l'action culturelle musicale" peut réussir, le professeur donne pour exemple une de ses expériences : "La première est celle du travail que j'ai été amené à effectuer avec les villageois de Débrimou qui, sceptiques au départ, se sont vite révélés d'excellents interprètes de J.S. BACH, de HAENDEL et autres, sans pour autant renier leur fond traditionnel". (cf. "Les Ivoiriens et les "classiques", F.M. du 20-12-1977 p. 18 et 19"). Sans rien renier dans l'immédiat, certes... Mais n'oublions pas que l'une des stratégies du changement social et culturel consiste à proposer d'autres choses (objets, technologies, pratiques culturelles etc...) en espérant que leur adoption entraînera le rejet d'habitudes "anciennes", "dépassées" dont on pense qu'elles freinent le développement.

De l'action culturelle des Occidentaux à celle des Ivoiriens eux-mêmes qui répètent les discours initiatiques, la formation, et plus généralement la civilisation de l'esprit, empruntent la voie la plus assurée.

X

X

X

(1) Voir les travaux de l'historien Sénégalais C. Anta Diop, surtout le chapitre XI : "Transmission des valeurs culturelles des connaissances d'Égypte en Grèce et de la Grèce dans le monde" de son livre intitulé Antériorité des civilisations nègres. Edit. Présence Africaine 1967.

2°) Civiliser le goût : l'ère de la gastronomie

Après l'intellectuel homme du discours, la commerçante femme d'affaires. Propriétaire à Abidjan d'un magasin d'articles de luxe (1) auquel elle a donné le nom du héros d'un roman célèbre d'Oscar WILDE, Mme X s'en explique au début de l'interview que Fraternité-Matin lui accorde : "ce nom évoque la beauté, le luxe, même une certaine préciosité et nous pensons qu'il définit très bien le style que nous voulons donner à notre activité" (2). Beauté, luxe et préciosité en appellent au niveau culturel et au goût artistique des clients nécessairement réduits à une élite. Ces mots nous introduisent comme dans une galerie d'Art, et c'est de gastronomie qu'on nous entretiendra.

Mais la gastronomie est un art autant que la peinture, et c'est peut-être l'art le plus englobant, celui qui demande une mise en scène totale du sujet, (cf. Les manières de table) -le moindre écart aux normes étant impardonnable- celui qui, en dehors même des mets que le sujet est invité à apprécier savamment, contraint à d'autres discours culturels qui situent chaque convive en informant sur son niveau d'insertion dans la mondanité.

Ensuite s'énonce un discours qui repose sur l'attrait qu'exercent Concorde, l'Europe et les Etats-Unis : "Afin que notre clientèle trouve dans notre magasin tout ce qu'elle désire, nous avons négocié la représentation du Champagne Abel LEPITRE dont "L'idéal Cuvée" Brut a été classée 1er brut sans année (3) par GAULT et MILLAU et sélectionné pour le vol inaugural de Concorde.

-
- (1) Sur les articles de luxe, lisons ce texte paru dans Ivoire-Dimanche : "Première mondiale au salon Chandelier Lagune de l'Hotel Ivoire. Depuis le 3 Novembre (...) de l'argenterie massive française est en effet exposée pour la première fois hors de France. Cette exposition-vente est organisée par Roy SAINT-ALBAN sous la présidence (du) Ministre des Affaires Culturelles (...). Même si on n'a pas les moyens d'acquérir ces pièces d'argenterie luxueuse -qui atteignent plusieurs millions de francs CFA mais constituent un placement sûr- il faut se déplacer pour contempler des oeuvres artisanales de toute beauté. Provenant des Etablissements Tétard Frères, services de table, chandeliers... sont des modèles de finesse, de toutes époques Louis XIII, Louis XV, Empire, Directoire..., des pièces uniques en argent pur titre au 925 millième. Deux poinçons (du Maître et de l'Etat français) témoignent de l'authenticité de ces chefs-d'oeuvre". (I.D. n° 405 du 12-11-1978 p. 43). Consommation ostentatoire et prestigieuse, placement, distinction, haute culture etc... tout y est.
- (2) Cette interview a eu lieu lors de l'inauguration du magasin, inauguration que des personnalités politiques de premier plan ont rehaussée de leur présence.
- (3) Peut-être voulait-on écrire "cette année" !

Le whisky Hedges et Butler est très apprécié en Europe aux Etats-Unis et nous espérons qu'il le sera bientôt en Côte d'Ivoire". Doublement sélectif dans ses références ("Idéal Cuvée Brut, Gault et Millau etc...") -il sélectionne ses articles et sélectionne sa clientèle dans la population ivoirienne, car pour consommer ces articles il faut d'abord acquérir l'art d'en consommer l'idée et dans le cas présent il semble qu'un séjour initiatique en Occident soit de rigueur. Ce discours est aussi un modèle de violence littéraire. De même qu'un intellectuel peut faire violence sur ses lecteurs en empruntant un style d'énonciation inaccessible (mots très techniques, tournures recherchées), de même Mme X peut créer chez nombre de destinataires de son discours un sentiment de manque ou de frustration culturels très vifs. Et cela s'explique peut-être par une stratégie double : souci de préservation de l'image de marque qui serait rehaussée par le statut social et le standing de la clientèle, et espoir d'attirer des curieux en intriguant. Ce second point, elle l'avoue : "De toute façon si nous avons réussi à intriguer le public notre but est en partie atteint et nous espérons accueillir un grand nombre de visiteurs qui viendront chez nous joindre l'utile à la curiosité". La curiosité venant toujours de l'extérieur et d'un monde extérieur qui n'en finit pas de nous éblouir par la distance qu'il crée chaque jour en inventant de nouveaux objets qu'il soumettra ensuite à notre appréciation, les jugeant d'avance utiles -la commerçante dit bien "joindre l'utile (et non le superflu) à l'agréable"- elle peut procéder à l'énumération de quelques articles destinés à "satisfaire les plus fins gourmets". Ce sont d'abord "les meilleures marques de cigare : Monte-Cristo, Roméo et Juliette, Hoyo de Monterey et surtout les prestigieux cigares DAVIDOFF". Et pour finir : "Nos conserves hors commerce, foie gras, confit d'oie, terrine de sanglier, pâté de lièvre etc... ont été spécialement sélectionnés pour (nous) et réalisés selon les vieilles traditions régionales par la Maison Micouleau de Beaumont de Lomagne". (F.M. du 23-12-1976 p. 6).

Cet énoncé artistique et savant renseigne sur le niveau de formation de son sujet. Assurément il est très élevé, et -comme le professeur de musique- il veut aussi former en informant. Mais comme dans tout art emprunté, les formateurs aujourd'hui des formateurs à venir, demeurent les maîtres. Et le discours de notre commerçante s'inscrit dans le prolongement d'une vieille tradition qui est aussi une institution culturelle. Si une école supérieure de gastronomie n'a pas encore vu le jour en Côte d'Ivoire -restaurateurs

et hôteliers allant acquérir leur formation en Occident- nous n'assistons pas moins à un transfert d'institution dans ce sens : "La chaîne des Rôtisseurs" une institution qui est née au Moyen-âge en France, a désormais une filiale en Côte d'Ivoire. Transfert de technologie, transfert d'institution, transfert d'idéologie et transfert de goût dans son expression la plus autorisée, c'est à dire la "civilité gourmande" (1)... tout va de pair en obéissant à une même logique, celle de l'expansionnisme néo-colonial qui a pour corollaire la domination des civilisations autres.

La cérémonie d'institution de cette filiale "a été officiellement célébrée (...) en présence d'un nombreux public de restaurateurs, d'hôteliers, de maîtres de gastronomie et de fonctionnaires nationaux du département du Tourisme ivoirien conduits par le Ministre". Ensuite on procéda à l'intronisation dans la chaîne des Rôtisseurs "d'une quarantaine d'hôteliers et de responsables du Tourisme aux grades de membres d'honneur, d'officiers, de Dames de la chaîne, de Dames-maîtres, de maîtres de table restaurateurs, de chefs rôtisseurs, de chefs de table et de grillardin...". Enfin pour l'éducation des mentalités -et pour parler comme le professeur de musique- on informe les lecteurs que la chaîne des Rôtisseurs date de l'an 1248, c'est-à-dire une "époque qui était celle d'une brillante civilisation en France et en Europe" et le "souci majeur (de ses adhérents -36 000 répartis dans 71 pays) est de remettre en valeur ce grand art qu'est la cuisine". (F.M. du 13-12-1976 p. 5).

Deux ans après, pour inciter les Ivoiriens à maintenir les bonnes habitudes acquises et pour les leur inculquer par des manifestations constantes d'entraînement mental, on intronise de nouveaux membres. A cette occasion on apprend que la création de la filiale ivoirienne date de 1974 et que parmi les bonnes actions de la "Chaîne" il faut retenir "l'introduction dans certains grands restaurants d'Abidjan, de nombreux mets nationaux". C'est en effet un progrès remarquable ! Que quatre ans seulement après sa création en Côte d'Ivoire la "Chaîne" ait accepté de consacrer et de légitimer de nombreux mets ivoiriens en les élevant au rang de mets gastronomiques, ne voilà-t-il pas qui devrait encourager les Ivoiriens à voir dans cette "confrérie" une institution au service d'un développement national auto-centré ? Le rite d'initiation

(1) Nous empruntons cette expression à GRIMOD de LA REYNIERE, Ecrits gastronomiques. Edit. 10/18, 1978 p. 344.

qu'est la cérémonie d'intronisation se complète d'une éducation, laquelle est essentiellement basée sur ce que GRIMOD de LA REYNIERE a pu appeler la pratique de "l'éloquence gourmande" (1). En Côte d'Ivoire on y a pensé : "La chaîne des Rôtisseurs de Côte d'Ivoire est également un cadre de discussion sur les mets ivoiriens dont certains sont de qualité incontestable". (F.M. du 21-12-1978 p. 6). En dehors de leur aspect éducatif, ces discussions ont pour but de faire émerger ce qu'on appelle déjà la gastronomie ivoirienne, c'est-à-dire l'adoption et l'ivoirisation d'une institution culturelle qui renforce la dépendance de l'élite tout en creusant le fossé qui la sépare des autres Ivoiriens. Cette forme nouvelle de domination par procuration, le tourisme est le biais par lequel elle s'actualise parce que c'est le tourisme qui en assure la diffusion officielle en lui servant de relais. L'alibi touristique consiste à dire que la gastronomie -entre autres choses- s'adresse seulement à la clientèle touristique, que celle-ci est invitée à consommer sur place, que cette consommation est source de devises et donc contribue au développement national. Mais il est aisé de montrer que dans une situation de dépendance et de domination le dominant a toujours eu de l'ascendant sur le dominé et lui a toujours infligé des sentiments d'infériorité et de frustration en lui donnant à voir et à consommer les mille et un détails de sa vie quotidienne. Dès lors peut-on contester que les touristes qui viennent pour la plupart de pays dominants influent effectivement sur les mentalités ? (2). La Chaîne des Rôtisseurs

(1) op. cit. p. 15.

(2) Dans le courrier des lecteurs de Fraternité-Matin et d'Ivoire-Dimanche, les Ivoiriens se servent de plus en plus du tourisme comme argument susceptible d'attirer l'attention des autorités gouvernementales sur leurs doléances. Voici deux exemples puisés dans Fraternité-Matin du 3-12-1976 p. 6 : "L'évolution et la modernisation viennent de frapper toute l'Afrique et en particulier mon pays, la Côte d'Ivoire. Il y a 16 ans que nous avons accédé à la souveraineté internationale. Nous, usagers de la route et surtout pour l'honneur du tourisme qui fait le bonheur actuel de notre pays, demandons aux autorités compétentes de nous construire une gare routière digne du nom d'Abidjan capitale de notre chère Côte d'Ivoire". K. B., Toumodi. "Les rues d'Abengourou sont barrées par les herbes et des eaux. Un soir au cours d'une promenade, j'ai trouvé dans une rue du quartier Dioulakro vers l'EPP château d'eau, de jeunes écoliers qui y nageaient. Je demande aux autorités de la ville de s'occuper des rues qu'empruntent souvent des touristes". V. N. Abengourou. Ce genre de lettres se lisent de plus en plus. Elles signifient au moins ceci : si pour nous Ivoiriens vous ne voulez pas faire ceci ou cela, faites-le pour les touristes ! N'est-ce pas voir la Côte d'Ivoire à travers le regard des touristes ? L'influence du tourisme et des touristes est nette : le tourisme ainsi conçu participe de la domination. Ces touristes-rois sont des Bourgeois Occidentaux rois chez nous. Notons enfin, qu'en juin 1977 deux sujets de rédaction au BEPC ont porté sur le tourisme.

dont les membres Ivoiriens sont choisis dans la classe supérieure, membres qui subissent les rites initiatiques tout en diffusant les pratiques ainsi intériorisées, nous sert ici largement d'exemple.

On souhaite donc faire franchir aux mets ivoiriens le seuil de ces temples de la gastronomie que sont les grands restaurants. Alors on organise des Journées Ivoiriennes de l'Hôtellerie et de la Restauration. Dans un article au titre très significatif de "Folklore et Gastronomie Lundi soir à l'Hotel Ivoire" -le folklore distrait toujours les fins gourmets lorsqu'ils pratiquent "l'art manducatoire" (cf. GRIMOD p. 333)- Fraternité-Matin, rapportant un discours officiel, nous informe que ces Journées répondent à deux soucis : d'abord sensibiliser les populations afin d'obtenir leur adhésion et leur participation au développement du tourisme, ensuite "briser les préjugés qui freinent le développement de la gastronomie ivoirienne qui est un élément très important dans la construction d'une image spécifique du tourisme Ivoirien". L'une des actions choisies pour "briser les préjugés" consiste à demander aux "professionnels de l'hôtellerie" -encore des Européens, car la formation des formateurs n'est pas très avancée dans ce domaine- de vouloir bien accepter d'introduire des mets ivoiriens dans leurs restaurants. Interviewé, l'un d'eux répond : "Ces journées ont un rôle essentiel dans la politique de sensibilisation du public à la cuisine ivoirienne". On se croirait dans un autre pays ! "A mon avis, ceci est important certes pour les touristes, mais il l'est également pour les résidents en Côte d'Ivoire et pour les employés des hôtels et restaurants afin qu'ils n'oublient pas leur propre cuisine". (F.M. du 5-10-1978 p. 5). C'est qu'effectivement les spécialistes de la gastronomie en étaient arrivés à oublier la cuisine ivoirienne. Comme CHAPELAIN-MIDY qui, critiquant notre architecture -trop européanisée- nous conseillait de peindre en maintenant nos valeurs culturelles, sans toutefois oublier de prendre des leçons en Europe ! Ce professionnel de l'hôtellerie souhaiterait que nous pensions à notre cuisine. Ces discours de bonne conscience qui détournent l'attention, veulent occulter la signification profonde des activités de leurs sujets : ils participent de l'action culturelle -et économique- de l'Occident en Afrique.

L'élévation de quelques mets ivoiriens au rang de mets gastronomiques signifie d'abord et sans aucun doute leur "raffinement", mais aussi leur dénaturation qui les rendraient étrangers aux Ivoiriens puisqu'ils seront adaptés au palais des touristes. Songeons à ces Iraniens qui, sous le CHAH déjà en déclin, se plaignaient de ne plus reconnaître leur plat national devenu une mixture internationale ! Ensuite, et ceci explique cela, c'est la dé- possession qui s'annonce à l'horizon : le raffinement, la dénaturation et l'adaptation de ces mets au goût des touristes, donc la création de recettes nouvelles liées à un art culinaire nouveau qu'on diffusera ensuite vers les classes subalternes pour leur éducation, c'est-à-dire l'entraînement de leurs langues aux mets devenus modernes. Peut-être alors l'émission télévisuelle "Cuisine pour tous" qui a pour rôle de former les Ivoiriennes au foyer, ne tardera-t-elle pas à leur proposer l'art "moderne" de préparer leur foutou, leur riz et leurs sauces, en décélant dans les méthodes "ancestrales" quelques inconvénients susceptibles de freiner le développement de la gastronomie ivoirienne et par suite le développement national.

Car le développement national se mesure aussi au développement de la gastronomie, les deux vont de pair. C'est en tout cas ce qu'affirme un responsable français du Champagne MOET et CHANDON. A la question du journaliste : "Pouvez-vous nous expliquer les raisons de cette montée des ventes de champagne ?" (1) le Directeur des Relations Extérieures de MOET et CHANDON répond : "Les ventes de champagne suivent le pouls économique du pays. Plus le pays est prospère, plus l'on y consomme du champagne. C'est le cas de la Côte d'Ivoire dont la vitalité économique n'est plus à démontrer". (F.M. du 23-10-1978 p. 5). Un mois après, le 22 Novembre 1978, un responsable du champagne LAURENT PERRIER déclarait : "Depuis un quart de siècle, nous nous sommes attachés aux marchés d'Afrique, à la Côte d'Ivoire en particulier, dont nous avons prévu l'immense développement" (F.M. du 22-11-1978 p. 5). Le champagne comme indicateur économico-culturel : plus un pays se développe plus on y consomme du champagne, et plus on y consomme du champagne plus il se développe ! ? ! Ce raisonnement absurde fait du champagne une boisson annonciatrice de réussite économique et culturelle. Le piège c'est de dire pays là où il faudrait dire individus, car c'est une catégorie d'individus et non un pays qui annonce sa santé économique et culturelle par la consommation effrénée de champagne.

(1) La question précédente du journaliste avait amené le responsable à dire : "... Depuis cette date (1958), on a assisté à une progression considérable des ventes du champagne, et tout particulièrement en Côte d'Ivoire".

Pour montrer sa satisfaction devant la grande consommation de champagne, un autre responsable de MOËT et CHANDON dira à la télévision : "En Côte d'Ivoire on reçoit au champagne, dans d'autres pays d'Afrique malheureusement on reçoit autrement". Ce discours commercial n'est pas mensonger. Il dit la vérité, mais une vérité incomplète qui repose sur la description juste d'une catégorie d'Ivoiriens pour tenter d'en domestiquer d'autres. Il dira aussi : "En Côte d'Ivoire le champagne coule à flots" (Midi-Magazine 15-2-1978). Et c'est encore une vérité (incomplète) que Fraternité-Matin confirme dans un reportage saisissant intitulé "81 officiers des FANCI ont arrosé leurs galons". On y lit ceci : "... c'est ensuite que le Ministre de la Défense et su Service Civique procéda à la cérémonie d'arrosage au champagne des galons des cinquante cinq officiers supérieurs et subalternes des FANCI et des vingt six officiers supérieurs et subalternes de la Gendarmerie Nationale". (F.M. du 20-5-1977 p. 4). La télévision qui a couvert cette cérémonie nationale en a diffusé un reportage filmé. Sans approfondir l'analyse du contenu de ce geste hautement parlant, contentons-nous de remarquer que les boissons nationales -bangui, tiapalo ou les productions des chercheurs Ivoiriens d'ITIPAT (1)- ne bénéficient pas d'autant d'honneur et de prestige.

Venons-en à présent à la bière KRONENBOURG dont les représentants manifestent moins de prétention : ils ne prétendent pas que la consommation de leur bière est un indicateur de développement, ils invitent -seulement !- les Ivoiriens à la consommer en les alléchant avec Paris, en leur donnant à se représenter les champs-Élysées et l'attachement des Parisiens à leur bière. Voici donc quatre versions de la même publicité :

"Dans le pays de la gastronomie on sait aussi bien boire.
En France on aime bien manger. Et quand on a envie d'une bière on préfère la Kronenbourg. Une bière de grande classe.
C'est la même bière que vous pouvez boire aujourd'hui en Côte d'Ivoire" (F.M. du 20-10-1977 p. 6).

"Elle fera toujours partie des folles nuits parisiennes.
On sort beaucoup à Paris. Et après le cinéma, chez des amis, dans les boîtes de nuit, on savoure la Kronenbourg. Une bière de grande classe.
C'est la même bière que vous pouvez boire aujourd'hui en Côte d'Ivoire" (F.M. du 12-12-1977 p. 8).

(1) Le sigle ITIPAT veut dire : Institut pour la Technologie et l'Industrialisation des Produits Agricoles et Tropicaux.

"Bientôt, on la verra autant à Cocody qu'à Paris.

La bière la plus en vogue à Paris, c'est la Kronenbourg. Une bière de grande classe.

C'est la même bière qu'on sert dans les soirées de Cocody" (F.M. du 12-12-1977 p. 9).

"Très remarquée aux terrasses des cafés des Champs-Élysées.

Les Champs-Élysées, c'est une des plus belles avenues de Paris. Quand on y commande une bière, c'est toujours la Kronenbourg. Une bière de grande classe. C'est la même bière que vous pouvez boire aujourd'hui en Côte d'Ivoire" (F.M. du 15-12-1977 p. 4).

La publicité qui est une stratégie et un art, se sert généralement de données "scientifiques" pour toucher juste, pour se rendre efficace. Et si dans le cas présent elle commence inévitablement par détourner le regard vers Paris avant de nous rappeler que nous sommes à Abidjan -mais avec un raccourci de Paris dans la bouteille- c'est que Paris est un pôle d'attraction. Si elle vante la France comme pays de la gastronomie et du savoir-vivre, c'est que la France est un modèle pour le système qui régit les Ivoiriens. Dire ensuite : c'est la même bière que vous pouvez boire -vous Ivoiriens si loin de Paris- (par la distance) mais si proches (par le goût) -c'est appâter le public en lui signifiant que Paris vient à lui. A ceux qui, "Ivoiriens ordinaires" (cf. Ivoire Dimanche) n'auraient jamais visité Paris -et la publicité rappelle qu'il n'en manque pas !- elle explique que "les Champs-Élysées, c'est une des plus belles avenues de Paris". Pour être plus efficace, pour atteindre même ceux qui ne connaissent pas Paris, c'est-à-dire la grande majorité des Ivoiriens, le discours commercial se mue en discours éducatif. Il informe, il dit ce que sont les Champs-Élysées. Il pourrait presque dire, de façon latente : Paris se vend si bien aux Français eux-mêmes, pourquoi ne se vendrait-elle pas à vous Ivoiriens leurs auxiliaires si fidèles ? Consommez-là ! Consommer la bière Kronenbourg c'est donc aussi apprendre à consommer Paris. Mais peut-on consommer Paris sans consommer la Kronenbourg ? Ce serait un sacrilège car la publicité fait de chaque objet un objet indispensable dont la consommation annule les autres. C'est en cela qu'elle pratique un "monothéisme universaliste" : il y a un seul dieu, adorez-le tous (1).

(1) Cf. David VICTOROFF, La publicité et l'image. Edit. Denoël/Gonthier 1978 p. 161. Cet auteur l'emprunte à J. DURAND, "Rhétorique et image publicitaire" in Communications n° 15, 1970.

En matière de gastronomie, il n'y a pas que la langue, car, nous l'avons dit, c'est un art englobant qui met en éveil tous les sens : la vue : pour admirer les mets ; l'odorat : pour en humer le fumet ; le toucher : pour le porter au palais ; le goût : pour le déguster ; l'ouï : pour entendre et participer à l'éloquence gourmande. Et la littérature gastronomique inaugurée par GRIMOD de LA REYNIERE nous enseigne que les mots ont des saveurs qui, pour ne pas se substituer à celles des mets, n'en excitent pas moins le palais. Ce serait donc faillir aux règles de la "civilité gourmande" que d'écrire sur la gastronomie sans proposer aux lecteurs un extrait d'écriture gastronomique qui prouverait que les leçons initiatiques s'apprennent vite. Cela s'impose également car ce texte donnerait aux lecteurs -témoins de la naissance en Côte d'Ivoire d'une institution culturelle nouvelle- un document hautement expressif sur la formulation de cette écriture :

"Le Toit d'Abidjan ou le sommet de l'art culinaire : Dans le complexe Ivoire que nous vous convions à mieux connaître, il existe un lieu, un cadre raffiné où tout le monde se plaît à dîner, entre gens élégants et fins connaisseurs : le restaurant du 24^{ème} étage de la tour (...).

A l'entrée, une charmante hôtesse tout sourire et de blanc vêtue vous accueille. Dès lors, vous êtes transporté dans un autre monde, près des étoiles avec à vos pieds la ville scintillante se mirant dans les lacets de la lagune. Quelques notes de piano vous chatouillent les oreilles en guise de berceuse... Une pause au Bar s'impose pour vous remettre de vos émotions, et mieux vous tremper dans cet accueil amical. Car tout à l'heure, le repas sera digne d'un roi.

Et aux chandelles ! avec une carte des plus alléchantes : Perles d'Iran sur Blinis ; Escargot Forestières, bisque de Homard, Suprême de Barracuda au Poivre Vert, Médaille de Bresse Souvaroff, Canard à l'aigre-doux, Délices de Bonoua et... le café Hotel Ivoire !

Mais ce ne sont là que quelques suggestions, tant est riche et variée notre carte. Et les vins : nos vins se passent de commentaires !

Pour vous servir, tous ces délices, X, le maître des lieux et son équipe vous offrira un service discret mais efficace et attentif.

"Le secret du succès du Toit ? C'est d'abord et avant tout notre souci primordial de perpétuer la tradition et l'art culinaire", nous confie Maître X.

.....

Pour vous en rendre compte, un dîner s'impose au Toit d'Abidjan, car l'Ivoire c'est bien une certaine façon de vivre". (F.M. du 22-6-1978 p. 4).

Les "Délices de Bonoua" qui sont une production nationale d'I.T.I.P.A.T. --encore faudrait-il le savoir!-- et le café de l'Hotel Ivoire, sont les seuls mots qui rappellent la Côte d'Ivoire. Pour le reste, nous sommes "transportés dans un autre monde" qui appartient aux touristes et à cette catégorie d'Ivoiriens-modèles.

3°) Civiliser le corps : de la beauté du corps vivant à la marque distinctive du corps mort

La gastronomie est un art englobant, elle sollicite tous les sens. La civilisation va plus loin, ses contraintes s'adressent à l'être humain tout entier, agissant jusque sur sa démarche afin qu'au premier coup d'oeil le cercle des initiés civilisés-civilisateurs l'adoptent ou le rejettent dans l'immensité encore enracinée dans sa culture inférieure.

Le corps, c'est ce qui s'offre d'emblée à l'appréciation de l'autre, les premières impressions sont généralement inspirées par ce qu'est physiquement l'autre. Le corps parle donc et sa parole est antérieure au langage articulé. Le premier geste éducatif de l'homme concerne son corps, c'est lui qui subit la première action d'enculturation. La société prend en charge le corps de la naissance à la mort, elle lui imprime sa marque. Et les sociétés africaines communautaires --mais en perte de vitesse-- le soulignent en affirmant par la même occasion que l'homme n'est rien sans la communauté. C'est ce que dit un proverbe africain : Que suis-je ? et que puis-je sans les autres ? En arrivant j'étais dans leurs mains, en partant je serai encore dans leurs mains.

Chaque groupe social a ses canons de la beauté qui sont des normes auxquelles s'astreignent les éducateurs (les parents) et le sujet pris dans la dynamique sociale. H. MEMEL-FOTE nous a informé sur ces canons dans les grands groupes ethniques de Côte d'Ivoire (cf. notre chap. III) et nous avons déjà montré qu'ils n'étaient plus de mise. Car le projet constructeur de la nation ivoirienne est aussi un projet théoriquement uniformisateur : au-delà des canons des diverses ethnies, il y a désormais des canons pour toutes et pour tous. Mais cela ne signifie pas qu'il y ait égalité dans l'actualisation de ces modèles nouveaux, cela signifie qu'à la multiplicité s'est substituée une bipolarité : les différences entre les modèles des divers groupes ethniques sont négligeables par rapport à ceux que diffuse la nouvelle classe supérieure transethnique à l'ensemble de la société. C'est donc à la civilisation-modernisation du corps qu'on assiste depuis la colonisation puisque la modernisation hante particulièrement cette classe.

Y-a-t-il corrélation entre classes sociales et constitution physique ? entre mode de vie et aspect physique ? Nous ne connaissons pas de recherche centrée sur cette question. Il semble cependant qu'on puisse risquer la réponse affirmative. Le développement des recherches sur l'amélioration des produits de beauté et sur la chirurgie esthétique a atteint un degré tel qu'un être humain peut aujourd'hui subir une métamorphose presque totale. Les habitudes alimentaires et la pratique de certaines activités manuelles (labourer souvent la terre etc...) ou sportives (tenis, golf, cheval etc...) transforment également le corps.

En ce qui concerne la beauté du corps, on constate que les modèles diffusés par les médias s'adressent presque exclusivement aux femmes. Ici, comme dans la famille, ce qui frappe d'abord c'est l'absence de l'homme. Loin de signifier que les hommes ne se préoccupent pas de beauté, cela peut au contraire vouloir dire que pour la plupart des hommes, il n'est pas très important d'être beau, il suffit que l'épouse ou la maîtresse soit belle pour témoigner du pouvoir, du statut et du standing de son homme. Un couturier Ivoirien dont *Fraternité-Matin* dit qu'il est "accompli" parce qu'il a appris la couture durant de longues années, mais surtout parce qu'il "a côtoyé les plus grands noms de la couture française" et effectué "des stages de 8 mois chez Pierre CARDIN et Christian DIOR", dit et confirme : "Je pense aussi à l'homme.

J'ai aussi étudié la coupe masculine et j'ai les diplômes qu'il faut (1). Mais je crois que l'important c'est la femme. Il faut qu'elle soit belle. L'Ivoirien aime la belle-femme. Si les femmes n'étaient pas belles, la société serait fade. Pour moi la femme est comme une fleur qui embaume la pièce". (F.M. du 8-4-1977 p. 5). Le maître et propriétaire de la "fleur" et de la "pièce", c'est, bien entendu, l'homme. L'une et l'autre ne sont là que pour son plaisir. Rendre belle une femme, c'est donc se procurer un plaisir narcissique en flattant son moi, en flattant ses yeux et en lisant dans ceux d'autrui l'admiration que suscite la beauté ainsi créée (2).

Parmi les générations montantes, peut-être verra-t-on les Ivoiriens se soucier davantage de leur beauté personnelle, ayant appris à vivre dans des conditions qui matériellement et culturellement, facilitent la consommation des normes et moyens de beauté, et incitent à la pratique d'habitudes alimentaires et sportives recherchées.

Sur la mode en repétera à satiété que, suivant la logique du système, les modèles nous viennent d'Occident.

Parmi les nombreuses présentations de mode, retenons celle-ci : "MODE : collection Printemps-Eté-79. Guy LAROCHE ce soir à l'Ivoire". Le titre de cet article, par sa référence au climat (Printemps-Eté), nous situe déjà en Europe. Lisons-en quelques lignes : "ce soir aura lieu au Palais des Congrès de l'Hotel Ivoire la présentation de la prestigieuse collection de haute couture de Guy LAROCHE (...). Comment Guy LAROCHE voit-il la femme 1979 ? (...). Pour le soir les tissus précieux comme la dentelle, le plumetis, la mousseline, la crêpe de Chine s'imposent. Ils donnent aux robes une allure follement féminine (...). Guy LAROCHE présentera également ses modèles pour hommes (...).

(1) Pour se donner de l'importance et pour qu'on vous en donne, il faut non seulement faire montre de ses diplômes, mais il faut aussi dire quelles écoles l'on a fréquentées. Notre couturier décrit son parcours : "J'ai fait un certain nombre d'écoles. Je vais seulement parler des plus importantes : l'Institut de Haute Couture de Paris puis l'Académie Internationale de Couture pour homme et dame (...). L'Ecole Supérieure d'Enseignement pratique et technique du tissu et de la machine (...). L'Ecole de Formation des Cadres Supérieurs (...) diplôme de troisième cycle de modeliste styliste, conseiller technique et un diplôme de peinture (...) diplômes de coupeur toiliste et dessinateur (...). Je suis convaincu que ces années d'études sont nécessaires ..."

(2) Il y a quelques années un tissu au prix relativement élevé avait été baptisé "Mon mari capable", et les femmes qui en possédaient montraient donc que leurs maris étaient capables. Cela ne traduit-il pas l'acceptation par ces femmes de leur dépendance économique à l'égard de leurs maris ? Si elles ne peuvent faire autrement, elles savent au moins flatter l'orgueil du maître pour obtenir ce qu'elles désirent.

Des mannequins venus spécialement de Paris mettront en valeur cette mode nouvelle qui donnera une fois de plus une silhouette nouvelle à la femme et à l'homme de 1979". (F.M. du 17-11-1978 p. 14). La collection est "prestigieuse", les tissus sont "précieux" et les mannequins "venus spécialement de Paris" pour mettre en valeur la mode. Prestige et préciosité nous situent non seulement le standing de la clientèle, mais ils reflètent avec exactitude les rapports dialectiques, psychologiques et culturels qu'entretiennent Occidentaux -Français surtout- et Ivoiriens. Entendez : prestige et préciosité viennent toujours de la culture dominante d'Occident qui se distingue par ces qualités aux yeux de l'ensemble des Ivoiriens. Mais une minorité de cet ensemble que les classes supérieures d'Occident soumettent à une morale d'esclaves, empruntera ces qualités par leur consommation effective -culturellement et économiquement- pour se distinguer à son tour des autres et tenter de se prévaloir à leur égard d'une morale de maîtres- dérisoire parce que dépendante, mais efficiente en sa qualité de transitaire : c'est l'alliance des classes supérieures pour la domination des classes subalternes sans que cela exclut la soumission d'une classe supérieure à l'autre dans les hautes sphères.

Les mannequins spécialement venus de Paris nous enseignent deux choses : que leurs physiques sont des physiques-modèles auxquels s'adaptent admirablement les modèles conçus en fonction des canons européens. Ce qui informe par la même occasion sur la dépréciation du physique des Africains à qui on dirait : essayez d'entrer dans ces vêtements et de vous y adapter ; si vous n'y parvenez pas, agissez sur votre corps, mettez-vous au régime, transformez-vous, peut-être auriez-vous alors quelque chance de ressembler aux modèles universels d'hommes et de femmes que voici. La mode veut se vendre sans s'adapter aux consommateurs ; véhiculant ses propres normes, elle exige qu'on s'adapte à elle : la mode est autoritaire ! Les mannequins, nous enseignent aussi à savoir nous servir de notre corps, à savoir marcher ou danser par exemple pour mettre en valeur les vêtements. Car un vêtement à beau être "prestigieux" et coupé dans un tissu "précieux", il n'a de valeur que sur un physique qui, par ses mouvements, sait le mettre en valeur : la mode est totalitaire !

La même présentation de mode a été rapportée par Ivoire-Dimanche qui informe abondamment sur les modèles et les styles - photographies à l'appui. On y lit entre autres choses : "Manteaux : Droits, très épaulés, style chemise" (I.D. n° 406 du 19-11-1978 p. 39). Des manteaux en Afrique ? Cela rappelle d'autres annonces qui demandent -toujours à la classe supérieure- d'investir dans des maisons en France pour mieux profiter de ses séjours fréquents. (Voir "les petites annonces de Fraternité-Matin" tous les jours).

Sur la mode vestimentaire, un dernier document remarquable par la franchise dans l'affirmation. Il affirme sans ambages que la mode vient d'Occident et que les fabricants Ivoiriens doivent y être attentifs : "Une originalité de ce SITHA 77 (1) a été, entre autres, de proposer aux exposants des conférences présentées par des stylistes Italiens, Allemands, Français et Anglais. Car la mode, comme toute chose, doit se doser, se calculer pour répondre aux besoins et aux goûts du public. Ces stylistes ont défini les tendances de la mode 78 afin de permettre aux fabricants Ivoiriens de suivre le courant de la mode européenne". Texte d'initiation à la mode, ces lignes dénie aux Ivoiriens la faculté de créer, d'innover, de "doser" et de "calculer pour répondre aux besoins et aux goûts du public". Mais quand le goût du public est orienté vers l'extérieur, il est indispensable que l'extérieur le satisfasse en répondant aux besoins créés.

Mais avant d'être bien paré et bien habillé le corps subit très souvent les fluctuations de la mode.

Négligeons les articles qui voient dans le soleil un ennemi de la peau, et qui conseillent donc "l'utilisation de crèmes adéquates" (F.M. du 27-2-76 p. 25), et ceux qui nous demandent d'utiliser des vernis à ongles dont les couleurs "ne jurent pas avec (nos) vêtements ou (notre) rouge à lèvres" (F.M. du 30-12-1977 p. 19)... pour nous arrêter à deux autres qui nous paraissent plus significatifs. Ils mettent en exergue un centre d'esthétique féminin qui prend en charge tout le corps, et une coiffeuse, la meilleure de Côte d'Ivoire pour 1976 :

"Le centre d'esthétique féminin (X) est une formule toute neuve en R.C.I. (Rép. de Côte d'Ivoire), mais éprouvée depuis de longues années aux USA (...). Il rassemble tous les services et propose (...) pour ses membres, tous les soins du visage, du corps et des cheveux (...) : Piscine, Gymnastique Américaine, Sauna Finlandais, Bain Turc, Massage sans eau, Massage manuel, Mécanothérapie, Thermothérapie, Hydrothérapie, Ionisation, tous les soins esthétiques du visage et du corps, salon de coiffure etc... et le célèbre traitement amincissant américain le SRT (Silhouette Reduction Therapy) (...) le nombre d'adhérentes sera forcément limité". Et le texte s'achève par : "En direct des USA ..." qui est le dernier argument mais non le moindre. (F.M. du 27-12-1976 p. 3).

(1) SITHA : Salon International du Textile et de l'Habillement.

Qu'on s'autorise du seul non des USA sans mentionner que la formule fut également éprouvée en France -comme on nous le dit souvent- c'est rappeler que la civilisation occidentale est plurielle. Chaque nation Occidentale sollicite les consommateurs Africains en se posant en modèle. Eprouvée depuis longtemps aux U.S.A., cette formule a certainement raffiné la silhouette des Américaines. Confier son visage, son corps et ses cheveux aux services de ce centre, c'est d'une certaine manière subir une métamorphose totale. Devenir Américaine dans son physique tout en gardant la nationalité ivoirienne et vivre en pays "sous-développé", n'est-ce pas acquérir une auréole particulière dans cette forêt de corps africains restés traditionnels ? Nous reviendrons sur ce processus de dépossession du corps. Pour l'instant, examinons le cas particulier de la coiffure en nous rendant auprès de Mme X couronnée meilleure coiffeuse de Côte d'Ivoire pour l'année 1976.

Elle bénéficie d'un séjour à Paris : "SICOBEL et UIA ont récompensé de cette belle façon la coiffeuse Ivoirienne ayant su utiliser dans des proportions approchant l'idéal quatre produits GOLDYS, à savoir la crème de protection, la crème défrisante, le shampooing et la lotion". Si le séjour à Paris est une "belle façon" de récompenser, le séjour à Paris c'est aussi pour encourager la lauréate à suivre les modèles dont la pratique lui a valu d'être la meilleure en Côte d'Ivoire. Car si elle est douée c'est grâce à Paris, c'est parce qu'"elle a pour elle le "capital" constitué par trois ans de formation et de stage dans les écoles et les salons parisiens". Les Parisiens sont donc, pour tout dire, ceux à qui revient vraiment le mérite. Les Occidentaux qui ont récompensé Mme X n'ont donc fait que se féliciter par la médiation d'une Ivoirienne. C'est le prestige de Paris qui se trouve rehaussé. Qu'il s'agisse de Mme X ou de Mme Y cela n'a pas la moindre importance, l'important c'est Paris... et aussi les USA. Car la lauréate "entretient des contacts réguliers avec la coiffure américaine. C'est d'ailleurs aux Etats-Unis qu'elle a assimilé le système de défrisage qui lui permet d'exceller dans ce domaine". Paris et les Etats-Unis se partagent donc les mérites. "Formation" et "stage" indiquent que nous sommes tous des élèves. Mais seuls les élèves sages, a-critiques, obéissants et attentifs méritent des récompenses. Il n'est pas dit de s'inspirer pour innover ou adapter, il est seulement stipulé que chacun doit reproduire fidèlement les leçons d'initiation et de formation, aussi bien théoriquement que pratiquement. Eternel élève attentif aux moindres recommandations du maître, voilà à quoi le dominant réduit le dominé. Et cette pédagogie autoritaire et répressive est inscrite dans les structures sociales néo-coloniales.

La seconde idée importante de ce texte, c'est l'invitation au défrisage qui est réitérée, elle s'énonce sous cette autre forme : "Un tirage au sort a été effectué par la même occasion permettant à National-SIELOR d'offrir une chaîne stéréo à une des nombreuses clientes ayant eu l'avantage de se défriser pendant que se déroulait le concours GOLDYS" (F.M. des 24-25 et 26-12-1976 p. 25, même article publié dans I.D. n° 310 du 16-1-1977 p. 14).

Le défrisage est une pratique si répandue en Afrique depuis la colonisation qu'elle est aujourd'hui devenue "naturelle". Aucune justification "objective" ou prétendument scientifique ne peut tenir lieu d'argument convaincant ! Manifestation de la stricte subjectivité, le défrisage s'origine dans l'attrait exercé par les cheveux des Occidentaux sur les Africains. Il ne s'agit pas seulement de faire et devenir comme l'autre, il ne s'agit pas seulement de tenter de ressembler à l'autre par les cheveux -la partie équivalant au tout- si on ne peut lui ressembler dans son corps et par la couleur de sa peau, il s'agit plus profondément de libérer les cheveux : les libérer par le défrisage afin de les rendre disponibles pour emprunter toutes les coupes occidentales possibles, c'est-à-dire fuir la contrainte du frisé. Car le frisé, c'est le figé. Mais le figé n'est-ce pas aussi le stagnant, le non-évolutif ? Des cheveux à toute la culture du "sous-développé" le glissement est tentant... et légitime. En effet, pour bien des ethnologues d'antan les cultures africaines étaient statiques et figées, le dynamisme et l'évolution leur seraient inoculés de l'extérieur de l'Occident.

Tresser ou natter les cheveux, c'est innover en demeurant ce qu'on est, c'est s'affirmer dans sa culture. Mais pour des Africaines ce n'est pas sortir du figé, c'est, d'une certaine manière, s'y enfoncer. Tandis que le défrisé c'est l'aérien, le dynamique : il bouge quand bouge le corps, il répond à l'appel du vent et aux mouvements du corps. Baissez la tête, il vous tombe sur le visage ; redressez-là, il se redresse ; donnez un petit coup de tête en arrière et il retrouve sa position initiale. Ce dynamisme ensorceleur, c'est l'expression de la magie du défrisé.

Mais, ne l'oublions pas, le défrisage libérateur n'est qu'un préalable : il rend libre et disponible pour l'imitation.

La civilisation-modernisation du corps, c'est bien un processus de dépossession : que chaque femme, que chaque homme ressemble au modèle universel occidental en s'éloignant de sa propre culture (1). Mais chacun des impétrants conserve ce petit quelque chose qui le distingue négativement du modèle authentique, ce petit quelque chose qui fait qu'il ne sera jamais l'autre et qui le condamne donc à demeurer une pâle copie de l'original. Tel est le verdict inexorable qui tombe après l'accomplissement de chaque action et chaque pratique de civilisation-imitation. Tel est aussi le fin mot de toute incitation, de toute séduction consummatrice, car il n'est question que de subjuguier.

X

X X

Nous avons vu que les habitats-modèles accordaient beaucoup d'importance à la piscine. C'est que le corps doit s'exercer. Professionnellement libéré des activités manuelles, le corps-modèle qui part de l'habitat-modèle entièrement climatisé pour se rendre au bureau climatisé dans la voiture également climatisé... ne s'exerce pas, ne transpire pas : le corps des riches est un corps généralement gras qui consomme beaucoup -ce sont des gastronomes- sans éliminer le trop plein de graisse. Les maladies du coeur inquiètent donc ces gastronomes impénitents. Ivoire-Dimanche s'en offusque mais finit par leur dispenser quelques conseils : "Alors que certains vivent au jour le jour et sous la hantise du lendemain, d'autres se livrent à une hyper-consommation dont ils sont souvent les victimes. A cet égard, on peut affirmer qu'il existe des maladies pour riches, comme il existe d'ailleurs des maladies pour pauvres. Les nantis devraient surveiller leur régime alimentaire" (I.D. n° 324 du 24-4-1977 p. 17). Mourir d'avoir trop mangé, n'est-ce pas un privilège en pays "sous-développé" ?

Outre les régimes amingrissants et les méthodes venues "en direct des USA", il y a le sport. Et là nous assistons -comme dans d'autres domaines- à une offensive occidentale très soutenue : golf, tennis, patinage, équitation, catch, rugby etc...

(1) Cela est valable aussi bien dans les rapports dialectiques qui opposent deux civilisations... que dans ceux qui opposent deux classes dans une même nation.

Pour le patinage : "Le professeur Wolfgang Low champion d'Allemagne de patinage a la Patinoire de l'Hotel Ivoire en mains depuis un certain temps. M. LOW a participé à plusieurs championnats internationaux et a été professeur de patinage dans de nombreux pays d'Europe. Il met son expérience à la portée de tout un chacun et vous garantit de rapides progrès grâce à des techniques nouvelles". (F.M. du 18-11-1976 p. 4).

Pour le tennis : "Après les tournois internationaux de Curling, de Golf, etc... l'Hotel Ivoire a le plaisir d'inviter le public abidjanais à une autre rencontre de "géants" les 7 et 8 janvier 1977. En effet, les grandes vedettes du tennis telles que : MM François JAUFFRET n° 1 de France, Hans KARY n° 1 d'Autriche et Zeljko FRANULOVIC n° 1 de Yougoslavie se disputeront le 11e Grand Prix d'Afrique de Tennis à la Patinoire de l'Hotel Ivoire" (F.M. même date). Tandis que le peuple s'excite à pratiquer des sports populaires comme le football ou la lutte, la classe supérieure s'initie aux sports d'élite. Les quartiers de rêve comme Cocody excluent même de leur sein la pratique de ces sports populaires qui suscitent trop de passion et de bruit. Dire -comme le fait Fraternité-Matin- qu'à Cocody "les rares terrains de jeux sont en voie de disparition. Le terrain de foot-ball du Collège de Cocody -le Méhala- et le terrain vague de la cité SOGETHA en sont les seuls survivants. Le petit stade du château d'eau près de la cité rouge a été carrément rayé et remplacé par un monumental jardin public (...) comme s'il était écrit qu'aucun sportif ne devait plus émerger de ce quartier" (F.M. du 16-8-1978 p. 17) ... dire cela c'est d'abord oublier que Cocody est volontairement voué au calme, au silence et à la modernisation de ses structures ; c'est ensuite ne pas percevoir que ce quartier doté de patinoire, de terrains de tennis et de golf etc... a l'ambition de donner naissance à des sportifs distingués.

Pour le golf, deux articles substantiels : l'un nous informe que le golf est un "moyen de cultiver bien des VERTUS (1) qui sommeillent en chacun de nous, à savoir la patience et l'honnêteté (...) c'est un sport qui cultive des qualités humaines". (F.M. du 17-2-1978 p. 17) ; et l'autre qui, de même que le premier, nie que ce sport soit un sport d'élite, un sport bourgeois ...

(1) En caractères majuscules dans le texte original, c'est dire qu'il s'agit de vertus cardinales !

nous entretient longuement des raisons du développement du golf (1), de la formation de jeunes Ivoiriens revenus au pays après un stage "au célèbre golf de Saint-Nom-La-Bretèche" en France, et surtout de ceci : La Côte d'Ivoire "vient de se voir dotée d'un terrain de golf, l'un des plus beaux d'Afrique dit-on. Un magnifique "Club House" qui sera construit par un architecte français et celui-là même qui a dessiné les plans du Parc des Princes à Paris, viendra compléter cet ensemble sportif qui fera vraiment honneur au pays (...). Des joueurs aussi célèbres que Gary PLAYER, Lee TREVINO, Isao AOKI, ainsi que ... Sean CONNERY ("James BOND") viendront ici à l'occasion de l'inauguration (...) prévue dans le courant de cette année. Ce sera l'occasion pour nos jeunes joueurs d'apprendre un peu plus au contact des meilleurs". Prévoyant la réaction de certains Ivoiriens vis-à-vis de ces opérations de prestige qui remplissent bien d'autres fonctions, le texte répond d'avance : "Des Ivoiriens se demandent les raisons qui poussent les autorités ivoiriennes à bâtir des terrains de golf sur le sol national. La réponse la plus simple est que le golf est un sport, et qu'à ce titre il mérite autant que le foot-ball, la boxe, le basket-ball, le volley-ball etc... l'attention des responsables de ce pays" (2).

(F.M. du 11-1-1979 p. 11). Relevons cependant quelques contradictions internes : "la plupart des joueurs sont des gens fortunés" (même article) et célèbres comme Sean CONNERY qui ne pratique certainement pas de sport de masse. Ensuite "l'équipement coûte assez cher et aussi le golf ne peut se pratiquer comme le foot-ball, c'est-à-dire un peu partout" (F.M. du 17-2-1978 p. 17). Ce sport se pratiquant par les classes bourgeoises en Occident, peut-on imaginer qu'il devienne populaire en Côte d'Ivoire ? La pratique des sports d'élite est une autre manière de sceller l'alliance de classes entre les minorités dominantes d'Occident et d'Afrique, elle participe de la civilisation des moeurs des unes par les autres parce qu'elle "cultive des VERTUS" dont ces minorités tiennent à s'auréoler.

(1) Selon Fraternité-Matin "la raison fondamentale est que le golf a un impact économique certain. Il drainera dans le pays d'éminentes personnalités ainsi que des joueurs chevronnés qui découvriront par la même occasion la Côte d'Ivoire. La plupart des joueurs sont des gens ... fortunés qui profitent de leur séjour pour faire du tourisme". (F. M. du 11-1-1979 p. 11). Toujours l'alibi touristique !

(2) La raison fondamentale est donnée ensuite. Voir note précédente.

x

x x

De la naissance à la mort, le corps est pris en charge par la société et par le sujet lui-même, et la civilisation du corps ne s'achèverait qu'avec la mort, seul moment qui abolisse la ségrégation. Mais les hommes ont voulu, là encore, manifester une distinction.

Les soins accordés au mort sont proportionnels à son statut et à son standing d'hier, ils traduisent l'éthos de son milieu social qui agira toujours tant que le corps sera disponible. A travers la mort et l'enterrement d'autrui, le sujet se représente le cérémonial qui entourera sa propre mort. Les morts se suivent et ne se ressemblent pas : l'un des moyens distinctifs par lesquels s'expriment certains morts, c'est le marbre, se faire enterrer dans du marbre.

Sur la liste des "activités à développer préférentiellement" dans les pays en voie de développement, le Club de Dakar qui veut "fournir au monde des solutions" dont le but final est "que les pays développés ne continuent plus de connaître une croissance "exagérée" alors que les pays en voie de développement s'enlisent dans une pauvreté qui par endroits est misère" ... propose "la marbrerie, marbrerie de bâtiment, marbrerie funéraire". (F. M. des 4 et 5-12-1976 p. 17 à 19). De la marbrerie de bâtiment à la marbrerie funéraire, la classe supérieure se distingue de son vivant et dans la mort. Pour être "sous-développée" elle n'est pas moins une classe dominante ! "Nul ne consent volontiers à être enterré tout vif, et la magnificence du tombeau n'en fait pas trouver le séjour sain". dit Charles NISARD (1), mais puisque la mort est inéluctable et que les classes sociales se distinguent aussi dans le cérémonial de la mort, la classe supérieure se console dans la consommation ostentatoire et imaginaire de la mort : se faire enterrer comme l'autre, n'est-ce pas l'ultime expression de la dépendance culturelle ?

(1) Cité par Michel de CERTEAU, La culture au pluriel, p. 55.

CONCLUSION

La conclusion que nous allons tirer de cette étude ne consistera pas à proposer des solutions ; car dans le cadre du capitalisme libéral choisi comme option par le pouvoir, il n'est pas de solution "miracle" auquel n'aient déjà pensé les hauts responsables de la culture. Au contraire nous partirons de deux constats pour terminer sur des interrogations.

En effet, si un chercheur peut retenir l'attention par la rigueur et la perspicacité de ses analyses, il dépasse certainement le cadre de ses compétences dès lors qu'il veut s'autoriser de sa science pour donner des solutions aux problèmes sociaux. Les philosophes-rois qui croient tout savoir ne sont généralement que de piètres politiques ; voulant soumettre la société à leurs théories, ils se révèlent de savants dictateurs. Il est donc de loin préférable de soulever des interrogations pour amener les lecteurs à réfléchir : les solutions les plus adéquates ne peuvent venir ni d'un seul homme, ni d'une minorité, elles doivent - parce qu'elles peuvent - venir de la collectivité.

Refusant tout à la fois la théorie Léninienne des révolutionnaires professionnels qui veulent apporter aux masses la conscience de leur libération - théorie qui auréole l'intelligentsia tout en dépréciant la capacité de réflexion de ces masses, et le monologue que pratiquent les élites au pouvoir dans les régimes capitalistes bourgeois, nous estimons que les discours provenant du bas de la société méritent une attention particulière.

Mais cela, c'est de la théorie. Le pouvoir ne s'est jamais mis à l'écoute des cultures devenues traditionnelles et subalternes ; non seulement, il ne peut le faire tout en renforçant ses assises - et c'est une nécessité vitale pour lui - que de renforcer ses assises ! - mais telle n'est pas son ambition. Celle-ci est de se distinguer sans cesse en présentant les pratiques culturelles des détenteurs du pouvoir comme des pratiques auxquelles doivent "accéder" les autres, ceci étant - bien entendu - étayé par l'illusion et l'espoir d'une démocratisation à venir mais éternellement remise.

Premier constat : le capitalisme libéral ne peut accoucher d'une culture démocratique et nationale qui contribuerait à la promotion de l'homme en tant que but final de tout processus de développement. Tous les aménagements passés ou à venir sont purement réformistes dans la mesure où ils ne touchent pas à la racine des problèmes, dans la mesure où ils ont pour fonction ultime de conforter le système. En revanche la culture que peut développer ce système, c'est une culture que domine la loi capitaliste de la valeur d'échange, une culture marchandise à laquelle seuls les "économiquement forts" peuvent "accéder". Et la notion anti-démocratique d'"accès" qui s'oppose à l'idée selon laquelle tout homme vit et baigne dans une culture qu'il pratique quotidiennement, permet de saisir la nature véritable de cette culture. Elle est diffusée par l'école qui, loin d'être démocratique, repose sur l'idée fallacieuse d'une égalité des chances qui masque les inégalités sociales. Et cette école véhicule encore aujourd'hui des normes de conduite imposées d'abord puis volontairement importées d'Occident avec zèle. Elle est également diffusée par l'appareil idéologique de l'information dont nous avons vu qu'il véhicule avec une grande conviction ces modèles d'existence. Elle se contemple et se vend dans les galeries d'art et aux expositions de bijoux précieux. N'étant pas en contradiction avec le système qui l'encourage même, cette culture peut bénéficier de moyens permettant de la développer sans cesse : l'occidentalisation progressive des moeurs que l'on constate aujourd'hui est donc l'avenir immédiat de la Côte d'Ivoire.

Second constat : la démonstration des détails de la vie quotidienne des Occidentaux par les appareils idéologiques d'Etat traduit bien un désir de répétition accélérée de certaines phases de l'histoire de l'Occident - de la France tout particulièrement. Nous sommes témoins de la vitalité et de la permanence de l'idéologie évolutionniste que bien des intellectuels croyaient définitivement enterrée au début du siècle.

HEGEL, philosophe célèbre et grand promoteur de la pensée moderne, voyait dans l'homme africain un être dont la sauvagerie et la barbarie ne pouvaient apparaître clairement qu'à ceux qui voulaient bien se départir des façons de voir européennes (1).

(1) HEGEL, La raison dans l'histoire, édit. 10/18, 1965.

MORGAN, grand ethnologue évolutionniste connu pour l'influence qu'il eut sur son siècle, en particulier sur les premiers marxistes, était à sa manière un hagiographe de la civilisation européenne, modèle auquel devront -selon lui- aboutir nécessairement les autres peuples. "La sauvagerie a précédé la barbarie dans toutes les tribus de l'humanité, comme la barbarie, on le sait, a précédé la civilisation. L'histoire de la race humaine est une dans sa source, une dans son expérience, une dans son progrès" écrivait-il au XIXe siècle (1).

ENGELS qui a contribué à populariser l'oeuvre de MORGAN dont il s'est inspiré pour la rédaction de "L'origine de la famille, de la propriété et de l'Etat"... préférait de loin la civilisation du capital érigée par la bourgeoisie à l'état où se trouvaient les autres peuples. La colonisation de ceux-ci par l'Europe ne pouvait que les ouvrir à LA civilisation. "La conquête de l'Algérie est un fait important et propice au progrès de la civilisation" écrivait-il en janvier 1848 (2). C'est à la même époque (1848) que "Le Manifeste communiste" est rédigé par MARX avec la collaboration du même ENGELS. On y retrouve la même conception évolutionniste à travers des expressions telles que "nations civilisées" opposées à "nations barbares" : "... la bourgeoisie précipite dans la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares" dont la résistance est interprétée en termes de "xénophobie" (3). Les inconditionnels de MARX et d'ENGELS s'obstinent à vouloir disculper leurs maîtres en arguant de l'insuffisance, à l'époque, d'informations sur les autres civilisations. D'où vient donc qu'un Charles FOURIER (1772-1837) qui a vécu en même temps que HEGEL (1770-1831) et qui a rendu l'âme onze ans avant la rédaction du "Manifeste communiste" ait adopté une position tout à fait opposée à celle de MARX et d'ENGELS quant à l'appréhension de la notion et du contenu de "civilisation". Séduit par les descriptions des peuples Sauvages et Barbares provenant des philosophes voyageurs, il entreprend de les réhabiliter en s'inspirant de leur vie pour élaborer son projet de société qu'il baptise HARMONIE en opposition à CIVILISATION qui, chez lui, n'a que des connotations foncièrement négatives (4).

(1) Cité par Gérard LECLERC, Anthropologie et colonialisme, édit. Fayard 1972 p. 28.

(2) Cf. Marxisme et Algérie. Textes de MARX/ENGELS présentés et traduits par R. GALLISOT et G. BADIA. édit. 10/18 p. 25.

(3) Karl MARX, Oeuvres. Economie I. Edition établie et annotée par Maximilien RUBEL. Bibliothèque de la Pleiade/Gallimard 1965, p. 165.

(4) Voir entre autres textes, Charles FOURIER, Vers la liberté en amour édit. Gallimard - idées, 1975.

CLOZEL dont une rue d'Abidjan porte ENCORE le nom disait au début du siècle : "Nous ne saurions (...) tolérer le maintien, à l'abri de toute autorité, de certaines coutumes contraires à nos principes d'humanité et au droit naturel... Notre ferme intention de respecter les coutumes ne saurait nous créer l'obligation de les soustraire à l'action du progrès" (1).

Plus près de nous W.W. ROSTOW reprend et réactualise dans les années 60 de notre siècle, cette idéologie évolutionniste en énonçant des stades d'évolution dans son ouvrage déjà très connu "Les étapes de la croissance économique". Quand on sait qu'il fut conseiller à la Maison Blanche, on comprend pourquoi cette idéologie bénéficie d'une si grande diffusion.

Enfin lorsque Pierre-Christian TAITTINGER, Adjoint au Maire de Paris dit, en 1978, à Abidjan : "Paris An 2000, modèle de développement pour Abidjan" (2) et que la Côte d'Ivoire répond -d'avance- que "tout ce qui vient de la France touche les Ivoiriens" (F.M. du 10-12-1976 p. 3), n'est-ce pas cette idéologie qui s'énonce et se confirme dans une grande communauté de vue entre dirigeants Français et Ivoiriens ?

Des ethnologues du XIX^e siècle aux hommes politiques d'aujourd'hui, nous passons progressivement de l'évolutionnisme pensée à l'évolutionnisme pratiquée. Les théories du développement économique et social savamment échaffaudées par des Intellectuels d'avance convaincus de la supériorité des civilisations capitalistes occidentales, n'ont jusqu'ici abouti qu'à la mise et au maintien en dépendance des pays dits sous-développés. Et quand un homme politique français -de la majorité !- le reconnaît, il mérite quelque attention. Assemblée Générale des Nations Unies, le 27 septembre 1978, M. de GUIRINGAUD alors Ministre des Affaires Etrangères : "Quand nous parlons de développement, prenons garde cependant à la lassitude des peuples : nous touchons au terme de la deuxième décennie du développement. Qu'a-t-elle apporté aux plus déshérités ? Quel a été son impact réel sur la faim dans le monde ? Avons-nous au moins mis en place les conditions qui permettraient, à partir

(1) Voir Gérard LECLERC, Anthropologie et colonialisme, p. 45.

(2) Ce fut le thème d'une conférence prononcée le 24 novembre 1978 à Abidjan sur l'initiative de la Jeune Chambre Economique de la Côte d'Ivoire. Voir Ivoire-Dimanche n° 410 du 17-12-1978 p. 19.

du décollage d'une économie nationale, un processus d'auto-développement ? Hélas ! cela n'apparaît guère" (1). Il aurait pu ajouter : nous n'avons réussi à mettre et à maintenir en place que des structures d'oppression coloniale et néo-coloniale dans les pays que nous avons sous-développés.

L'Occident hante le monde. Civilisation dominante dont l'originalité réside dans le fait essentiel d'avoir accouché du capitalisme - un capitalisme qui a franchi allègrement les frontières occidentales pour s'imposer aux autres, la civilisation du capital est depuis quelques siècles déjà le centre par rapport auquel les autres civilisations tentent de se définir.

Vers la seconde moitié du XIXe siècle l'intelligentsia russe était divisée en Slavophiles (partisans de la culture de l'ancienne Russie) et Occidentalistes (partisans de l'imitation de l'Occident) (2).

L'intelligentsia chinoise, à la même époque et jusqu'à l'avènement de la révolution de 1949, était confrontée au même débat, certains intellectuels considérant la Chine comme l'Empire du Milieu c'est-à-dire le centre du monde civilisé, tandis que d'autres juraient par NAPOLEON, ROUSSEAU, WASHINGTON et louaient les révolutions occidentales (3). Voici ce que MAO pensait de la question : "... toutes les choses qui viennent de l'étranger doivent être traitées comme des aliments ; ceux-ci sont mastiqués dans la bouche, puis élaborés dans l'estomac et l'intestin ; sous l'action de la salive et des sucs gastro-intestinaux, ils sont dissociés en deux parties, le chyle qui est assimilé et les déchets qui sont éliminés - ainsi seulement nous en tirerons profit ; nous ne devons rien assimiler sans discernement, en avalant tout d'un trait. C'est un point de vue erroné que de préconiser une occidentalisation intégrale.

(1) Cf. Le Monde du 29-9-1978 p. 7.

(2) Cf. Nicolas BERDIAEV, Les sources et le sens du communisme russe - surtout le chapitre 1er édit. Gallimard 1951. Voir également Alexandre KOYRE, La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle. édit. Gallimard 1976.

(3) André CHIH, L'Occident "Chrétien" vu par les chinois. Vers la fin du XIXe siècle (1870-1900). édit. P.U.F. 1962.

L'assimilation purement formelle des choses de l'étranger a jadis causé de grands torts à notre pays (...). Le nouveau système politique et économique de la Chine provient du développement de l'ancien système politique et économique ; de même, la nouvelle culture de la Chine provient du développement de l'ancienne ; aussi devons-nous respecter notre histoire et non rompre avec elle"(1). Chaque pouvoir se définissant par rapport à l'Occident, les successeurs de MAO ont cru devoir donner à consommer tout ce qui était interdit par la révolution culturelle, à savoir musique classique occidentale, présentations de mode (CARDIN et autres), coca-cola etc...

Les Japonais qui ont brillamment exploité l'apport de l'Occident ne sont pas non plus étrangers aux querelles entre Nationalistes et Occidentalistes, le mouvement nationaliste ayant désormais pour symbole l'écrivain Yukio KAWABATA qui, ayant échoué dans son projet de réhabilitation de la culture nationale japonaise, a préféré se suicider le 25 Novembre 1970 en se faisant Hara-Kiri (= en s'ouvrant le ventre avec un couteau) (2).

Même les juifs, de l'intérieur, tentent de se redéfinir par rapport à la culture occidentale.

Que dire des mouvements messianiques et millénaristes du "Tiers-Monde" ?

Cependant c'est peut-être l'Occident qui recèle les meilleures armes dont pourraient se servir les promoteurs de révolutions désoccidentalisatrices, sans pour autant rompre avec leur culture ni se nier pour devenir comme des Occidentaux. Et si les révolutions "socialistes", marxistes, léninistes, maoïstes, castristes, africaines etc... qui ont été toutes des essais d'élaboration d'idéologies d'affirmation de soi en empruntant souvent à Marx quelques unes de ses armes intellectuelles... ont presque toutes fini par montrer que les philosophies des chefs ne réduisaient pas la servitude des masses... que nous reste-t-il à faire ?

(1) MAO, Oeuvres choisies, Tome II, éditions en langues étrangères, Pékin 1967 p. 407 et 408.

(2) Voir le numéro spécial de la revue Esprit consacré au Japon. "Des Japonais parlent du Japon" n° 2, 1973.

D'abord nous réjouissons de ce qu'il n'y ait plus de sociétés modèles, car si naguère toute critique du capitalisme débouchait généralement sur un projet socialiste, aujourd'hui l'échec des socialismes dont les dirigeants ont presque tous oublié la substance de la pensée de Marx, c'est-à-dire la thèse de l'auto-émancipation des prolétaires, l'idée selon laquelle les opprimés peuvent et doivent se libérer eux-mêmes sans l'aide de révolutionnaires professionnels... cet échec fait de chaque société une société condamnée à chercher elle-même la voie de sa libération sans que cela exclut nécessairement la possibilité de s'enrichir des expériences d'ailleurs.

Ensuite ne pas perdre de vue que la culture est l'obstacle infranchissable qui se dresse devant tout système élitiste et anti-démocratique. La culture, c'est souvent le lieu d'où partent les mouvements les plus exigeants et les plus difficiles à domestiquer, car il ne s'agit plus d'augmentation de salaires ni de problèmes de logements etc... ces exigences, le pouvoir peut les satisfaire pour se sauver. Il s'agit au contraire et plus profondément, de mode de vie, d'identité, de personnalité... toutes choses qui -en dehors des questions matérielles- permettent à l'homme de s'affirmer toujours plus en devenant un homme émancipé.

Comment parvenir concrètement à cette émancipation ? Quels rôles devront jouer les masses et l'intelligentsia dans ce processus ? et quels rapports entretiendront-elles ? Ce sont là des questions qui concernent chaque Ivoirien.

Pour l'heure, il nous reste à analyser les réactions des Ivoiriens vis-à-vis des modèles diffusés. Leurs attitudes confirmeront-elles la thèse de l'occidentalisation progressive ? feront-elles au contraire naître quelque espoir quant à l'affirmation d'une identité ivoirienne propre ? Nous tenterons de répondre bientôt à ces questions.

ANNEXE 1

LISTE DES RESTAURANTS AYANT FAIT DES ANNONCES EN DECEMBRE 1976
DANS FRATERNITE MATIN

Ces annonces sont faites essentiellement en vue des fêtes
de Noël et du Nouvel an

AJACCIENNE (L')	LAGON (LE)
ATTOUNGBLAN (TANTE SALY)	MAISON DE LA FRATERNITE HOUPHOUET-BOIGNY (BIETRY)
CARRE D'AS (LE)	PALM BEACH
CAVE DES ROIS (LA)	PETITE AUBERGE (LA)
CELLIER (LE)	RESTAURANT DU MAROC (LE)
CLOCHEMERLE	RESTAURANT TAJ-MAHAL
GRENIER (LE)	ROMBO (LE)
GUEULARDIERE (LA)	SEAMEN'S
HOTEL DU GOLF	SCUDO (LE)
HOTEL DU PARC	VALENTIN
ILE BAMBOU	VIEUX STRASBOURG

LISTE DE MENUS PROPOSES PAR LES RESTAURANTS SUS-MENTIONNES.

Nous avons reproduit fidèlement l'ensemble des menus (par ordre alphabétique)
sans omettre des détails tels que "Baiser de minuit" ou "Calendrier 1977" qui
font partie du "menu".

- | | |
|----------------------------------|---------------------------------|
| - Assiette de fruits de mer | - Boudin blanc |
| - Assiette Viennoise | - Branche de Noël |
| - Ananas fourré | - Buffet Rabelaisien |
| - Agouti braisé | - Bourride |
| - Attiéké | - Brochettes d'Agouti |
| - Agouti | - Banane |
| - Bon café de Côte d'Ivoire | - Bûche de Noël |
| - Boule de Neige | - Bandji |
| - Beaujolais | - Biriani |
| - Bûche traditionnelle ou glacée | - Baiser de minuit |
| - Boudin blanc aux pommes | - Consommé au fumet d'artichaud |

- Cocktail de Bienvenue
- Cotillons
- Champagne
- Café de Côte d'Ivoire
- Calendrier 1977
- Café
- Cocktail "Flamboyant"
- Charcuterie
- Cocktail de crevettes sur canapé
- Cochon de lait, pommes rissolées
- Crudités
- Crustacés
- Cocktail au champagne
- Calvados du Père Anselme
- Cotelette de dinde truffée sauce Smitane
- Coupe tulipe
- cuissot de chevreuil grand veneur
- Coeur de laitue aux fines herbes
- Caille royale au Nid
- Colombo de mouton (Antillais)
- Champagne de classe Joseph Perrier
- Caille farcie en gelée "Table du Roi"
- Délice de Langouste
- Darne de Saumon braisé au champagne
- Dinde aux marrons
- Dinde farcie aux marrons
- Digestif
- Danse
- Dinde farcie aux Perles de l'Ardèche
- Délice de l'an neuf
- Dindoneau sauté à l'indienne
- Essence de cailles aux pistaches
- Epaule de mouton
- Filet d'Agneau en croûte
- Fraises Roumanoff
- Filet de sole aux amandes
- Feux d'artifice
- Fruits de mer
- Foie gras frais
- Fromage de France
- Foie gras de canard en brioche
- Foie gras
- Grand Buffet à gogo
- Gigue de chevreuil aux raisins
- Gourmandises de l'Ebrié
- Gratinée du chef
- Gâteaux
- Gibier
- Gigue de chevreuil aux 4 fruits
- Gratin de Langouste au Whisky
- Gâteau de coco
- Gratinée du patron
- Glaces
- Huitres
- Igname vapeur
- Ignames châteaux
- Ignames sautées
- Jardinière de légumes
- Knaffa maison
- Kédjenou
- Le trou normand
- Les 13 fruits
- Les fines de claires
- Langouste au Porto
- Les 2 purées
- Liqueurs
- Langouste princière cognac
- La bombe du cap
- Légumes
- La Ronde des maîtres Fromagers
- Médaillon de veau à l'Armagnac
- Muscadet

- Menu gastronomique
- Médaillon de foie gras
- Marcassin à la mode Tours
- Méchoui farci au couscous
- Mérrou à la Parisienne
- Mousseline de marron
- Méchoui
- Petits légumes du jardin
- Pommes Berny
- Plateau de fromages
- Petits chanteurs à la croix de bois
- Panaché de fruits de mer (huitres, moules, palourdes)
- Pastilla
- Pâtisserie marocaine
- Poissons : barbue, Saint-Pierre, Turbotin
- Pâté d'Agouti
- Paupiette de truite Alexandra
- Pèpè soupe
- Paupiette de sole au champagne
- Pâtisserie
- Riz gras à la viande de mouton
- Rôti d'Agouti
- Roumazavi (Malgache)
- Salade d'Endives aux noix
- Serpentins
- Six perles de l'Océan
- Salade de mâche
- Salade aux noix
- Salade
- Salade de France
- Sauté veau au Riesline-Légumes
- Salade de fruits
- Sorbet au Roquefort
- Salade dame blanche
- Sauté de veau maringo
- Sambosas Kabab
- Seinw aux amandes
- Terrine de faisan aux noisettes
- Tournedos à la Moëlle
- Thé à la menthe
- Truffe surprise
- Truffe Perigord
- Tournedos "Rossini" Pommes Dauphines
- Vin blanc "Aligoté"
- Vin rouge "côtes de Bourg"
- Yassa

Remarque : L'enquête dans les familles nous informera plus amplement sur les habitudes culinaires des Ivoiriens. Il reste que la plupart des restaurants faisant des annonces dans la presse écrite, donnent à consommer des mets essentiellement occidentaux.

Notons également que "ignames vapeur, ignames châteaux, ignames sautées et paté d'agouti etc..." révèlent un désir d'adaptation des produits ivoiriens aux recettes culinaires occidentales : l'innovation se fait dans le sens de l'occidentalisation au détriment des habitudes nationales.

ANNEXE 2

NOMS DES RUES D'ABIDJAN

NOM de BAPTEME	QUARTIER	NOM de BAPTEME	QUARTIER
ABBEYS (RUE DES)	ADJAME	LOBIS (RUE DES)	ADJAME
ABIDJIS (RUE DES)	ADJAME	MARAHOU (AVENUE DE LA)	ADJAME
ABOURE (RUE DES)	ADJAME	M E (AVENUE DE LA)	ADJAME
ABRONS (RUE DES)	ADJAME	NANGUI ABROGOUA (BOULEVARD)	ADJAME
ADJOUKROUS (RUE DES)	ADJAME	REBOUL (AVENUE)	ADJAME
AGNEBY (AVENUE DE L')	ADJAME	ROUIENIS (RUE DES)	ADJAME
AGNIS (RUE DES)	ADJAME	WILLIAMS - J. (BOULEVARD)	ADJAME
AGOUIAS (RUE DES)	ADJAME	ACACIAS (RUE DES)	COCODY
ALADJANS (RUE DES)	ADJAME	AMAZONES (RUE DES)	COCODY
ALLIES (RUE DES)	ADJAME	ALBERT LUTHULI (RUE)	COCODY
ANYAMAS (R N I)	ADJAME	ABBE DE L'EPEE	COCODY
APPOLONIERS (RUE DES)	ADJAME	ALBERT CAMUS (RUE)	COCODY
BAGOUES (RUE DES)	ADJAME	ARBRE SEC (RUE DE L')	COCODY
BANDAME (AVENUE DE)	ADJAME	BAMBOUS (RUE DES)	COCODY
BAOULES (AVENUE DES)	ADJAME	BINGERVILLE (ROUTE N)	COCODY
BETE (RUE DES)	ADJAME	BOOKER-WASHINGTON (RUE)	COCODY
B I A (AVENUE DE LA)	ADJAME	BINGERVILLES (RUE)	COCODY
BRIGNONS (RUE DES)	ADJAME	CANEBIERE (RUE DE LA)	COCODY
COMOE (AVENUE DE LA)	ADJAME	CANNAS	COCODY
D A N S (RUE DES)	ADJAME	CORNICHE (BOULEVARD)	COCODY
DABOU (ROUTE N 3)	ADJAME	CROIX (RUE DE LA)	COCODY
DJIMNIS (RUE DES)	ADJAME	CONVENTIONNEL GREGOIRE	COCODY
DOUIAS (AVENUE DES)	ADJAME	ENTENTE (BOULEVARD DE L')	COCODY
EBRIES (RUE DES)	ADJAME	EBENIERS (RUE DES)	COCODY
GAGOUS (RUE DES)	ADJAME	ETRIER (RUE DE L')	COCODY
GODIES (RUE DES)	ADJAME	FLAMBOYANTS (RUE DES)	COCODY
GOUROS (RUE DES)	ADJAME	FRANCE (BOULEVARD DE)	COCODY
GUERES (RUE DES)	ADJAME	GOYAVIERS (RUE DES)	COCODY
KOULANGOS (RUE DES)	ADJAME	GRIOTS (IMPASSE DES)	COCODY

HORTENSIAS	(RUE DES)	COCODY	GAZELLES	(RUE DES)	MARCORY
HARLEM	(RUE DE)	COCODY	LAGUNES	(RUE DES)	MARCORY
HAITI	(RUE D')	COCODY	IROKOS	(RUE DES)	MARCORY
JASMIN	(RUE DES)	COCODY	NIANGON	(RUE DES)	MARCORY
LAURIERS ROSES	(RUE DES)	COCODY	PAIX	(RUE DE LA)	MARCORY
LEPIC	(RUE)	COCODY	POINTE	(RUE DE LA)	MARCORY
LYCEE	(RUE DU)	COCODY	SIPOS	(RUE DES)	MARCORY
LITRE	(RUE)	COCODY	TIAMAS	(RUE DES)	MARCORY
LESPINASSE JEAN	(RUE)	COCODY	ABENGOUROU	(RUE)	MARCORY HABITAT
MASQUES	(IMPASSE DES)	COCODY	ADZOPE	(RUE)	MARCORY HABITAT
MERMOZ JEAN	(AVENUE)	COCODY	AGBOVILLE	(RUE D')	MARCORY HABITAT
OEILLET	(RUE DE)	COCODY	BINGERVILLE	(RUE DES)	MARCORY HABITAT
PAPAYERS	(RUE DES)	COCODY	BOUAKE	(RUE DE)	MARCORY HABITAT
PERE MERAUD	(RUE)	COCODY	BRAZZAVILLE	(BOULEVARD DE)	MARCORY HABITAT
SCHOELCHER	(RUE DE)	COCODY	CAMEROUN	(BOULEVARD)	MARCORY HABITAT
SERPENTE	(RUE)	COCODY	COTE D'IVOIRE	(BOULEVARD)	MARCORY HABITAT
TAM - TAM	(IMPASSE DES)	COCODY	DIMBOKRO	(RUE DE)	MARCORY HABITAT
VALENTIN HAUY		COCODY	GAGNOA	(RUE DE)	MARCORY HABITAT
VAL DOYEN	(RUE)	COCODY	KATIOLA	(RUE DE)	MARCORY HABITAT
FELIX EBOUE	(AVENUE)	COCODY RES.	KORHOGO	(RUE DE)	MARCORY HABITAT
HIBISCUS	(RUE DES)	COCODY RES.	MAN	(AVENUE DE)	MARCORY HABITAT
AVODIRES	(BOULEVARD DES)	INDENIE	SASSANDRA	(RUE DES)	MARCORY HABITAT
FROMAGERS	(RUE DES)	INDENIE	TIASSALE	(AVENUE DE)	MARCORY HABITAT
GENDAMERIE	(AVENUE DE LA)	INDENIE	TOUMODY	(RUE DE)	MARCORY HABITAT
INDENIE	(BOULEVARD DE L')	INDENIE	T S F	(AVENUE)	MARCORY HABITAT
MANGUIERS	(IMPASSE DES)	INDENIE	VRIDI	(RUE DE)	MARCORY HABITAT
REBOUL	(AVENUE)	INDENIE	ACHALME	(BOULEVARD)	MARCORY RESIDENTIEL
SAMBAS	(RUE DES)	INDENIE	ANJOU	(BOULEVARD)	MARCORY RESIDENTIEL
TOUSSAIN LOUVERTURE	(AVENUE)	INDENIE	CERES	(RUE DES)	MARCORY RESIDENTIEL
ANTILOPES	(RUE DES)	MARCORY	CITRONNIERS	(RUE DES)	MARCORY RESIDENTIEL
BAHIAS	(RUE DES)	MARCORY	COLOMBES	(RUE)	MARCORY RESIDENTIEL
COLOBRIS	(RUE DES)	MARCORY	GABON	(BOULEVARD DU)	MARCORY RESIDENTIEL
DABOU	(RUE DE)	MARCORY	LORRAINE	(BOULEVARD)	MARCORY RESIDENTIEL
FLAMIERES	(RUE DES)	MARCORY	MANGUIER	(RUE)	MARCORY RESIDENTIEL

MARCORY	(AVENUE DE)	MARCORY RES.	NANGUI ABROGOUA (BOULEVARD)	PLATEAU
MARCURE	(RUE DE)	MARCORY RES.	NOGUES (AVENUE)	PLATEAU
NEPTUNE	(RUE DE)	MARCORY RES.	PARIS-VILLAGE (RUE)	PLATEAU
OLYMPE	(RUE DE L')	MARCORY RES.	PELIEU (BOULEVARD)	PLATEAU
PALMIERS	(RUE DES)	MARCORY RES.	REPUBLIQUE (BOULEVARD)	PLATEAU
PARNASSE	(RUE DU)	MARCORY RES.	REPUBLIQUE (PLACE)	PLATEAU
ZEPHIRS	(RUE DES)	MARCORY RES.	ROUME (BOULEVARD)	PLATEAU
ALPHONSE-DAUDET	(RUE)	PLATEAU	TERRASSON-DE-FOUGERES (AVENUE)	PLATEAU
AGOULVANT	(BOULEVARD)	PLATEAU	TREICH - LAPLENE (AVENUE)	PLATEAU
BINGER	(AVENUE)	PLATEAU	VAN-VOLLEN HOVEN (AVENUE)	PLATEAU
BIR-HAKEIM	(AVENUE)	PLATEAU	VERDIER (AVENUE)	PLATEAU
BOIGNY PONT		PLATEAU	GALIONS (RUE DES)	PORT
BOTREAU ROUSSEL (BOULEVARD)		PLATEAU	HAVRE (RUE DU)	PORT
CARDE (BOULEVARD)		PLATEAU	MARSOUINS (RUE DES)	PORT
CHARDY (BOULEVARD)		PLATEAU	PALMIERS (RUE DES)	PORT
CHEMIN DE FER (RUE DU)		PLATEAU	PIROGUIERS (RUE DES)	PORT
CLOZEL (BOULEVARD)		PLATEAU	PORT (BOULEVARD DU)	PORT
COLOMB (BOULEVARD)		PLATEAU	THONIERS (RUE DES)	PORT
CROSSON DUPLESSIS (AVENUE)		PLATEAU	CRISTIANI (AVENUE)	TREICHVILLE
DE LAFOSSE (AVENUE)		PLATEAU	DE LAFOSSE (BOULEVARD)	TREICHVILLE
DOCTEUR CLOZET (AVENUE DU)		PLATEAU	5 FEVRIER (BOULEVARD DU)	TREICHVILLE
DOCTEUR JAMOT (AVENUE DU)		PLATEAU	GABRIEL DADIE (AVENUE)	TREICHVILLE
FAIDHERBE (AVENUE)		PLATEAU	GBON COULIBALY (BOULEVARD)	TREICHVILLE
FRANCHET D'ESPEREY (AVENUE)		PLATEAU	NANAN YAMOUSSOU (BOULEVARD)	TREICHVILLE
GENERAL DE GAULE (AVENUE)		PLATEAU	QUEZZIN COULIBALY (AVENUE)	TREICHVILLE
GENERAL DE GAULE (PONT)		PLATEAU	REINE POKOU (AVENUE DE LA)	TREICHVILLE
GOURGAS (RUE)		PLATEAU	VICTOR BIAKA (AVENUE)	TREICHVILLE
HOUDAILLE (AVENUE)		PLATEAU	CARRIERS (RUE DES)	ZONE 2B
LAGAROSS (BOULEVARD)		PLATEAU	CHARPENTIERS (RUE DES)	ZONE 2B
LAGUNAIRE (BOULEVARD)		PLATEAU	FORGERONS (RUE DES)	ZONE 2B
LAMBLIN (AVENUE)		PLATEAU	MARSEILLE (BOULEVARD)	ZONE 2B
LE COEUR (RUE)		PLATEAU	PASTEUR (RUE)	ZONE 2B
LEON MONTIGNY (RUE)		PLATEAU	SELLIERS (RUE DES)	ZONE 2B
LOUIS-BARTHE (AVENUE)		PLATEAU	STADE (ALLEE)	ZONE 2B
MARCHAND (AVENUE)		PLATEAU		

BRASSEURS	(RUE DES)	ZONE 3
CANAL	(RUE DU)	ZONE 3
CARROSSIERS	(RUE DES)	ZONE 3
CHEVALIERS DE CLIEU		ZONE 3
CLEMENT ADER	(RUE)	ZONE 3
FOREURS	(RUE DES)	ZONE 3
GLACIERE	(RUE DE LA)	ZONE 3
INDUSTRIE	(RUE DE L')	ZONE 3
MAMADOU KONATE	(BOULEVARD)	ZONE 3
PECHEURS	(RUE DES)	ZONE 3
ALEX FLEMING	(RUE)	ZONE 4 A
BENJAMIN FRANKLIN		ZONE 4 A
DOCTEUR BLANCHARD	(RUE)	ZONE 4 A
DOCTEUR CALMETTE	(RUE)	ZONE 4 A
LOUIS LUMIERE	(RUE)	ZONE 4 A
MARCONI	(RUE DE)	ZONE 4 A
PAUL-LANGEVIN	(RUE)	ZONE 4 A
PIERE MARIE CURIE	(RUE)	ZONE 4 A
THOMAS-EDISON	(RUE)	ZONE 4 A

P.S. : il y a désormais un Boulevard Valéry GISCARD D'ESTAING

Remarque : Cette liste appelle une véritable analyse sociologique. Nous espérons pouvoir y consacrer une étude dans l'avenir. Remarquons cependant que les noms des rues s'adaptent à l'esprit des quartiers : à Adjamé par exemple les rues portent généralement des noms d'ethnies ivoiriennes, tandis qu'à Cocody les ethnies disparaissent en faveur des noms occidentaux. Tout se passe comme si d'Adjamé (quartier populaire) à Cocody (quartier résidentiel) on passait de l'Afrique à l'Occident aussi bien culturellement qu'économiquement.

ANNEXE 3

Liste des manuels du primaire conçus et imprimés en Côte d'Ivoire par le Ministère de l'Enseignement Primaire, Complexe d'Education Télévisuelle.

- 1 - CP1, Langage, Fiches-maître
- 2 - CP1, Langage, Livre du maître I
- 3 - CP2, Langage, Livre du maître I
- 4 - CE1, Langage, Livre du maître I
- 5 - CE2, Lecture, Livre de l'élève I
- 6 - CE2, Lecture, Livre de l'élève II
- 7 - CE2, Etude du milieu, Livre du maître II
- 8 - CE2, Langage, Livre du maître II
- 9 - CM2, Français, Livre de l'élève I
- 10 - CM2, Etude du milieu, Livre de l'élève II

Liste des manuels du secondaire

Manuels conçus et imprimés en Côte d'Ivoire par le Ministère de l'Education Nationale, Direction de l'Enseignement du Second Degré.

Littérature africaine

- 1 - Les structures de la société, classe de seconde
- 2 - La famille, classe de seconde
- 3 - Les métamorphoses de la société traditionnelle, classe de seconde.
- 4 - La société coloniale vue par les Africains, classe de Première
- 5 - L'Enseignement 1930-1960, classe de Première
- 6 - "Le dialogue des cultures" 1935-1975, classe de Première
- 7 - Les mutations dans l'Afrique des Indépendances, classe de Première.

Littérature française

- 1 - "Bourgeois et ouvriers vers 1870", classe de Première
- 2 - Le triomphe de l'Esprit critique, classe de Première
- 3 - L'homme et la cité avant la révolution, classe de Seconde

Manuels conçus et imprimés en France

- 1- E.J. CALVET, J. GAZIO, L. ROTMAN, Langage et Textes (6e), Les Nouvelles Editions Africaines et Nathan Afrique 1974.
- 2- IPAM Collection Jean DEYGOUT, Géographie (5e) EDICEF 1974
- 3- R. GUIFFRAY, O. FAMECHON, Le Français en Afrique (4e et 3e) Larousse 1970.
- 4- IPAM, Histoire (6e) Hachette 1969.
- 5- IPAM, Histoire (5e) Hachette 1971.

TABLE DES MATIÈRES

	Page
INTRODUCTION	3
Première Partie PROBLEMATIQUE DES MODELES CULTURELS	
Chapitre 1er : CULTURES DOMINANTES, CULTURES DOMINEES Pluralité et hiérarchie des cultures	11
Chapitre 2 : CULTURE IDEALE, CULTURE REELLE Le discours démocratique et sa négation	25
Chapitre 3 : EDUCATION, MODELES CULTURELS, FRUSTRATION Normes de conduite et marginalisation	35
Chapitre 4 : SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT Modèle de société, modèle de culture	45
Deuxième Partie ECOLE, FAMILLE ET SOCIETE	
Chapitre 5 : L'ALPHABETISATION COMME IDEOLOGIE	65
1°/ - De la genèse de l'analphabétisme à la nécessité de l'alphabétisation	65
- Ecriture, histoire, civilisation	67
- Le concept vulgaire de l'écriture et l'archi- écriture	70
2°/ - Les deux formes d'alphabétisation : l'alphabétisation scolaire et l'alphabétisation des adultes . . .	76
- L'alphabétisation scolaire	76
- L'alphabétisation des adultes	83
- Cette multitude ENCORE an-alphabète	83
- Alphabétisation et économie de marché	86
- Coloniser, alphabétiser et dominer	89
- L'alphabétisation en Côte d'Ivoire	91
- Alphabétiser : OUI mais	99

	Page
Chapitre 6 : L'IDEOLOGIE DES MANUELS SCOLAIRES	105
1°/ Manuels du primaire	108
2°/ Manuels du secondaire	122
- Les Français maîtres de l'expression française	123
- Littérature française et littérature franco- phone : une ouverture qui n'en est pas une . . .	124
- Paris : Ville lumière, ville modèle	126
- La civilisation occidentale-française et les autres : un cas de déplacement subtil	130
- La rationalité et l'esprit critique comme caractéristiques de la société française	134
 Chapitre 7 : LE MILIEU FAMILIAL	
De la famille étendue à la famille nucléaire	141
1°/ La famille devant la loi : naissance du couple	141
2°/ Une transition culturelle difficile : le couple un mort-né ?	151
3°/ La famille dans sa vie quotidienne	170
4°/ L'habitat familial : images de la maison modèle	182
 Chapitre 8 : L'ENVIRONNEMENT SOCIO-CULTUREL	
Aspects de l'initiation culturelle de l'élite	189
1°/ Civiliser l'esprit : de la consommation touris- tique du folklore à l'initiation aux pratiques culturelles et artistiques occidentales	191
2°/ Civiliser le goût : l'ère de la gastronomie	202
3°/ Civiliser le corps : de la beauté du corps vivant à la marque distinctive du corps mort	211
 Conclusion	223
 Annexe 1 : Liste des restaurants ayant fait des annonces en décembre 1976 dans Fraternité-Matin	
Liste des menus proposés par les restaurants sus- mentionnés	231
 Annexe 2 : Noms des rues d'Abidjan	235
 Annexe 3 : Liste des manuels scolaires exploités pour l'analyse de contenu	239